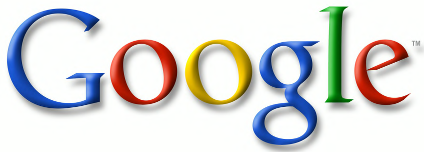
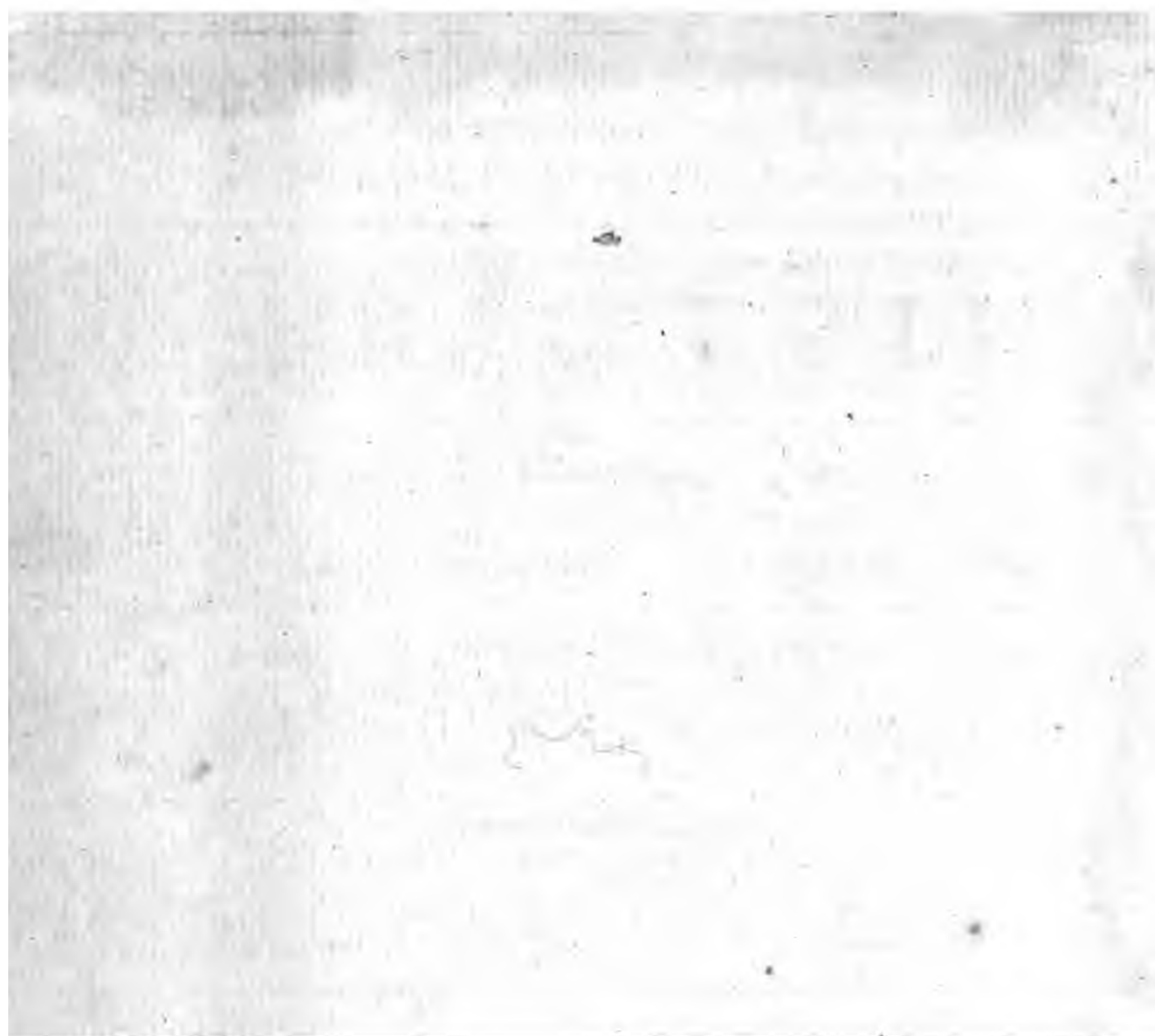
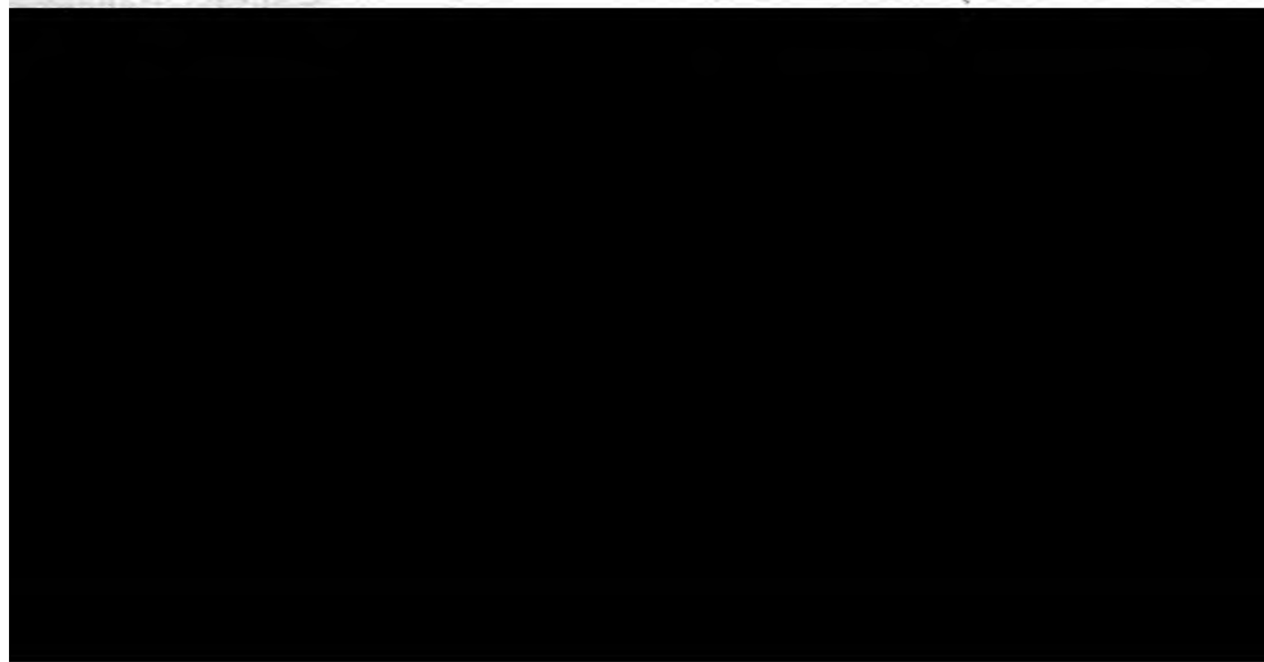












HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE,
AVEC LA DESCRIPTION
DU CABINET DU ROI.

Tome Dix-septième.

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

Tome Second.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXI.



TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

TABLE.

TABLE.

TABLE.

Par M. DE BUFFON.

HISTOIRE



J. De Seve del. *R. De Launay le J.ne Sculp 1771.*

HISTOIRE NATURELLE.



* *L'OUTARDE* (a).

Planche 1 de ce volume.

LA première chofe que l'on doit fe propofer lorfqu'on entreprend d'éclaircir l'hiftoire d'un animal,

* *Voyez les planches enluminées, n.° 245, le mâle.*

(a) Outarde, en Grec, Ὠτὶς; en Latin, *Avis tarda;* en Italien, *Starda;* en Allemand, *Trapp;* en Polonois, *Drop;* en Anglois, *Buftard.* — *Tarda.* Frifch, *planche CVI,* avec une bonne figure

c'eſt de faire une critique ſévère de ſa nomenclature, de démêler exactement les différens noms qui lui ont été donnés dans toutes les langues & dans tous les temps, & de diſtinguer autant qu'il eſt poſſible, les eſpèces différentes auxquelles les mêmes noms ont été appliqués; c'eſt le ſeul moyen de tirer parti des connoiſſances des Anciens, & de les lier utilement aux découvertes des Modernes, & par conſéquent le ſeul moyen de faire de véritables progrès en Hiſtoire Naturelle; en effet, comment, je ne dis pas un ſeul homme, mais une génération entière, mais pluſieurs générations de ſuite, pourroient-elles faire complètement l'hiſtoire d'un ſeul animal! preſque tous les animaux craignent l'homme & le fuient; le caractère de ſupériorité que la main du Très-Haut a gravé ſur ſon front, leur inſpire plus de frayeur que de reſpect; ils ne ſoutiennent point ſes regards, ils ſe défient de ſes embuches, ils redoutent ſes armes; ceux même qui pourroient ſe défendre par la force ou réſiſter par leur maſſe, ſe retirent dans des déſerts que nous ne daignons pas leur diſputer, ou ſe retranchent dans des forêts impénétrables: les petits, ſûrs de nous échapper

enluminée. — Outarde. Edwards, *planche LXXIII*, le mâle; & *planche LXXIV*, la femelle, avec de bonnes figures enluminées. — Oſtarde, Houtarde, Biſtarde. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 235; & portraits d'oiſeaux, *page 56, a.* — Otarde. Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 101.* — L'Outarde. Briſſon, *Ornithologie*, tome V, page 18.

par leur petiteſſe, & rendus plus hardis par leur foibleſſe même, vivent chez nous malgré nous, ſe nourriſſent à nos dépens, quelquefois même de notre propre ſubſtance, ſans nous être mieux connus; & parmi le grand nombre de claſſes intermédiaires, renfermées entre ces deux claſſes extrêmes, les uns ſe creuſent des retraites ſouterraines, les autres s'enfoncent dans la profondeur des eaux, d'autres ſe perdent dans le vague des airs, & tous diſparoiſſent devant le tyran de la Nature: comment donc pourrions-nous dans un court eſpace de temps, voir tous les animaux dans toutes les ſituations où il faut les avoir vus pour connoître à fond leur naturel, leurs mœurs, leur inſtinct, en un mot, les principaux faits de leur hiſtoire! On a beau raſſembler à grands frais des ſuites nombreuſes de ces animaux, conſerver avec ſoin leur dépouille extérieure, y joindre leurs ſquelettes artiſtement montés; donner à chaque individu ſon attitude propre & ſon air naturel, tout cela ne repréſente que la Nature morte, inanimée, ſuperficielle; & ſi quelque Souverain ayant conçu l'idée vraiment grande de concourir à l'avancement de cette belle partie de la ſcience, en formant de vaſtes ménageries, & réuniſſant ſous les yeux des Obſervateurs, un grand nombre d'eſpèces vivantes, on y prendroit encore des idées imparfaites de la Nature; la plupart des animaux intimidés par la préſence de l'homme, importunés par ſes obſervations, tourmentés d'ailleurs par l'inquiétude inſéparable

de la captivité, ne montreroient que des mœurs altérées, contraintes & peu dignes des regards d'un Philoſophe, pour qui la Nature libre, indépendante, & ſi l'on veut ſauvage, eſt la ſeule belle Nature.

Il faut donc pour connoître les animaux avec quelque exactitude, les obſerver dans l'état de ſauvage, les ſuivre juſque dans les retraites qu'ils ſe ſont choiſies eux-mêmes, juſque dans ces antres profonds, & ſur ces rochers eſcarpés où ils vivent en pleine liberté; il faut même en les étudiant, faire en ſorte de n'en être point aperçus: car ici l'œil de l'Obſervateur, s'il n'eſt en quelque façon inviſible, agit ſur le ſujet obſervé & l'altère réellement; mais comme il eſt fort peu d'animaux, ſur-tout parmi ceux qui ſont ailés, qu'il ſoit facile d'étudier ainſi, & que les occaſions de les voir agir d'après leur naturel véritable, & montrer leurs mœurs franches & pures de toute contrainte, ne ſe préſentent que de loin en loin; il s'enſuit qu'il faut des ſiècles & beaucoup de haſards heureux pour amaſſer tous les faits néceſſaires, une grande attention pour rapporter chaque obſervation à ſon véritable objet, & conſéquemment pour éviter la confuſion des noms qui de toute néceſſité entraîneroit celle des choſes; ſans ces précautions l'ignorance la plus abſolue ſeroit préférable à une prétendue ſcience, qui ne ſeroit au fond qu'un tiſſu d'incertitudes & d'erreurs; l'Outarde nous en offre un exemple frappant. Les Grecs lui avoient donné le nom d'*otis;* Ariſtote en parle en trois endroits

fous ce nom *(b)*, & tout ce qu'il en dit convient exactement à notre outarde : mais les Latins trompés apparemment par la ressemblance des mots, l'ont confondue avec l'*otus* qui est un oiseau de nuit. Pline ayant dit avec raison que l'oiseau appelé *otis* par les Grecs, se nommoit *avis tarda* en Espagne, ce qui convient à l'outarde, ajoute que sa chair en est mauvaise *(c)*, ce qui convient à l'*otus*, selon Aristote & la vérité, mais nullement à l'outarde; & cette méprise est d'autant plus facile à supposer que Pline, dans le chapitre suivant, confond évidemment l'*otis* avec *l'otus (d)*, c'est-à-dire, l'outarde avec le hibou.

Alexandre Myndien, dans Athénée *(e)*, tombe aussi dans la même erreur, en attribuant à l'*otus* ou à *l'otis* qu'il prend pour un seul & même oiseau, d'avoir les pieds de lièvre, c'est-à-dire velus, ce qui est vrai de l'*otus*, hibou qui, comme la plupart des oiseaux de nuit, a les jambes & les pieds velus, ou plutôt couverts jusque sur les ongles de plumes effilées & non de l'*otis* qui est notre outarde, & qui a non-seulement le pied, mais encore la partie inférieure de la jambe immédiatement au-dessus du tarse, sans plumes.

(b) Historia Animalium, lib. II, cap. XVII; lib. VI, cap. VI; & lib. IX, cap. XXXIII.

(c) Hist. Nat. *lib. X, cap. XXII.*

(d) Otis bubone minor est, noctuis major, auribus plumeis eminentibus, unde nomen illi. Ibid. cap. XXIII.

(e) Hist. Nat. *lib. IX.*

Sigiſmond Galenius ayant trouvé dans Héſychius le nom de Pʹάφος, dont l'application n'étoit point déterminée, l'appropria de ſon bon plaiſir à l'outarde *(f)*; & depuis Mrs Moehring & Briſſon l'ont appliqué au dronte, ſans rendre compte des raiſons qui les y ont engagés.

Les Juifs modernes ont détourné arbitrairement l'ancienne acception du mot hébreu *anapha*, qui ſignifioit une eſpèce de milan, & par lequel ils déſignent aujourd'hui l'outarde *(g)*.

M. Briſſon, après avoir donné le mot Ὠτὶς comme le nom grec de l'outarde, ſelon Belon, donne enſuite le mot Ὠτίδα pour ſon nom grec, ſelon Aldrovande *(h)*; ne prenant pas garde que Ὠτίδα eſt l'accuſatif de Ὠτὶς, & par conſéquent un ſeul & même nom; c'eſt comme s'il eût dit que les uns l'appellent *tarda*, & les autres *tardam*.

Schwenckfeld prétend que le *tetrix* dont parle Ariſtote *(i)*, & qui étoit l'*ourax* des Athéniens, eſt auſſi notre outarde *(k)*: cependant le peu que dit Ariſtote du *tetrix* ne convient point à l'outarde; le *tetrix* niche parmi les plantes baſſes, & l'outarde parmi les blés, les orges, &c. que probablement Ariſtote n'a point

(f) In Lexico ſymphono.

(g) Paul Fagius, *apud Geſnerum, de Avibus*, pag. 489.

(h) Ornithologie, *tome V, page 18.*

(i) Hiſt. Animal. lib. VI, cap. 1.

(k) Aviarium Sileſiæ, pag. 355.

voulu désigner par l'expression générique de plantes basses; en second lieu, voici comment s'explique ce grand Philosophe. « Les oiseaux qui volent peu, comme les perdrix & les cailles, ne font point de nids, mais « pondent à terre sur de petits tas de feuilles qu'elles « ont amoncelées; l'alouette & le *tetrix* font aussi de « même ». Pour peu qu'on fasse d'attention à ce passage, on voit qu'il est d'abord question des oiseaux pesans & qui volent peu, qu'Aristote parle ensuite de l'alouette & du *tetrix* qui nichent à terre comme ces oiseaux qui volent peu, quoique apparemment ils soient moins pesans, puisque l'alouette est du nombre; & que si Aristote eût voulu parler de notre outarde sous le nom de *tetrix*, il l'eût rangée sans doute, comme oiseau pesant, avec les perdrix & les cailles, & non avec les alouettes qui, par leur vol élevé ont mérité, selon Schwenckfeld lui-même, le nom de *celipètes* *(l)*.

Longolius *(m)* & Gesner *(n)* pensent l'un & l'autre que le *tetrax* du poëte Nemesianus, n'est autre chose que l'outarde, & il faut avouer qu'il en a à peu près la grosseur *(o)* & le plumage *(p)*; mais ces rapports ne sont pas suffisans pour emporter l'identité de

(l) Aviarium Silesiæ, pag. 191.

(m) Dialog. de Avibus.

(n) De Avibus, lib. III, pag. 489.

(o) Tarpeiæ est custos arcis non corpore major.

(p) Persimilis cineri dorsum (collum forte) *maculosaque terga*
Inficiunt pullæ cacabantis (perdicis) *imagine notæ.*

l'espèce, & d'autant moins suffisans, qu'en comparant ce que dit Nemesianus de son *tetrax* avec ce que nous savons de notre outarde, j'y trouve deux différences marquées; la première, c'est que le *tetrax* paroît familier par stupidité, & qu'il va se précipiter dans les piéges qu'il a vus qu'on dressoit contre lui *(q)*; au lieu que l'outarde ne soutient pas l'aspect de l'homme, & qu'elle s'enfuit fort vîte, du plus loin qu'elle l'aperçoit *(r)*; en second lieu, le *tetrax* faisoit son nid au pied du mont Apennin; au lieu qu'Aldrovande qui étoit Italien, nous assure positivement qu'on ne voit d'outardes en Italie, que celles qui y ont été apportées par quelque coup de vent *(ſ)*; il est vrai que Willulghby soupçonne qu'elles ne sont point rares dans ces contrées, & cela sur ce qu'en passant par Modène, il en vit une au marché; mais il me semble que cette outarde unique, aperçue au marché d'une ville comme Modène, s'accorde encore mieux avec le dire d'Aldrovande, qu'avec la conjecture de Willulghby.

M. Perrault impute à Aristote d'avoir avancé que

(q) *Cum pedicas necti sibi contemplaverit adstans*
Immemor ipse sui tamen in dispendia currit.

(r) *Neque hominem ad se appropinquantem sustinent, sed cum eum longinquo cernunt statim fugam capessunt.* Willulghby, *Ornitholog.* pag. 129.

(ſ) *Italia nostra has aves nisi forte ventorum turbine advectas non habet.* Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92.

l'*otis*

l'*otis* en Scythie *(t)*, ne couve point ses œufs comme les autres oiseaux, mais qu'elle les enveloppe dans une peau de lièvre ou de renard, & les cache au pied d'un arbre au haut duquel elle se perche : cependant Aristote n'attribue rien de tout cela à l'outarde, mais à un certain oiseau de Scythie, probablement un oiseau de proie, puisqu'il savoit écorcher les lièvres & les renards, & qui seulement étoit de la grosseur d'une outarde, ainsi que Pline *(u)* & Gaza le traduisent *(x)*; d'ailleurs, pour peu qu'Aristote connût l'outarde, il ne pouvoit ignorer qu'elle ne se perche point.

Le nom composé de *trapp-gansz* que les Allemands ont appliqué à cet oiseau, a donné lieu à d'autres erreurs; *trappen* signifie marcher, & l'usage a attaché à ses dérivés, une idée accessoire de lenteur de même qu'au *gradatim* des Latins, & à l'*andante* des Italiens; & en cela le mot *trapp* peut très-bien être appliqué à l'outarde qui, lorsqu'elle n'est point poursuivie, marche lentement & pesamment; il lui conviendroit encore, quand cette idée accessoire de lenteur n'y seroit point attachée, parce qu'en caractérisant un oiseau par l'habitude de marcher, c'est dire assez qu'il vole peu.

A l'égard du mot *gansz*, il est susceptible d'équivoque, ici il doit peut-être s'écrire comme je l'ai

(t) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *Partie II, page 104.*

(u) *Nat. Historia*, lib. X, cap. XXXIII.

(x) *Hist. Animalium*, lib. IX, cap. XXXIII.

écrit, avec un *Z* final, & de cette manière il ſignifie *beaucoup* & annonce un ſuperlatif; au lieu que lorſqu'on l'écrit par un *S, gans,* il ſignifie une oie: quelques Auteurs l'ayant pris dans ce dernier ſens, l'ont traduit en latin par *anſer trappus,* & cette erreur de nom influant ſur la choſe, on n'a pas manqué de dire que l'outarde étoit un oiſeau aquatique qui ſe plaiſoit dans les marécages *(y),* & Aldrovande lui-même qui avoit été averti de cette équivoque de noms, par un Médecin Hollandois, & qui penchoit à prendre le mot *ganſz* dans le même ſens que moi *(z),* fait cependant dire à Belon, en le traduiſant en latin, que l'outarde aime les marécages *(a),* quoique Belon diſe préciſément le contraire *(b);* & cette erreur en produiſant une autre, on a donné le nom d'*outarde* à un oiſeau véritablement aquatique, à une eſpèce d'oie noire & blanche que l'on trouve en Canada, & dans pluſieurs endroits de l'Amérique ſeptentrionale *(c);* c'eſt ſans

(y) Sylvaticus apud Geſnerum, pag. 488.

(z) Ornitholog. tom. II, pag. 86.

(a) Ibidem, pag. 92.

(b) « La nature de l'oſtarde eſt de vivre par les ſpacieuſes campagnes, comme l'autruche, fuyant l'eau ſur toutes choſes...... » Ne hanter les eaux, n'étoit de celle qui reſte entre les ſeillons, après avoir plû, ou bien qu'elle hantât les marres pour en boire ». *Belon*, Nature des Oiſeaux, *lib. V, cap. III.*

(c) Voyez Hiſtoire & Deſcription de la nouvelle France, par le P. Charlevoix, *tome III, page 156.* — Voyage du Capitaine Robert Lade, *tome II, page 202.* — Voyage du P. Théodat,

doute par une ſuite de cette mépriſe, qu'on envoya d'Écoſſe à Geſner, la figure d'un oiſeau palmipède ſous le nom de *guſtarde (d),* qui eſt le nom que l'on donne dans ce pays à l'outarde véritable, & que Geſner fait dériver de *tarde* lent, tardif, & de *guſſ* & *gooſſ* qui, en Hollandois & en Anglois, ſignifie une oie *(e);* voilà donc l'outarde, qui eſt un oiſeau tout-à-fait terreſtre, traveſtie en un oiſeau aquatique avec lequel elle n'a cependant preſque rien de commun, & cette bizarre métamorphoſe a été produite évidemment par une équivoque de mots: ceux qui ont voulu juſtifier ou excuſer le nom d'*anſer trappus* ou *trapp-gans,* ont été réduits à dire, les uns que les outardes voloient par troupes comme les oies *(f),* les autres qu'elles étoient de la même groſſeur *(g);* comme ſi la groſſeur, ou l'habitude de voler par troupes, pouvoient ſeules caractériſer une eſpèce: à ce compte les vautours & les coqs de Bruyère pourroient être rangés avec l'oie; mais c'eſt trop inſiſter ſur une abſurdité, je me hâte de terminer cette liſte d'erreurs & cette critique peut-être un peu longue, mais que j'ai cru néceſſaire.

Belon a prétendu que le *tetrao alter* de Pline *(h)*

page 300. — Lettres Édifiantes, *XI.e Recueil, page 310;* & *XXIII.e Recueil, page 238, &c.*

(d) Geſner, *de Avibus,* pag. 164 & 489.

(e) Ibidem, pag. 142.

(f) Longolius, *apud Geſn.* pag. 486.

(g) Friſch, *planche CVI.*

(h) Nat. Hiſt. lib. X, cap. XXII.

étoit l'outarde *(i)*, mais c'est sans fondement, puisque Pline parle au même endroit de l'*avis tarda:* il est vrai que Belon défendant son erreur par une autre, avance que l'*avis tarda* des Espagnols & l'*otis* des Grecs, désignent le duc; mais il faudroit prouver auparavant, 1.° que l'outarde se tient sur les hautes montagnes, comme Pline l'assure du *tetrao alter (gignunt eos Alpes) (k)*, ce qui est contraire à ce qui a été dit de cet oiseau par tous les Naturalistes, excepté M. Barrère *(l)*; 2.° que le duc & non l'outarde a été en effet connu en Espagne sous le nom d'*avis tarda;* & en Grec sous celui d'*otis:* assertion insoutenable & combattue par le témoignage de presque tous les Écrivains. Ce qui peut avoir trompé Belon, c'est que Pline donne son second *tetrao* comme un des plus gros oiseaux après l'autruche, ce qui, suivant Belon, ne peut convenir qu'à l'outarde: mais nous verrons dans la suite que le grand tetras ou coq de Bruyère, surpasse quelquefois l'outarde en grosseur; & si Pline ajoute que la chair de cette *avis tarda* est un mauvais manger, ce qui convient beaucoup mieux à l'*otus* hibou ou moyen duc, qu'à l'*otis* outarde, Belon

(i) Histoire naturelle des Oiseaux, *lib. V, cap. III.*

(k) Plin. *Nat. Hist.* lib. X, cap. XXII.

(l) Nota. M. Barrère reconnoît deux outardes d'Europe, mais il est le seul qui les donne pour des oiseaux des Pyrénées; & l'on sait que cet Auteur, né en Roussillon, rapportoit aux montagnes des Pyrénées tous les animaux des provinces adjacentes.

auroit pu soupçonner que ce Naturaliste confond ici l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut, & qu'il attribue à une seule espèce les propriétés de deux espèces très-différentes, désignées dans ses recueils par des noms presque semblables; mais il n'auroit pas dû conclure que l'*avis tarda* est en effet un duc.

Le même Belon penchoit à croire que son *œdionemus* étoit un *estardeau* *(m)*; & en effet, cet oiseau n'a que trois doigts, & tous antérieurs comme l'outarde; mais il a le bec très-différent, le tarse plus gros, le cou plus court, & il paroît avoir plus de rapport avec le pluvier qu'avec l'outarde: c'est ce que nous examinerons de plus près dans la suite.

Enfin il faut être averti que quelques Auteurs trompés apparemment par la ressemblance des mots, ont confondu le nom de *starda* qui, en Italien, signifie une outarde, avec le nom de *starna* qui, dans la même langue, signifie perdrix *(n)*.

Il résulte de toutes ces discussions que l'*otis* des Grecs & non l'*otus*, est notre outarde; que le nom de Ραφος lui a été appliqué au hasard comme il l'a été ensuite au dronte; que celui d'*anapha* que lui donnent les Juifs modernes, appartenoit autrefois au milan; que c'est l'*avis tarda* de Pline, ou plutôt des Espagnols au temps de Pline, ainsi appelée à cause de sa lenteur,

(m) Histoire naturelle des Oiseaux, *lib. V, cap. V.*

(n) Petrus Aponens Patavinus seu conciliator apud Aldrovand. Ornith. lib. XIII, cap. XII.

& non, comme le veut Nyphus, parce qu'elle n'auroit été connue à Rome que fort tard; qu'elle n'est ni le *tetrix* d'Aristote, ni le *tetrax* du poëte *Nemesianus*, ni cet oiseau de Scythie, dont parle Aristote dans son *Histoire des Animaux (o)*, ni le *tetrao alter* de Pline, ni un oiseau aquatique; & enfin que c'est la *starda* & non la *starna* des Italiens *(p)*.

Pour sentir combien cette discussion préliminaire

(o) Lib. IX, cap. XXXIII.

(p) Voici tous les noms sous lesquels les différens Auteurs en ont parlé.

Otis, Tarda, Bistarda. Gesn. *de Avibus*, pages 484 — 486; & *Icon Avium*, pag. 67.

Otis sive Tarda. Jonston, *de Avibus*, pag. 42.

Otis seu Tarda avis. Aldrovand. *Ornitholog.* tom. II, pag. 85.

Otis, Tarda, Bistarda. Charlet, *Exercit.* pag. 82, n.° 8.

Otis Græcis; *Tarda*, Isidoro; *Bistarda*, Alberto. Rzaczynski, *Hist. nat. Poloniæ*, pag. 289; *& auctuarium ejusd.* pag. 401.

Otis, Tarda, Sibbaldi Scotia illustrata, *part. II, lib. III, pag. 16.*

Otis, Tarda. Willulghby, *Ornitholog.* pag. 129.

Otis, Tarda. Ray, *Synopsis Avium*, pag. 58.

Otis jugulo utrimque cristato, Tarda. Linnæus, *Syst. nat. edit. X, Gen. 85, Sp. 1.*

Tarda recentiorum. Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 355.

Tarda. Klein, *de Avibus*, pag. 18, n.° 1.

Tarda Pyrenäica fulva, maculis nigricantibus, marginibus pennarum roseis. Barrère, *Ornitholog.* Class. III, Gen. IX, Sp. 1. *Nota.* Ce ne sont pas les bords des plumes, mais le duvet qui est à leur base, qui est couleur de rose.

Tetrax seu Tarax Nemesiani. Longolio, Gesn.

étoit importante, il ne faut que se représenter la bizarre & ridicule idée que se feroit de l'outarde un commençant qui auroit recueilli, sans choix & avec une confiance aveugle, tout ce qui a été attribué par les Auteurs à

Tetraon. Longolio, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Tetrix, Ourax. Aristote, Schwenckfeld.

Erythrontaon. Olaï Magni, Schwenckfeld, Charlet, Klein.

Anser-trappa. Rzaczynski, *Auctuarium, Hist. nat. Polon.* pag. 401.

En François, *Outarde.* Albin, *tome III, page 16.* Edwards, *planche LXXIII — LXXIV.*

Otarde. Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 101.*

Ostarde. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 236.

Ostarde, Houtarde, Bistarde. Belon, *Portraits d'Oiseaux,* page 56.

En Hébreu, *Alhabari.* Gesn. Aldrov. *Nota.* Il ne faut point confondre ce nom avec celui d'houbaary qui, en Barbarie, signifie une petite outarde, dont je donnerai l'histoire.

Clas id est Tarda avis sylvatici. Gesn. *pag. 484.*

Anapha Pauli Fagii. Gesn. *pag. 489.*

En Grec, Ὀτὶς, Ὠτὶς, Ὀυτὶς. Gesn. — Ῥάφος: *Sigism. Galenii.* Gesn. *pag. 486.*

En Italien, *Starda.*

En Allemand, *Trapp.* Gesner, Rzaczynski, Erisch. — *Acker-trapp.* Gesn. — *Trappe.* Schwenckfeld, Rzaczynski. — *Acker-trappe.* Schwenckfeld.

En Flamand, *Trap-gansz.* Gesn. — *Trapp-gans.* Schwenckfeld.

En Suédois, *Trapp.*

En Polonois, *Drop, Trop.* Rzaczynski.

En Illyrien, *Drofa.* Gesn.

En Anglois, *Bistard.* Gesn. — *Bustard.* Willulghby, Charleson, Albin.

En Écossois, *Gustarde.* Hector, Boeth. — *Gustard.* Aldrov.

cet oiſeau, ou plutôt aux différens noms par leſquels il l'auroit trouvé déſigné dans leurs ouvrages; il ſeroit obligé d'en faire à la fois un oiſeau de jour & de nuit, un oiſeau de montagne & de vallée, un oiſeau d'Europe & d'Amérique, un oiſeau aquatique & terreſtre, un oiſeau granivore & carnaſſier, un oiſeau très-gros & très-petit; en un mot, un monſtre & même un monſtre impoſſible; ou s'il vouloit opter entre ces attributs contradictoires, ce ne pourroit être qu'en rectifiant la nomenclature comme nous avons fait par la comparaiſon de ce que l'on ſait de cet oiſeau, avec ce qu'en ont dit les Naturaliſtes qui nous ont précédé.

Mais c'eſt aſſez nous arrêter ſur le nom, il eſt temps de nous occuper de la choſe. Geſner s'eſt félicité d'avoir fait le premier la remarque que l'outarde pouvoit ſe rapporter au genre des gallinacés *(q)*, & il eſt vrai qu'elle en a le bec & la peſanteur, mais elle en diffère par ſa groſſeur, par ſes pieds à trois doigts, par la forme de la queue, par la nudité du bas de la jambe, par la grande ouverture des oreilles, par les barbes de plumes qui lui tombent ſous le menton, au lieu de ces membranes charnues qu'ont les gallinacés, ſans parler des différences intérieures.

Aldrovande n'eſt pas plus heureux dans ſes conjectures, lorſqu'il prend pour une outarde cette aigle

(q) Quanquam gallinaceorum generi otidem adſcribendam nemo adhuc monuerit, mihi tamen rectè ad id referri videtur. Geſn. *de Avibus*, pag. 484.

frugivore,

frugivore, dont parle Élien *(r)*, à cause de sa grandeur *(s)*, comme si le seul attribut de la grandeur suffisoit pour faire naître l'idée d'un aigle; il me paroît bien plus vraisemblable qu'Élien vouloit parler du grand vautour qui est un oiseau de proie comme l'aigle, & même plus puissant que l'aigle commun, & qui devient frugivore dans les cas de nécessité: j'ai ouvert un de ces oiseaux qui avoit été démonté par un coup de fusil, & qui avoit passé plusieurs jours dans des champs semés de blé; je ne lui trouvai dans les intestins qu'une bouillie verte, qui étoit évidemment de l'herbe à demi-digérée.

On retrouveroit bien plutôt les caractères de l'outarde dans le *tetrax* d'Athénée, plus grand que les plus gros coqs (& l'on sait qu'il y en a de très-gros en Asie), n'ayant que trois doigts aux pieds, des barbes qui lui tombent de chaque côté du bec, le plumage émaillé, la voix grave, & dont la chair a le goût de celle de l'autruche, avec qui l'outarde a tant d'autres rapports *(t)*; mais ce *tetrax* ne peut être l'outarde,

(r) Lib. IX, *de nat. Animal.* cap. X. Cet aigle, selon Élien, s'appeloit *aigle de Jupiter*, & étoit encore plus frugivore que l'outarde, qui mange des vers de terre; au lieu que l'aigle dont il s'agit ne mange aucun animal.

(s) Ornithologie, *tome II, page 93.*

(t) Gesner, *de Avibus*, pag. 487. *Otis avis fidipes est, tribus insistens digitis, magnitudine gallinacei majoris, capite oblongo, oculis amplis, rostro acuto, linguâ osseâ, gracili collo.*

puiſque c'eſt un oiſeau dont, ſelon Athénée, il n'eſt fait aucune mention dans les livres d'Ariſtote; au lieu que ce Philoſophe parle de l'outarde en pluſieurs endroits.

On pourroit encore ſoupçonner avec M. Perrault *(u)*, que ces perdrix des Indes dont parle Strabon, qui ne ſont pas moins groſſes que des oies, ſont des eſpèces d'outardes; le mâle diffère de la femelle par les couleurs du plumage qu'il a autrement diſtribuées & plus vives, par ces barbes de plumes qui lui tombent des deux côtés ſur le cou, dont il eſt ſurprenant que M. Perrault n'ait point parlé, & dont mal-à-propos Albin a orné la figure de la femelle, par ſa groſſeur preſque double de celle de la femelle, ce qui eſt une des plus grandes diſproportions qui ait été obſervée en aucune autre eſpèce, de la taille de la femelle à celle du mâle *(x)*.

Belon *(y)*, & quelques autres qui ne connoiſſoient ni le caſoar, ni le touyou, ni le dronte, ni peut-être le griffon ou grand vautour, regardoient l'outarde comme un oiſeau de la ſeconde grandeur, & le plus gros après l'autruche: cependant le pélican, qui ne leur étoit pas inconnu *(z)*, eſt beaucoup plus grand, ſelon M. Perrault; mais il peut ſe faire que Belon ait

(u) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 102*.

(x) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(y) *Ibidem*, page 236.

(z) *Ibidem*, page 153.

vu une grosse outarde & un petit pélican, & dans ce cas tout son tort sera, comme celui de bien d'autres, d'avoir assuré de l'espèce, ce qui n'étoit vrai que de l'individu.

M. Edwards reproche à Willulghby de s'être trompé grossièrement, & d'avoir induit en erreur Albin, qui l'a copié, en disant que l'outarde avoit soixante pouces anglois de longueur, du bout du bec au bout de la queue: en effet, celles que j'ai mesurées n'avoient guère plus de trois pieds, ainsi que celle de M. Brisson; & la plus grande qui ait été mesurée par M. Edwards, avoit trois pieds & demi dans ce sens, & trois pieds neuf pouces & demi, du bout du bec au bout des ongles *(a)*: les Auteurs de la *Zoologie Britannique* la fixent à près de quatre pieds anglois, ce qui revient à un peu moins de trois pieds neuf pouces de France *(b)*: l'étendue du vol varie de plus de moitié en différens sujets, elle a été trouvée de sept pieds quatre pouces par M. Edwards, de neuf pieds par les Auteurs de la *Zoologie Britannique*, & de quatre pieds de France par M. Perrault, qui assure n'avoir jamais observé que des mâles, toujours plus gros que les femelles.

Le poids de cet oiseau varie aussi considérablement,

(a) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(b) On sait que le pied de Paris est plus long que celui de Londres de près de neuf lignes.

les uns l'ont trouvé de dix livres *(c)*, & d'autres de vingt-ſept *(d)*, & même de trente *(e)*; mais outre ces variétés dans le poids & la grandeur, on en a auſſi remarqué dans les proportions; tous les individus de cette eſpèce ne paroiſſent pas avoir été formés ſur le même modèle. M. Perrault en a obſervé dont le cou étoit plus long, & d'autres dont le cou étoit plus court proportionnellement aux jambes; & d'autres dont le bec étoit plus pointu, d'autres dont les oreilles étoient recouvertes par des plumes plus longues *(f)*; tous avoient le cou & les jambes beaucoup plus longs que ceux que Geſner & Aldrovande ont examinés. Dans les ſujets décrits par M. Edwards, il y avoit de chaque côté du cou deux places nues, de couleur violette, & qui paroiſſoient garnies de plumes lorſque le cou étoit fort étendu *(g)*; ce qui n'a point été indiqué par les autres Obſervateurs. Enfin M. Klein a remarqué que les outardes de Pologne ne reſſembloient pas exactement à celles de France & d'Angleterre *(h)*; & en effet on trouve, en comparant les deſcriptions, quelques différences de couleurs dans le plumage, le bec, &c.

(c) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

(d) Britiſch Zoology, *page 87*.

(e) Rzaczynski, *Auctuarium*, pag. 401.

(f) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, pages 99 — 102*.

(g) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planche LXXIV.

(h) *Hiſtor. Avium*, page 18.

En général l'outarde ſe diſtingue de l'autruche, du touyou, du caſoar & du dronte, par ſes ailes qui, quoique peu proportionnées au poids de ſon corps, peuvent cependant l'élever & la ſoutenir quelque temps en l'air; au lieu que celles des quatre autres oiſeaux que j'ai nommés, ſont abſolument inutiles pour le vol: elle ſe diſtingue de preſque tous les autres par ſa groſſeur, ſes pieds à trois doigts iſolés & ſans membranes, ſon bec de dindon, ſon duvet couleur de roſe, & la nudité du bas de la jambe; non point par chacun de ces caractères, mais par la réunion de tous.

L'aile eſt compoſée de vingt-ſix pennes, ſelon M. Briſſon, & de trente-deux ou trente-trois, ſuivant M. Edwards qui, peut-être, compte celles de l'aile bâtarde. La ſeule choſe que j'aie à faire remarquer dans ces pennes, & dont on ne peut guère prendre une idée en regardant la figure, c'eſt qu'aux troiſième, quatrième, cinquième & ſixième plumes de chaque aile, les barbes extérieures deviennent tout-à-coup plus courtes, & ces pennes conſéquemment plus étroites à l'endroit où elles ſortent de deſſous leurs couvertures *(i)*.

Les pennes de la queue ſont au nombre de vingt, & les deux du milieu ſont différentes de toutes les autres.

(i) Voyez Ornithologie de M. Briſſon, *tome V, page 22.*

M. Perrault *(k)* impute à Belon comme une erreur d'avoir dit que le deſſus des ailes de l'outarde étoit blanc *(l)*, contre ce qu'avoient obſervé M.rs de l'Académie, & contre ce qui ſe voit dans les oiſeaux qui ont communément plus de blanc ſous le ventre & dans toute la partie inférieure du corps, & plus de brun & d'autres couleurs ſur le dos & les ailes; mais il me ſemble que ſur cela Belon peut être aiſément juſtifié, car il a dit exactement, comme M.rs de l'Académie, que l'outarde étoit *blanche par-deſſous le ventre & deſſous les ailes;* & lorſqu'il a avancé que le deſſus des ailes étoit blanc, il a ſans doute entendu parler des pennes de l'aile qui approchent du corps, & qui ſe trouvent en effet au-deſſus de l'aile, celle-ci étant ſuppoſée pliée & l'oiſeau debout: or, dans ce ſens, ce qu'il a dit ſe trouve vrai, & conforme à la deſcription de M. Edwards, ou la vingt-ſixième penne de l'aile & ſuivantes juſqu'à la trentième, ſont parfaitement blanches *(m)*.

M. Perrault a fait une obſervation plus juſte: c'eſt que quelques plumes de l'outarde ont du duvet, non-ſeulement à leur baſe, mais encore à leur extrémité; en ſorte que la partie moyenne de la plume qui eſt

(k) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 102.*

(l) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 235.

(m) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planche LXXIII.

composée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres, se trouve entre deux parties où il n'y a que du duvet; mais ce qui est très-remarquable, c'est que le duvet de la base de toutes les plumes, à l'exception des pennes du bout de l'aile, est d'un rouge vif, approchant du couleur de rose, ce qui est un caractère commun à la grande & à la petite outarde; le bout du tuyau est aussi de la même couleur *(n)*.

Le pied ou plutôt le tarse, & la partie inférieure de la jambe qui s'articule avec le tarse, sont revêtus d'écailles très-petites; celles des doigts sont en tables longues & étroites; elles sont toutes de couleur grise, & recouvertes d'une petite peau qui s'enlève comme la dépouille d'un serpent *(o)*.

Les ongles sont courts, & convexes par-dessous comme par-dessus, ainsi que ceux de l'aigle que Belon appelle *haliætos (p)*; en sorte qu'en les coupant perpendiculairement à leur axe, la coupe en seroit à peu près circulaire *(q)*.

M. Salerne s'est trompé, en imprimant que l'outarde avoit au contraire les ongles caves en-dessous *(r)*.

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 103*.

(o) Animaux de Perrault, *partie II, page 104*.

(p) Belon, *Nature des Oiseaux*, liv. II, chap. VII.

(q) Animaux de Perrault, *partie II, page 104*.

(r) Ornithologie, *page 153*.

Sous les pieds, on voit en arrière un tubercule calleux, qui tient lieu de talon *(s)*.

La poitrine est grosse & ronde *(t)*; la grandeur de l'ouverture de l'oreille est apparemment sujette à varier, car Belon a trouvé cette ouverture plus grande dans l'outarde que dans aucun autre oiseau terrestre *(u)*; & M.[rs] de l'Académie n'y ont rien vu d'extraordinaire *(x)*. Ces ouvertures sont cachées sous les plumes; on aperçoit dans leur intérieur deux conduits, dont l'un se dirige au bec & l'autre au cerveau *(y)*.

Dans le palais & la partie inférieure du bec, il y a sous la membrane qui revêt ces parties, plusieurs corps glanduleux qui s'ouvrent dans la cavité du bec par plusieurs tuyaux fort visibles *(z)*.

La langue est charnue en dehors; elle a au-dedans un noyau cartilagineux qui s'attache à l'os hyoïde, comme dans la plupart des oiseaux; ses côtés sont hérissés de pointes d'une substance moyenne entre la membrane & le cartilage *(a)*: cette langue est dure

(s) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 235. — Gesner, *de Avibus*, page 488, &c.

(t) Belon, *page 235.*

(u) On mettroit bien le bout du doigt dans le conduit. *Belon, page 235.*

(x) Animaux de Perrault, *page 102.*

(y) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 235.

(z) Animaux de Perrault, *page 109.*

(a) *Ibidem.*

& pointue

& pointue par le bout, mais elle n'eſt pas fourchue comme l'a dit M. Linnæus, trompé ſans doute par une faute de ponctuation qui ſe trouve dans Aldrovande, & qui a été copiée par quelques autres *(b).*

Sous la langue ſe préſente l'orifice d'une eſpèce de poche, tenant environ ſept pintes angloiſes, & que le docteur Douglaſſ, qui l'a découverte le premier, regarde comme un réſervoir que l'outarde remplit d'eau pour s'en ſervir au beſoin, lorſqu'elle ſe trouve au milieu des plaines vaſtes & arides où elle ſe tient par préférence; ce ſingulier réſervoir eſt propre au mâle *(c)*, & je ſoupçonne qu'il a donné lieu à une mépriſe d'Ariſtote. Ce grand Naturaliſte avance que l'œſophage de l'outarde eſt large dans toute ſa longueur *(d)*; cependant les Modernes, & notamment M.rs de l'Académie, ont obſervé qu'il s'élargiſſoit ſeulement en s'approchant du géſier *(e)*. Ces deux aſſertions qui paroiſſent contradictoires, peuvent néanmoins ſe concilier, en ſuppoſant qu'Ariſtote ou les

(b) Lingua ſerrata, utrimque acuta; au lieu de *lingua ſerrata utrimque, acuta.* Cette phraſe n'eſt qu'une traduction de celle-ci de Belon: *ſa langue eſt dentelée de chaque côté, pointue & dure par le bout;* d'où l'on voit que l'*utrimque* doit ſe rapporter à *ſerrata*, & non au mot *acuta.*

(c) Edwards, *Hiſt. nat. of Birds*, planche LXXIII.

(d) Hiſt. Animal. lib. II, cap. ultimo.

(e) Geſner, *de Avibus*, pag. 488. — Aldrov. *Ornitholog.* tome II, page 92. — Animaux de Perrault, *partie II, page 106.*

Obſervateurs chargés de recueillir les faits dont il compoſoit ſon Hiſtoire des Animaux, ont pris pour l'œſophage cette poche ou réſervoir qui eſt en effet fort ample & fort large dans toute ſon étendue.

Le véritable œſophage, à l'endroit où il s'épaiſſit, eſt garni de glandes régulièrement arrangées : le géſier qui vient enſuite (car il n'y a point de jabot), eſt long d'environ quatre pouces, large de trois ; il a la dureté de celui des poules communes, & cette dureté ne vient point, comme dans les poules, de l'épaiſſeur de la partie charnue, qui eſt fort mince ici, mais de la membrane interne, laquelle eſt très-dure, très-épaiſſe, & de plus godronnée, pliſſée & repliſſée en différens ſens, ce qui groſſit beaucoup le volume du géſier.

Cette membrane interne paroît n'être point continue, mais ſeulement contiguë & jointe bout à bout à la membrane interne de l'œſophage; d'ailleurs, celle-ci eſt blanche, au lieu que celle du géſier eſt d'un jaune doré *(f)*.

La longueur des inteſtins eſt d'environ quatre pieds, non compris les *cœcum :* la tunique interne de l'*ileon* eſt pliſſée ſelon ſa longueur, & elle a quelques rides tranſverſales à ſon extrémité *(g)*.

Les deux *cœcum* ſortent de l'inteſtin à environ ſept

(f) Animaux de Perrault, *partie II, page 1 0 7.*

(g) Ibidem.

pouces de l'*anus*, se dirigeant d'arrière en avant. Suivant Gesner, ils sont inégaux selon toutes leurs dimensions, & c'est le plus étroit qui est le plus long dans la raison de six à cinq *(h)*. M. Perrault dit seulement que le droit qui a un pied plus ou moins, est ordinairement un peu plus long que le gauche *(i)*.

À un pouce à peu près de l'*anus*, l'intestin se rétrécit, puis se dilatant, forme une poche capable de contenir un œuf, & dans laquelle s'insèrent les uretères & le canal déférent: cette poche intestinale, appelée bourse de Fabrice *(k)*, a aussi son *cœcum* long de deux pouces, large de trois lignes, & le trou qui communique de l'un à l'autre est surmonté d'un repli de la membrane interne, lequel peut servir de valvule *(l)*.

Il résulte de ces observations, que l'outarde, bien loin d'avoir plusieurs estomacs & de longs intestins, comme les ruminans, a au contraire le tube intestinal fort court & d'une petite capacité, & qu'il n'a qu'un seul ventricule; en sorte que l'opinion de ceux qui prétendent que cet oiseau rumine *(m)*, seroit réfutée par cela seul: mais il ne faut pas non plus se persuader avec Albert, que l'outarde soit carnassière, qu'elle se

(h) Gesner, *de Avibus*, pag. 486.

(i) Animaux de Perrault, *partie II, page 107.*

(k) Du nom de *Fabricius ab Aquapendente*, qui l'a le premier observée. *Ibidem.*

(l) Animaux de Perrault, *partie II, page 107.*

(m) Athénée, Eustache; *voyez* Gesner, *page 484.*

nourriſſe de cadavres, que même elle faſſe la guerre au petit gibier, & qu'elle ne mange de l'herbe & du grain que dans le cas de grande diſette; il faut encore moins conclure de ces ſuppoſitions qu'elle a le bec & les ongles crochus, toutes erreurs accumulées par Albert *(n)*, d'après un paſſage d'Ariſtote mal entendu *(o)*, admiſes par Geſner avec quelques modifications *(p)*, mais rejetées par tous les autres Naturaliſtes.

L'outarde eſt un oiſeau granivore; elle vit d'herbes, de grains & de toutes ſortes de ſemences; de feuilles de choux, de dent de lion, de navets, de myſotis ou oreille de ſouris, de veſce, d'ache, de *daucus* & même de foin, & de ces gros vers de terre que pendant l'été l'on voit fourmiller ſur les dunes tous les matins avant le lever du ſoleil *(q)*; dans le fort de l'hiver & par les temps de neige, elle mange l'écorce des arbres *(r)*; en tout temps elle avale de petites

(n) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 485.

(o) Nota. Aldrovande prétend que l'idée de faire de l'outarde un oiſeau de proie, a pu venir à Albert de ce paſſage d'Ariſtote; *Avis Schythica quædam*..... que j'ai diſcuté plus haut. *Voyez Aldrovande*, Ornitholog. *tome II, page 90.* Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce n'eſt pas d'après l'inſpection de l'animal qu'Albert s'eſt formé cette idée.

(p) Geſner, *de Avibus*, pag. 485.

(q) Britiſch Zoology, *page 88*; & preſque tous les autres Naturaliſtes que j'ai cités dans cet article.

(r) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

pierres, même des pièces de métal comme l'autruche, & quelquefois en plus grande quantité. M.rs de l'Académie ayant ouvert le ventricule de l'une des six outardes qu'ils avoient observées, le trouvèrent rempli en partie de pierres, dont quelques-unes étoient de la grosseur d'une noix, & en partie de doubles, au nombre de quatre-vingt-dix, tous usés & polis dans les endroits exposés aux frottemens, mais sans aucune apparence d'érosion *(s)*.

Willulghby a trouvé dans l'estomac de ces oiseaux, au temps de la moisson, trois ou quatre grains d'orge, avec une grande quantité de graine de ciguë *(t)*, ce qui indique un appétit de préférence pour cette graine, & par conséquent le meilleur appât pour l'attirer dans les piéges.

Le foie est très-grand; la vésicule du fiel, le pancréas, le nombre des canaux pancréatiques, leur insertion, ainsi que celle des conduits hépatiques & cystiques, sont sujets à quelque variation dans les différens sujets *(u)*.

Les testicules ont la forme d'une petite amande blanche, d'une substance assez ferme; le canal déférent va s'insérer à la partie inférieure de la poche du *rectum*,

(s) Animaux de Perrault, *partie II, page 107.*

(t) Ornithologia, pag. 129.

(u) Animaux de Perrault, *page 105.*

comme je l'ai dit plus haut, & l'on trouve au bord supérieur de l'*anus* une petite appendice qui tient lieu de verge.

M. Perrault ajoute à ces observations anatomiques la remarque suivante ; c'est qu'entre tant de sujets qu'avoient disséqués M.rs de l'Académie, il ne s'étoit pas rencontré une seule femelle; mais nous avons dit à l'article de l'autruche ce que nous pensions de cette remarque.

Dans la saison des amours, le mâle va piaffant autour de la femelle & fait une espèce de roue avec sa queue *(x)*.

Les œufs ne sont que de la grosseur de ceux d'une oie; ils sont d'un brun olivâtre-pâle, marqués de petites taches plus foncées, en quoi leur couleur a une analogie évidente avec celle du plumage.

Cet oiseau ne construit point de nid, mais il creuse seulement un trou en grattant la terre *(y)*, & y dépose ses deux œufs qu'il couve pendant trente jours, comme font tous les gros oiseaux, selon Aristote *(z)*. Lorsque cette mère inquiète se défie des Chasseurs, & qu'elle craint qu'on n'en veuille à ses œufs, elle les prend sous ses ailes (on ne dit pas comment) & les

(x) Klein, *Hist. Avium*, pag. 18. — *Merula apud Gesn.* de Avibus, *pag. 487*.

(y) Britisch Zoology, *pag. 88*.

(z) *Hist. Anim.* lib. VI, cap. VI.

transſporte en lieu ſûr *(a)*. Elle s'établit ordinairement dans les blés qui approchent de la maturité, pour y faire ſa ponte, ſuivant en cela l'inſtinct commun à tous les animaux, de mettre leurs petits à portée de trouver en naiſſant une nourriture convenable. M. Klein prétend qu'elle préfère les avoines comme plus baſſes, en ſorte qu'étant poſée ſur ſes œufs, ſa tête domine ſur la campagne, & qu'elle puiſſe avoir l'œil ſur ce qui ſe paſſe autour d'elle; mais ce fait avancé par M. Klein *(b)*, ne s'accorde ni avec le ſentiment général des Naturaliſtes, ni avec le naturel de l'outarde qui, ſauvage & défiante comme elle l'eſt, doit chercher ſa ſûreté plutôt en ſe cachant dans les grands blés, qu'en ſe tenant à portée de voir les Chaſſeurs de loin, au riſque d'en être elle-même aperçue.

Elle quitte quelquefois ſes œufs pour aller chercher ſa nourriture; mais ſi pendant ſes courtes abſences quelqu'un les touche ou les frappe ſeulement de ſon haleine, on prétend qu'elle s'en aperçoit à ſon retour & qu'elle les abandonne *(c)*.

L'outarde, quoique fort groſſe, eſt un animal très-craintif, & qui paroît n'avoir ni le ſentiment de ſa propre force, ni l'inſtinct de l'employer; elles s'aſſemblent quelquefois par troupes de cinquante ou

(a) Klein, *Hiſt. Avium*, pag. 18.

(b) *Ibidem.*

(c) Hector Boeth, *apud Geſn.* pag. 484.

ſoixante, & ne ſont pas plus raſſurées par leur nombre que par leur force & leur grandeur; la moindre apparence de danger, ou plutôt la moindre nouveauté les effraie, & elles ne pourvoient guère à leur conſervation que par la fuite: elles craignent ſur-tout les chiens, & cela doit être, puiſqu'on ſe ſert communément des chiens pour leur donner la chaſſe; mais elles doivent craindre auſſi le renard, la fouine, & tout autre animal, ſi petit qu'il ſoit, qui ſera aſſez hardi pour les attaquer; à plus forte raiſon les animaux féroces & même les oiſeaux de proie contre leſquels elles oſeroient bien moins ſe défendre: leur puſillanimité eſt telle que pour peu qu'on les bleſſe, elles meurent plutôt de la peur que de leurs bleſſures *(d)*. M. Klein prétend néanmoins qu'elles ſe mettent quelquefois en colère, & qu'alors on voit s'enfler une peau lâche qu'elles ont ſous le cou. Si l'on en croit les Anciens, l'outarde n'a pas moins d'amitié pour le cheval qu'elle a d'antipathie pour le chien; dès qu'elle aperçoit celui-là, elle, qui craint tout, vole à ſa rencontre & ſe met preſque ſous ſes pieds *(e)*. En ſuppoſant bien conſtatée cette ſingulière ſympathie entre des animaux ſi différens, on pourroit, ce me ſemble, en rendre raiſon en diſant que l'outarde trouve dans la fiente du cheval des grains qui ne ſont qu'à demi

(d) Geſner, *de Avibus*, pag. 488.

(e) Oppien, *de Aucupio*, lib. III.

digérés,

digérés, & lui ſont une reſſource dans la diſette *(f)*.

Lorſqu'elle eſt chaſſée elle court fort vîte, en battant des ailes, & va quelquefois pluſieurs milles de ſuite & ſans s'arrêter *(g)*; mais comme elle ne prend ſon vol que difficilement & lorſqu'elle eſt aidée, ou ſi l'on veut portée par un vent favorable, & que d'ailleurs elle ne ſe perche ni ne peut ſe percher ſur les arbres, ſoit à cauſe de ſa peſanteur, ſoit faute de doigt poſtérieur dont elle puiſſe ſaiſir la branche & s'y ſoutenir, on peut croire, ſur le témoignage des Anciens & des Modernes *(h)*, que les levriers & les chiens courans la peuvent forcer: on la chaſſe auſſi avec l'oiſeau de proie *(i)*, ou enfin on lui tend des filets, & on l'attire où l'on veut en faiſant paroître un cheval à propos, ou ſeulement en s'affublant de la peau d'un de ces animaux *(k)*. Il n'eſt point de piége, ſi groſſier qu'il ſoit, qui ne doive réuſſir, s'il eſt vrai, comme le dit Élien, que dans le royaume de Pont, les renards viennent à bout de les attirer à eux en ſe couchant contre terre & relevant leur queue à laquelle ils donnent, autant qu'ils peuvent, l'apparence & les mouvemens du cou d'un oiſeau; les outardes qui

(f) Otidibus amicitia cum equis quibus appropinquare & fimum dejicere gaudent. Plutarq. *de Soc. Animal.*

(g) Britiſch Zoology, *pag. 88.*

(h) Xénophon, Élien, Albin, Friſch, &c.

(i) Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92.

(k) Athénée.

prennent, dit-on, cet objet pour un oiſeau de leur eſpèce, s'approchent ſans défiance, & deviennent la proie de l'animal ruſé *(l)*; mais cela ſuppoſe bien de la ſubtilité dans le renard, bien de la ſtupidité dans l'outarde, & peut-être encore plus de crédulité dans l'Écrivain.

J'ai dit que ces oiſeaux alloient quelquefois par troupes de cinquante ou ſoixante; cela arrive ſur-tout en automne dans les plaines de la Grande-Bretagne; ils ſe répandent alors dans les terres ſemées de *turnipes*, & y font de très-grands dégâts *(m)*. En France, on les voit paſſer régulièrement au printemps & en automne, mais par plus petites troupes, & elles ne ſe poſent guère que ſur les lieux les plus élevés. On a obſervé leur paſſage en Bourgogne, en Champagne & en Lorraine.

L'outarde ſe trouve dans la Lybie, aux environs d'Alexandrie, ſelon Plutarque *(n)*; dans la Syrie *(o)*; dans la Grèce *(p)*; en Eſpagne *(q)*; en France, dans

(l) Ælian, *Nat. Animal.* lib. VI, cap. XXIV.

(m) Britiſch Zoology, *pag.* 88. — *Nec ullam peſtem odere magis olitores, nam rapis ventrem fulcit, nec mediocri prædâ contentus eſſe ſolet.* Longolius apud Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 93.

(n) Si toutefois on n'a pas ici confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme on a fait ſi ſouvent.

(o) Geſner, *de Avibus*, pag. 484.

(p) Pauſanias *in Phocicis.*

(q) Plin. *lib. X, cap. XXII.* — *Hiſpania otides producit.* Strabon.

les plaines du Poitou & de la Champagne pouilleuſe *(r)*; dans les contrées ouvertes de l'eſt & du ſud de la Grande-Bretagne, depuis la province de Dorſet juſqu'à celle de Mercie & de la Lothiane en Écoſſe *(ſ)*; dans les Pays-bas, en Allemagne *(t)*; en Ukraine & en Pologne où, ſelon Rzaczynski, elle paſſe quelquefois l'hiver au milieu des neiges. Les Auteurs de la Zoologie Britannique aſſurent que ces oiſeaux ne s'éloignent guère du pays qui les a vu naître, & que leurs plus grandes excurſions ne vont pas au-delà de vingt à trente milles *(u)*; mais Aldrovande prétend que ſur la fin de l'automne ils arrivent par troupes en Hollande, & ſe tiennent par préférence dans les campagnes éloignées des villes & des lieux habités *(x)*. M. Linnæus dit qu'ils paſſent en Hollande & en Angleterre. Ariſtote parle auſſi de leur migration *(y)*; mais c'eſt un point qui demande à être éclairci par des obſervations plus exactes.

Aldrovande reproche à Geſner d'être tombé dans

(r) Ornithologie de Salerne, *page 153*.

(ſ) Britiſch Zoology, *pag. 88*. — Aldrov. *Ornitholog.* tom. II, pag. 92.

(t) Nota. Friſch l'appelle la plus groſſe de toutes les poules ſauvages naturelles à l'Allemagne; cela ne prouve pas que l'outarde ſoit une poule, mais bien qu'elle ſe trouve en Allemagne.

(u) Britiſch Zoology, *pag. 88*.

(x) Ornithologia, pag. 92.

(y) Hiſt. Animal. lib. VIII.

quelque contradiction à cet égard, ſur ce qu'il dit que l'outarde s'en va avec les cailles *(z)*, ayant dit plus haut qu'elle ne quittoit point la Suiſſe où elle eſt rare, & qu'on y en prenoit quelquefois l'hiver *(a)*; mais cela peut ſe concilier, ce me ſemble, en admettant la migration des outardes & la reſſerrant dans des limites, comme les Auteurs de la *Zoologie Britannique;* d'ailleurs, celles qui ſe trouvent en Suiſſe ſont des outardes égarées, dépayſées, en petit nombre, & dont les mœurs ne peuvent repréſenter celles de l'eſpèce : ne pourroit-on pas dire auſſi que l'on n'a point de preuves que celles qu'on prend quelquefois à Zurich, pendant l'hiver, ſoient les mêmes qui y ont paſſé l'été précédent?

Ce qui paroît de plus certain, c'eſt que l'outarde ne ſe trouve que rarement dans les contrées montagneuſes ou bien peuplées, comme la Suiſſe, le Tyrol, l'Italie, pluſieurs provinces d'Eſpagne, de France, d'Angleterre & d'Allemagne; & que lorſqu'elle s'y rencontre, c'eſt preſque toujours en hiver *(b)*: mais

(z) Geſner, *de Avibus*, pag. 484. *Otidem de quâ ſcribo avolare puto cum coturnicibus, ſed corporis gravitate impeditum, perſeverare non poſſe, & in locis proximis remanere.*

(a) Otis magna, ſi ea eſt quam vulgo Trappum vocant, non avolat niſi fallor ex noſtris regionibus (& ſi helvetiæ rara eſt), & hieme etiam interdum capitur apud nos. Geſner, *Ibidem.*

(b) Memini ter quaterque apud nos captum, & in Rhætiâ circa Curiam, decembri & januario menſibus, nec apud nos, nec illic à quoquam agnitum. Geſner, *de Avibus*, pag. 486.

quoiqu'elle puiſſe ſubſiſter dans les pays froids, & qu'elle ſoit, ſelon quelques Auteurs, un oiſeau de paſſage, il ne paroît pas néanmoins qu'elle ait jamais paſſé en Amérique par le Nord; car bien que les relations des Voyageurs ſoient remplies d'outardes trouvées dans ce nouveau continent, il eſt aiſé de reconnoître que ces prétendues outardes ſont des oiſeaux aquatiques, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, & abſolument différens de la véritable outarde dont il eſt ici queſtion. M. Barrère parle bien d'une outarde cendrée d'Amérique dans ſon *Eſſai d'Ornithologie (page 33)*, qu'il dit avoir obſervée; mais, 1.° il ne paroît pas l'avoir vue en Amérique, puiſqu'il n'en fait aucune mention dans ſa France Équinoxiale; 2.° Il eſt le ſeul, avec M. Klein, qui parle d'une outarde américaine: or celle de M. Klein, qui eſt le *macucagua* de Marcgrave, n'a point les caractères

« L'outarde ſe voit rarement dans l'Orléanois, & ſeulement en hiver, dans les temps de neige. *Salerne*, Ornithologie, *page 153*. « Un particulier, incapable d'en impoſer, ajoute le même M. « Salerne, m'a raconté qu'un jour que la campagne étoit couverte « de neige & de frimats, un de ſes domeſtiques trouva le matin une « trentaine d'outardes à moitié gelées, qu'il amena à la maiſon, les « prenant pour des dindons qu'on avoit laiſſé coucher dehors, & « qu'on ne reconnut pour ce qu'elles étoient, que lorſqu'elles furent « dégelées ». *Ibidem*.

Nota. Je me ſouviens moi-même d'en avoir vu deux, à deux différentes fois, dans une partie de la Bourgogne fertile en blé, & cependant montagneuſe; mais çà toujours été en hiver & par un temps de neige.

propres à ce genre, puiſqu'elle a quatre doigts à chaque pied *(c)*, & le bas de la jambe garni de plumes juſqu'à ſon articulation avec le tarſe ; qu'elle eſt ſans queue, & qu'elle n'a guère d'autre rapport avec l'outarde, que d'être un oiſeau peſant qui ne ſe perche ni ne vole preſque point *(d)*. À l'égard de M. Barrère, ſon autorité n'eſt pas d'un aſſez grand poids en Hiſtoire Naturelle, pour que ſon témoignage doive prévaloir contre celui de tous les autres; 3.° enfin, ſon outarde cendrée d'Amérique a bien l'air d'être la femelle de l'outarde d'Afrique, laquelle eſt en effet toute couleur de cendre, ſelon M. Linnæus *(e)*.

On me demandera peut-être pourquoi un oiſeau qui, quoique peſant, a cependant des ailes, & qui s'en ſert quelquefois, n'eſt point paſſé en Amérique par le nord, comme ont fait pluſieurs quadrupèdes: je répondrai que l'outarde n'y eſt point paſſée, parce que quoiqu'elle vole en effet, ce n'eſt guère que lorſqu'elle eſt pourſuivie; parce qu'elle ne vole jamais bien loin, & que d'ailleurs elle évite ſur-tout les eaux, ſelon la remarque de Belon, d'où il ſuit qu'elle n'a pas dû ſe haſarder à franchir de grandes étendues de mer; je dis de grandes étendues, car quoique celles qui ſéparent les deux continens du côté du nord, ſoient bien moindres que celles qui les ſéparent

(c) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(d) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 213.

(e) Hiſt. nat. *edit. X, pag. 155.*



De Sève del.   Magd. Th. Rousselet Sculp.

L'OUTARDE.

entre les tropiques ; elles ſont néanmoins conſidérables, par rapport à l'eſpace que l'outarde peut parcourir d'un ſeul vol.

On peut donc regarder l'outarde comme un oiſeau propre & naturel à l'ancien continent, & qui dans ce continent ne paroît point attaché à un climat particulier, puiſqu'il peut vivre en Lybie, ſur les côtes de la mer Baltique, & dans tous les pays intermédiaires.

C'eſt un très-bon gibier ; la chair des jeunes, un peu gardée, eſt ſur-tout excellente ; & ſi quelques Écrivains ont dit le contraire, c'eſt pour avoir confondu l'*otis* avec l'*otus*, comme je l'ai remarqué plus haut. Je ne ſais pourquoi Hippocrate l'interdiſoit aux perſonnes qui tomboient du mal caduc *(f)*. Pline reconnoît dans la graiſſe d'outarde la vertu de ſoulager les maux de mamelles qui ſurviennent aux nouvelles accouchées. On ſe ſert des pennes de cet oiſeau, comme on fait de celles d'oie & de cygne pour écrire, & les pêcheurs les recherchent pour les attacher à leurs hameçons, parce qu'ils croient que les petites taches noires dont elles ſont émaillées, paroiſſent autant de petites mouches aux poiſſons, qu'elles attirent par cette fauſſe apparence *(g)*.

(f) Vid. Aldrovand. *Ornithologia,* pag. 95.

(g) Geſner, *de Avibus,* pag. 488.



LA PETITE OUTARDE,

VULGAIREMENT

* LA CANEPETIÈRE (a).

CET oiseau ne diffère de l'outarde que parce qu'il est beaucoup plus petit, & par quelques variétés dans le

* *Voyez les planches enluminées, n.° 25, le mâle; & n.° 10, la femelle.*

(a) Petite Outarde ou Canepetière. En Italien, *Fasanella.* — Canepetière. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 237...... Canepetière, nommée par aucuns, *Olive. Idem.* Portraits d'Oiseaux, *page 56, b.* — Petite Outarde. Edwards, *Glanures,* planche CCLI, avec une bonne figure coloriée de la femelle. — La petite Outarde. Brisson, *Ornithologie,* tome V, page 24, avec une figure du mâle & une de la femelle, *planche II.*

« Quant à l'étymologie (dit M. Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux,* » page 155), on le nomme (cet oiseau) *canepetière* ou *canepetrace,* » 1.° parce qu'il ressemble en quelque chose à un canard sauvage, » & qu'il vole comme lui; 2.° parce qu'il se plaît parmi les pierres: » il y en a qui pensent que ce nom lui vient de ce qu'il paîtrit son » aire ou son repaire, d'autres disent que c'est parce qu'il pète; mais » je préfère la première étymologie, d'autant plus que les Orléanois » appellent le petit moineau de muraille, dit Friquet, un *petrac* ou *petrat* ».

Nota. Cette étymologie de canepetière, parce que cet oiseau pète, dit-on, ne paroît uniquement fondée que sur l'analogie du mot: car aucun

le plumage : il a auſſi cela de commun avec l'outarde, qu'on lui a donné le nom de cane & de canard *(b)*, quoiqu'il n'ait pas plus d'affinité qu'elle avec les oiſeaux aquatiques, & qu'on ne le voie jamais autour des eaux *(c)*. Belon prétend qu'on l'a ainſi nommé, parce qu'il ſe tapit contre terre comme font les canes dans l'eau *(d)*, & M. Salerne, parce qu'il reſſemble en quelque choſe à un canard ſauvage, & qu'il vole comme lui *(e)* : mais l'incertitude & le peu d'accord de ces conjectures éthymologiques, font voir qu'un rapport auſſi vague, & ſur-tout un rapport unique, n'eſt point une raiſon ſuffiſante pour appliquer à un

aucun Naturaliſte n'a rien dit de pareil dans l'hiſtoire de cet oiſeau; notamment Belon, qui a été copié par preſque tous les autres.

D'ailleurs, je remarque que le proyer, dont le même M. Salerne parle aux *pages 291 & 292*, eſt appelé *peteux*, quoiqu'il ne ſoit point dit dans ſon hiſtoire qu'il pète, mais bien qu'il ſe plaît dans les prés, les ſainfoins & les luzernes. Or la canepetière eſt auſſi appelée *anas pratenſis*.

(b) Belon, dans ſon *Hiſtoire naturelle des Oiſeaux*, page 237, l'appelle *canepetière*. Geſner, *de Avibus*, pag. 795, l'appelle de même. Jonſton, *anas campeſtris, de Avibus*, pag. 43. Charleton, *idem, in Exercit.* pag. 83, n.° IX. Aldrovande, *idem, in Ornithol.* tom. II, pag. 96. Willulghby, *idem, in Ornithologia*, pag. 129. Ray, *idem, in ſynopſ. meth. Avium*, pag. 59, n.° II. Albin, *idem*, dans ſon *Hiſtoire naturelle des Oiſeaux*, tome III, page 17. Canard des prés.

(c) Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 155.

(d) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 237.

(e) Salerne, *loco citato*.

oiseau le nom d'un autre oiseau; car si un lecteur qui trouve ce nom, ne saisit point le rapport qu'on a voulu indiquer, il prendra nécessairement une fausse idée: or, il y a beaucoup à parier que ce rapport, étant unique, ne sera saisi que très-rarement.

La dénomination de petite outarde que j'ai préférée, n'est point sujette à cet inconvénient, car l'oiseau dont il s'agit ayant tous les principaux caractères de l'outarde, à l'exception de la grandeur, le nom composé de petite outarde lui convient dans presque toute la plénitude de sa signification, & ne peut guère produire d'erreurs.

Belon a soupçonné que cet oiseau étoit le *tetrax* d'Athénée, se fondant sur un passage de cet Auteur où il le compare pour la grandeur au *spermologus (f)*, que Belon prend pour un *freux*, espèce de grosse corneille; mais Aldrovande assure au contraire que le *spermologus* est une espèce de moineau, & que par conséquent le *tetrax* auquel Athénée le compare pour la grandeur, ne sauroit être la petite outarde *(g)*; aussi Willulghby prétend-il que cet oiseau n'a point été nommé par les Anciens *(h)*.

(f) Tetrax, inquit Alexander Myndius, avis est magnitudine spermologi, colore siglino, sordidis quibusdam maculis lineisque magnis variegato: frugibus vescitur, & quando peperit, quadruplicem emittit vocem. Athénée, *lib. IX.*

(g) Ornithologia, lib. XIII, pag. 61.

(h) Idem, pag. 130. *Veteribus indicta videtur.*

Le même Aldrovande nous dit que les pêcheurs de Rome ont donné, sans qu'on sache pourquoi, le nom de *stella*, à un oiseau qu'il avoit pris d'abord pour la petite outarde, mais qu'ensuite il a jugé différent en y regardant de plus près *(i)*: cependant malgré un aveu aussi formel, Ray, & d'après lui M. Salerne, disent que la canepetière & le *stella avis* d'Aldrovande, paroissent être de la même espèce *(k)*, & M. Brisson place sans difficulté le *stella* d'Aldrovande, parmi les synonymes de la petite outarde; il semble même imputer à Charleton & à Willulghby, d'avoir pensé de même *(l)*, quoique ces deux Auteurs aient été fort attentifs à ne point confondre ces deux sortes d'oiseaux, que selon toute apparence ils n'avoient point vus *(m)*.

(i) *Ornithol.* Aldrov. *tom. II, pag. 98. Arbitrabar cum Bellonianâ* canepetière *eamdem esse, sed ex collata utriusque descriptione, diversam esse judicavi.*

(k) *Voyez* Ray, *Synopsis meth. Avium*, pag. 59; & Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 154.

(l) *Ornithologia*, pag. 25.

(m) *Nota.* Charleton en fait deux espèces différentes, dont l'une, qui est la neuvième de ses *Phytivores*, est la canepetière; & l'autre, qui est la dixième espèce du même genre, est l'*avis stella*: sur celle-ci il renvoie à Jonston; & il ne parle de l'autre que d'après Belon. À l'égard de Willulghby, il ne donne nulle part le nom de *stella* à la canepetière (voyez son *Ornithologie*, page 129); ni le nom de canepetière à l'*avis stella* (voyez la figure qui est au bas de la planche XXXII, & qui paroît copiée d'après celle de l'*avis stella* d'Aldrovande; voyez aussi la table au mot *Stella.*)

D'un autre côté, M. Barrère brouillant la petite outarde avec le ralle, lui a imposé le nom d'*ortygometra melina,* & lui donne un quatrième doigt à chaque pied *(n);* tant il est vrai que la multiplicité des méthodes, ne fait que donner lieu à de nouvelles erreurs, sans rien ajouter aux connoissances réelles.

Cet oiseau est une véritable outarde comme j'ai dit, mais construite sur une plus petite échelle, d'où M. Klein a pris occasion de l'appeler *outarde naine (o);* sa longueur, prise du bout du bec au bout des ongles, est de dix-huit pouces, c'est-à-dire, plus d'une fois moindre que la même dimension prise dans la grande outarde : cette seule mesure donne toutes les autres, & il n'en faut pas conclure avec M. Ray, que la petite outarde soit à la grande comme un est à deux *(p)*, mais comme un est à huit, puisque les volumes des corps semblables sont entr'eux, comme les cubes de celles de leurs dimensions simples qui se correspondent; sa grosseur est à peu près celle d'un faisan *(q),* elle a,

(n) Specimen Ornitholog. Class. III, Gen. XXXV, pag. *62.*

(o) Tarda nana, an otis uti videtur seu tarda aquatica. Ordo Avium, *pag. 18, n.° 11. Nota.* Voilà encore la petite outarde transformée expressément en oiseau aquatique.

(p) Tardæ persimilis est, sed duplo minor. Ray, *Synopsis meth. Avium,* pag. 59.

(q) Qui voudra avoir la perspective d'une canepetière, s'imagine voir une caille beaucoup madrée, *(tachetée)* aussi grande comme une moyenne faisane. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 238.

comme la grande outarde, trois doigts ſeulement à chaque pied, le bas de la jambe ſans plumes, le bec des gallinacés, & un duvet couleur de roſe ſous toutes les plumes du corps; mais elle a deux pennes de moins à la queue, une penne de plus à chaque aile, dont les dernières pennes vont, l'aile étant pliée, preſque auſſi loin que les premières, par leſquelles on entend les plus éloignées du corps: outre cela le mâle n'a point ces barbes de plumes qu'a le mâle de la grande eſpèce, & M. Klein ajoute que ſon plumage eſt moins beau que celui de la femelle *(r)*, contre ce qui ſe voit le plus ſouvent dans les oiſeaux; mais à ces différences près qui ſont aſſez légères, on retrouve dans la petite eſpèce, tous les attributs extérieurs de la grande, & même preſque toutes les qualités intérieures, le même naturel, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; il ſemble que la petite ſoit écloſe d'un œuf de la grande, dont le germe auroit eu une moindre force de développement.

Le mâle ſe diſtingue de la femelle par un double collier blanc, & par quelques autres variétés dans les couleurs; mais celles de la partie ſupérieure du corps, ſont preſque les mêmes dans les deux ſexes, & ſont beaucoup moins ſujettes à varier dans les différens individus, ainſi que Belon l'avoit remarqué.

Selon M. Salerne, ces oiſeaux ont un cri particulier

(r) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

d'amour qui commence au mois de mai: ce cri eſt *brout* ou *prout*, ils le répètent ſur-tout la nuit, & on l'entend de fort loin; alors les mâles ſe battent entr'eux avec acharnement, & tâchent de ſe rendre maîtres chacun d'un certain diſtrict; un ſeul ſuffit à pluſieurs femelles, & la place du rendez-vous d'amour, eſt battue comme l'aire d'une grange.

La femelle pond au mois de juin, trois, quatre & juſqu'à cinq œufs fort beaux, d'un vert luiſant; lorſque ſes petits ſont éclos, elle les mène comme la poule mène les ſiens. Ils ne commencent à voler que vers le milieu du mois d'août; & quand ils entendent du bruit, ils ſe tapiſſent contre terre & ſe laiſſeroient plutôt écraſer que de remuer de la place *(ſ)*.

On prend les mâles au piége, en les attirant avec une femelle empaillée dont on imite le cri; on les chaſſe auſſi avec l'oiſeau de proie; mais en général, ces oiſeaux ſont fort difficiles à approcher, étant toujours aux aguets ſur quelque hauteur dans les avoines, mais jamais, dit-on, dans les ſeigles & les blés: lorſque ſur la fin de la belle ſaiſon ils ſe diſpoſent à

(ſ) Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 155. *Nota.* L'auteur n'indique point les ſources où il a puiſé tous ces faits; ils reſſemblent beaucoup à ce qu'on dit du coq de bruyère, qui s'appelle *tetrix;* (voyez *ibidem*, pag. 136) & comme on a donné le nom de *tetrax* à la petite outarde, on pourroit craindre qu'il n'y eût ici quelque mépriſe fondée ſur une équivoque de nom, d'autant plus que M. Salerne eſt le ſeul Naturaliſte qui entre dans d'auſſi grands détails ſur la génération de la petite outarde, ſans citer ſes garans.

quitter le pays pour paſſer dans un autre, on les voit ſe raſſembler par troupes; & pour lors il n'y a plus de différence entre les jeunes & les vieux *(t)*.

Ils ſe nourriſſent, ſelon Belon *(u)*, comme ceux de la grande eſpèce, c'eſt-à-dire d'herbes & de graines; & outre cela de fourmis, de ſcarabés & de petites mouches; mais ſelon M. Salerne, les inſectes ſont leur nourriture principale; ſeulement ils mangent quelquefois au printemps les feuilles les plus tendres du laitron *(x)*.

La petite outarde eſt moins répandue que la grande, & paroît confinée dans une zone beaucoup plus étroite. M. Linnæus dit qu'elle ſe trouve en Europe, & particulièrement en France *(y)*; cela eſt un peu vague, car il y a des pays très-conſidérables en Europe & même de grandes provinces en France où elle eſt inconnue: on peut mettre les climats de la Suède & de la Pologne, au nombre de ceux où elle ne ſe plaît point; car M. Linnæus, lui-même, n'en fait aucune mention dans ſa *Fauna Suecica*, ni le P. Rzaczynzki dans ſon *Hiſtoire naturelle de Pologne*; & M. Klein n'en a vu qu'une ſeule à Dantzick, laquelle venoit de la ménagerie du Marcgrave de Bareith *(z)*.

(t) Voyez Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 155.

(u) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 237.

(x) Salerne, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 155.

(y) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. X, pag. 154.

(z) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

Il faut qu'elle ne ſoit pas non plus bien commune en Allemagne, puiſque Friſch qui s'attache à décrire & repréſenter les oiſeaux de cette région, & qui parle aſſez au long de la grande outarde, ne dit pas un mot de celle-ci, & que Schwenckfeld ne la nomme ſeulement pas.

Geſner ſe contente de donner ſon nom dans la liſte des oiſeaux qu'il n'avoit jamais vus, & il eſt bien prouvé qu'en effet il n'avoit jamais vu celui-ci, puiſqu'il lui ſuppoſe des pieds velus comme à l'Attagas *(a)*, ce qui donne lieu de croire qu'il eſt au moins fort rare en Suiſſe.

Les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui ſe ſont voués à ne décrire aucun animal qui ne fût Breton ou du moins d'origine Bretonne, auroient cru manquer à leur vœu, s'ils euſſent décrit une petite outarde qui avoit été cependant tuée dans la province de Cornouailles, mais qu'ils ont regardée comme un oiſeau égaré, & tout-à-fait étranger à la Grande-Bretagne *(b)*; elle l'eſt en effet à un tel point, qu'un individu de cette eſpèce ayant été préſenté à la Société royale, aucun des Membres qui étoient préſens ce jour-là, ne le reconnut, & qu'on fut obligé de députer à M. Edwards pour ſavoir ce que c'étoit *(c)*.

(a) Geſner, *de Avium naturâ*, pag. 715 & 795.

(b) Britiſch Zoology, *pag. 288.*

(c) Edwards, *Glanures*, planche CCLI.

D'un

D'un autre côté, Belon nous assure que de son temps, les Ambassadeurs de Venise, de Ferrare & du Pape, à qui il en montra une, ne la reconnurent pas mieux, ni personne de leur suite, & que quelques-uns la prirent pour une faisane ; d'où il conclut avec raison, qu'elle doit être fort rare en Italie *(d)*; & cela est vraisemblable, quoique M. Ray, passant par Modène, en ait vu une au marché *(e)*: voilà donc la Pologne, la Suède, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suisse & l'Italie, à excepter du nombre des pays de l'Europe où se trouve la petite outarde, & ce qui pourroit faire croire que ces exceptions sont encore trop limitées, & que la France est le seul climat propre, le seul pays naturel de cet oiseau, c'est que les Naturalistes françois, sont ceux qui paroissent le connoître mieux, & presque les seuls qui en parlent d'après leurs propres observations, & que tous les autres, excepté M. Klein, qui n'en avoit vu qu'un, n'en parlent que d'après Belon.

Mais il ne faut pas même croire que la petite outarde soit également commune dans tous les cantons de la France; je connois de très-grandes provinces de ce royaume où elle ne se voit point.

M. Salerne dit qu'on la trouve assez communément dans la Beauce (où cependant elle n'est que passagère), qu'on la voit arriver vers le milieu d'avril, & s'en aller

(d) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 237.

(e) Ray, *Synopsis method. Avium*, pag. 59.

aux approches de l'hiver: il ajoute qu'elle se plaît dans les terres maigres & pierreuses, raison pourquoi on l'appelle *canepetrace,* & ses petits *petraceaux.* On la voit aussi dans le Berri, où elle est connue sous le nom de *canepetrotte (f):* enfin elle doit être commune dans le Maine & la Normandie, puisque Belon, jugeant de toutes les autres provinces de France par celle-ci qu'il connoissoit le mieux, avance qu'*il n'y a paysan dans ce royaume qui ne la sache nommer (g).*

La petite outarde est naturellement rusée & soupçonneuse, au point que cela a passé en proverbe, & que l'on dit des personnes qui montrent ce caractère, *qu'ils sont de la canepetière (h).*

Lorsque ces oiseaux soupçonnent quelque danger, ils partent & font un vol de deux ou trois cents pas très-roide & fort près de terre; puis, lorsqu'ils sont posés, ils courent si vîte qu'à peine un homme les pourroit atteindre *(i).*

La chair de la petite outarde est noire, & d'un goût exquis; M. Klein nous assure que les œufs de la femelle qu'il a eus, étoient très-bons à manger, & il ajoute que la chair de cette femelle étoit meilleure que celle

(f) Salerne, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 155.

(g) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 237.

(h) Idem, ibidem.

(i) Idem, ibidem.

de la femelle du petit coq de bruyères *(k)*, & dont il pouvoit juger par comparaison.

Quant à l'organisation intérieure, elle est à peu près la même, suivant Belon, que dans le commun des granivores *(l)*.

(k) Klein, *Ordo Avium*, pag. 18.

(l) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 238.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux Outardes.

I.

LE LOHONG ou L'OUTARDE *huppée d'Arabie.*

L'OISEAU que les Arabes appellent *Lohong*, & que M. Edwards a deſſiné & décrit le premier, eſt à peu près de la groſſeur de notre grande outarde; il a, comme elle, trois doigts à chaque pied, dirigés de même, ſeulement un peu plus courts; les pieds, le bec & le cou plus longs, & paroît en général modelé ſur des proportions plus légères.

Le plumage de la partie ſupérieure du corps eſt plus brun, & ſemblable à celui de la bécaſſe, c'eſt-à-dire fauve, rayé de brun-foncé, avec des taches blanches en forme de croiſſant ſur les ailes; le deſſous du corps eſt blanc, ainſi que le contour de la partie ſupérieure de l'aile; le ſommet de la tête, la gorge & le devant du cou, ont des raies tranſverſales d'un brun-obſcur ſur un fond cendré; le bas de la jambe, le bec & les pieds ſont d'un brun-clair & jaunâtre; la queue eſt tombante comme celle de la perdrix, & traverſée par une bande noire; les grandes pennes de

l'aile & la huppe sont de cette même couleur.

Cette huppe est un trait fort remarquable dans l'outarde d'Arabie; elle est pointue, dirigée en arrière, & fort inclinée à l'horizon; de sa base elle jette en avant deux lignes noires, dont l'une plus longue passe sur l'œil & lui forme une espèce de sourcil; l'autre beaucoup plus courte, se dirige comme pour embrasser l'œil par-dessous, mais n'arrive point jusqu'à l'œil, lequel est noir & placé au milieu d'un espace blanc.

En regardant cette huppe de profil, & d'un peu loin, on croiroit voir des oreilles un peu couchées, & qui se portent en arrière; & comme l'outarde d'Arabie a été sans doute plus connue des Grecs que la nôtre, il est vraisemblable qu'ils l'ont nommée *otis*, à cause de ces espèces d'oreilles, de même qu'ils ont nommé le duc *otus* ou *otos*, à cause de deux aigrettes semblables qui le distinguent des chouettes.

Un individu de cette espèce, qui venoit de Moka, dans l'Arabie heureuse, a vécu plusieurs années à Londres, dans les volières de M. Hans Sloane; & M. Edwards qui nous en a donné la figure coloriée, ne nous a conservé aucun détail sur ses mœurs, ses habitudes, ni même sur sa façon de se nourrir *(a)*.

(a) M. Edwards l'appelle *Arabian Bustard*, planche XII.

M. Linnæus, *Otis Arabs auribus erecto cristatis.* Syst. nat. *edit. X, Gen. LXXXV, Spec. 2.*

M. Klein, *Tarda Mochaensis Arabica.* Ordo Avium, *pag. 18, n.° III.*

mais du moins il n'auroit pas dû la confondre avec les gallinacés dont elle diffère par des traits si frappans, ainsi que je l'ai fait voir à l'article de l'outarde.

Nota. Les Arabes lui donnent le nom de *lohong*, selon M. Edwards; nom qui ne se trouve point dans le texte anglois relatif à la *planche XII*, mais dans la traduction françoise, laquelle est avouée de l'auteur.

II.

L'OUTARDE D'AFRIQUE.

C'EST celle dont M. Linnæus fait sa quatrième espèce, elle diffère de l'outarde d'Arabie par les couleurs du plumage; le noir y domine, mais le dos est cendré & les oreilles blanches.

Le mâle a le bec & les pieds jaunes, le sommet de la tête cendré, & le bord extérieur des ailes blancs: mais la femelle est par-tout de couleur cendrée, à l'exception du ventre & des cuisses qui sont noires comme dans l'outarde des Indes *(a)*.

Cet oiseau se trouve en Éthiopie, selon M. Linnæus; & il y a grande apparence que celui dont le voyageur le Maire parle sous le nom d'*autruche volante* du Sénégal *(b)*, n'est pas un oiseau différent: car, quoique ce Voyageur en dise peu de chose, ce peu s'accorde en partie & ne disconvient en rien avec la description

(a) Linnæus, *Syst. nat.* edit. X, pag. 155.

(b) Voyage de le Maire aux îles Canaries, Cap-verd, Sénégal, &c. *Paris, 1695, page 106.*

ci-dessus : selon lui, son plumage est gris & noir, sa chair délicieuse, & sa grosseur à peu près de celle du cygne : mais cette conjecture tire une nouvelle force du témoignage de M. Adanson : cet habile Naturaliste ayant tué au Sénégal, & par conséquent examiné de près, une de ces autruches volantes, nous assure qu'elle ressemble à bien des égards à notre outarde d'Europe, mais qu'elle en diffère par la couleur du plumage qui est généralement d'un gris-cendré, par son cou qui est beaucoup plus long, & par une espèce de huppe qu'elle a derrière la tête *(c)*.

Cette huppe est sans doute ce que M. Linnæus appelle les *oreilles*, & cette couleur gris-cendré est précisément celle de la femelle ; & comme ce sont-là les principaux traits par lesquels l'outarde d'Afrique de M. Linnæus & l'autruche volante du Sénégal, diffèrent de notre outarde d'Europe, on peut en induire, ce me semble, que ces deux oiseaux se ressemblent beaucoup, & par la même raison on peut encore étendre à tous deux, ce qui a été observé sur chacun en particulier ; par exemple, qu'ils ont à peu près la grosseur de notre outarde, & le cou plus long : cette longueur du cou dont parle M. Adanson, est un trait de ressemblance avec l'outarde d'Arabie, qui habite à peu près le même climat ; & l'on ne peut tirer aucune conséquence contraire du silence de M. Linnæus, puisqu'il

(c) Voyage au Sénégal, par M. Adanson. *Paris, 1757. in-4.° page 160.*

n'indique pas une ſeule dimenſion de ſon outarde d'Afrique; à l'égard de la groſſeur, le Maire fait celle de l'autruche volante, égale à celle du cygne *(d);* & M. Adanſon à celle de l'outarde d'Europe, puiſque ayant dit qu'elle lui reſſembloit à bien des égards, & ayant indiqué les principales différences, il n'en établit aucune à cet égard *(e);* & comme d'ailleurs l'Éthiopie ou l'Abiſſinie qui eſt le pays de l'outarde d'Afrique, & le Sénégal qui eſt celui de l'autruche volante, quoique fort éloignés en longitude, ſont néanmoins du même climat, je vois beaucoup de probabilité à dire que ces deux oiſeaux appartiennent à une ſeule & même eſpèce.

(d) Voyage de le Maire aux îles Canaries, *page 72.*

(e) Voyage au Sénégal, *loco citato.*

III.

LE CHURGE ou *L'OUTARDE moyenne des Indes.*

CETTE outarde eſt non-ſeulement plus petite que celles d'Europe, d'Afrique & d'Arabie, mais elle eſt encore plus menue à proportion, & plus haut montée qu'aucune autre outarde: elle a vingt pouces de haut, depuis le plan de poſition juſqu'au ſommet de la tête; ſon cou paroît plus court, relativement à la longueur de ſes pieds, du reſte elle a tous les caractères de l'outarde;

l'outarde; trois doigts ſeulement à chaque pied, & ces doigts iſolés; le bas de la jambe ſans plumes; le bec un peu courbé, mais plus alongé; & je ne vois point par quelles raiſons M. Briſſon l'a renvoyée au genre des pluviers.

Le caractère diſtinctif par lequel les pluviers diffèrent des outardes, conſiſte, ſelon lui, dans la forme du bec, que celles-ci ont en cône courbé, & ceux-là droit & renflé par le bout. Or l'outarde des Indes dont il s'agit ici, a le bec plutôt courbé que droit, & ne l'a point renflé par le bout comme les pluviers; du moins c'eſt ainſi que l'a repréſenté M. Edwards *(a)* dans une figure que M. Briſſon avoue comme exacte *(b)*: je puis même ajouter qu'elle a le bec plus courbé & moins renflé par le bout, que l'outarde d'Arabie de M. Edwards *(c)*, dont la figure a paru auſſi très-exacte à M. Briſſon *(d)*, & qu'il a rangée ſans difficulté parmi les outardes.

D'ailleurs il ne faut que jeter les yeux ſur la figure de l'outarde des Indes, & la comparer avec celles des pluviers, pour reconnoître qu'elle en diffère beaucoup par le port total & par les proportions, ayant le cou plus long, les ailes plus courtes & la forme du

(a) Edwards, *Glanures*, planche CCL.

(b) Briſſon, *Ornithologie*, tome V, page 82.

(c) Edwards, *Natural hiſtory of un common Birds*, planche XII.

(d) Briſſon, *Ornithologie*, tome V, page 30.

corps plus développée : ajoutez à cela qu'elle eſt quatre fois plus groſſe que le plus gros pluvier, lequel n'a que ſeize pouces de long du bout du bec au bout des ongles *(e)*, au lieu qu'elle en a vingt-ſix *(f)*.

Le noir, le fauve, le blanc & le gris, ſont les principales couleurs du plumage, comme dans l'outarde d'Europe; mais elles ſont diſtribuées différemment, le noir ſur le ſommet de la tête, le cou, les cuiſſes & tout le deſſous du corps; le fauve, plus clair ſur les côtés de la tête & autour des yeux, plus brun & mêlé avec du noir ſur le dos, la queue, la partie des ailes la plus proche du dos, & au haut de la poitrine où il forme comme une large ceinture ſur un fond noir; le blanc ſur les couvertures des ailes les plus éloignées du dos, le blanc mêlé de noir ſur leur partie moyenne; le gris plus foncé ſur les paupières, l'extrémité des plus longues pennes de l'aile *(g)*, de quelques-unes des moyennes & des plus courtes, & ſur quelques-unes de leurs couvertures; enfin, le gris plus clair & preſque blanchâtre ſur le bec & les pieds.

(e) Briſſon, *Ornithologie*, tome V, page 76.

(f) Ibidem, page 82. *Nota.* Cela ne contredit pas ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'elle avoit vingt pouces de haut depuis le plan de poſition juſqu'au ſommet de la tête, parce qu'en meſurant ainſi la hauteur on ne tient compte ni de la longueur du bec, ni de celle des doigts.

(g) Comme à quelques outardes d'Europe. *Voyez* Animaux de Perrault, *partie II, page 103*.

Cet oiseau est originaire de Bengale, où on l'appelle *churge*, & où il a été dessiné d'après nature *(h)*: il est à remarquer que le climat de Bengale est à peu près le même que celui d'Arabie, d'Abissinie & du Sénégal, où se trouvent les deux outardes précédentes : on peut appeler celle-ci *outarde moyenne*, parce qu'elle tient le milieu pour la grosseur entre les grandes & les petites espèces.

(h) Edwards, *Glanures*, planche CCL, *tome I, chapitre XL.*

I V.

LE HOUBARA ou *PETITE OUTARDE huppée d'Afrique.*

NOUS avons vu que parmi les grandes outardes, il y en avoit de huppées & d'autres qui ne l'étoient point, & nous allons retrouver la même différence entre les petites outardes ; car la nôtre n'a point de huppe, ni même de ces barbes de plumes qu'on voit à la grande outarde d'Europe, tandis que celles-ci ont non-seulement des huppes, mais encore des fraises ; & il est à remarquer que c'est en Afrique que se trouvent toutes les huppées, soit de la grande, soit de la petite espèce.

Celle que les Barbaresques appellent *houbaara*, est en effet huppée & fraisée; M. Shaw qui en donne la figure *(a)*, dit positivement qu'elle a la forme & le

(a) Travels or observations relating to several parts of Barbary and the Levant. By, *Thomas Shaw*, pag. 252.

plumage de l'outarde, mais qu'elle eſt beaucoup plus petite, n'ayant guère que la groſſeur d'un chapon; & par cette raiſon ſeule, ce Voyageur d'ailleurs habile, mais qui, ſans doute, ne connoiſſoit point notre petite outarde de France, blâme Golius d'avoir traduit le mot *houbaary* par outarde.

Elle vit comme la nôtre, de ſubſtances végétales & d'inſectes, & elle ſe tient le plus communément ſur les confins du déſert.

Quoique M. Shaw ne lui donne point de huppe dans ſa deſcription, il lui en donne une dans la figure qui y eſt relative, & cette huppe paroît renverſée en arrière & comme tombante; ſa fraiſe eſt formée par de longues plumes qui naiſſent du cou, & qui ſe relèvent un peu & ſe renflent, comme il arrive à notre coq domeſtique lorſqu'il eſt en colère.

C'eſt, dit M. Shaw, une choſe curieuſe de voir, quand elle ſe ſent menacée par un oiſeau de proie, de voir, dis-je, par combien d'allées & de venues, de tours & de détours, de marches & de contre-marches; en un mot, par combien de ruſes & de ſoupleſſes elle cherche à échapper à ſon ennemi.

Ce ſavant Voyageur ajoute qu'on regarde comme un excellent remède contre le mal des yeux, & que par cette raiſon l'on paye quelquefois très-cher ſon fiel, & une certaine matière qui ſe trouve dans ſon eſtomac.

V.

LE RHAAD,
autre petite OUTARDE huppée d'Afrique.

LE Rhaad est distingué de notre petite outarde de France par sa huppe, & du houbaara d'Afrique, en ce qu'il n'a pas comme lui le cou orné d'une fraise; du reste, il est de la même grosseur que celui-ci; il a la tête noire, la huppe d'un bleu-foncé, le dessus du corps & des ailes jaunes, tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir, le ventre blanc & le bec fort, ainsi que les jambes.

Le petit rhaad ne diffère du grand que par sa petitesse (n'étant pas plus gros qu'un poulet ordinaire), par quelques variétés dans le plumage, & par ce qu'il est sans huppe; mais avec tout cela, il seroit possible qu'il fût de la même espèce que le grand, & qu'il n'en différât que par le sexe; je fonde cette conjecture, 1.° sur ce qu'habitant le même climat il n'a point d'autre nom; 2.° sur ce que dans presque toutes les espèces d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement qui se marque au dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties, telles que les membranes charnues, les éperons, &c. par les huppes, les aigrettes & les fraises

dans ses genres; car, si prenant les caractères généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des oiseaux qui en ont quatre; que fera-t-il de la poule à cinq doigts qui est certainement une poule, & même fort ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'au temps de Columelle qui en parle comme d'une race de distinction *(b)!* que s'il fait du coq une classe à part, caractérisée par la forme singulière de sa queue; où placera-t-il le coq sans croupion & par conséquent sans queue, & qui n'en est pas moins un coq! que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne sera-t-il pas embarrassé du coq pattu qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, & du coq du Japon qui en a jusqu'aux ongles! enfin s'il veut ranger les gallinacés à la classe des granivores, & que dans le nombre & la structure de leurs estomacs & de leurs intestins, il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines & d'autres matières végétales; comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'ils montrent constamment pour les vers de terre, & même pour toute chair hachée, cuite ou crue, à moins qu'il ne se persuade que la Nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins & son double estomac, l'a fait aussi vermivore, & même carnivore par son bec un tant soit peu crochu, ou

(b) *Generosissimæ creduntur quæ quinos habent digitos.* Columelle, *lib. VIII, cap. II.*

plutôt

plutôt ne conviendra-t-il pas, s'il eſt de bonne foi, que les conjectures que l'on ſe permet ainſi ſur les intentions de la Nature, & les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuiſable variété de ſes ouvrages, dans les limites étroites d'une méthode particulière, ne paroiſſent être faits que pour donner eſſor aux idées vagues & aux petites ſpéculations d'un eſprit qui ne peut en concevoir de grandes, & qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature & de la connoiſſance réelle de ſes productions! ainſi ſans prétendre aſſujettir la nombreuſe famille des oiſeaux à une méthode rigoureuſe, ni la renfermer toute entière dans cette eſpèce de filet ſcientifique dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperoit toujours quelques-uns; nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir plus de rapport entr'eux, & nous tâcherons de les faire connoître par les traits les plus caractériſés de leur conformation intérieure, & ſur-tout par les principaux faits de leur hiſtoire.

Le coq eſt un oiſeau peſant, dont la démarche eſt grave & lente, & qui ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement, & quelquefois avec des cris qui expriment l'effort; il chante indifféremment la nuit & le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures, & ſon chant eſt fort différent de celui de ſa femelle, quoiqu'il y ait auſſi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'eſt-à-dire, qui font le même effort du goſier avec un moindre effet; car leur voix n'eſt pas ſi forte,

& ce cri n'eſt pas ſi bien articulé; il gratte la terre pour chercher ſa nourriture, il avale autant de petits cailloux que de grains, & n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans ſon bec & levant la tête à chaque fois pour l'avaler, il dort le plus ſouvent un pied en l'air *(c)* & en cachant ſa tête ſous l'aile du même côté; ſon corps, dans ſa ſituation naturelle, ſe ſoutient à peu près parallèle au plan de poſition, le bec de même, le cou s'élève verticalement, le front eſt orné d'une crête rouge & charnue, & le deſſous du bec d'une double membrane de même couleur & de même nature: ce n'eſt cependant ni de la chair ni des membranes, mais une ſubſtance particulière, & qui ne reſſemble à aucune autre.

Dans les deux ſexes, les narines ſont placées de part & d'autre du bec ſupérieur, & les oreilles de chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-deſſous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant & le reſte en arrière; les plumes ſortent deux à deux de chaque tuyau, caractère aſſez ſingulier, qui n'a été ſaiſi que par très-peu de Naturaliſtes; la queue eſt à peu près droite, & néanmoins capable de s'incliner du côté du cou & du côté oppoſé; cette queue, dans les races de gallinacés qui en ont une, eſt compoſée

(c) Nota. Par une ſuite de cette attitude habituelle, la cuiſſe qui porte ordinairement le corps eſt la plus charnue, & nos gourmands ſavent bien la diſtinguer de l'autre dans les chapons & les poulardes.

de quatorze grandes plumes qui se partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, & qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu; mais ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, & se recourbent en arc; que les plumes du cou & du croupion sont longues & étroites, & que leurs pieds sont armés d'éperons: il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons, mais cela est rare; & les poules ainsi éperonnées, ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle; leur crête se relève ainsi que leur queue, elles imitent le chant du coq & cherchent à l'imiter en choses plus essentielles *(d)*; mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puisqu'étant incapables des véritables fonctions du mâle, & n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce sont, à vrai dire, des individus viciés, indécis, privés de l'usage du sexe & même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvemens, & toutes les proportions qui annoncent la force: un coq ainsi fait, n'imprimeroit pas la terreur à un lion, comme on l'a dit & écrit tant de fois, mais

(d) Aristot. *Historia Animalium*, lib. IX, cap. XLIX.

il inſpirera de l'amour à un grand nombre de poules; ſi on veut le ménager on ne lui en laiſſera que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq; mais quand il en auroit cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manqueroit à aucune *(e)*: à la vérité, perſonne ne peut aſſurer que toutes ſes approches ſoient réelles, efficaces & capables de féconder les œufs de ſa femelle. Ses deſirs ne ſont pas moins impétueux que ſes beſoins paroiſſent être fréquens. Le matin lorſqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier uſage qu'il fait de ſa liberté eſt de ſe joindre à ſes poules; il ſemble que chez lui le beſoin de manger ne ſoit que le ſecond; & lorſqu'il a été privé de poules pendant du temps, il s'adreſſe à la première femelle qui ſe préſente, fût-elle d'une eſpèce fort éloignée *(f)*, & même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en ſon chemin; le premier fait eſt cité par Ariſtote, & le ſecond eſt atteſté par l'obſervation de M. Edwards *(g)*, & par une loi dont parle Plutarque *(h)*,

(e) Aldrovande, *tom. II, lib. XIV.*

(f) Ex perdice & gallinaceo tertium generatur quod procedente tempore feminæ aſſimilatur. Ariſtot. *loco citato.*

(g) Nota. Ayant renfermé trois ou quatre jeunes coqs dans un lieu où ils ne pouvoient avoir de communication avec aucune poule, bientôt ils déposèrent leur animoſité précédente; & au lieu de ſe battre, chacun tâchoit de cocher ſon camarade, quoiqu'aucun ne parût bien aiſe d'être coché. *Voyez Préface des* Glanures, *tome II.*

(h) Tractatu NUM BRUTA RATIONE UTANTUR.

laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de nature.

Les poules doivent être aſſorties au coq ſi l'on veut une race pure, mais ſi l'on cherche à varier & même à perfectionner l'eſpèce, il faut croiſer les races. Cette obſervation n'avoit point échappé aux Anciens; Columelle dit poſitivement que les meilleurs poulets ſont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangère avec les poules communes; & nous voyons dans Athénée, que l'on avoit encore enchéri ſur cette idée, en donnant un coq-faiſan aux poules ordinaires *(i)*.

Dans tous les cas on doit choiſir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante & rouge & qui n'ont point d'éperons; les proportions de leur corps ſont en général, plus légères que celles du mâle, cependant elles ont les plumes plus larges & les jambes plus baſſes; les bonnes Fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, & pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiſeau de proie qui plane ſur les baſſe-cours.

(i) De Ruſticâ, lib. VIII, cap. 11. — *Nota.* Longolius indique la façon de faire réuſſir cette union du coq-faiſan avec les poules communes. *Geſner*, de Avibus, *pag. 445.* Et l'on m'a aſſuré que ces poules ſe mêlent auſſi avec le coq-pintade, lorſqu'on les a élevés de jeuneſſe enſemble; mais que les mulets qui proviennent de ce mélange ſont peu féconds.

Le coq a beaucoup de soin, & même d'inquiétude & de souci pour ses poules; il ne les perd guère de vue, il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, & ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui; à juger par les différentes inflexions de sa voix & par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différens langages: quand il les perd il donne des signes de regrets; quoiqu'aussi jaloux qu'amoureux il n'en maltraite aucune, sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrens; s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, & lui livre un combat opiniâtre jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille: le desir de jouir, toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent, il bat & tue quelquefois les poussins pour jouir plus à son aise de la mère: mais ce seul desir est-il la cause de sa fureur jalouse; au milieu d'un serrail nombreux & avec toutes les ressources qu'il sait se faire, comment pourroit-il craindre le besoin ou la disette! Quelque véhémens que soient ses appétits, il semble craindre encore plus le partage qu'il ne desire la jouissance; & comme il peut beaucoup, sa jalousie est au moins plus excusable & mieux sentie que celle des autres Sultans: d'ailleurs,

il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence, & à laquelle il revient presqu'aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que sa jalousie ne laisse pas d'être une passion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours, c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons ; à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes qui tirent parti de tout, pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible, que la Nature a établie entre un coq & un coq ; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis ; & en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les ames cette précieuse férocité, qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme ; on a vu, on voit encore tous les jours dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis ; chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées, à l'intérêt d'un si beau spectacle, & le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur, renverser la fortune de plusieurs familles : c'étoit autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens,

de ceux de Pergame *(k)*; c'eſt aujourd'hui celle des Chinois *(l)*, des habitans des Philippines, de Java, de l'Iſthme de l'Amérique, & de quelques autres Nations des deux continens *(m)*.

Au reſte, les coqs ne ſont pas les ſeuls oiſeaux dont on ait ainſi abuſé; les Athéniens qui avoient un jour dans l'année *(n)*, conſacré à ces combats de coqs, employoient auſſi les cailles au même uſage; & les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat, certains petits oiſeaux reſſemblans à des cailles ou à des linotes; & par-tout la manière dont ces oiſeaux ſe battent eſt différente, ſelon les diverſes écoles où ils ont été formés, & ſelon la diverſité des armes offenſives ou défenſives dont on les affuble : mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les coqs de

(k) Pline, *Hiſt. nat.* lib. X, cap. XXI.

(l) Gemelli Careri, *tome V, page 36*, anciennes Relations des Indes & de la Chine. Traduction de l'Arabe, *page 105*.

(m) Navarete, *Deſcription de la Chine*, page 40.

(n) Thémiſtocle allant combattre les Perſes, & voyant que ſes ſoldats montroient peu d'ardeur, leur fit remarquer l'acharnement avec lequel des coqs ſe battoient : « voyez, leur dit-il, le courage » indomptable de ces animaux, cependant ils n'ont d'autre motif que » le deſir de vaincre; & vous, qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, pour la liberté.... » Ce peu de mots ranima le courage de l'armée, & Thémiſtocle remporta la victoire : ce fut en mémoire de cet évènement que les Athéniens inſtituèrent une eſpèce de fête qui ſe célébroit par des combats de coqs. *Voyez* Élien, *de variâ Hiſtoriâ.* — Lib. II.

Rhodes

Rhodes qui étoient plus grands, plus forts que les autres, & beaucoup plus ardens au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles; il ne leur falloit que trois poules au lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colère trop souvent excitée eût étouffé en eux des passions plus douces, & qui cependant étoient dans l'origine le principe de leur courage & la source de leur dispositions guerrières: les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres, & les femelles qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes & plus paresseuses, soit à couver leurs œufs, soit à mener leurs poussins; tant l'art avoit bien réussi à dépraver la Nature! tant l'exercice des talens de la guerre est opposé à ceux de la propagation!

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs, il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire, lesquels indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y grossir; & en grossissant acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice & de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur, chemin faisant s'assimilent par une force qui leur est propre la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, & ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que ses fibres élastiques &

À l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire, mais elle est assez souvent altérée par des accidens dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même & de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, & formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

Si par quelqu'accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire, se trouve arrêté dans son accroissement, & qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force; celui-ci l'entraînera avec lui, & ce sera un œuf dans un œuf *(q)*.

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus* *(r)*.

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre

toujours adhérente à la surface du jaune durci, & que le corps blanc que Bellini avoit vu au centre, & qu'il avoit pris pour la cicatricule, n'étoit rien moins que cela, & ne paroissoit en effet au centre du jaune que lorsqu'il étoit ni trop ni trop peu cuit.

(q) Collection académique, partie françoise, *tome I, page 388; & tome II, page 327;* & partie étrangère, *tome IV, page 337.*

(r) Ibidem, Partie françoise, *tome I, page 388.*

dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité; aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet, & cela arrive, dit-on, aux poules qui sont trop grasses: des causes directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse & même des œufs à double coque; on en a vu qui avoient conservé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en manière de croissant, d'autres qui avoient la forme d'une poire; d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète *(s)*, d'une éclipse ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée; on en a même vu quelques-uns de lumineux: ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire, les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes compressions qu'il avoit éprouvées dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour céder à l'effort, & néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression: il ne seroit pas tout-à-fait si facile de rendre raison des œufs lumineux *(t)*; un Docteur Allemand en a observé de tels, qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée, ajoute-t-il, par un coq très-ardent: on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait, mais comme il est unique,

(s) Collection académique, partie étrangère, *tome IV, page 160.*

(t) Éphémérides des curieux de la Nature, *Dec. II, an. 6, append. observ. XXV.*

il eſt prudent de répéter l'obſervation avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs de coq qui ſont ſans jaune, & contiennent, à ce que croit le peuple, un ſerpent *(u)*, ce n'eſt autre choſe, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeune, ou le dernier effort d'une poule épuiſée par ſa fécondité même, ou enfin ce ne ſont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, ſoit par quelqu'accident, ſoit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conſervé leurs cordons ou *chalazæ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un ſerpent: c'eſt ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute, par la diſſection d'une poule qui pondoit de ces œufs; mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin qui ont diſſéqué de prétendus coqs ovipares *(x)*, ne leur ont trouvé d'œufs, ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue qui dure ordinairement ſix ſemaines ou deux mois ſur la fin de l'automne & au commencement de l'hiver: cette mue n'eſt autre choſe que la chute des vieilles plumes qui ſe détachent comme les vieilles feuilles des arbres, &

(u) Collection académique, partie françoiſe, *tome III.*

(x) *Ibidem,* Partie étrangère, *tome IV, page 225.*

comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles; les coqs y sont sujets comme les poules; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celles des anciennes. Un de nos Observateurs a fait cette remarque sur une poule & sur un coq, & tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, & particulièrement sur les bengalis dont le plumage varie presque à chaque mue; & en général, presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours; on dit qu'il y en a en Samogitie *(y)*, à Malaca & ailleurs *(z)*, qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois, & il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, & qui étoient renommées pour leur fécondité: quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire, la chaleur y contribue beaucoup; on peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

(y) Rzaczynski, *Hist. nat. Polon.* pag. 432.

(z) Bontekoe, *Voyage aux Indes orientales*, page 234.

Dès qu'un œuf eſt pondu il commence à tranſpirer, & perd chaque jour quelques grains de ſon poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ſes ſucs à meſure que cette évaporation ſe fait, ou bien il s'épaiſſit, ſe durcit & ſe deſſèche, ou bien il contracte un mauvais goût, & il ſe gâte enfin totalement au point qu'il devient incapable de rien produire: l'art de lui conſerver long-temps toutes ſes qualités, ſe réduit à mettre obſtacle à cette tranſpiration *(a)* par une couche de matière graſſe quelconque, dont on enduit exactement ſa coque peu de momens après qu'il a été pondu ; avec cette ſeule précaution on gardera pendant pluſieurs mois & même pendant des années des œufs bons à manger, ſuſceptibles d'incubation, & qui auront en un mot toutes les propriétés des œufs frais *(b)*: les habitans de Tonquin les conſervent dans une eſpèce de pâte faite avec de la cendre tamiſée & de la ſaumure, d'autres Indiens dans

(a) Nota. Le Journal Économique du mois de mars 1755, fait mention de trois œufs, bons à manger, trouvés en Italie dans l'épaiſſeur d'un mur conſtruit il y avoit trois cents ans : ce fait eſt d'autant plus difficile à croire, qu'un enduit de mortier ne feroit pas ſuffiſant pour conſerver un œuf, & que les murs les plus épais étant ſujets à l'évaporation dans tous les points de leur épaiſſeur, puiſque les mortiers de l'intérieur ſe sèchent à la longue, ils ne peuvent empêcher la tranſpiration des œufs cachés dans leur épaiſſeur, ni par conſéquent les conſerver.

(b) Pratique de l'art de faire éclore les poulets, *page 138.*

l'huile ;

l'huile *(c)*: le vernis peut auſſi ſervir à conſerver les œufs que l'on veut manger; mais la graiſſe n'eſt pas moins bonne pour cet uſage, & vaut mieux pour conſerver les œufs que l'on veut faire couver, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, & qu'il faut nétoyer de tout enduit, les œufs dont on veut que l'incubation réuſſiſſe; car tout ce qui nuit à la tranſpiration nuit auſſi au ſuccès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit néceſſaire pour la fécondation des œufs, & c'eſt un fait acquis par une longue & conſtante expérience; mais les détails de cet acte ſi eſſentiel dans l'hiſtoire des animaux ſont trop peu connus; on ſait, à la vérité, que la verge du mâle eſt double, & n'eſt autre choſe que les deux mamelons par leſquels ſe terminent les vaiſſeaux ſpermatiques à l'endroit de leur inſertion dans le cloaque; on ſait que la vulve de la femelle eſt placée au-deſſus de l'anus, & non au-deſſous comme dans les quadrupèdes *(d)*; on ſait que le coq s'approche de la poule par une eſpèce de pas oblique, accéléré, baiſſant les ailes comme un coq-d'inde qui fait la roue, étalant même ſa queue à demi, & accompagnant ſon action d'un certain murmure expreſſif, d'un mouvement de trépidation & de tous les ſignes du deſir preſſant; on ſait qu'il s'élance ſur la poule qui le

(c) Suite du Voyage de Tavernier, *tome V, pages 225 & 226*.

(d) Redi degli animali viventi, &c. Collection académique, partie étrangère, *tome IV, page 520;* & Regnier Graaf, *page 243*.

reçoit en pliant les jambes, ſe mettant ventre à terre, & écartant les deux plans de longues plumes dont ſa queue eſt compoſée; on ſait que le mâle ſaiſit avec ſon bec la crête ou les plumes du ſommet de la tête de la femelle, ſoit par manière de careſſe, ſoit pour garder l'équilibre; qu'il ramène la partie poſtérieure de ſon corps où eſt ſa double verge, & l'applique vivement ſur la partie poſtérieure du corps de la poule où eſt l'orifice correſpondant; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il eſt plus ſouvent répété, & que le coq ſemble s'applaudir après par un battement d'ailes & par une eſpèce de chant de joie ou de victoire; on ſait que le coq a des teſticules, que ſa liqueur ſéminale réſide, comme celle des quadrupèdes, dans des vaiſſeaux ſpermatiques; on ſait, par mes obſervations, que celle de la poule réſide dans la cicatricule de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des teſticules; mais on ignore ſi la double verge du coq ou ſeulement l'une des deux pénètre dans l'orifice de la femelle, & même s'il y a intromiſſion réelle ou une compreſſion forte ou un ſimple contact; on ne ſait pas encore quelle doit être préciſément la condition d'un œuf pour qu'il puiſſe être fécondé, ni juſqu'à quelle diſtance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences & d'obſervations que l'on a faites ſur ce ſujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonſtances de la fécondation.

Son premier effet connu eſt la dilatation de la cicatricule & la formation du poulet dans ſa cavité, car, c'eſt la cicatricule qui contient le véritable germe, & elle ſe trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut *(e)*; mais elle eſt plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus & avant qu'ils euſſent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, & reconnut au milieu de cette bulle l'embryon du poulet bien formé; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds & produits par la poule ſeule, ſans communication avec le mâle, ne lui préſenta qu'un petit globule informe muni d'appendices, remplies d'un ſuc épais, quoique tranſparent & environné de pluſieurs cercles concentriques *(f)*; on n'y aperçoit aucune ébauche d'animal: l'organiſation intime & complète d'une matière informe, n'eſt que l'effet inſtantané du mélange des deux liqueurs

(e) Nota. M. de la Peyronnie a obſervé dans un de ces œufs une tache ronde, jaune, d'une ligne de diamètre, ſans épaiſſeur, ſituée ſur la membrane qu'on trouve ſur la coque: on peut croire que cette tache qui devroit être blanche, n'étoit jaune ici que parce que le jaune de l'œuf s'étoit épanché de toutes parts, comme on l'a reconnu par la diſſection de la poule; & ſi elle étoit ſituée ſur la membrane qu'on trouve ſous la coque, c'eſt qu'après l'épanchement du jaune, la membrane qui contenoit ce jaune étoit reſtée adhérente à celle de la coque.

(f) Malpighi, *Pullus in ovo.*

ſéminales; mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme première à cette glaire tranſparente, & pour la pénétrer du principe de vie dans tous ſes points, il lui faut beaucoup de temps & de ſecours pour perfectionner cette première ébauche; ce ſont principalement les mères qu'elle ſemble avoir chargées du ſoin de ce développement, en leur inſpirant le deſir ou le beſoin de couver: dans la plupart des poules, ce deſir ſe fait ſentir auſſi vivement, ſe marque au dehors par des ſignes auſſi énergiques que celui de l'accouplement auquel il ſuccède dans l'ordre de la Nature, ſans même qu'il ſoit excité par la préſence d'aucun œuf; une poule qui vient de pondre éprouve une ſorte de tranſport que partagent les autres poules qui n'en ſont que témoins, & qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés *(g)*; ſoit que la ceſſation ſubite des douleurs de l'accouchement ſoit toujours accompagnée d'une joie vive, ſoit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaiſirs que ce premier plaiſir lui prépare: quoi qu'il en ſoit, lorſqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle ſe mettra tout de bon

(g) Nota. Nous n'avons point dans notre langue de termes propres pour exprimer les différens cris de la poule, du coq, des poulets; les Latins qui ſe plaignoient de leur pauvreté, étoient beaucoup plus riches que nous, & avoient des expreſſions pour rendre toutes ces différences. *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 431. *Gallus cucurit, pulli pipiunt, gallina canturit, gracillat, pipat, ſingultit; glociunt eæ quæ volunt incubare*, d'où vient le mot françois *glouſſer*, le ſeul que nous ayons dans ce genre.

à les couver; si on les lui ôte à mesure, elle en pondra peut-être deux ou trois fois davantage, & s'épuisera par sa fécondité même; mais enfin il viendra un temps ou par la force de l'instinct elle demandera à couver par un glouffement particulier, & par des mouvemens & des attitudes non équivoques: si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvera ceux d'une autre poule, & à défaut de ceux-là, ceux d'une femelle d'une autre espèce, & même des œufs de pierre ou de craie; elle couvera encore après que tout lui aura été enlevé, & elle se consumera en regrets & en vains mouvemens *(h)*; si ces recherches sont heureuses & qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré & convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement les uns après les autres comme pour en jouir plus en détail, & leur communiquer à tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire & le manger: on diroit qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce, aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, & pour écarter les dangers qui les environnent *(i)*: ce qu'il y a de plus digne

(h) *Nota.* On vient à bout d'éteindre le besoin de couver, en trempant souvent dans l'eau froide les parties postérieures de la poule.

(i) *Nota.* Il n'y a pas jusqu'au bruit qui ne leur soit contraire;

de remarque, c'eſt que la ſituation d'une couveuſe quelqu'inſipide qu'elle nous paroiſſe, eſt peut-être moins une ſituation d'ennui qu'un état de jouiſſance continuelle, d'autant plus délicieuſe qu'elle eſt plus recueillie, tant la Nature ſemble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres.

L'effet de l'incubation ſe borne au développement de l'embryon du poulet, qui, comme nous l'avons déjà dit, exiſte tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé: voici à peu près l'ordre dans lequel ſe fait ce développement, ou plutôt, comme il ſe préſente à l'Obſervateur; & comme j'ai déjà donné dans un aſſez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf *(k)*, je me contenterai d'en rappeler ici les circonſtances eſſentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou ſix heures, on voit déjà diſtinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur, dont la bulle qui eſt au centre de la cicatricule eſt remplie; ſur la fin du premier jour la tête s'eſt déjà recourbée en groſſiſſant.

Dès le ſecond jour, on voit les premières ébauches des vertèbres qui ſont comme de petits globules diſpoſés des deux côtés du milieu de l'épine; on voit

on a remarqué qu'une couvée entière de poulets, éclos dans la boutique d'un Serrurier, fut attaquée de vertiges. *Voyez Collection académique, partie étrangère, tome III, page 25.*

(k) Hiſtoire Naturelle, *tome II, in-4.° page 112 & ſuivantes.*

aussi paroître le commencement des ailes & les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure; le cou & la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours; on y aperçoit les premiers linéamens des yeux & trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes: la vie du fœtus devient plus manifeste; déjà l'on voit son cœur battre & son sang circuler.

Le troisième jour tout est plus distinct, parce que tout a grossi: ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine & bat trois fois de suite, une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines, une seconde fois en le renvoyant aux artères, & la troisième fois en le poussant dans les vaisseaux ombilicaux; & ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé du blanc de son œuf; on aperçoit aussi des veines & des artères sur les vésicules du cerveau, les rudimens de la moelle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres: enfin on voit tout le corps du fœtus, comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour; on y reconnoît fort bien la prunelle, le cristallin, l'humeur vitrée; on voit outre cela dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur, lesquelles se rapprochant & se recouvrant peu à peu les jours suivans, formeront

enfin le cerveau enveloppé de toutes ſes membranes; les ailes croiſſent, les cuiſſes commencent à paroître & le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour, conſiſtent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps ſe recouvre d'une chair onctueuſe; que le cœur eſt retenu au dedans par une membrane fort mince, qui s'étend ſur la capacité de la poitrine, & que l'on voit les vaiſſeaux ombilicaux ſortir de l'abdomen *(l)*.

Le ſixième jour, la moelle de l'épine s'étant diviſée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc; le foie qui étoit blanchâtre auparavant eſt devenu de couleur obſcure, le cœur bat dans ſes deux ventricules, le corps du poulet eſt recouvert de la peau, & ſur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec eſt facile à diſtinguer le ſeptième jour; le cerveau, les ailes, les cuiſſes & les pieds ont acquis leur figure parfaite; les deux ventricules du cœur paroiſſent comme deux bulles contiguës & réunies par leur partie ſupérieure, avec le corps des oreillettes: on remarque deux mouvemens ſucceſſifs dans les ventricules auſſi-bien que dans les oreillettes, ce ſont comme deux cœurs ſéparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, & ſa couleur

(l) Nota. Les vaiſſeaux qui ſe répandent dans le jaune de l'œuf, & qui par conſéquent ſe trouvent hors de l'*abdomen* du poulet, rentrent peu-à-peu dans cette cavité, ſelon la remarque de Stenon. *Voyez Collection académique, partie étrangère, tome V, page 572.*

couleur eſt blanchâtre ; le dixième jour les muſcles des ailes achèvent de ſe former, les plumes continuent de ſortir, & ce n'eſt que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, & que cet organe ſe trouve parfaitement conformé & réuni en deux ventricules.

Le reſte n'eſt qu'un développement plus grand des parties, qui ſe fait juſqu'à ce que le poulet caſſe ſa coquille après avoir pipé *(m)*, ce qui arrive ordinairement le vingt-unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-ſeptième.

Toute cette ſuite de phénomènes qui forme un ſpectacle ſi intéreſſant pour un Obſervateur, eſt l'effet de l'incubation opérée par une poule, & l'induſtrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-deſſous d'elle d'en imiter les procédés : d'abord de ſimples villageois d'Égypte, & enſuite des Phyſiciens de nos jours, ſont venus à bout de faire éclore des œufs auſſi-bien que la meilleure couveuſe, & d'en faire éclore un très-grand nombre à la fois ; tout le ſecret conſiſte à tenir ces œufs dans une température qui réponde à peu près au degré de la chaleur de la poule, & à les garantir de toute humidité & de toute exhalaiſon nuiſibles, telle que celle du charbon, de la braiſe, même de celle des œufs gâtés : en rempliſſant ces deux conditions eſſentielles, & en y joignant l'attention de retourner ſouvent

(m) Hiſtoire naturelle, *tome II, page 113 & ſuivantes.*

les œufs, & de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que non-seulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf participe à peu près également à la chaleur requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur est bonne pour cela; celle de la mère poule n'a pas plus de privilége que celle de tout autre animal, sans en excepter l'homme *(n)*, ni celle du feu solaire ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire, d'être toujours en état de l'augmenter ou de la diminuer à son gré : or, il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence, dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir le degré de chaleur de ses différentes régions; de la conserver en étoupant les ouvertures & fermant tous les registres du couvercle, de l'augmenter, soit avec des cendres chaudes, si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle, si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds

(n) Nota. On sait que Livie, étant grosse, imagina de couver & faire éclore un œuf dans son sein, voulant augurer du sexe de son enfant par le sexe du poussin qui viendroit; ce poussin fut mâle, & son enfant aussi. Les Augures ne manquèrent pas de se prévaloir du fait, pour montrer aux plus incrédules la vérité de leur art : mais ce qui reste le mieux prouvé, c'est que la chaleur humaine est suffisante pour l'incubation des œufs.

ſi c'eſt une couche, & enfin de la diminuer en ouvrant les regiſtres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduiſant dans le four un ou pluſieurs corps froids, &c.

Au reſte, quelqu'attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'eſt guère poſſible d'y entretenir conſtamment & ſans interruption, le trente-deuxième degré qui eſt celui de la poule; heureuſement ce terme n'eſt point indiviſible, & l'on a vu la chaleur varier du trente-huitième au vingt-quatrième degré, ſans qu'il en réſultât d'inconvénient pour la couvée: mais il faut remarquer qu'ici l'excès eſt beaucoup plus à craindre que le défaut, & que quelques heures du trente-huitième & même du trente-ſixième degré, feroient plus de mal que quelques jours du vingt-quatrième; & la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée ſans inconvénient, c'eſt qu'ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, & ayant gardé & tenu à l'ombre les œufs pendant trente-ſix heures qu'on ne put trouver de poule pour les couver, ils éclorent néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux; à la vérité ils étoient très-avancés, & ſans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencemens de l'incubation que ſur la fin de ce même temps, où la chaleur du petit oiſeau ſuffit preſque ſeule à ſon développement.

À l'égard de son humidité, comme elle est fort contraire au succès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître si elle a pénétré dans le four, pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré, & pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus simple & le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit & qu'on y tient pendant quelque temps, lorsque le juste degré de chaleur y est établi; si au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air du four est trop humide, & il l'est d'autant plus que ce nuage est plus long-temps à se dissiper; ce qui arrive principalement dans les fours à tan & à fumier, que l'on a voulu renfermer en un lieu clos: le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établissant plusieurs courans par le moyen des fenêtres opposées, & à défaut de fenêtres en y plaçant & agitant un ventilateur proportionné à l'espace: quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs, produit dans le four même une humidité trop grande; & dans ce cas, il faut tous les deux ou trois jours retirer pour quelques instans, les corbeilles d'œufs hors du four, & l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différens sens.

Mais ce n'eſt pas aſſez de diſſiper l'humidité qui s'eſt accumulée dans les fours, il faut encore, autant qu'il eſt poſſible, lui interdire tout accès par dehors, en revêtiſſant leurs parois extérieures, de plomb laminé ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant pluſieurs couches à l'huile qu'on laiſſera bien ſécher, & en collant ſur leurs parois intérieures des bandes de veſſies ou de fort papier gris.

C'eſt à ce peu de pratiques aiſées que ſe réduit tout l'art de l'incubation artificielle, & il faut y aſſujettir la ſtructure & les dimenſions des fours ou étuves, le nombre, la forme & la diſtribution des corbeilles, & toutes les petites manœuvres que la circonſtance preſcrit, que le moment inſpire, & qui nous ont été détaillées avec une immenſité de paroles, & que nous réduirons ici dans quelques lignes, ſans cependant rien omettre *(o)*.

Le four le plus ſimple eſt un tonneau revêtu par dedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel eſt percé dans ſon milieu d'une grande ouverture fermant à couliſſe, pour regarder dans le four, & de pluſieurs autres petites autour de celle-là ſervant de regiſtre pour le ménagement de la chaleur, & fermant auſſi à couliſſes: on noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de ſa hauteur

(o) Voyez l'Art de faire éclore les poulets, par M. de Reaumur, *deux volumes in-douze.*

dans du fumier chaud; on place dans ſon intérieur, les unes au-deſſus des autres & à de juſtes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune deſquelles on arrange deux couches d'œufs, en obſervant que la couche ſupérieure ſoit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puiſſe auſſi avoir l'œil ſur celle-ci; on ménage, ſi l'on veut, une ouverture dans le centre de chaque corbeille, & dans l'eſpèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y ſuſpend un thermomètre bien gradué, on en place d'autres en différens points de la circonférence, on entretient partout la chaleur au degré requis, & on a des poulets.

On peut auſſi en économiſant la chaleur & tirant parti de celle qu'ordinairement on laiſſe perdre, employer à l'incubation artificielle, celle des fours de pâtiſſiers & de boulangers, celle des forges & des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en ſe ſouvenant toujours que le ſuccès de la couvée eſt attaché principalement à une juſte diſtribution de la chaleur, & à l'excluſion de toute humidité.

Lorſque les fournées ſont conſidérables & qu'elles vont bien, elles produiſent des milliers de poulets à la fois; & cette abondance même ne ſeroit pas ſans inconvénient dans un climat comme le nôtre, ſi l'on n'eût trouvé moyen de ſe paſſer de poule pour élever les poulets, comme on ſavoit s'en paſſer pour les faire éclore; & ces moyens ſe réduiſent à une imitation

plus ou moins parfaite, des procédés de la poule, lorſque ſes pouſſins ſont éclos.

On juge bien que cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'aſſiduité, qui a ſoigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'exiſtoient point encore pour elle, ne ſe refroidit pas lorſque ſes pouſſins ſont éclos; ſon attachement fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naiſſance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux ſoins qu'exige leur foibleſſe; ſans ceſſe occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; ſi elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ſes ongles pour lui arracher les alimens qu'elle recèle dans ſon ſein, & elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorſqu'ils s'égarent, les met ſous ſes ailes à l'abri des intempéries & les couve une ſeconde fois; elle ſe livre à ces tendres ſoins avec tant d'ardeur & de ſouci, que ſa conſtitution en eſt ſenſiblement altérée, & qu'il eſt facile de diſtinguer de toute autre poule une mère qui mène ſes petits, ſoit à ſes plumes hériſſées & à ſes ailes traînantes, ſoit au ſon enroué de ſa voix & à ſes différentes inflexions toutes expreſſives, & ayant toutes une forte empreinte de ſollicitude & d'affection maternelle.

Mais ſi elle s'oublie elle-même pour conſerver ſes petits, elle s'expoſe à tout pour les défendre; paroît-il un épervier dans l'air; cette mère ſi foible, ſi timide, & qui en toute autre circonſtance chercheroit ſon

ſalut dans la fuite, devient intrépide par tendreſſe, elle s'élance au-devant de la ſerre redoutable, & par ſes cris redoublés, ſes battemens d'ailes & ſon audace, elle en impoſe ſouvent à l'oiſeau carnaſſier qui, rebuté d'une réſiſtance imprévue, s'éloigne & va chercher une proie plus facile; elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur, mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au ſurplus de ſon inſtinct, c'eſt que ſi par haſard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiſeau de rivière, ſon affection n'eſt pas moindre pour ces étrangers qu'elle le ſeroit pour ſes propres pouſſins; elle ne voit pas qu'elle n'eſt que leur nourrice ou leur *bonne* & non pas leur mère, & lorſqu'ils vont, guidés par la Nature, s'ébattre ou ſe plonger dans la rivière voiſine, c'eſt un ſpectacle ſingulier de voir la ſurpriſe, les inquiétudes, les tranſes de cette pauvre nourrice qui ſe croit encore mère, & qui preſſée du deſir de les ſuivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine ſur le rivage, tremble & ſe déſole, voyant toute ſa couvée dans un péril évident, ſans oſer lui donner de ſecours.

Il ſeroit impoſſible de ſuppléer à tous les ſoins de la poule pour élever ſes petits, ſi ces ſoins ſuppoſoient néceſſairement un degré d'attention & d'affection égal à celui de la mère elle-même; il ſuffit, pour réuſſir, de remarquer les principales circonſtances de la conduite de la poule & ſes procédés à l'égard de ſes petits,

& de

& de les imiter autant qu'il eſt poſſible. Par exemple, ayant obſervé que le principal but des ſoins de la mère, eſt de conduire ſes pouſſins dans des lieux où ils puiſſent trouver à ſe nourrir, & de les garantir du froid & de toutes les injures de l'air; on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela, avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire; s'ils naiſſent en hiver, on les tient pendant un mois ou ſix ſemaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation, ſeulement on les en tire cinq ou ſix fois par jour pour leur donner à manger au grand air, & ſur-tout au ſoleil; la chaleur de l'étuve favoriſe leur développement, l'air extérieur les fortifie & ils proſpèrent: de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la ſoupe, du millet ſont leur première nourriture; ſi c'eſt en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, & dans tous les temps on ne les tire de l'étuve que pour les faire paſſer dans la *pouſſinière:* c'eſt une eſpèce de cage carrée, fermée par-devant d'un grillage en fil-de-fer ou d'un ſimple filet, & par-deſſus d'un couvercle à charnière; c'eſt dans cette cage que les pouſſins trouvent à manger: mais lorſqu'ils ont mangé & couru ſuffiſamment, il leur faut un abri où ils puiſſent ſe réchauffer & ſe repoſer, & c'eſt pour cela que les poulets qui ſont menés par une mère, ont coutume de ſe raſſembler alors ſous ſes ailes. M. de Reaumur a imaginé pour ce même uſage une *mère artificielle;* c'eſt une boîte doublée de peau

de mouton, dont la base est carrée & le dessus incliné comme le dessus d'un pupitre; il place cette boîte à l'un des bouts de sa poussinière, de manière que les poulets puissent y entrer de plein-pied & en faire le tour au moins de trois côtés, & il l'échauffe par-dessous au moyen d'une chaufferette qu'on renouvelle selon le besoin; l'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles; mais comme ils ont coutume, sur-tout lorsqu'ils ont froid, de se presser & même de s'entasser en montant les uns sur les autres, & que dans cette foule les petits & les foibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou *mère artificielle* ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé, après quoi il peut, en faisant le tour, revenir par l'autre bout & choisir une place moins dangereuse. M. de Reaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution, c'est de tenir le couvercle de la *mère artificielle* incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns sur les autres; & à mesure que les poulets croissent, il élève le couvercle en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées: il renchérit encore sur tout cela, en divisant ses plus grandes *poussinières* en deux par une cloison transversale, afin de pouvoir séparer

les poulets de différentes grandeurs; il les fait mettre auſſi ſur des roulettes pour la facilité du tranſport, car il faut abſolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits, & même pendant le jour lorſque le temps eſt rude ; & il faut que cette chambre ſoit échauffée en temps d'hiver: mais, au reſte, il eſt bon, dans les temps qui ne ſont ni froids ni pluvieux, d'expoſer les pouſſinières au grand air & au ſoleil, avec la ſeule précaution de les garantir du vent; on peut même en tenir les portes ouvertes, les poulets apprendront bientôt à ſortir pour aller gratter le fumier ou béqueter l'herbe tendre, & à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer ſous la *mère artificielle;* ſi l'on ne veut pas courir le riſque de les laiſſer ainſi vaguer en liberté, on ajoute au bout de la pouſſinière une cage à poulets ordinaire qui, communiquant avec la première, leur fournira un plus grand eſpace pour s'ébattre, & une promenade cloſe où ils ſeront en ſûreté.

Mais plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne; outre le millet, les jaunes d'œufs, la ſoupe & la mie de pain, les jeunes poulets aiment auſſi la navette, le chenevis & autres menus grains de ce genre; les pois, les féves, les lentilles, le ris, l'orge & l'avoine mondés, le turquis écraſé & le blé noir. Il convient, & c'eſt même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les

leur donner ; cette économie va à un cinquième ſur le froment, à deux cinquièmes ſur l'orge, à une moitié ſur le turquis, à rien ſur l'avoine & le blé noir ; il y auroit de la perte à faire crever le ſeigle, mais c'eſt de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin, on peut leur donner, à meſure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères *(p)* & les grains de café *(q)*; toute viande hachée, cuite ou crue leur eſt bonne, ſur-tout les vers de terre ; c'eſt le mets dont ces oiſeaux, qu'on croit ſi peu carnaſſiers, paroiſſent être le plus friands, & peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec crochu & des ſerres pour être de véritables oiſeaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiſeaux de proie par la façon de digérer, & par la ſtructure de l'eſtomac, que par le bec & par les ongles ; l'eſtomac de ceux-ci eſt membraneux, & leur digeſtion s'opère par le moyen d'un diſſolvant

(p) *Voyez* Éphémérides des curieux de la Nature, *Dec. I, an. 8, obſerv. 99.*

(q) Deux poulets ayant été nourris, l'un avec du café des îles rôti, l'autre avec le même café non-rôti, devinrent tous deux étiques & moururent, l'un le huitième jour & l'autre le dixième, après avoir conſommé chacun trois onces de café : les pieds & les jambes étoient fort enflés, & la véſicule du fiel ſe trouva auſſi groſſe que celle d'une poule d'Inde. *Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1746, page 101.*

qui varie dans les différentes eſpèces, mais dont l'action eſt bien conſtatée *(r)*; au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois eſtomacs; ſavoir, 1.° le jabot qui eſt une eſpèce de poche membraneuſe, où les grains ſont d'abord macérés & commencent à ſe ramollir; 2.° la partie la plus évaſée du canal intermédiaire entre le jabot & le géſier, & la plus voiſine de celui-ci; elle eſt tapiſſée d'une quantité de petites glandes qui fourniſſent un ſuc dont les alimens peuvent auſſi ſe pénétrer à leur paſſage; 3.° enfin, le géſier qui fournit un ſuc manifeſtement acide, puiſque de l'eau dans laquelle on a broyé ſa membrane interne, devient une bonne préſure pour faire cailler les crêmes; c'eſt ce troiſième eſtomac qui achève, par l'action puiſſante de ſes muſcles, la digeſtion qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ſes muſcles eſt plus grande qu'on ne le croiroit; en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre aſſez épais pour porter un poids d'environ quatre livres; en quarante-huit heures elle diviſe longitudinalement, en deux eſpèces de gouttières, pluſieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre & d'une ligne d'épaiſſeur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës & tranchantes ſe trouvent émouſſées & le poli détruit, ſur-tout celui de la partie convexe;

(r) Voyez Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1752, page 266.*

elle eſt auſſi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc; & de broyer juſqu'à dix-ſept noiſettes dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & cela par des compreſſions multipliées, par une alternative de frottement dont il eſt difficile de voir la mécanique. M. de Reaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une ſeule fois des mouvemens un peu ſenſibles dans cette partie; il vit dans un chapon dont il avoit mis le géſier à découvert, des portions de ce viſcère ſe contracter, s'aplatir & ſe relever enſuite; il obſerva des eſpèces de cordons charnus qui ſe formoient à ſa ſurface, ou plutôt qui paroiſſoient s'y former, parce qu'il ſe faiſoit entre-deux des enfoncemens qui les ſéparoient, & tous ces mouvemens ſembloient ſe propager comme par ondes & très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digeſtion ſe fait principalement par l'action des muſcles du géſier, & non par celle d'un diſſolvant quelconque, c'eſt que ſi l'on fait avaler à l'un de ces oiſeaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais aſſez épais pour n'être point aplati par l'effort du géſier, & dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu ſenſiblement de ſon poids dans l'eſpace de deux jours, & le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit & même mondé, ſe retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais auſſi peu altéré que ſi on l'eût laiſſé pendant le même

temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, & d'autres beaucoup plus durs, qui ne seroient pas garantis par un tube, seroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est que les oiseaux en tiennent la cavité remplie autant qu'il est possible, & par-là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé; à défaut de grains ils le lestent avec de l'herbe & même avec de petits cailloux, lesquels par leur dureté & leurs inégalités, sont des instrumens propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés; je dis par leurs inégalités, car lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vîte, il n'y a que les raboteux qui restent; ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'alimens; & ils y séjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit sans relâche, si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse & d'une substance analogue à celle de la corne; d'ailleurs, ne sait-on pas que les morceaux de bois & les cuirs dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure, les corps auxquels on veut donner le poli, résistent fort long-temps; on peut encore supposer que cette membrane

dure, ſe répare de la même manière que la peau calleuſe des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reſte, quoique les petites pierres puiſſent contribuer à la digeſtion, il n'eſt pas bien avéré que les oiſeaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau & de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau & moururent, l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, & tous deux ſans avoir avalé une ſeule pierre. M. Redi en trouva bien quelques-unes dans leur géſier; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment *(ſ)*.

Les organes ſervant à la reſpiration, conſiſtent en un poumon ſemblable à celui des animaux terreſtres, & dix cellules aëriennes, dont il y en a huit dans la poitrine, qui communiquent immédiatement avec le poumon, & deux plus grandes dans le bas-ventre qui communiquent avec les huit précédentes: lorſque dans l'inſpiration le thorax eſt dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, paſſe du poumon dans les huit cellules aëriennes ſupérieures, qui attirent auſſi, en ſe dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, & celles-ci s'affaiſſent à proportion: lorſqu'au contraire le poumon & les cellules ſupérieures s'affaiſſant dans l'expiration, preſſent l'air contenu dans leur cavité,

(ſ) Redi, *des Animaux vivans qui ſe trouvent dans les Animaux vivans.*

cet

cet air sort en partie par le larynx, & repasse en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, lesquelles se dilatent alors par une mécanique assez analogue à celle d'un soufflet à deux ames: mais ce n'est point ici le lieu de développer tous les ressorts de cette mécanique; il suffira de remarquer que dans les oiseaux qui ne volent point, comme l'autruche, le casoar; & dans ceux qui volent pesamment, tels que les gallinacés, la quatrième cellule de chaque côté est plus petite *(t)*.

Toutes ces différences d'organisation en entraînent nécessairement beaucoup d'autres, sans parler des hanches membraneuses observées dans quelques oiseaux. M. Duverney a fait voir sur un coq vivant, que la voix, dans ces oiseaux, ne se formoit pas vers le larynx, comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la trachée-artère, vers la bifurcation *(u)*, où M. Perrault a vu un larynx interne. Outre cela M. Hérissant a observé dans les principales bronches du poumon, des membranes sémi-lunaires posées transversalement les unes au-dessus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; & il a jugé, avec raison, que ces

(t) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, pages 142 & 164.*

(u) Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *tome XI, page 7.*

membranes devoient concourir à la formation de la voix des oiſeaux, mais moins eſſentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité aſſez conſidérable qui ſe trouve au-deſſus de la partie ſupérieure & interne de la poitrine, & qui a auſſi quelque communication avec les cellules aëriennes ſupérieures: cet Anatomiſte dit s'être aſſuré, par des expériences réitérées, que lorſque cette membrane eſt percée, la voix ſe perd auſſi; & que pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, & empêcher que l'air ne puiſſe ſortir *(x)*.

D'après de ſi grandes différences obſervées dans l'appareil des organes de la voix, ne paroîtra-t-il pas ſingulier que les oiſeaux, avec leur langue cartilagineuſe & leurs lèvres de cornes, aient plus de facilité à imiter nos chants & même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui reſſemblent le plus à l'homme! tant il eſt difficile de juger de l'uſage des parties par leur ſimple ſtructure, & tant il eſt vrai que la modification de la voix & des ſons dépend preſqu'en entier de la ſenſibilité de l'ouïe!

Le tube inteſtinal eſt fort long dans les gallinacés, & ſurpaſſe environ cinq fois la longueur de l'animal, priſe de l'extrémité du bec juſqu'à l'anus; on y trouve

(x) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *année 1753, page 291.*

deux *cæcum* d'environ ſix pouces, qui prennent naiſſance à l'endroit où le colon ſe joint à l'iléon; le *rectum* s'élargit à ſon extrémité & forme un réceptacle commun, qu'on a appelé *cloaque*, où ſe rendent ſéparément les excrémens ſolides & liquides, & d'où ils ſortent à la fois ſans être néanmoins entièrement mêlés: les parties caractériſtiques des ſexes s'y trouvent auſſi; ſavoir, dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus;* & dans les coqs les deux verges, c'eſt-à-dire, les mamelons des deux vaiſſeaux ſpermatiques; la vulve eſt placée, comme nous l'avons dit plus haut, au-deſſus de l'anus, & par conſéquent tout au rebours de ce qu'elle eſt dans les quadrupèdes.

On ſavoit, dès le temps d'Ariſtote, que tout oiſeau mâle avoit des teſticules, & qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps; on attribuoit même à cette ſituation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle qui a, diſoit-on, moins d'ardeur, parce que l'ovaire eſt plus près du diaphragme, & par conſéquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la reſpiration *(y)*: au reſte, les teſticules ne ſont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve auſſi dans la femelle de quelques eſpèces d'oiſeaux, comme dans la canepetière & peut-être l'outarde *(z)*. Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus ſouvent

(y) Ariſtot. *de Partibus Animalium,* lib. IV, cap. V.

(z) Hiſtoire de l'Académie royale des Sciences, *année 1756, page 44.*

ils en ont deux ; & il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau. L'aigle les a comme des pois, & un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives ; en général leur grosseur varie non-seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, & n'est jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, & cela se voit clairement par les changemens qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois ; celui qui la subit prend désormais plus de chair, & sa chair qui devient plus succulente & plus délicate, donne aux Chimistes des produits différens que ceux qu'elle eût donnés avant la castration *(a)*; il n'est presque plus sujet à la mue, de même que le cerf qui est dans le même cas ne quitte plus son bois ; il n'a plus le même chant, sa voix devient enrouée & il ne la fait entendre que rarement ; traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont

(a) L'extrait tiré de la chair du chapon dégraissé, est un peu moins du quatorzième du poids total ; au lieu qu'il en fait un dixième dans le poulet, & un peu plus du septième dans le coq : de plus, l'extrait de la chair du coq est très-sec, au lieu que celle du chapon est difficile à sécher. *Voyez Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1730, page 231.*

rapport à la reproduction, il est non-seulement exclus de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors-d'œuvre, dont toutes les facultés se replient sur lui-même & n'ont pour but que sa conservation individuelle; manger, dormir & s'engraisser, voilà désormais ses principales fonctions & tout ce qu'on peut lui demander: cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa foiblesse même, & de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles; celle, par exemple, de conduire & d'élever les jeunes poulets; il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, & l'accoutumant peu-à-peu à la vue & à la compagnie de quelques poulets un peu forts, il prendra bientôt ces poulets en amitié, & les conduira avec autant d'affection & d'assiduité que le feroit leur mère; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarrassée de ce soin, se remettra plutôt à pondre *(b)*, & de cette manière les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation & à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite & si peu suffisante

(b) *Voyez* Pratique de faire éclore les œufs, &c. *page 98*.

en apparence, eſt un fait d'autant plus remarquable, qu'il eſt confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tentées ſur d'autres eſpèces, & qu'ils ont oſé étendre juſque ſur leurs ſemblables.

On a fait ſur les poulets un eſſai beaucoup moins cruel, & qui n'eſt peut-être pas moins intéreſſant pour la Phyſique; c'eſt après leur avoir emporté la crête *(c)*, comme on fait ordinairement, d'y ſubſtituer un de leurs éperons naiſſans, qui ne ſont encore que de petits boutons; ces éperons, ainſi entés, prennent peu-à-peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, & croiſſent ſouvent plus qu'ils n'euſſent fait dans le lieu de leur origine: on en a vu qui avoient deux pouces & demi de longueur, & plus de trois lignes & demie de diamètre à la baſe; quelquefois en croiſſant ils ſe recourbent comme les cornes de bélier, d'autres fois ils ſe renverſent comme celle des boucs *(d)*.

C'eſt une eſpèce de greffe animale dont le ſuccès

(c) Nota. La raiſon qui ſemble avoir déterminé à couper la crête aux poulets qu'on fait devenir chapons, c'eſt qu'après cette opération qui ne l'empêche pas de croître, elle ceſſe de ſe tenir droite, elle devient pendante comme celle des poules, & ſi on la laiſſoit, elle les incommoderoit en leur couvrant un œil.

(d) Voyez Anciens Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *tome XI, page 48.* — Le Journal Économique, *Mars 1761, page 120.*

a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, & dont il est surprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réussi, aucune connoissance pratique. En général, les expériences destructives sont plus cultivées, suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir & consommer, que faire du bien & s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête & ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux, ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer; à deux mois les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, & se battent les uns contre les autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore: ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, & que celles-ci commencent à pondre; dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois; les jeunes poules pondent plus, à ce qu'on dit, mais les vieilles couvent mieux; ce temps nécessaire à leur accroissement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle, ne devroit être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes, mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue; un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, & peut-être trente dans celui de liberté: malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser

vivre long-temps; les poulets & les chapons qui sont destinés à paroître sur nos tables, ne passent jamais l'année, & la plupart ne vivent qu'une saison; les coqs & les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce, sont épuisés assez promptement, & nous ne donnons le temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la Nature; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister par-tout avec la protection de l'homme; aussi sont-elles répandues dans tout le monde habité: les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs *(e)*, & les pays chauds en sont pleins: mais la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde *(f)*; ces oiseaux y sont en abondance & en grande considération, sur-tout parmi certains Dervis qui les regardent comme des horloges vivantes; & l'on sait qu'une horloge est l'ame de toute communauté de Dervis.

Dampier dit qu'il a vu & tué, dans les îles de Poulocondor, des coqs sauvages qui ne surpassoient pas nos corneilles en grosseur, & dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basse-cours, étoit

(e) Horrebous, *Description de l'Islande*, tome I, page 199.

(f) *Historia Religionis veterum Persarum, &c.* pag. 163. Remarquez cependant que l'art d'engraisser les chapons a été porté d'Europe en Perse par des marchands Arméniens. *Voyez* Tavernier, *tome II, page 24*.

seulement

ſeulement plus aigu *(g)*; il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île Timor & à Sanjago, l'une des îles du Cap vert *(h)*. Gemelli Careri rapporte qu'il en avoit aperçu dans les îles Philippines; & Merolla prétend qu'il y a des poules ſauvages au royaume de Congo, qui ſont plus belles & de meilleur goût que les poules domeſtiques, mais que les Nègres eſtiment peu ces ſortes d'oiſeaux.

De leur climat naturel, quel qu'il ſoit, ces oiſeaux ſe ſont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine juſqu'au Cap vert; & depuis l'Océan méridional juſqu'aux mers du Nord: ces migrations ſont fort anciennes & remontent au-delà de toute tradition hiſtorique; mais leur établiſſement dans le nouveau Monde, paroît être beaucoup plus récent. L'Hiſtorien des Incas *(i)* aſſure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête, & même que les poules ont été plus de trente ans, ſans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cuſco. Coreal dit poſitivement que les poules ont été apportées au Breſil par les Eſpagnols, & que les Braſiliens les connoiſſoient ſi peu, qu'ils n'en mangeoient d'aucune ſorte, & qu'ils regardoient leurs œufs comme une eſpèce de poiſon: les habitans de l'île de Saint-

(g) Nouveau Voyage autour du monde, *tome II, page 82.*

(h) Dampier, *Suite du Voyage de la nouvelle Hollande*, tome V, page 61.

(i) Hiſtoire des Incas, *tome II, page 239.*

Domingue n'en avoient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix; & Oviedo donne comme un fait avéré, qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique: il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire; il soutient que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols, il en donne pour preuves, qu'elles s'appellent dans la langue du pays *gualpa,* & leurs œufs *ponto;* & de l'ancienneté du mot, il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'étoit pas fort simple de penser que des Sauvages voyant pour la première fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelqu'autre analogie; mais ce qui doit, ce me semble, faire préférer absolument la première opinion, c'est qu'elle est conforme à la loi du climat; cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, sur-tout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, & à qui toutes les contrées sont ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui, comme la poule, étant pesans & ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé, ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager; & sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme qui va par-tout ne s'avise de les transporter avec lui: ainsi le coq est encore un animal

qui appartient en propre à l'ancien continent, & qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existoient pas dans le nouveau Monde, lorsqu'on en a fait la découverte.

À mesure que les poules se sont éloignées de leur pays natal, qu'elles se sont accoutumées à un autre climat, à d'autres alimens, elles ont dû éprouver quelqu'altération dans leur forme, ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étoient le plus susceptibles; & de-là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler; variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat, soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord, soit par l'attention que l'on a d'assortir les individus destinés à la propagation.

Il seroit bon de dresser pour le coq, comme je l'ai fait pour le chien, une espèce d'arbre généalogique de toutes ses races, dans lequel on verroit la souche primitive & ses différentes branches, qui représenteroient les divers ordres d'altérations & de changemens relatifs à ses différens états; mais il faudroit avoir pour cela des mémoires plus exacts, plus détaillés que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations: ainsi je me contenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre climat, & de rechercher son origine après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été décrites par les Naturalistes, ou seulement indiquées par les Voyageurs.

1.° Le *coq commun*, le coq de notre climat [a].

2.° Le *coq huppé* [b], il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève fur fa tête, & il a ordinairement la crête plus petite; vraifemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, eft en partie employée à l'accroiffement des plumes. Quelques Voyageurs affurent que toutes les poules du Mexique font huppées: ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été tranfportées par les hommes, & viennent originairement de l'ancien continent. Au refte, la race des poules huppées eft celle que les Curieux ont le plus cultivée; & comme il arrive à toutes les chofes qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, fur-tout dans les couleurs du plumage, d'après lefquelles ils ont formé une multitude de races diverfes, qu'ils eftiment d'autant plus, que leurs couleurs font plus belles ou plus rares; telles que les dorées & les argentées; la blanche à huppe noire & la noire à huppe blanche; les agates & les chamois; les ardoifées ou périnettes; celles à écailles de poiffon & les herminées; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches femées fur un fond rembruni; la poule couleur de feu; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc eft marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoife ou de doré, &c. mais je doute fort que ces

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 1.

[b] *Ibidem*, n.° 49.

différences soient assez constantes & assez profondes pour constituer des espèces vraiment différentes, comme le prétendent quelques Curieux, qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble.

3.° Le *coq sauvage de l'Asie:* c'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originaire des coqs de ce climat; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme, ni dans le choix de sa nourriture, ni dans sa manière de vivre, qu'est-ce qui auroit pu altérer en lui la pureté de la première empreinte! il n'est ni des plus grands, ni des plus petits de l'espèce, mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve, comme nous l'avons dit ci-devant, en plusieurs contrées de l'Asie, en Afrique & dans les îles du Cap-vert: nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recommander ici aux Voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs & poules sauvages, de tâcher de savoir si elles font des nids, & comment elles les font. M. Lottinger, Médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses & très-bonnes observations sur les oiseaux, m'a assuré que nos poules, lorsqu'elles sont en pleine liberté, font des nids, & qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4.° L'*Acoho* ou *coq de Madagascar:* les poules de cette espèce sont très-petites, & cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion, puisqu'elles

en peuvent couver jusqu'à trente à la fois *(k)*.

5.° *Poule naine de Java*, de la grosseur d'un pigeon *(l)*: il y a quelqu'apparence que la petite poule angloise pourroit bien être la même race que cette poule de Java, dont parlent les Voyageurs; car cette poule angloise est encore plus petite que notre poule naine de France, n'étant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne grosseur. On pourroit peut-être encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu, que les Voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle, & avoir les pieds rogneux, mais le plumage très-beau.

6.° *Poule de l'isthme de Darien*, plus petite que la poule commune: elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse qu'elle porte droite, & le bout des ailes noir; elle chante avant le jour *(m)*.

7.° *Poules de Camboge*, transportées de ce royaume aux Philippines par les Espagnols: elles ont les pieds si courts, que leurs ailes traînent à terre; cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité, & qui marche

(k) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, pages 603 — 606.*

(l) Collect. académique, partie étrangère, *tome III, page 452.*

(m) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 151.*

toujours en sautant: au reste, ces poules sont de la grosseur des poules ordinaires, & ne sont naines que par les jambes qu'elles ont très-courtes.

8.° *Le coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq patu de France; il a de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors; celles des jambes sont très-longues & lui forment des espèces de bottes qui descendent beaucoup plus bas que le talon; il est courageux, & se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races pattues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules pattues qui vient d'Angleterre, & une plus petite que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré & à crête double.

Il y en a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, & dont le plumage est tantôt blanc, tantôt blanc & doré. On comprend aussi dans les poules pattues la poule de Siam, qui est blanche & plus petite que nos poules communes.

9.° Les Hollandois parlent d'une autre espèce de coqs propre à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willulghby, il porte sa queue à peu près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulières de Java, dont parle Mandeslo *(n)*, lesquelles tiennent de la poule

(n) Histoire générale des Voyages, *tome II, page 350*.

ordinaire & de la poule d'Inde, & qui se battent entre elles à outrance comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante à Paris *(o)*; elle n'a, selon lui, ni crête ni cravate; la tête est unie comme celle du faisan; cette poule est très-haute sur ses jambes; sa queue est longue & pointue, les plumes étant d'inégale longueur; & en général la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour.

10.° Le *coq d'Angleterre* ne surpasse pas le coq nain en grosseur, mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun, & c'est la principale chose qui l'en distingue: on peut donc rapporter à cette race le *xolo*, espèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes *(p)*. Au reste, le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat; il a plutôt une aigrette qu'une huppe; son cou & son bec sont plus dégagés, & il a au-dessus des narines deux tubercules de chair, rouges comme sa crête.

11.° Le *coq de Turquie* n'est remarquable que par son beau plumage.

(o) M. Fournier est un Curieux, qui a élevé pendant plusieurs années pour lui-même, pour S. A. S. M. le comte de Clermont, & pour plusieurs Seigneurs, des poules & des pigeons de toutes espèces.

(p) Gemelli Careri, *tome V, page 272.*

12.° Le

12.° Le *coq de Hambourg (q)*, appelé auſſi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuiſſes & le ventre d'un noir velouté : ſa démarche eſt grave & majeſtueuſe ; ſon bec très-pointu ; l'iris de ſes yeux jaune, & ſes yeux même ſont entourés d'un cercle de plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles ; il y a des plumes à peu près ſemblables derrière la crête & au-deſſous des barbes, & des taches noires, rondes & larges ſur la poitrine ; les jambes & les pieds ſont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds qui eſt jaunâtre.

13.° Le *coq friſé* dont les plumes ſe renverſent en dehors : on en trouve à Java, au Japon, & dans toute l'Aſie méridionale : ſans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds ; car les pouſſins de cette race ſont extrêmement ſenſibles au froid, & n'y réſiſtent guère dans notre climat. Le ſieur Fournier m'a aſſuré que leur plumage prend toutes ſortes de couleurs ; & qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoiſés, &c.

14.° La *poule à duvet du Japon* *; ſes plumes ſont blanches, & les barbes des plumes ſont détachées & reſſemblent aſſez à du poil ; ſes pieds ont des plumes en dehors juſqu'à l'ongle du doigt extérieur : cette race

(q) Coq de Hambourg. Albin, *tome III, page 13*, avec une figure.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 98.

ſe trouve au Japon, à la Chine, & dans quelques autres contrées de l'Aſie. Pour la propager dans toute ſa pureté, il faut que le père & la mère ſoient tous deux à duvet.

15.° Le *coq nègre* a la crête, les barbes, l'épiderme & le périoſte abſolument noirs; ſes plumes le ſont auſſi le plus ſouvent, mais quelquefois elles ſont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à Sanjago, l'une des îles du Cap-vert. Becman prétend que la plupart des oiſeaux de cette dernière île ont les os auſſi noirs que du jais, & la peau de la couleur de celle des Nègres *(r)*: ſi ce fait eſt vrai, on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux alimens que les oiſeaux trouvent dans cette île. On connoît les effets de la garence, des caille-lait, des graterons, &c. & l'on ſait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourriſſant de farineux & autres alimens doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedfort *(ſ)*. Il ſeroit donc curieux d'obſerver à Sanjago, parmi les différentes ſubſtances dont les oiſeaux s'y nourriſſent, quelle eſt celle qui teint leur périoſte en noir: au reſte, cette poule nègre eſt connue en France & pourroit s'y propager; mais comme la chair, lorſqu'elle eſt cuite, eſt noire & dégoûtante, il eſt probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette

(r) Dampier, *tome III, page 23.*

(ſ) Journal Économique, *mai 1754.*

race : lorſqu'elle ſe mêle avec les autres, il en réſulte des métis de différentes couleurs, mais qui conſervent ordinairement la crête & les cravates ou barbes noires, & qui ont même la membrane qui forme l'oreillon, teinte de bleu noirâtre à l'extérieur.

16.° Le *coq ſans croupion* ou *coq de Perſe* de quelques Auteurs : la plupart des poulets & des coqs de Virginie n'ont point de croupion ; & cependant ils ſont certainement de race angloiſe. Les habitans de cette colonie, aſſurent que lorſqu'on y tranſporte de ces oiſeaux, ils perdent bientôt leur croupion *(t)*. Si cela eſt ainſi, il faudroit les appeler *coqs de Virginie* & non de Perſe, d'autant plus que les Anciens ne les ont point connus, & que les Naturaliſtes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes, perdent leur voix & prennent des oreilles droites lorſqu'on les tranſporte dans le climat du tropique ; cette ſingulière altération produite par l'influence du climat, n'eſt cependant pas auſſi grande que la perte du croupion & de la queue dans l'eſpèce du coq : mais ce qui nous paroît être une bien plus grande ſingularité, c'eſt que dans le chien, comme dans le coq, qui de tous les animaux de deux ordres très-différens, ſont le plus domeſtiques, c'eſt-à-dire, le plus dénaturés par

(t) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 206, année 1693, page 992.*

l'homme, il ſe trouve également une race de chiens ſans queue, comme une race de coqs ſans croupion. On me montra, il y a pluſieurs années, un de ces chiens né ſans queue; je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié, un monſtre, & c'eſt pour cela que je n'en fis aucune mention dans l'hiſtoire du chien: ce n'eſt que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens ſans queue, & que je me ſuis aſſuré qu'ils forment une race conſtante & particulière comme celle des coqs ſans croupion. Cette race de coqs a le bec & les pieds bleus; une crête ſimple ou double, & point de huppe; le plumage eſt de toutes couleurs; & le ſieur Fournier m'a aſſuré que lorſqu'elle ſe mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, & ſix plumes à la queue au lieu de douze: cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17.° *La poule à cinq doigts* eſt, comme nous avons dit, une forte exception à la méthode dont les principaux caractères ſe prennent du nombre des doigts: celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant & deux en arrière; & il y a même quelques individus dans cette race qui ont ſix doigts.

18.° *Les poules de Sanſevare:* ce ſont celles qui donnent ces œufs qui ſe vendent en Perſe trois ou quatre écus la pièce, & que les Perſans s'amuſent à choquer les uns contre les autres par manière de jeu: dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus

beaux & plus grands, & qui coûtent jusqu'à trois cents livres *(u)*.

19.° Le *coq de Caux* ou *de Padoue:* son attribut distinctif est la grosseur, il a souvent la crête double en forme de couronne, & une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules; leur voix est beaucoup plus forte, plus grave & plus rauque, & leur poids va jusqu'à huit à dix livres: on peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perse *(x)*, du Pégu *(y)*, ces grosses poules de Bahia qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur grosseur *(z)*; on sait que les poussins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les Voyageurs sous le nom de coqs ou de poules, sont de toute autre espèce; telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui se trouvent au Grand-banc, & sont très-friandes de foie de morue *(a)*; le coq & la poule noire de Moscovie qui sont coqs & poules de bruyère; la poule rouge

(u) Voyage de Tavernier, *tome II, pages 43 & 44.*

(x) Chardin, *tome II, page 24.*

(y) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, *tome III, page 71.*

(z) Nouveau Voyage de Dampier, *tome III, page 68.*

(a) Recueil des Voyages du Nord, *tome III, page 15.*

du Pérou qui a beaucoup de rapport avec les faiſans; cette groſſe poule à huppe, de la nouvelle Guinée, dont le plumage eſt bleu-céleſte, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui niche ſur les arbres *(b)*, & qui eſt probablement le faiſan de Banda; la poule de Damiète qui a le bec & les pieds rouges, une petite marque ſur la tête de la même couleur, & le plumage d'un bleu-violet, ce qui pourroit ſe rapporter à la grande poule d'eau; la poule du Delta dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés, non-ſeulement par la forme du bec & de la queue, mais encore par les habitudes naturelles, puiſqu'elle ſe plaît dans les marécages; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le point céder à la gélinotte; les poules de Corée qui ont une queue de trois pieds de longueur, &c.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous préſente l'eſpèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en eſt la ſouche primitive! tant de circonſtances ont influé ſur ces variétés, tant de haſards ont concouru pour les produire! les ſoins & même les caprices de l'homme les ont ſi fort multipliés, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, & de reconnoître dans nos baſſe-cours la poule de la Nature, ni même la poule de notre climat: les coqs ſauvages qui ſe trouvent dans les pays chauds de l'Aſie, pourront être regardés

(b) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XI, page 231.*

comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées: mais comme il n'exiſte dans nos pays tempérés aucun oiſeau ſauvage qui reſſemble parfaitement à nos poules domeſtiques; on ne ſait à laquelle des races ou des variétés l'on doit donner la primauté, car en ſuppoſant que le faiſan, le coq de bruyère ou la gélinotte, qui ſont les ſeuls oiſeaux ſauvages de ce pays qu'on puiſſe rapprocher de nos poules par la comparaiſon, en ſoient les races primitives; & en ſuppoſant encore que ces oiſeaux peuvent produire avec nos poules, des métis féconds, ce qui n'eſt pas bien avéré, ils ſeront alors de la même eſpèce; mais les races ſe ſeront très-anciennement ſéparées & toujours maintenues par elles-mêmes, ſans chercher à ſe réunir avec les races domeſtiques dont elles diffèrent par des caractères conſtans; tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux ſexes & d'éperons dans les mâles; & par conſéquent ces races ſauvages ne ſont repréſentées par aucune de nos races domeſtiques, qui, quoique très-variées & très-différentes entr'elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes & ces éperons qui manquent aux faiſans, à la gélinotte & au coq de bruyère; d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faiſan, le coq de bruyère & la gélinotte comme des eſpèces voiſines, & néanmoins différentes de celle de la poule, juſqu'à ce qu'on ſe ſoit bien aſſuré, par des expériences réitérées, que ces oiſeaux

ſauvages peuvent produire avec nos poules domeſtiques; non-ſeulement des mulets ſtériles, mais des métis féconds; car, c'eſt à cet effet qu'eſt attachée l'idée de l'identité d'eſpèce: les races ſingulières, telles que la poule naine, la poule friſée, la poule nègre, la poule ſans croupion, viennent toutes originairement des pays étrangers; & quoiqu'elles ſe mêlent & produiſent avec nos poules communes, elles ne ſont ni de la même race, ni du même climat; en ſéparant donc notre poule commune de toutes les eſpèces ſauvages qui peuvent ſe mêler avec elle, telles que la gélinote, le coq de bruyère, le faiſan, &c. en la ſéparant auſſi de toutes les poules étrangères avec leſquelles elle ſe mêle & produit des individus féconds; nous diminuerons de beaucoup le nombre de ſes variétés, & nous n'y trouverons plus que des différences aſſez légères, les unes pour la grandeur du corps: les poules de Caux ſont preſque doubles, pour la groſſeur, de nos poules ordinaires, les autres pour la hauteur des jambes: le coq d'Angleterre, quoique parfaitement reſſemblant à celui de France, a les jambes
[redacted]

fix variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes; trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie & de l'Angleterre, & peut-être encore la quatrième & la cinquième; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue;* & la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le temps de Columelle: ainsi il ne nous restera que le coq commun & le coq huppé, qu'on doive regarder comme les races naturelles de notre pays: mais dans ces deux races, les poules & les coqs sont également de toutes couleurs; le caractère constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire plus soignée & mieux nourrie; & par conséquent la race commune du coq & de la poule sans huppe, doit être la vraie tige de nos poules; & si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paroît que c'est la poule blanche; car, en supposant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc au noir, & pris successivement toutes les couleurs intermédiaires: un rapport très-éloigné, & que personne n'a saisi, vient directement à l'appui de cette supposition, & semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, & que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues; ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs & celle

du plumage; les œufs du corbeau ſont d'un vert-brun taché de noir; ceux de la creſſerelle ſont rouges; ceux du caſoar ſont d'un vert-noir; ceux de la corneille noire ſont d'un brun plus obſcur encore que ceux du corbeau; ceux du pic-varié, ſont de même variés & tachetés; la pie-grièche griſe a ſes œufs tachés de gris; & la pie-grièche rouge les a tachés de rouge; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres & brunes, ſur un fond nuageux blanchâtre; l'œuf du moineau eſt cendré, tout couvert de taches brunes-marron, ſur un fond gris; ceux du merle ſont bleu-noirâtres; ceux de la poule de bruyère ſont blanchâtres, marquetés de jaune; ceux des peintades ſont marqués comme leurs plumes, de taches blanches & rondes, &c. en ſorte qu'il paroît y avoir un rapport aſſez conſtant entre la couleur du plumage des oiſeaux & la couleur de leurs œufs; ſeulement on voit que les teintes en ſont beaucoup plus foibles ſur les œufs, & que le blanc domine dans pluſieurs, parce que dans le plumage de pluſieurs oiſeaux, il y a auſſi plus de blanc que de toute autre couleur, ſur-tout dans les femelles dont les couleurs [redacted]



De Sève del. L. le Grand Sculp.

LE COQ.

qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de la couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel & accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules & les autres oiseaux de nos basse-cours; car tous ceux qui sont libres & dans l'état de nature, conservent leurs couleurs, sans altération & sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, & beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.



* LE DINDON (a).

Planche 111 de ce volume.

SI le Coq ordinaire eſt l'oiſeau le plus utile de la baſſe-cour ; le Dindon domeſtique eſt le plus remarquable, ſoit par la grandeur de ſa taille, ſoit par la forme de ſa tête, ſoit par certaines habitudes naturelles qui ne lui ſont communes qu'avec un petit nombre d'autres eſpèces; ſa tête qui eſt fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiſeaux; car elle eſt preſqu'entièrement dénuée de plumes, & ſeulement recouverte, ainſi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, & de mamelons blanchâtres ſur la partie poſtérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs, clair-ſemés entre les mamelons, & de

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 97, *le mâle.*

(a) *Nota.* Comme cet oiſeau n'eſt connu que depuis la découverte de l'Amérique, il n'a de nom ni en Grec ni en Latin. Les

[redacted]

petites plumes plus rares au haut du cou, & qui deviennent plus fréquentes dans la partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les Naturalistes: de la base du bec descend sur le cou jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge & flottant qui paroît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant; sur la base du bec supérieur s'élève une caroncule charnue, de forme conique, & sillonnée par des rides transversales assez profondes: cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire, lorsque le dindon ne voyant autour de lui que les objets auxquels il est accoutumé, & n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture; mais si quelque objet étranger se présente inopinément, surtout dans la saison des amours; cet oiseau qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble & de simple, se rengorge tout-à-coup avec fierté; sa tête & son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'alonge & descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou & du dos se hérissent, & la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre; dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle,

accompagnant ſon action d'un bruit ſourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, & qui eſt ſuivi d'un long bourdonnement; tantôt il quitte ſa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler; dans ces deux cas ſa démarche eſt grave, & s'accélère ſeulement dans le moment où il fait entendre ce bruit ſourd dont j'ai parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un autre cri plus perçant, que tout le monde connoît, & qu'on peut lui faire répéter tant que l'on veut, ſoit en ſifflant, ſoit en lui faiſant entendre des ſons aigus quelconques ; il recommence enſuite à faire la roue qui, ſuivant qu'elle s'adreſſe à ſa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt ſon amour & tantôt ſa colère ; & ces eſpèces d'accès ſeront beaucoup plus violens ſi on paroît devant lui avec un habit rouge; c'eſt alors qu'il s'irrite & devient furieux; il s'élance, il attaque à coups de bec, & fait tous ſes efforts pour éloigner un objet dont la préſence ſemble lui être inſupportable.

Il eſt remarquable & très-ſingulier que cette caroncule conique qui s'alonge & ſe relâche lorſque l'animal eſt agité d'une paſſion vive, ſe relâche de même après ſa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir & de blanc, d'autres de blanc & d'un jaune-rouſsâtre, & d'autres d'un gris uniforme, qui ſont les plus rares de tous ; mais le plus grand nombre a le plumage

tirant ſur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes; celles qui couvrent le dos & le deſſus des ailes ſont carrées par le bout; & parmi celles du croupion, & même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, & qui ont différens reflets, ſelon les différentes incidences de la lumière; & plus ils vieilliſſent, plus leurs couleurs paroiſſent être changeantes & avoir des reflets différens. Bien des gens croient que les dindons blancs ſont les plus robuſtes; & c'eſt par cette raiſon que dans quelques provinces on les élève de préférence: on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les Naturaliſtes ont compté vingt-huit pennes ou grandes plumes à chaque aile, & dix-huit à la queue: mais un caractère bien plus frappant, & qui empêchera à jamais de confondre cette eſpèce avec aucune autre eſpèce actuellement connue, c'eſt un bouquet de crins durs & noirs, long de cinq à ſix pouces, lequel, dans nos climats tempérés, ſort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte dans la ſeconde année, quelquefois même dès la fin de la première; & avant que ce bouquet paroiſſe, l'endroit d'où il doit ſortir eſt marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paroître qu'à la troiſième année, dans les dindons qu'on élève en Suède: ſi ce fait eſt bien avéré, il s'enſuivroit que cette eſpèce de production ſe feroit d'autant plus tard, que la température du pays eſt plus rigoureuſe; & à la vérité,

l'un des principaux effets du froid eſt de ralentir toute ſorte de développemens. C'eſt cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu *(pectore barbato (b),* expreſſion impropre à tous égards, puiſque ce n'eſt pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou que ces crins prennent naiſſance, & que d'ailleurs ce n'eſt pas aſſez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils ſoient autour du menton ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards, *planche CVI.*

On ſe feroit une fauſſe idée de la queue du coq d'Inde, ſi l'on s'imaginoit que toutes les plumes dont elle eſt formée fuſſent ſuſceptibles de ſe relever en éventail : à proprement parler, le dindon a deux queues, l'une ſupérieure & l'autre inférieure ; la première eſt compoſée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, & que l'animal relève lorſqu'il piaffe ; la ſeconde ou l'inférieure conſiſte en d'autres plumes moins grandes, & reſte toujours dans la ſituation horizontale : c'eſt encore un attribut propre au mâle, d'avoir un éperon à chaque pied ; ces éperons ſont plus ou moins longs, mais ils ſont toujours beaucoup plus courts & plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non-ſeulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, en ce que

(b) Linn. *Faun. Suecica, & Syſtema nat.* edit. x.

la caroncule

la caroncule conique du bec supérieur est plus courte & incapable de s'alonger ; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec & la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle; mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces; elle est plus petite, elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors, son cri n'est qu'un accent plaintif, elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour fuir le danger; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée, ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle; mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur; & ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort couverts & comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action: on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde; s'il y a plusieurs mâles ils se battront, mais non pas avec l'acharnement des coqs ordinaires: ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles sont aussi plus animés contre leurs rivaux, & la guerre qu'ils se font entr'eux est ordinairement un combat à outrance;

on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, & les mettre à mort; les sujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces; si comme le dit Sperling, le coq d'Inde privé de ses femelles, s'adresse aux poules ordinaires; & que les poules d'Inde dans l'absence de leur mâle s'offrent au coq ordinaire, & le sollicitent même assez vivement *(c)*.

La guerre que les coqs d'Inde se font entr'eux est beaucoup moins violente; le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille, quelquefois même il est préféré par les femelles: on a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus long-temps; & c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle, & qu'il s'use beaucoup plus vîte: j'ai dit plus haut, sur la foi de Sperling, qu'il se mêloit quelquefois avec les poules ordinaires; le même Auteur prétend que quand il est privé de ses femelles il s'accouple aussi, non-seulement avec la femelle du paon (ce qui peut être), mais encore avec les canes (ce qui me paroît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule

(c) Zoologia Physica, pag. 367.

ordinaire, il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du ſarraſin pour l'exciter à pondre; & avec cela, elle ne fait guère qu'une ſeule ponte par an, d'environ quinze œufs; lorſqu'elle en fait deux, ce qui eſt très-rare, elle commence la première ſur la fin de l'hiver; & la ſeconde dans le mois d'août: ces œufs ſont blancs avec quelques petites taches d'un jaune-rougeâtre; & du reſte, ils ſont organiſés à peu près comme ceux de la poule ordinaire: la poule d'Inde couve auſſi les œufs de toutes ſortes d'oiſeaux, on juge qu'elle demande à couver, lorſqu'après avoir fait ſa ponte elle reſte dans le nid; pour que ce nid lui plaiſe, il faut qu'il ſoit en lieu ſec, à une bonne expoſition ſelon la ſaiſon, & point trop en vue; car ſon inſtinct la porte ordinairement à ſe cacher avec grand ſoin lorſqu'elle couve.

Ce ſont les poules de l'année précédente, qui d'ordinaire ſont les meilleures couveuſes; elles ſe dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur & d'aſſiduité, qu'elles mourroient d'inanition ſur leurs œufs, ſi l'on n'avoit le ſoin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire & à manger; cette paſſion de couver eſt ſi forte & ſi durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de ſuite & ſans aucune interruption; mais dans ce cas, il faut les ſoutenir par une meilleure nourriture: le mâle a un inſtinct bien contraire; car s'il aperçoit ſa femelle couvant, il caſſe ſes œufs qu'il voit apparemment comme un obſtacle

à ses plaisirs *(d)*, & c'eſt peut-être la raiſon pourquoi la femelle ſe cache alors avec tant de ſoin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme; mais cette coquille eſt quelquefois ſi dure ou les dindonneaux ſi foibles, qu'ils périroient ſi on ne les aidoit à la briſer, ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonſpection, & en ſuivant autant qu'il eſt poſſible les procédés de la Nature; ils périroient encore bientôt, pour peu que dans ces commencemens on les maniât avec rudeſſe, qu'on leur laiſſât endurer la faim, ou qu'on les expoſât aux intempéries de l'air; le froid, la pluie & même la roſée les morfond; le grand ſoleil les tue preſque ſubitement, quelquefois même ils ſont écraſés ſous les pieds de leur mère: voilà bien des dangers pour un animal ſi délicat; & c'eſt pour cette raiſon, & à cauſe de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe, que cette eſpèce eſt beaucoup moins nombreuſe que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers temps, il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud & ſec, où l'on aura étendu une litière de fumier long bien battue; & lorſque dans la ſuite on voudra les faire ſortir en plein air, ce ne ſera que par degrés & en choiſiſſant les plus beaux jours.

(d) Sperling, *loco citato.*

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux à prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière; on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*, & cela leur arrive fréquemment : il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour; leur premier aliment sera du vin & de l'eau qu'on leur soufflera dans le bec, on y mêlera ensuite un peu de mie de pain; vers le quatrième jour on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits & hachés d'abord avec de la mie de pain, & ensuite avec des orties; ces œufs gâtés, soit de dindes, soit de poules, seront pour eux une nourriture très-salutaire *(e)*; au bout de dix à douze jours on supprime les œufs, & on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé sarrasin, ou bien, pour épargner le grain, sans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie & du son: dans la suite on pourra se contenter de leur donner toute sorte de fruits pourris, coupés par morceaux *(f)*, & sur-tout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, &c. Lorsqu'on leur verra un air languissant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu, & on leur fera avaler aussi un grain de poivre; quelquefois ils paroissent engourdis & sans mouvement, lorsqu'ils

(e) Voyez Journal Économique, *Août 1757, pages 69 & 73.*

(f) Journal Économique, *loco citato.*

ont été ſurpris par une pluie froide, & ils mourroient certainement, ſi on n'avoit le ſoin de les envelopper de linges chauds, & de leur ſouffler à pluſieurs repriſes un air chaud par le bec: il ne faut pas manquer de les viſiter de temps en temps, & de leur percer les petites veſſies qui leur viennent ſous la langue & autour du croupion, & de leur donner de l'eau de rouille; on conſeille même de leur laver la tête avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils ſont ſujets *(g)*; mais dans ce cas, il faut donc les eſſuyer & les ſécher bien exactement; car on ſait combien toute humidité eſt contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même ſollicitude que la poule mène ſes pouſſins, elle les réchauffe ſous ſes ailes avec la même affection, elle les défend avec le même courage, il ſemble que ſa tendreſſe pour ſes petits rende ſa vue plus perçante; elle découvre l'oiſeau de proie d'une diſtance prodigieuſe, & lorſqu'il eſt encore inviſible à tous les autres yeux; dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la conſternation dans toute la couvée; chaque dindonneau ſe réfugie dans les buiſſons ou ſe tapit dans l'herbe, & la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi eſt à portée; mais le voit-elle prendre ſon vol d'un autre côté, elle les en avertit auſſitôt par un autre cri bien différent du

(g) La Figère & les Ourles, ſelon la maiſon Ruſtique, *tome I, page 117.*

premier, & qui eſt pour tous le ſignal de ſortir du lieu où ils ſe ſont cachés, & de ſe raſſembler autour d'elle.

Lorſque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête garnie d'une eſpèce de duvet, & n'ont encore ni chair glanduleuſe ni barbillons; ce n'eſt qu'à ſix ſemaines ou deux mois que ces parties ſe développent, & comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pouſſer le rouge; le temps de ce développement eſt un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfans, & c'eſt alors, ſur-tout, qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier; quelque temps avant de pouſſer le rouge ils commencent déjà à ſe percher.

Il eſt rare que l'on ſoumette les dindonneaux à la caſtration comme les poulets, ils engraiſſent fort bien ſans cela, & leur chair n'en eſt pas moins bonne, nouvelle preuve qu'ils ſont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorſqu'ils ſont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en ſont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une ſeconde ponte ou une ſeconde couvée; plus les dindonneaux étoient foibles & délicats dans le premier âge, plus ils deviennent avec le temps robuſtes & capables de ſoutenir toutes les injures du temps: ils aiment à ſe percher en plein air, & paſſent ainſi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt ſe ſoutenant ſur un ſeul pied, & retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer; tantôt,

au contraire, s'accroupiſſant ſur leur bâton & s'y tenant en équilibre ; ils ſe mettent la tête ſous l'aile pour dormir, & pendant leur ſommeil ils ont le mouvement de la reſpiration ſenſible & très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'eſt de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties & autres plantes de leur goût, dans les vergers lorſque les fruits commencent à tomber, &c. mais il faut éviter ſoigneuſement les pâturages où croiſſent les plantes qui leur ſont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges : cette plante eſt un véritable poiſon pour les dindons, ceux qui en ont mangé, éprouvent une ſorte d'ivreſſe, des vertiges, des convulſions ; & lorſque la doſe a été un peu forte, ils finiſſent par mourir éthiques : on ne peut donc apporter trop de ſoin à détruire cette plante nuiſible dans les lieux où l'on élève des dindons *(h)*.

On doit auſſi avoir attention, ſur-tout dans les commencemens, de ne les faire ſortir le matin qu'après que le ſoleil a commencé de ſécher la roſée, de les faire rentrer avant la chute du ſerein, & de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été : tous les ſoirs lorſqu'ils reviennent on leur donne de la pâtée, du grain ou quelqu'autre nourriture, excepté ſeulement au temps des moiſſons où ils trouvent

(h) Voyez Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, *année 1748, page 84.*

ſuffiſamment

ſuffiſamment à manger par la campagne ; comme ils ſont fort craintifs, ils ſe laiſſent aiſément conduire, il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très-conſidérables, & ſouvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit & plus foible qu'eux : cependant il eſt des occaſions où ils montrent du courage, ſur-tout lorſqu'il s'agit de ſe défendre contre les fouines & autres ennemis de la volaille ; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte, & chercher à le tuer à coups de bec *(i)*.

Ils ont différens tons, différentes inflexions de voix ſelon l'âge, le ſexe & ſuivant les paſſions qu'ils veulent exprimer : leur démarche eſt lente & leur vol peſant ; ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux, & digèrent à peu près comme les coqs ; & comme eux, ils ont double eſtomac, c'eſt-à-dire, un jabot & un géſier ; mais comme ils ſont plus gros, les muſcles de leur géſier ont auſſi plus de force.

La longueur du tube inteſtinal eſt à peu près quadruple de la longueur de l'animal, priſe depuis la pointe du bec juſqu'à l'extrémité du croupion ; ils ont deux *cæcum,* dirigés l'un & l'autre d'arrière en avant, & qui, pris enſemble, font plus du quart de tout le conduit inteſtinal ; ils prennent naiſſance aſſez près de l'extrémité de ce conduit, & les excrémens

(i) *Ornithologie* de Salerne, *page 132.*

contenus dans leur cavité ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon* & *du rectum:* ces excrémens ne séjournent point dans la cloaque commune, comme l'urine & ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondamment par-tout où passe l'urine, & ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'*anus*.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés; mais à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardens pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, & leurs approches étant beaucoup plus rares; & d'autre côté les femelles pondent plus tard & bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme & des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences; outre les deux paupières supérieure & inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième nommée paupière interne, *membrana nictitans*, qui se retire & se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, & dont les cillemens fréquens & rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse: la paupière supérieure est presqu'entièrement immobile; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant

vers la ſupérieure, ce qui n'arrive guère que lorſque l'animal dort ou lorſqu'il ne vit plus : ces deux paupières ont chacune un point lacrymal, & n'ont pas de rebords cartilagineux ; la cornée tranſparente eſt environnée d'un cercle oſſeux, compoſé de quinze pièces plus ou moins, poſées l'une ſur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoiſes d'un couvert ; le criſtallin eſt plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes & des poiſſons *(k)*, & ſa plus grande courbure eſt en arrière *(l)*; enfin il ſort du nerf optique, entre la rétine & la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde & compoſée de fibres parallèles, laquelle traverſe l'humeur vitrée, & va s'attacher quelquefois immédiatement par ſon angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capſule du criſtallin ; c'eſt à cette membrane ſubtile & tranſparente que M.[rs] les Anatomiſtes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourſe*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, &c. ſon uſage eſt, ſelon M. Petit, d'abſorber les rayons de lumière qui partent des objets qui ſont à côté de la tête & qui entrent directement dans les yeux *(m)*; mais, quoi qu'il en ſoit de cette idée, il

(k) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, *année 1726, page 83.*

(l) Ibidem, *année 1730, page 10.*

(m) Ibidem, *année 1735, page 123.*

eſt certain que l'organe de la vue eſt plus composé dans les oiſeaux que dans les quadrupèdes; & comme nous avons prouvé ailleurs que les oiſeaux l'emportoient par ce ſens ſur les autres animaux *(n)*, & que nous avons même eu occaſion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avoit la vue perçante; on ne peut guère ſe refuſer à cette conjecture ſi naturelle, que la ſupériorité de l'organe de la vue, dans les oiſeaux, eſt dûe à la différence de la ſtructure de leurs yeux, & à l'artifice particulier de leur organiſation; conjecture très-vraiſemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur préciſe ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée & de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des Voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnoître que les dindons ſont originaires d'Amérique & des îles adjacentes; & qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'exiſtoient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils ſont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, & que pourvu qu'on en ait un peu de ſoin, ils couvent trois à quatre fois l'année *(o)*: or, c'eſt une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur eſt propre que par-tout ailleurs; ils y deviennent

(n) Voyez *Diſcours ſur la Nature des Oiſeaux*, tome I, page 55.

(o) Hiſtoire générale des Antilles, *tome II, page 266.*

aussi plus grands & plus forts, & c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique: on en trouve une multitude prodigieuse chez les Ilinois, disent les Missionnaires Jésuites, ils y vont par troupes de cent, quelquefois même de deux cents, ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, & pèsent jusqu'à trente-six livres *(p)*; Josselin dit jusqu'à soixante livres *(q)*: ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada, (où, selon le P. Theodat, Récollet, les Sauvages les appeloient *Ondettoutaques*) dans le Mexique, dans la Nouvelle Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi, & chez les Brasiliens où ils sont connus sous le nom de *Arignan-oussou* *(r)*. Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque: il est à remarquer que dans presque tous ces pays les dindons sont dans l'état de sauvages, & qu'ils y fourmillent par-tout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrein que pied à pied aux colons Européens.

Mais si la plupart des Voyageurs & témoins oculaires, s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, sur-tout de l'Amérique septentrionale, ils ne s'accordent pas moins à déposer qu'il ne s'en trouve point ou que très-peu dans toute l'Asie.

(p) Lettres Édif. *XXIII.e Rec. page 237.*

(q) Raretés de la Nouvelle Angleterre.

(r) Voyage au Bresil, recueilli par de Léry, *page 171.*

Gemelli Careri nous apprend que non-seulement il n'y en a point aux Philippines; mais que ceux même que les Espagnols y avoient apportés de la Nouvelle Espagne n'avoient pu y prospérer *(s)*.

Le P. du Halde assure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été transportés d'ailleurs; il est vrai que dans le même endroit, ce Jésuite suppose qu'ils sont fort communs dans les Indes orientales; mais il paroît que ce n'est en effet qu'une supposition fondée sur des ouï-dire, au lieu qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine *(t)*.

Le P. de Bourzes, autre Jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'île en-deçà du Gange; d'où il conclut avec raison, que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau *(u)*.

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao *(x)*, Chardin *(y)* & Tavernier qui ont parcouru l'Asie *(z)*, disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays; selon le dernier de ces Voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse

(s) Voyages, *tome V, pages 271 & 272.*

(t) Histoire générale des Voyages, *tome VI, page 487.*

(u) Lettre du 21 septembre 1713, parmi les Lett. Édif.

(x) Nouveau Voyage, *tome I, page 406.*

(y) Voyages de Chardin, *tome II, page 29.*

(z) Voyages de Tavernier, *tome II, page 22.*

où ils ont mal réussi, comme ce sont les Hollandois qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin Bosman & quelques autres Voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la Côte-d'or, au Sénégal & autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs & chez les Étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage; & selon les mêmes Voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais & autres Européens avoient apportés dans les commencemens avec la volaille ordinaire *(a)*.

Je ne dissimulerai pas que Aldrovande, Gesner, Belon & Ray ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales; & quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables méléagrides des Anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes *(gallinæ Numidicæ guttatæ)*; mais il est évident, & tout le monde convient aujourd'hui, que ces poules Afriquaines ne sont autre chose que nos peintades, qui en effet nous viennent d'Afrique, & sont très-différentes

(a) Voyages de Bosman, *page 242*.

des dindons; ainſi il ſeroit inutile de diſcuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande qui porte avec elle ſa réfutation, & que néanmoins M. Linnæus ſemble avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, ſemble s'être laiſſé tromper par les noms; celui d'oiſeau de Numidie qu'il adopte, ſuppoſe une origine afriquaine; & ceux de *Turkey* & d'oiſeau de Calécut, une origine aſiatique; mais un nom n'eſt pas toujours une preuve, ſur-tout un nom populaire appliqué par des gens peu inſtruits; & même un nom ſcientifique appliqué par des Savans qui ne ſont pas toujours exempts de préjugés: d'ailleurs Ray lui-même avoue d'après Hans Sloane, que ces oiſeaux ſe plaiſent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, & qu'ils y multiplient prodigieuſement *(b)*.

À l'égard de Geſner, il dit à la vérité, que la plupart des Anciens, & entr'autres Ariſtote & Pline, n'ont pas connu les dindons; mais il prétend que Élien les a eu en vue dans le paſſage ſuivant. *In India gallinacei naſcuntur maximi; non rubram habent criſtam, ut noſtri, ſed ita variam & floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, ſed latas; quas cum non erigunt, ut pavones trahunt: eorum pennæ ſmaragdi colorem ferunt.* « Les Indes

(b) Synopſis avium, appendix, pag. 182.

produiſent

produisent de très-gros coqs dont la crête n'est « point rouge, comme celle des nôtres, mais de « couleurs variées, comme seroit une couronne de « fleurs; leur queue n'a pas non plus de plumes recour- « bées en arc; lorsqu'ils ne la relèvent pas, ils la « portent comme des paons (c'est-à-dire, horizon- « talement), leurs pennes sont de la couleur de l'éme- « raude: » mais je ne vois pas que ce passage soit appliquable aux dindons, 1.° la grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soit des dindons; car on sait qu'il y a en effet dans l'Asie, & notamment en Perse & au Pégu, de véritables coqs qui sont très-gros:

2.° Cette crête, de couleurs variées, suffiroit seule pour exclure les dindons qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici, non d'une aigrette de plumes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente:

3.° Le port de la queue, semblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Élien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit, porte sa queue comme le paon, *lorqu'il ne la relève point;* & s'il l'eût relevée comme le paon en faisant la roue, Élien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractère aussi singulier, & d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon, auquel il le comparoit dans ce moment même:

4.° Enfin les pennes couleur d'émeraude, ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes

aient des reflets ſmaragdins; car on ſait que le plumage de pluſieurs autres oiſeaux a la même couleur & les mêmes reflets.

Belon ne me paroît pas mieux fondé que Geſner, à retrouver les dindons dans les ouvrages des Anciens: Columelle avoit dit dans ſon livre de *RE RUSTICÂ* (c); *Africana eſt meleagridi ſimilis, niſi quod rutilam galeam & criſtam capite gerit, quæ utraque in meleagride ſunt cærulea.* « La poule d'Afrique reſſemble à la méléa- » gride, excepté qu'elle a la crête & le caſque rouge » *rutila,* au lieu que ces mêmes parties ſont bleues dans la méléagride ». Belon a pris cette *poule afriquaine* pour la peintade, & la méléagride pour le dindon; mais il eſt évident par le paſſage même, que Columelle parle ici de deux variétés de la même eſpèce, puiſque les deux oiſeaux dont il s'agit ſe reſſemblent de tout point, excepté par la couleur, laquelle eſt en effet ſujette à varier dans la même eſpèce, & notamment dans celle de la peintade, où les mâles ont les appendices membraneuſes qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge: d'ailleurs, comment ſuppoſer que Columelle ayant à déſigner deux eſpèces auſſi différentes que celles de la peintade & du dindon, ſe fût contenté de les diſtinguer par une variété auſſi ſuperficielle que celle de

(c) Lib. VIII cap. II.

la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caractères tranchés qui lui sautoient aux yeux!

C'est donc mal-à-propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine afriquaine; & ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage suivant de Ptolomée, pour leur donner une origine asiatique. *Triglyphon Regia in quâ galli gallinacei barbati esse dicuntur (d).* Cette Triglyphe est en effet située dans la presqu'île au-delà du Gange; mais on n'a aucune raison de croire que ces coqs barbus soient des dindons; car, 1.° il n'y a pas jusqu'à l'existence de ces coqs qui ne soit incertaine, puisqu'elle n'est alléguée que sur la foi d'un, on dit *(dicuntur)*; 2.° on ne peut donner aux dindons le nom de coqs barbus, comme je l'ai dit plus haut, ce mot de barbe appliqué à un oiseau ne pouvant signifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés sous le bec, & non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou; 3.° Ptolomée étoit Astronome & Géographe, mais point du tout Naturaliste; & il est visible qu'il cherchoit à jeter quelqu'intérêt dans ses Tables géographiques, en y mêlant sans beaucoup de critique les singularités de chaque pays; dans la même page où il fait mention de ces coqs barbus, il parle des trois îles des Satyres, dont les habitans avoient des queues, & de

(d) *Geographia*, lib. VIII, cap. 11, *Tabula XI*, *Asiæ*.

certaines îles Manioles au nombre de dix, situées à peu près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'ose y employer le fer, dans la construction des navires, de peur qu'ils ne soient attirés & retenus par la force magnétique; mais ces queues humaines, quoiqu'attestées par des Voyageurs & par les missionnaires Jésuites, selon Gemelli Careri *(e)*, sont au moins fort douteuses; ces montagnes d'aimant ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux ne le sont pas moins, & l'on ne peut guère compter sur des faits qui se trouvent mêlés avec de pareilles incertitudes; 4.° enfin Ptolomée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires *(galli gallinacei)*, qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur des œufs, ni pour le temps de l'incubation, &c. Il est vrai que Scaliger tout en avouant que la méléagride d'Athénée ou plutôt de Clytus, cité par Athénée, étoit un oiseau d'Étolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, & dont la chair sentoit le marécage, tous caractères qui ne conviennent point au dindon, qui ne se trouve point en Étolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ses petits, & la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon *(f)*; mais

(e) Voyage, *tome V, page 68.*

(f) In Cardanum exercit. 238.

les Anatomistes de l'Académie des Sciences qui, d'abord étoient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq Indien, ayant examiné les choses de plus près, ont reconnu & prouvé ailleurs que la peintade étoit la vraie méléagride des Anciens ; en sorte qu'il doit demeurer pour constant, qu'Athénée ou Clytus, Élien, Columelle & Ptolomée, n'ont pas plus parlé des dindons, qu'Aristote & Pline, & que ces oiseaux ont été inconnus aux Anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun Ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique : une tradition populaire fixe dans le seizième siècle, sous François I.er, l'époque de leur première apparition en France ; car c'est dans ce temps que vivoit l'amiral Chabot : les Auteurs de la *Zoologie Britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain de François I.er *(g)*, ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment ; car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzième siècle, & les rois François I.er & Henri VIII étant montés sur le Trône au commencement du seizième siècle, il est tout naturel que ces oiseaux apportés d'Amérique, aient été introduits comme nouveautés, soit en France, soit en Angleterre sous le règne de ces Princes ; & cela est confirmé par

(g) British Zoology, pag. 87.

le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, & qui assure expressément qu'ils avoient été transportés des Nouvelles Indes en Europe, plus d'un siècle auparavant *(h)*.

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique est le pays natal des dindons; & comme ces sortes d'oiseaux sont pesans, qu'ils n'ont pas le vol élevé & qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu en aucune manière traverser l'espace qui sépare les deux continens, pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie; ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui n'ayant pu sans le secours de l'homme passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux; & cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de Voyageurs qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique, & n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des dindons, influe beaucoup sur la solution d'une autre question qui, au premier coup d'œil, ne semble pas y avoir du rapport; J. Sperling, dans sa *Zoologia Physica, pag. 369*, prétend que le dindon est un monstre (il auroit dû dire un mulet), provenant du mélange de deux espèces, celles du paon & du coq ordinaire; mais s'il est bien prouvé, comme je le crois, que les

(h) Zoologia Physica, pag. 366.

dindons ſoient d'origine amériquaine, il n'eſt pas poſſible qu'ils aient été produits par le mélange de deux eſpèces aſiatiques, telles que le coq & le paon; & ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'eſt pas, c'eſt que dans toute l'Aſie on ne trouve point de dindons ſauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique; mais, dira-t-on, que ſignifie donc ce nom de *gallo-pavus* (coq-paon), ſi anciennement appliqué au dindon! rien de plus ſimple; le dindon étoit un oiſeau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues Européennes; & comme on lui a trouvé des rapports aſſez marqués avec le coq & le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom compoſé de *gallo-pavus;* d'après lequel Sperling & quelques autres auront cru que le dindon étoit réellement le produit du mélange de l'eſpèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés; tant il eſt dangereux de conclure du mot à la choſe! tant il eſt important de ne point appliquer aux animaux de ces noms compoſés qui ſont preſque toujours ſuſceptibles d'équivoque!

M. Edwards parle d'un autre mulet qu'il dit être le mélange de l'eſpèce du dindon avec celle du faiſan; l'individu, ſur lequel il a fait ſa deſcription *(i)*, avoit été tué d'un coup de fuſil, dans les bois voiſins de Hanford, dans la province de Dorſet, où il fut aperçu

(i) Glanures, *planche CCCXXXVII.*

au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiseaux de la même espèce : il étoit en effet d'une grosseur moyenne entre le faisan & le dindon, ayant trente-deux pouces de vol ; une petite aigrette de plumes noires assez longues, s'élevoit sur la base du bec supérieur ; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes ; les yeux étoient entourés d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan : on ne dit point si cet oiseau relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue ; il paroît seulement par la figure, qu'il la portoit ordinairement, comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille : au reste, il est à remarquer qu'il n'avoit la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère ; tandis que celle des dindons & des faisans en a dix-huit : d'ailleurs chaque plume du corps étoit double sur une même racine, l'une ferme & plus grande, l'autre petite & duvetée, caractère qui ne convient ni au faisan, ni au dindon, mais bien au coq de bruyère & au coq commun ; si cependant l'oiseau dont il s'agit, tiroit son origine du mélange du faisan avec le dindon, il semble qu'on auroit dû retrouver en lui comme dans les autres mulets ; premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives ; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées, ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulet de M. Edwards, avoit des caractères qui manquoient absolument aux deux

deux eſpèces primitives (les plumes doubles), & qu'il manquoit d'autres caractères qui ſe trouvoient dans ces deux eſpèces (les dix-huit plumes de la queue); & ſi l'on vouloit abſolument une eſpèce métive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mélange du coq de bruyère & du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que ſeize pennes à la queue, & qui a les plumes doubles comme notre pretendu mulet.

Les dindons ſauvages ne diffèrent des domeſtiques, qu'en ce qu'ils ſont beaucoup plus gros & plus noirs: du reſte ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même ſtupidité; ils ſe perchent dans les bois ſur les branches sèches, & lorſqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres reſtent toujours perchés, & pas un ſeul ne s'envole. Selon Fernandès, leur chair, quoique bonne, eſt plus dure & moins agréable que celle des dindons domeſtiques; mais ils ſont deux fois plus gros: *hucxolotl* eſt le nom Mexiquain du mâle, & *cihuatotolin* le nom de la femelle *(k)*. Albin nous apprend qu'un grand nombre de Seigneurs Anglois, ſe plaiſent à élever des dindons ſauvages; & que ces oiſeaux réuſſiſſent aſſez bien partout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos *(l)*.

Le dindon huppé n'eſt qu'une variété du dindon commun, ſemblable à celle du coq huppé dans l'eſpèce

(k) Fr. Fernandès, *Hiſtoria avium novæ Hiſpaniæ*, pag. 27.

(l) Albin, *Liv. II, n.° XXXIII.*

du coq ordinaire; la huppe est quelquefois noire & d'autres fois blanche, telle que celle du dindon décrit par Albin *(m)*: il étoit de la grosseur des dindons ordinaires; il avoit les pieds couleur de chair; la partie supérieure du corps, d'un brun-foncé; la poitrine, le ventre, les cuisses & la queue blanches, ainsi que les plumes qui formoient son aigrette; du reste il ressembloit exactement à nos dindons communs, & par la chair spongieuse & glanduleuse qui recouvroit la tête & la partie supérieure du cou, & par le bouquet de crins durs naissant (en apparence) de la poitrine, & par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied, & par son antipathie singulière pour le rouge, &c.

(m) Albin, *Liv. II, n.° XXXIII.*





LE DINDON.

* LA PEINTADE (a).

Planche IV de ce volume.

IL ne faut pas confondre la Peintade avec le *Pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *Pintado* dont parle Dampier *(b)*, lequel est un oiseau de mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, & qui rase la surface de l'eau en volant; tous caractères fort étrangers à la peintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, & dont le vol est fort pesant.

Celle-ci a été connue & très-bien désignée par les Anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses Ouvrages sur les animaux; il la nomme *méléagride*, & dit que ses œufs sont marquetés de petites taches *(c)*.

* *Voyez les planches enluminées, n.° 108.*

(a) La Peintade, en Grec & en Latin, *Meleagris*; en Italien, *Gallina di Numidia*; en Allemand, *Perl-huhn*; en Anglois, *Pintado* ou *Guinea-hen*; à Congo, *Quetele*. — *Meleagris vel gallus numidicus aut mauritanus silvestris*. Gesner, *Avi.* pag. 480. — Poule de la Guinée. Belon, *Histoire des Oiseaux*, page 246. — Peintade. Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II, page 79, planche XLVII*, avec une bonne figure. — *Gallina Africana*. Frisch, *planche CXXVI*, avec une figure coloriée. — La Peintade. Brisson, *tome I, page 176*, avec une bonne figure, *planche VIII*.

(b) Voyez son *Voyage aux Terres Australes*, tome IV de son *Nouveau voyage autour du Monde*, page 23, édit. de Rouen.

(c) Voyez *Historia animalium*, lib. VI, cap. II.

Varron en fait mention sous le nom de poule d'Afrique, c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, & qui étoit fort rare à Rome *(d)*.

Pline dit les mêmes choses que Varron, & semble n'avoir fait que le copier *(e)*; à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avoit dit de la couleur des œufs *(f)*; & il ajoute que les peintades de Numidie étoient les plus estimées *(g)*, d'où on a donné à l'espèce, le nom de poule Numidique par excellence.

Columelle en reconnoissoit de deux sortes qui se ressembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, & que l'autre les avoit rouges; & cette différence avoit paru assez considérable aux Anciens, pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts : ils appeloient *méléagride*, la poule aux barbillons rouges; & *poule afriquaine*, celle aux barbillons bleus *(h)*, n'ayant pas observé ces

(d) Grandes, variæ, gibberæ quas meleagrides appellant Græci. Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. IX.

(e) Africæ Gallinarum genus, gibberum, variis sparsum plumis. Hist. nat. *lib. X, cap. XXVI.*

(f) Ibidem, *cap. LII.*

(g) Ibidem, cap. XLVIII, *quam plerique numidicam dicunt.* Columelle.

(h) Africana gallina est meleagridi similis nisi quod rutilam paleam

oiſeaux d'aſſez près pour s'apercevoir que la première étoit la femelle, & la ſeconde le mâle d'une ſeule & même eſpèce, comme l'ont remarqué M.rs de l'Académie *(i)*.

Quoi qu'il en ſoit, il paroît que la peintade élevée autrefois à Rome avec tant de ſoin, s'étoit perdue en Europe, puiſqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les Écrivains du moyen âge, & qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-eſpérance *(k)*; non-ſeulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore tranſportée en Amérique: & cet oiſeau ayant éprouvé diverſes altérations dans ſes qualités extérieures, par les influences des divers climats; il ne faut pas s'étonner ſi les Modernes, ſoit Naturaliſtes, ſoit Voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les Anciens.

& criſtam capite gerit, quæ utraque ſunt in meleagride cærulea. Voyez Columelle, *de Re Ruſticâ,* lib. XIII, cap. 11.

(i) Voyez Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, dreſſé par M. Perrault, *Deuxième partie, page 82.*

(k) « Tout ainſi comme la Guinée, eſt un pays dont les Marchands ont commencé à apporter pluſieurs marchandiſes qui « étoient auparavant inconnues à nos François; auſſi, ſans leurs « Navigations, les poules de ce pays-là étoient inconnues, n'eût « été qu'ils leur ont fait paſſer la mer, qui maintenant ſont j'a ſi « fréquentes ès maiſons des grands Seigneurs en nos contrées, « qu'elles nous en ſont commune ». *Voyez* Belon. *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 246.

Frifch diftingue, comme Columelle, la peintade à barbillons rouges de celle à barbillons bleus *(l)*; mais il reconnoît entr'elles plufieurs autres différences: felon lui, cette dernière qui ne fe trouve guère qu'en Italie, n'eft point bonne à manger, elle eft plus petite, elle fe tient volontiers dans les endroits marécageux, & prend peu de foin de fes petits: ces deux derniers traits fe retrouvent dans la méléagride de Clytus de Milet; « on les tient, dit-il, dans un lieu aquatique, » & elles montrent fi peu d'attachement pour leurs » petits, que les Prêtres commis à leur garde font obligés de prendre foin de la couvée; » mais il ajoute que leur groffeur eft celle d'une poule de belle race *(m)*: il paroît auffi par un paffage de Pline, que ce Naturalifte regardoit la méléagride comme un oifeau aquatique *(n)*; celle à barbillons rouges eft au contraire, felon M. Frifch, plus groffe qu'un faifan, fe plaît dans les lieux fecs, élève foigneufement fes petits, &c.

Dampier affure que dans l'île de May, l'une de celles du Cap-vert, il y a des peintades dont la chair eft extraordinairement blanche; d'autres dont la chair

(l) *Voyez* le Difcours relatif à la planche CXXVI *de Frifch.*

(m) *Locus ubi aluntur, paluftris eft; pullos fuos nullo amoris affectu hæc ales profequitur, & teneros adhuc negligit, quare à Sacerdotibus curam eorum geri oportet.* Voyez Athénée, *liv. XIV, cap. XXVI.*

(n) *Menefias Africæ locum ficyonem appellat, & crathim amnem in oceanum effluentem, lacu in quo aves quas meleagridas & Penelopas vocat, vivere.* Hift. naturalis, *lib. XXXVII, cap. II.*

eſt noire, & que toutes l'ont tendre & délicate *(o)*; le P. Labat en dit autant *(p)*: cette différence, ſi elle eſt vraie, me paroîtroit d'autant plus conſidérable qu'elle ne pourroit être attribuée au changement de climat, puiſque dans cette île qui avoiſine l'Afrique, les peintades ſont comme dans leur pays natal; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes cauſes particulières qui teignent en noir la peau & le párioſte de la plupart des oiſeaux des îles de San-Jago, voiſine de l'île de May, noirciſſent auſſi dans cette dernière la chair des peintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une eſpèce à Saint-Domingue, plus petite que l'eſpèce ordinaire *(q)*; mais ce ſont apparemment ces peintades marronnes, provenant de celles qui y furent tranſportées par les Caſtillans, peu après la conquête de l'Iſle; cette race étant devenue ſauvage, & s'étant comme naturaliſée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat, laquelle tend à affoiblir, amoindrir, détériorer les eſpèces, comme je l'ai fait voir ailleurs *(r)*: & ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que cette race originaire de Guinée, & qui, tranſportée en Amérique, y avoit ſubi l'état de domeſticité, n'a pu dans la ſuite

(o) Voyez *Nouveau voyage autour du Monde*, tome IV, page 23.

(p) Ibidem, *tome II, page 326.*

(q) Voyez Hiſtoire de l'île Eſpagnole de Saint-Domingue, *pages 28 & 29.*

(r) Voyez *tome IX de cet Ouvrage, page 87.*

être ramenée à cet état, & que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique, pour les élever & les multiplier dans les basse-cours *(s)*; est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert, plus agreste, & dont les habitans étoient sauvages, que ces peintades marronnes, sont devenues plus sauvages elles-mêmes! ou ne seroit-ce pas aussi pour avoir été effarouchées par les Chasseurs Européens, & sur-tout par les François qui en ont détruit un grand nombre, selon le P. Margat Jésuite *(t)*?

Marcgrave en a vu de huppées qui venoient de Sierra-Liona, & qui avoient autour du cou une espèce de collier membraneux, d'un cendré bleuâtre *(u)*; & c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, & qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le Jésuite Margat, qui n'admet point de différence spécifique entre la poule afriquaine & la méléagride des Anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires & blanches disposées par compartimens en forme de rhomboïdes, & les autres étant d'un gris plus cendré; il ajoute

(s) Voyez *Lettres Édifiantes*, XX.me Recueil, *loco citato*.

(t) Ibidem.

(u) Earum collum circum-ligatum seu circum-volutum quasi linteamine membranaceo coloris cinerei cærulescentis: caput tegit crista obrotunda, multiplex, constans pennis eleganter nigris. Marcgrave. *Hist. naturalis Brasiliensis*, pag. 192.

qu'elles

qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre, au-dessous & aux extrémités des ailes *(x)*.

Enfin, M. Brisson regarde comme une variété constante la blancheur du plumage de la poitrine observée sur les peintades de la Jamaïque, & en a fait une race distincte, caractérisée par cet attribut *(y)*, qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux peintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais indépendamment des dissemblances qui ont paru suffisantes aux Naturalistes pour admettre plusieurs races de peintades; j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les descriptions & les figures publiées par différens Auteurs, lesquelles indiquent assez peu de fermeté, soit dans le moule intérieur de cet oiseau, soit dans l'empreinte de sa forme extérieure, & une très-grande disposition à recevoir les influences du dehors.

La peintade de Frisch & de quelques autres *(z)*, a le casque & les pieds blanchâtres, le front, le tour

(x) Lettres édifiantes, *au lieu cité.*

(y) Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, *tome I, page 180. Meleagris Pectore albo.*

(z) « Le mâle & la femelle, dit Belon, ont même madrure en plumes & blancheur autour des yeux, & rougeur par-dessous ». Voyez *Hist. nat. des Oiseaux*, page 247. — *Ad latera capitis albo*, dit Marcgrave. *Historia nat. Brasil.* pag. 192. — « La tête est revêtue, dit le Jésuite Margat, d'une peau spongieuse, rude & ridée, « dont la couleur est d'un blanc-bleuâtre ». *Voyez* Lettres édifiantes, *Recueil XX, page 362 & suivantes.*

des yeux, les côtés de la tête & du cou, dans sa partie supérieure, blancs, marquetés de gris-cendré; celle de Frisch a de plus, sous la gorge, une tache rouge en forme de croissant, plus bas un collier noir fort large, les soies ou filets de l'*occiput* en petit nombre, & pas une seule penne blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés par lesquelles les peintades de ces Auteurs diffèrent de la nôtre.

Celle de Marcgrave avoit de plus le bec jaune *(a)*; celle de M. Brisson l'avoit rouge à la base, & de couleur de corne vers le bout *(b)*. M.rs de l'Académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec, composée de douze ou quinze soies ou filets roides, longs de quatre lignes *(c)*, laquelle ne se retrouve que dans celles de Sierra-Liona, dont j'ai parlé plus haut.

Le Docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, & que c'est la seule différence qui la distingue du mâle *(d)*.

Aldrovande prétend au contraire que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celle du mâle; mais que son casque est seulement moins élevé & plus obtus *(e)*.

(a) Rostrum flavum. Voyez *Historia nat. Brasil.* pag. 192.

(b) Voyez Ornithologie, *tome I, page 180.*

(c) Voyez Mémoires sur les Animaux, *partie II, page 82.*

(d) Caius apud Gesnerum, de avibus, pag. 481.

(e) Voyez *Ornithologia Aldrov.* tom. II, pag. 336.

Roberts assure qu'elle n'a pas même de casque *(f)*.

Dampier & Labat, qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges & ces caroncules de même couleur qui, dans le mâle, bordent l'ouverture des narines *(g)*.

M. Barrère dit que tout cela est plus pâle que dans le mâle *(h)*, & que les soies de l'*occiput* sont plus rares, & tels apparemment qu'ils paroissent dans la *planche* CXXVI de Frisch.

Enfin, M.rs de l'Académie ont trouvé dans quelques individus, ces soies ou filets de l'*occiput* élevés d'un pouce, en sorte qu'ils formoient comme une petite huppe derrière la tête *(i)*.

Il seroit difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui sont assez profondes, & pour ainsi dire assez fixes, pour constituer des races distinctes; & comme on ne peut douter qu'elles ne soient toutes fort récentes, il seroit peut-être plus raisonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent encore journellement par la domesticité, par le changement de climat, par la nature des alimens, &c. & de ne les employer dans la description, que pour assigner les limites des varia-

(f) *Voyages* de Roberts au Cap-vert & aux Isles, &c. *page 402*.

(g) Nouveau voyage de Dampier, *tome VI, page 23. Nota.* Il est probable que la crête courte & d'un rouge très-vif, dont parle le P. Charlevoix, n'est autre chose que ces caroncules. Voyez son *Histoire de l'île Espagnole*, tome I, page 28, &c.

(h) Barrère, *Ornithologiæ specimen*, class. IV, gen. III, species 6.

(i) *Voyez* Mémoires sur les Animaux, *partie II, page 80*.

tions auxquelles sont sujettes certaines qualités de la peintade; & pour remonter autant qu'il est possible aux causes qui les ont produites jusqu'à ce que ces variétés ayant subi l'épreuve du temps, & ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles, puissent servir de caractères à des races réellement distinctes.

La peintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; & cela a donné lieu à plusieurs Ornithologistes, tels que Belon *(k)*, Gesner *(l)*, Aldrovande *(m)* & Klein *(n)*, de prendre le dindon pour la méléagride des Anciens; mais outre les différences nombreuses & tranchées qui se trouvent, soit entre ces deux espèces, soit entre ce que l'on voit dans le dindon & ce que les Anciens ont dit de la méléagride *(o)*; il suffit pour mettre en évidence la fausseté

(k) *Voyez* Histoire naturelle des Oiseaux, *page 248*.

(l) Voyez *De avibus*, pag. 480 & suiv.

(m) Voyez *Ornithologiæ*, lib. XIII, pag. 36.

(n) *Prodromus Historiæ avium*, pag. 112.

(o) La Méléagride étoit de la grosseur d'une poule de bonne race, avoit sur la tête un tubercule calleux, le plumage marqueté de taches blanches, semblables à des lentilles, mais plus grandes; deux barbillons adhérans au bec supérieur, la queue pendante, le dos rond, des membranes entre les doigts, point d'éperons aux pieds, aimoit les marécages, n'avoit point d'attachement pour ses petits, tous caractères qu'on chercheroit vainement dans le dindon, lequel en a d'ailleurs deux très-frappans, qui ne se retrouvent point dans la description de la Méléagride. Ce bouquet de crins durs

de cette conjecture, de se rappeler les preuves par lesquelles j'ai établi à l'article du dindon, que cet oiseau est propre & particulier à l'Amérique, qu'il vole pesamment, ne nage point du tout, & que par conséquent il n'a pu franchir la vaste étendue de mers qui sépare l'Amérique de notre continent; d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique, il étoit entièrement inconnu dans notre continent, & que les Anciens n'ont pu en parler sous le nom de méléagride.

Il paroît que c'est aussi par erreur que le nom de *Knor-haan* s'est glissé dans la liste des noms de la peintade donnée par M. Brisson *(p)*, citant Kolbe *(q)*; je ne nie pas que la figure par laquelle le *Knor-haan* a été désigné dans le voyage de Kolbe, n'ait été faite d'après celle de la poule afriquaine de Marcgrave,

qui lui sort au bas du cou, & sa manière d'étaler sa queue & de faire la roue autour de sa femelle.

(p) Ornithologie, *tome I, page 177.*

(q) Description du cap de Bonne-espérance, *tome III, page 169.* « Un oiseau qui appartient proprement au Cap, dit ce Voyageur, est le *Knor-hahu* ou *Coq-knor*, c'est la sentinelle des autres oiseaux; « il les avertit lorsqu'il voit approcher un homme, par un cri qui « ressemble au son du mot *crac*, & qu'il répète fort haut: sa gran- « deur est celle d'une poule; il a le bec court & noir comme les « plumes de sa couronne; le plumage des ailes & du corps mêlé de « rouge, de blanc & de cendré; les jambes jaunes, les ailes petites: « il fréquente les lieux solitaires, & fait son nid dans les buissons; « sa ponte est de deux œufs; on estime peu sa chair, quoiqu'elle « soit bonne ».

comme le dit M. Briffon ; mais il avouera auffi qu'il eft difficile de reconnoître dans un oifeau propre au cap de Bonne-efpérance, la peintade qui eft répandue dans toute l'Afrique, mais moins au cap que par-tout ailleurs ; & qu'il eft encore plus difficile d'adapter à celle-ci, ce bec court & noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé dans les couleurs des ailes & du corps, & cette ponte de deux œufs feulement que Kolbe attribue à fon *knor-haan.*

Le plumage de la peintade, fans avoir des couleurs riches & éclatantes, eft cependant très-diftingué : c'eft un fond gris-bleuâtre plus ou moins foncé, fur lequel font femées affez regulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, repréfentant affez bien des perles ; d'où quelques Modernes ont donné à cet oifeau le nom de *poules perlées (r)* ; & les Anciens, ceux de *varia* & de *guttata (f)*, tel étoit du moins le plumage de la peintade dans fon climat natal ; mais depuis qu'elle a été tranfportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les peintades à poitrine blanche de la Jamaïque & de Saint-Domingue, & ces peintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards *(t)* ; en forte que la blancheur de la

(r) Voyez Frifch, *planche* CXXVI. — Klein, *Hiftoriæ Animalium prodomus*, pag. 3.

(f) Martial, *Epigramum.*

(t) « Depuis que les peintades fe font multipliées (en Angle- » terre), leur couleur s'eft altérée, il s'y eft mêlé du blanc dans » plufieurs ; d'autres font d'un gris de perle clair, en confervant leur

poitrine dont M. Briſſon a fait le caractère d'une variété, n'eſt qu'une altération commencée de la couleur naturelle, ou plutôt n'eſt que le paſſage de cette couleur à la blancheur parfaite.

Les plumes de la partie moyenne du cou ſont fort courtes, à l'endroit qui joint ſa partie ſupérieure, ou il n'y en a point du tout; puis elles vont toujours croiſſant de longueur juſqu'à la poitrine où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes ſont duvetées depuis leur racine juſqu'à environ la moitié de leur longueur; & cette partie duvetée eſt recouverte par l'extrémité des plumes du rang précédent, laquelle eſt compoſée de barbes fermes & accrochées les unes aux autres *(u)*.

La peintade a les ailes courtes & la queue pendante, comme la perdrix, ce qui joint à la diſpoſition de ſes plumes, l'a fait paroître boſſue *(genus Gibberum.* Pline); mais cette boſſe n'eſt qu'une fauſſe apparence, & il n'en reſte plus aucun veſtige lorſque l'oſeau eſt plumé *(x)*.

Sa groſſeur eſt à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui eſt venu

mouchetures; d'autres ſont parfaitement blanches ». Voyez *Glanures d'Edwards*, Troiſième partie, *page* 269.

(u) *Voyez* Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 81*.

(x) Voyez *Lettres édifiantes*, Recueil XX, *loco citato*.

le nom de perdrix de Terre-neuve *(y)*; seulement elle a les pieds plus élevés & le cou plus long & plus menu dans le haut.

Les barbillons qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, & carrés ou triangulaires dans les autres: ils sont rouges dans la femelle & bleuâtres dans le mâle; & c'est, selon M.rs de l'Académie *(z)* & M. Brisson *(a)*, la seule chose qui distingue les deux sexes; mais d'autres Auteurs ont assigné, comme nous l'avons vu ci-dessus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage *(b)*, des barbillons *(c)*, du tubercule calleux de la tête *(d)*, des caroncules des narines *(e)*, de la grosseur du corps *(f)*, des soies ou filets de l'*occiput* *(g)*, &c. soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe, soit que par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe de l'individu où

(y) *Voyez* Belon, Hist. nat. des Oiseaux, *page 247*.

(z) *Voyez* Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 83*.

(a) Ornithologie, *tome I, page 179*.

(b) Caius *apud Gesnerum, de avibus*, pag. 481.

(c) Columelle, Frisch, Dampier, &c.

(d) Aldrovande, Roberts, Barrère, Dalechamp, &c.

(e) Barrère, Labat, Dampier, &c.

(f) Frisch.

(g) Frisch, Barrère, &c.

elles

elles se trouvoient accidentellement, & par des causes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles qui, dans la plupart des oiseaux, est ombragée par des plumes, & se trouve ici à découvert; mais ce qui est propre à la peintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de casque qui s'élève sur sa tête, & que Belon compare assez mal-à-propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la giraffe *(h)*; il est semblable par sa forme à la contre-épreuve du bonnet ducal du Doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière *(i)*; sa couleur varie dans les différens sujets du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune & le brun *(k)*; sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie & calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche & ridée qui s'étend sur l'*occiput* & sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux *(l)*. Les Physiciens, à causes finales, n'ont pas manqué de dire que cette callosité étoit un casque véritable, une

(h) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 247.

(i) C'est à cause de ce tubercule que M. Linnæus a nommé la peintade, tantôt *Gallus vertice corneo.* Syst. nat. edit. VI, tantôt *Phasianus vertice calloso*, edit. X.

(k) Il est blanchâtre dans la *planche CXXVI* de Frisch, couleur de cire, suivant Belon, *page 247;* brun, selon Marcgrave; fauve-brun, selon M. Perrault; rougeâtre dans notre planche.

(l) Mémoires sur les Animaux, *partie II, page 82.*

arme défenſive donnée aux peintades, pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce ſont des oiſeaux querelleurs, qui ont le bec très-fort & le crâne très-foible *(m)*.

Les yeux ſont grands & couverts, la paupière ſupérieure a de longs poils noirs relevés en haut, & le criſtallin eſt plus convexe en dedans qu'en dehors *(n)*.

M. Perrault aſſure que le bec eſt ſemblable à celui de la poule; le Jéſuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur & très-pointu; les ongles ſont auſſi plus aigus, ſelon le P. Labat; mais tous s'accordent, Anciens & Modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence conſidérable qui ſe trouve entre la poule commune & la peintade, c'eſt que le tube inteſtinal eſt beaucoup plus court à proportion dans cette dernière, n'ayant que trois pieds, ſelon M.rs de l'Académie, ſans compter les *cæcum* qui ont chacun ſix pouces, vont en s'élargiſſant depuis leur origine, & reçoivent des vaiſſeaux du méſentère comme les autres inteſtins. Le plus gros de tous eſt le *duodenum*, qui a plus de huit lignes de diamètre; le géſier eſt comme celui de la poule; on y trouve auſſi beaucoup de petits graviers, quelquefois même rien autre choſe, apparemment lorſque l'animal étant mort de langueur, a paſſé les derniers temps de ſa vie ſans manger; la membrane

(m) Voyez *Miſſ. Aldrovandi, Ornithologia*, tom. II, pag. 37.

(n) Mémoires ſur les Animaux, *partie II, page 87.*

interne du géſier eſt très-ridée, peu adhérente à la tunique nerveuſe, & d'une ſubſtance analogue à celle de la corne.

Le jabot lorſqu'il eſt ſoufflé, eſt de la groſſeur d'une balle de paume; le canal intermédiaire entre le jabot & le géſier, eſt d'une ſubſtance plus dure & plus blanche que la partie du conduit inteſtinal qui précède le jabot, & ne préſente pas à beaucoup près un ſi grand nombre de vaiſſeaux apparens.

L'œſophage deſcend le long du cou, à droite de la trachée-artère *(o);* ſans doute parce que le cou qui, comme je l'ai dit, eſt fort long, ſe pliant plus ſouvent en avant que ſur les côtés, l'œſophage preſſé par la trachée-artère dont les anneaux ſont entièrement oſſeux ici, comme dans la plupart des oiſeaux, a été pouſſé du côté où il y avoit le moins de réſiſtance.

Ces oiſeaux ſont ſujets à avoir dans le foie, & même dans la rate des concrétions ſquirreuſes; on en a vu qui n'avoient point de véſicule du fiel; mais dans ce cas le rameau hépatique étoit fort gros; on en a vu d'autres qui n'avoient qu'un ſeul teſticule *(p):* en général, il paroît que les parties internes ne ſont pas moins ſuſceptibles de variétés que les parties extérieures & ſuperficielles.

Le cœur eſt plus pointu qu'il ne l'eſt communément

(o) Voyez les Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. nat. des Animaux, *partie II, page 84, &c.*

(p) Voyez *Idem, Ibidem,* page 84.

dans les oiſeaux *(q)*, les poumons ſont à l'ordinaire; mais on a remarqué dans quelques ſujets, qu'en ſoufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons & les cellules à air; on a remarqué, dis-je, que le péricarde qui paroiſſoit plus lâche qu'à l'ordinaire, ſe gonfloit comme les poumons *(r)*.

J'ajouterai encore une obſervation anatomique, qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, & à la force de la voix de la peintade; c'eſt que la trachée-artère reçoit dans la cavité du thorax, deux petits cordons muſculeux longs d'un pouce, larges de deux tiers de ligne, leſquels s'y implantent de chaque côté *(ſ)*.

La peintade eſt en effet un oiſeau très-criard, & ce n'eſt pas ſans raiſon que Browne l'a appelée *gallus clamoſus (t)*; ſon cri eſt aigre & perçant, & à la longue il devient tellement incommode, que quoique la chair de la peintade ſoit un excellent manger & bien ſupérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever *(u)*; les Grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri *(x)*; Élien dit que

(q) *Voyez* les Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. nat. des Animaux, *partie II, page 86, &c.*

(r) Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *tome I, page 153.*

(ſ) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *loco citato.*

(t) *Natural Hiſtori of Jamaïc.* pag. 470.

(u) *Lettres édifiantes,* Recueil XX, *loco citato.*

(x) Καγχάζειν, ſelon Pollux. *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 479.

la méléagride prononce à peu près son nom *(y)*; le Docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant *(z)*; Belon, *qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos*; mais il assure positivement qu'il est dissemblable à celui des poules communes *(a)*; & je ne sais pourquoi Aldrovande *(b)* & M. Salerne *(c)*, lui font dire le contraire.

C'est un oiseau vif, inquiet & turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, & qui sait se rendre maître dans la basse-cour; il se fait craindre des dindons même, & quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance; « la peintade, dit le P. Margat, a plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec, « que ces gros oiseaux n'ont pensé à se mettre en « défense: » ces poules de Numidie semblent avoir la même façon de combattre, que l'Historien Salluste attribue aux cavaliers Numides: « leur charge, dit-il, est brusque & irrégulière; trouvent-ils de la résistance « ils tournent le dos, & un instant après ils sont sur « l'ennemi *(d)*; » on pourroit à cet exemple en joindre

(y) *De Natura Animalium*, lib. IV, cap. XLII.

(z) *Voyez* Gesner, *de Avibus*, pag. 481.

(a) Histoire des Oiseaux, *page 248.*

(b) *Ornithologia*, tom. II, pag. 338.

(c) Histoire naturelle des Oiseaux, *page 134.*

(d) Voyez *Lettres édifiantes*, XXe Recueil, *loco citato.*

beaucoup d'autres qui atteſtent l'influence du climat ſur le naturel des animaux, ainſi que ſur le génie national des habitans: l'éléphant joint à beaucoup de force & d'induſtrie une diſpoſition à l'eſclavage; le chameau eſt laborieux, patient & ſobre; le dogue ne démord point.

Élien raconte que dans une certaine Iſle, la méléagride eſt reſpectée des oiſeaux de proie *(e)*; mais je crois que dans tous les pays du monde, les oiſeaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort, point de caſque ſur la tête, & qui ne ſaura pas ſi bien ſe défendre.

La peintade eſt du nombre des oiſeaux pulvérateurs, qui cherchent dans la pouſſière où ils ſe vautrent, un remède contre l'incommodité des inſectes; elle gratte auſſi la terre comme nos poules communes, & va par troupes très-nombreuſes: on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents; les Inſulaires les chaſſent au chien courant, ſans autres armes que des bâtons *(f)*; comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent peſamment; mais elles courent très-vîte, & ſelon Belon, en tenant la tête élevée comme la giraffe *(g)*; elles ſe perchent la nuit pour dormir, & quelquefois la journée, ſur les murs de clôture, ſur les

(e) Voyez *Hiſtoria Animalium*, lib. V, cap. XXVII.

(f) *Voyez* Dampier, nouveau voyage autour du Monde, *tome IV, page 23*; & le voyage de Brue dans la nouvelle relation de l'Afrique occidentale, par Labat.

(g) Hiſtoire des Oiſeaux, *page 248*.

haies, & même ſur les toits des maiſons & ſur les arbres; elles ſont ſoigneuſes, dit encore Belon, en pourchaſſant leur vivre *(h)*; & en effet elles doivent conſommer beaucoup, & avoir plus de beſoins que les poules domeſtiques, vu le peu de longueur de leurs inteſtins.

Il paroît par le témoignage des Anciens *(i)* & des Modernes *(k)*, & par les demi-membranes qui uniſſent les doigts des pieds, que la peintade eſt un oiſeau demi aquatique; auſſi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne ſuivant plus que l'impulſion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques & marécageux *(l)*.

Si on les élève de jeuneſſe, elles s'apprivoiſent très-bien. Brue raconte qu'étant ſur la côte du Sénégal,

(h) Nota. M. de Séve a obſervé en jetant du pain à des peintades, que lorſqu'une d'entr'elles prenoit un morceau de pain plus gros qu'elle ne pouvoit l'avaler tout de ſuite, elle l'emportoit en fuyant les paons & les autres volailles qui ne vouloient pas la quitter; & que pour s'en débarraſſer elle cachoit le morceau de pain dans du fumier ou dans de la terre, où elle venoit le chercher & le manger quelque temps après.

(i) Pline, *Hiſtoria naturalis*, lib. XXXVII, cap. II. — Clitus de Milet dans Athénée, *lib. XIV, cap. XXVI.*

(k) Geſner, *de Avibus*, pag. 478. — Friſch, *planche CXXVI.* — Lettres édifiantes, *Recueil XX, &c.*

(l) Lettres édifiantes, *ibidem.* — J'entrai dans un petit boſquet, auprès d'un marais, qui attiroit des compagnies de peintades, dit M. Adanſon, *page 76* de ſon voyage au Sénégal.

il reçut en préſent d'une Princeſſe du pays; deux peintades, l'une mâle & l'autre femelle, toutes deux ſi familières qu'elles venoient manger ſur ſon aſſiette; & qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles ſe rendoient régulièrement ſur la barque au ſon de la cloche qui annonçoit le dîné & le ſoupé *(m)*. Moore dit qu'elles ſont auſſi farouches que le ſont les faiſans en Angleterre *(n)*; mais je doute qu'on ait vu des faiſans auſſi privés que les deux peintades de Brue: & ce qui prouve que les peintades ne ſont pas fort farouches, c'eſt qu'elles reçoivent la nourriture qu'on leur préſente au moment même où elles viennent d'être priſes *(o)*. Tout bien conſidéré, il me ſemble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faiſan.

La poule peintade pond & couve à peu près comme la poule commune; mais il paroît que ſa fécondité n'eſt pas la même en différens climats, ou du moins qu'elle eſt beaucoup plus grande dans l'état de domeſticité où elle regorge de nourriture, que dans l'état de ſauvage où étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques ſuperflues.

On m'a aſſuré qu'elle eſt ſauvage à l'Iſle de France; & qu'elle y pond huit, dix & douze œufs à terre dans

(m) Troiſième voyage de Brue, publié par Labat.

(n) *Voyez* Hiſtoire générale des Voyages, *tome III, page 310.*

(o) *Longolius apud Geſnerum*, pag. 479.

les

les bois ; au lieu que celles qui font domeftiques à Saint-Domingue, & qui cherchent auffi le plus épais des haies & des brouffailles pour y dépofer leurs œufs, en pondent jufqu'à cent & cent cinquante, pourvu qu'il en refte toujours quelqu'un dans le nid *(p)*.

Ces œufs font plus petits à proportion que ceux de la poule ordinaire ; & ils ont auffi la coquille beaucoup plus dure : mais il y a une différence remarquable entre ceux de la peintade domeftique & ceux de la peintade fauvage ; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage, & qui n'avoient point échappé à Ariftote *(q)* ; au lieu que ceux de la peintade domeftique, font d'abord d'un rouge affez vif, qui devient enfuite plus fombre ; & enfin couleur de rofe sèche, en fe refroidiffant : fi ce fait eft vrai, comme me l'a affuré M. Fournier qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domefticité font ici affez profondes, pour altérer non-feulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-deffus, mais encore celle de la matière dont fe forme la coquille des œufs ; & comme cela n'arrive pas dans les autres efpèces, c'eft encore une raifon de plus pour regarder la nature de la peintade, comme moins fixe & plus fujette à varier que celle des autres oifeaux.

La peintade a-t-elle foin ou non de fa couvée ? c'eft

(p) Lettres édifiantes, *Recueil XX.*

(q) *Hiftoria Animalium*, lib. VI, cap. II.

un problème qui n'eſt pas encore réſolu: Belon dit oui, ſans reſtriction *(r)*; Friſch eſt auſſi pour l'affirmative à l'égard de ſa grande eſpèce qui aime les lieux ſecs, & il aſſure que le contraire eſt vrai de la petite eſpèce qui ſe plaît dans les marécages; mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence ſur cet article; & le Jéſuite Margat nous apprend qu'à Saint-Domingue, on ne lui permet pas de couver elle-même ſes œufs, par la raiſon qu'elle ne s'y attache point, & qu'elle abandonne ſouvent ſes petits; on préfère, dit-il, de les faire couver par des poules d'Inde ou par des poules communes *(ſ)*.

Je ne trouve rien ſur la durée de l'incubation; mais à juger par la groſſeur de l'oiſeau, & par ce que l'on ſait des eſpèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la ſuppoſer de trois ſemaines, plus ou moins, ſelon la chaleur de la ſaiſon ou du climat, l'aſſiduité de la couveuſe, &c.

Au commencement, les jeunes peintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni ſans doute de caſque; ils reſſemblent alors par le plumage, par la couleur des pieds & du bec, à des perdreaux rouges; & il n'eſt pas aiſé de diſtinguer les jeunes mâles des vieilles femelles *(t)*;

(r) « Sont moult fécondes & ſoigneuſes de bien nourrir leurs petits ». *Hiſtoire des Oiſeaux*, page 248.

(ſ) Lettres édifiantes, Recueil XX, *loco citato.*

(t) Ceci nous a été aſſuré par le ſieur Fournier, que nous avons cité ci-devant.

car c'eſt dans toutes les eſpèces que la maturité des femelles reſſemble à l'enfance des mâles.

Les peintadeaux ſont fort délicats & très-difficiles à élever dans nos pays ſeptentrionaux, comme étant originaires des climats brûlans de l'Afrique ; ils ſe nourriſſent, ainſi que les vieux à Saint-Domingue, avec du millet, ſelon le P. Margat *(u)*; dans l'île de May, avec des cigales & des vers qu'ils trouvent eux-mêmes en grattant la terre avec leurs ongles *(x)*; & ſelon Friſch, ils vivent de toutes ſortes de graines & d'inſectes *(y)*.

Le coq peintade produit auſſi avec la poule domeſtique; mais c'eſt une eſpèce de génération artificielle qui demande des précautions ; la principale eſt de les élever enſemble de jeuneſſe; & les oiſeaux metis qui réſultent de ce mélange, forment une race bâtarde, imparfaite, déſavouée pour ainſi dire de la Nature, & qui ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu juſqu'ici ſe perpétuer régulièrement *(z)*.

Les peintadeaux des baſſe-cours ſont d'un fort bon goût, & nullement inférieurs aux perdreaux; mais les ſauvages ou marrons de Saint-Domingue, ſont un mets exquis & au-deſſus du faiſan.

(u) *Lettres édifiantes*, Recueil XX, *loco citato*.

(x) Nouveau voyage autour du Monde, de Dampier, *tome IV, page 22*. — Labat, *tome II, page 326; & tome III, page 138*.

(y) Friſch, *planche CXXVI*.

(z) Selon le ſieur Fournier.

Les œufs de peintade sont aussi fort bons à manger.

Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine afriquaine, & de-là tous les noms qui lui ont été donnés de poule afriquaine, numidique, étrangère; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Lybie, de Guinée (d'où s'est formé le nom de Guinette), d'Égypte, de Pharaon & même de Jérusalem: quelques Mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de poules de Jérusalem, les vendirent aux Chrétiens tout ce qu'ils voulurent *(a)*; mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons Musulmans, sous le nom de poules de la Mecque.

On en trouve à l'Isle de France & à l'Isle de Bourbon *(b)*, où elles ont été transplantées assez récemment, & où elles se sont fort bien multipliées *(c)*, elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques* *(d)*, & au Congo sous celui de *quetèle* *(e)*; elles sont fort communes dans la Guinée *(f)*, à la Côte-d'or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra, *(g)*

(a) *Longolius apud Gesnerum, de Avibus*, pag. 479.

(b) M. Aublet.

(c) Voyage autour du Monde de la Barbinais le Gentil, *tome XI, page 608.*

(d) François Cauche, relation de Madagascar, *page 133.*

(e) Marcgrave, *Historia nat. Brasil.* pag. 192.

(f) Margat, Lettres édifiantes, *loco citato.*

(g) Voyage de Barbot, *page 217.*

à Sierra-Liona *(h)*, au Sénégal *(i)*, dans l'île de Gorée, dans celle du Cap-vert *(k)*, en Barbarie, en Égypte, en Arabie *(l)* & en Syrie *(m)*; on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celle de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java, des poules peintades *(n)*; mais on ignore si elles étoient domestiques ou sauvages: je croirois plus volontiers qu'elles étoient domestiques, & qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique & en Europe; mais comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui, & nous voyons même, qu'au commencement du siècle ils étoient encore fort rares en Angleterre *(o)*.

Varron nous apprend que de son temps les poules afriquaines (c'est ainsi qu'il appelle les peintades), se vendoient fort cher à Rome à cause de leur rareté *(p)*;

(h) Marcgrave, *Hist. nat. Brasil. loco citato.*

(i) Voyage au Sénégal, de M. Adanson, *page 7.*

(k) Dampier, voyage autour du Monde, *tome IV, page 23.*

(l) Strabon, *lib. XVI.*

(m) *Meleagrides fert ultima syriæ Regio.* Diodor, sicul.

(n) Nouveau voyage autour du Monde, *tome III, page 74.*

(o) *Voyez* Glanures d'Edwards, *Troisième partie, page 269.*

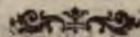
(p) *De Re Rustica*, lib. III, cap. IX.

elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Paufanias, puifque cet Auteur dit pofitivement que la méléagride étoit avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des perfonnes peu aifées dans les myftères folennels d'Ifis *(q)*: malgré cela, on ne doit point fe perfuader que les peintades fuffent naturelles à la Grèce, puifque, felon Athénée, les Étoliens paffoient pour être les premiers des Grecs qui euffent eu de ces oifeaux dans leur pays: d'un autre côté, j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oifeaux venoient fe livrer tous les ans en Béotie, fur le tombeau de Méléagre *(r)*, & qui ne font pas moins cités par les Naturaliftes que par les Mythologiftes; c'eft de-là que leur eft venu le nom de méléagrides *(f)*, comme celui de peintades leur a été donné moins à caufe de la beauté que de l'agréable diftribution des couleurs dont leur plumage eft peint.

(q) Vid. Gefnerum, *de Avibus*, pag. 479, *quorum tenuior eft res familiaris in celebribus Ifidis conventibus, anferes atque aves meleagrides immolant.*

(r) Simili modo (nempe ut memnonides aves), pugnant meleagrides in Bœotia. Plin. Hift. nat. *lib. X, cap. XXVI.*

(f) Nota. La Fable dit que les fœurs de Méléagre, défefpérées de la mort de leur frère, furent changées en ces oifeaux qui portent encore leurs larmes femées fur leurs plumages.





De Seve Inv. *C. Haussard Sculp.*

LA PEINTADE.

* LE TETRAS
OU
LE GRAND COQ DE BRUYÈRE (a).

Planche V de ce volume.

Si l'on ne jugeoit des choses que par les noms, on pourroit prendre cet oiseau ou pour un coq sauvage, ou pour un faisan; car on lui donne en plusieurs pays, & sur-tout en Italie, le nom de Coq sauvage, *gallo alpestre (b), selvatico;* tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de Faisan bruyant & de Faisan sauvage: cependant il diffère du faisan par sa queue qui est une fois

* *Voyez les planches enluminées, n.os 73 & 74.*

(a) En Grec, Τέτριξ; en Latin, *Tetrao (Magnus);* en Latin moderne, *Urogallus;* en Italien, *Gallo Cedrone;* en Allemand, *Or-han, Aver-Han;* en Polonois, *Gluszec;* en Suedois, *Kjaeder ou Tjaeder;* en Norvège, *Lieure;* en Anglois, *Mountain Cock;* dans quelques provinces de France, Coq de Limoges, Coq de bois, Faisan bruyant. — *Tetrao.* Bel. *Observ.* pag. 11. — *Urogallus seu Tetrao.* Aldrov. *Avi. tom. II, pag. 59.* — Tetrao, *sive Urogallus.* Frisch. *Tab. 107. Mas.* — Coq & poule noire des montagnes de Moscovie. Albin. *Tome II, page 22, planche XXIX;* le mâle, *planche XXX,* la femelle. *Nota.* La planche de Frisch est bien coloriée, & celles d'Albin le sont fort mal.

(b) Albin décrit le mâle & la femelle sous le nom de *Coq & de Poule noire* des montagnes de Moscovie; plusieurs Auteurs l'appellent *Gallus silvestris.*

plus courte à proportion, & d'une toute autre forme; par le nombre des grandes plumes qui la composent, par l'étendue de son vol, relativement à ses autres dimensions, par ses pieds pattus & dénués d'éperons, &c. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan qui craint le froid, se tient dans les bois en plaines, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid & habite les bois qui couronnent le sommet des hautes montagnes, d'où lui sont venus les noms de *coq de montagne* & de *coq de bois*.

Ceux qui, à l'exemple de Gesner & de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq sauvage, pourroient, à la vérité, se fonder sur quelques analogies; car il y a en effet plusieurs traits de ressemblance avec le coq ordinaire, soit dans la forme totale du corps, soit dans la configuration particulière du bec, soit par cette peau rouge plus ou moins saillante dont les yeux sont surmontés, soit par la singularité de ses plumes qui sont presque toutes doubles, & sortent deux à deux de chaque tuyau, ce qui, suivant Belon, est propre au coq de nos basse-cours *(c)*: enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes; dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle; les femelles ne font point de nids, elles couvent leurs œufs avec beaucoup

(c) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 251.

d'assiduité,

d'assiduité, & montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos: mais si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le bec & point d'éperons aux pieds; que ses pieds sont couverts de plumes, & ses doigts bordés d'une espèce de dentelure; qu'il a dans la queue deux pennes de plus que le coq; que cette queue ne se divise point en deux plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires *(d);* qu'il se plaît dans les pays froids, tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur: enfin, si l'on se souvient des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie, où les Voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère; on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient la souche de ceux-là, & l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée, comme tant d'autres, par une fausse dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai dans cet article au coq de bruyère, le nom de tetras, formé de celui de *tetrao,* qui me paroît être son plus ancien nom latin, & qu'il conserve encore aujourd'hui

(d) Aldrovande, *Ornithologie,* tome II, page *61.*

dans la Sclavonie, où il s'appelle *terrez;* on pourroit aussi lui donner celui de cedron tiré de *cedrone,* nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie: les Grisons l'appellent *stolza*, du mot allemand *stolz,* qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, & qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur & de sa beauté; par la même raison, les habitans des Pyrénées lui donnent le nom de paon sauvage; celui d'*urogallus,* sous lequel il est souvent désigné par les Modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur, our, urus* qui veut dire sauvage, & dont s'est formé en allemand le mot *auer-hahn* ou *ourh-hahn,* lequel, selon Frisch, désigne un oiseau qui se tient dans les lieux peu fréquentés & de difficile accès; il signifie aussi un oiseau de marais *(e),* & c'est de-là que lui est venu le nom *riet-hahn,* coq de marais qu'on lui donne dans la Souabe, & même en Écosse *(f).*

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix,* & que les Athéniens appeloient *ourax;* cet oiseau, dit-il, ne niche point sur les arbres ni sur la terre; mais parmi les plantes basses & rampantes. *Tetrix quam Athenienses vocant οὔραγα, nec arbori, nec terræ nidum suum committit, sed frutici (g).* Sur quoi il est à propos de remarquer que l'expression grecque n'a pas été fidèlement rendue en latin par Gaza; car, 1.° Aristote

(e) *Aue,* désigne, selon Frisch, une grande place humide & basse.

(f) Gesner, *de Avibus,* pages 231 & 477.

(g) *Historia Animalium,* lib. VI, cap. 1.

ne parle point ici d'arbrisseau *(frutici)*; mais seulement de plantes basses *(h)*, ce qui ressemble plus aux *gramen* & à la mousse qu'à des arbrisseaux; 2.° Aristote ne dit point que le *tetrix* fasse de nid sur ces plantes basses, il dit seulement qu'il y niche, ce qui peut paroître la même chose à un Littérateur, mais non à un Naturaliste, vu qu'un oiseau peut nicher, c'est-à-dire, pondre & couver ses œufs sans faire de nid; & c'est précisément le cas du *tetrix*, selon Aristote lui-même, qui dit quelques lignes plus haut, que l'allouette & le *tetrix* ne déposent point leurs œufs dans des nids; mais qu'ils pondent sur la terre, ainsi que tous les oiseaux pesans, & qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue *(i)*.

Or ce qu'a dit Aristote du *tetrix* dans ces deux passages, ainsi rectifiés l'un par l'autre, présente plusieurs indications qui conviennent à notre *tetras*, dont la femelle ne fait point de nid; mais dépose ses œufs sur la mousse, & les couvre de feuilles avec grand soin lorsqu'elle est obligée de les quitter: d'ailleurs le nom latin *tetrao*, par lequel Pline désigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, sans compter l'analogie qui se trouve entre le nom athénien *ourax* & le nom composé *ourh-hahn*, que les Allemands

(h) Ἐν τοῖς χαμαιζήλοις φυτοῖς *in humilibus plantis.*

(i) Οὐκ ἐν νεοττείαις.... ἀλλ' ἐν τῇ γῇ ἐπηλυγαζόμενα ὕλην *non in nudis.....sed in terra obumbrantes plantis.* Gesner dit précisément : *nidum ejus congestum potius quam constructum vidimus.* De Avibus, lib. III, pag. 487.

appliquent au même oiſeau, analogie qui probablement n'eſt qu'un effet du haſard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes ſur l'identité du *tetrix* d'Ariſtote avec le *tetrao* de Pline; c'eſt que ce dernier parlant de ſon *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Ariſtote avoit dit du *tetrix*, ce que vraiſemblablement il n'eût pas manqué de faire ſelon ſa coutume, s'il eût regardé ſon tetrao comme étant le même oiſeau que le *tetrix* d'Ariſtote, à moins qu'on ne veuille dire qu'Ariſtote ayant parlé fort ſuperficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

À l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée *(lib. IX)*, ce n'eſt certainement pas notre tetras, puiſqu'il a des eſpèces de barbillons charnus & ſemblables à ceux du coq, leſquels prennent naiſſance auprès des oreilles & deſcendent au-deſſous du bec, caractère abſolument étranger au tetras, & qui déſigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie qui eſt notre peintade.

Le petit *tetrax*, dont parle le même Auteur, n'eſt ſelon lui qu'un très-petit oiſeau, & par ſa petiteſſe même, exclus de toute comparaiſon avec notre *tetras*, qui eſt un oiſeau de la première grandeur.

À l'égard du *tetrax* du poëte Nemeſianus qui inſiſte ſur ſa ſtupidité, Geſner le regarde comme une eſpèce d'outarde; mais je lui trouve encore un trait caractériſé de reſſemblance avec la méléagride; ce ſont les couleurs de ſon plumage, dont le fond eſt gris-cendré, ſemé

de taches en forme de gouttes *(k)*; c'eſt bien-là le plumage de la peintade, appelée par quelques-uns *gallina guttata (l)*.

Mais, quoi qu'il en ſoit de toutes ces conjectures, il eſt hors de doute que les deux eſpèces de *tetrao* de Pline, ſont de vrais tetras ou coqs de bruyère *(m)*: le beau noir luſtré de leur plumage, leurs ſourcils couleur de feu, qui repréſentent des eſpèces de flammes dont leurs yeux ſont ſurmontés; leur ſéjour dans les pays froids & ſur les hautes montagnes, la délicateſſe de leur chair, ſont autant de propriétés qui ſe rencontrent dans le grand & le petit tetras, & qui ne ſe trouvent réunies dans aucun autre oiſeau: nous apercevons même dans la deſcription de Pline, les traces d'une ſingularité qui n'a été connue que par très-peu de Modernes: *moriuntur contumaciâ*, dit cet Auteur, *ſpiritu revocato (n)*: ce qui

(k) Fragmenta librorum de Aucupio, attribués par quelques-uns au poëte Nemeſianus, qui vivoit dans le troiſième ſiècle.

(l) Et picta perdix, Numidicæque guttatæ. Martial, c'eſt auſſi très-exactement le plumage de ces deux poules du duc de Ferrare, dont Geſner parle à l'article de la peintade, *totas cinereo colore, eoque albicante, cum nigris rotundiſque maculis.* De Avibus, pag. 481.

(m) Decet tetraonas ſuus nitor abſolutaque nigritia, in ſuperciliis coccì rubor... gignunt eos Alpes & ſeptentrionalis Regio. Pline, *lib. X, cap. XXII.* Le Tetrao des hautes montagnes de Crète, vu par Belon, reſſemble fort à celui de Pline; il a, dit l'Obſervateur françois, une tache rouge de chaque côté joignant les yeux, & de force qu'il eſt noir devant l'eſtomac, ſes plumes en reluiſent. *Obſervations de pluſieurs ſingularités, &c. page 11.*

(n) Capti animum deſpondent, dit Longolius.

ſe rapporte à une obſervation remarquable, que Friſch a inſérée dans l'hiſtoire de cet oiſeau *(o)*; ce Naturaliſte n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, & lui ayant ouvert le goſier, y retrouva la langue qui s'y étoit retirée avec toutes ſes dépendances; & il faut que cela arrive le plus ordinairement, puiſque c'eſt une opinion commune parmi les Chaſſeurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue: peut-être en eſt-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention *(p)*, & de cet oiſeau du Breſil dont parle Scaliger *(q)*, lequel paſſoit auſſi pour n'avoir point de langue, ſans doute ſur le rapport de quelques Voyageurs crédules, ou de Chaſſeurs peu attentifs, qui ne voient preſque jamais les animaux que morts ou mourans, & ſur-tout, parce qu'aucun Obſervateur ne leur avoit regardé dans le goſier.

L'autre eſpèce de tetrao, dont Pline parle au même endroit, eſt beaucoup plus grande, puiſqu'elle ſurpaſſe l'outarde & même le vautour dont elle a le plumage, & qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reſte c'eſt un oiſeau ſi peſant qu'il ſe laiſſe quelquefois prendre à la main *(r)*. Belon prétend que cette eſpèce de *tetrao* n'eſt point connue des Modernes, qui, ſelon lui, n'ont

(o) Friſch, *diſtribution méthodique des Oiſeaux, &c. fig. CVIII.*

(p) Plin. *lib. X, cap. III.*

(q) J. C. Scaliger, *in Cardanum, Exercit. 228.*

(r) Cela eſt vrai à la lettre du petit tetras, comme on le verra dans l'article ſuivant.

jamais vu de tetras ou coqs de bruyère plus grands, ni même auſſi grands que l'outarde : d'ailleurs on pourroit douter que l'oiſeau déſigné dans ce paſſage de Pline, par les noms d'*otis* & d'*avis-tarda*, fût notre outarde dont la chair eſt d'un fort bon goût ; au lieu que l'*avis-tarda* de Pline étoit un mauvais manger : *damnatas in cibis ;* mais on ne doit pas conclure pour cela avec Belon, que le grand *tetras* n'eſt autre choſe que l'*avis-tarda*, puiſque Pline dans ce même paſſage nomme le *tetras* & l'*avis-tarda*, & qu'il les compare comme des oiſeaux d'eſpèces différentes.

Pour moi, après avoir tout bien peſé, j'aimerois mieux dire, 1.° que le premier tetrao dont parle Pline, eſt le tetras de la petite eſpèce, à qui tout ce qu'il dit en cet endroit eſt encore plus applicable qu'au grand :

2.° Que ſon grand tetrao eſt notre grand tetras, & qu'il n'en exagère pas la groſſeur en diſant qu'il ſurpaſſe l'outarde ; car j'ai peſé moi-même une grande outarde qui avoit trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à celle des ongles, ſix pieds & demi de vol, & qui s'eſt trouvée du poids de douze livres ; or l'on ſait & l'on verra bientôt que parmi les tetras de la grande eſpèce, il y en a qui pèſent davantage.

Le tetras ou grand coq de bruyère a près de quatre pieds de vol ; ſon poids eſt communément de douze à quinze livres ; Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui peſoit vingt-trois livres, mais ce ſont des livres de Bologne, qui ſont ſeulement de dix onces ; en

ſorte que les vingt-trois ne ſont pas quinze livres de ſeize onces. Le coq noir des montagnes de Moſcovie décrit par Albin, & qui n'eſt autre choſe qu'un tetras de la grande eſpèce, peſoit dix livres ſans plumes & tout vidé; & le même Auteur dit que les *lieures* de Norvège, qui ſont de vrais tetras, ſont de la grandeur d'une outarde *(ſ)*.

Cet oiſeau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort & tranchant *(t)*, la langue pointue, & dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds ſont auſſi très-forts & garnis de plumes par-devant; le jabot eſt exceſſivement grand; mais du reſte fait, ainſi que le géſier, à peu près comme dans le coq domeſtique *(u)*: la peau du géſier eſt veloutée à l'endroit de l'adhéren c des muſcles.

Le tetras vit de feuilles ou de ſommités de ſapin, de genevrier, de cèdre *(x)*, de ſaule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de mirtille, de ronce,

(ſ) Albin, *tome I, page 21*.

(t) Nota. Je ne ſais ce que veut dire Longolius, en avançant que cet oiſeau a des veſtiges de barbillons. *Voyez* Geſner, *page 487;* y auroit-il parmi les grands tetras, une race ou une eſpèce qui auroit des barbillons, comme cela a lieu à l'égard des petits tetras; ou bien Longolius ne veut-il parler que d'une certaine diſpoſition de plumes, repréſentant imparfaitement des barbillons, comme il a fait à l'article de la Gélinotte! *Voyez* Geſner, *de Avibus*, pag. 229.

(u) Belon, Nature des Oiſeaux, *page 251*.

(x) Ibidem.

de

de chardon, de pomme de pin, des feuilles & des fleurs du blé sarrasin, de la gesse, du mille-feuille, du pissenlit, du tresle, de la vesse & de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres; car lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, & il se contente des feuilles; il mange aussi, sur-tout la première année, des mûres sauvages, de la faine, des œufs de fourmis, &c. On a remarqué au contraire que plusieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiseau, entr'autres la livêche, l'éclaire, l'hieble, l'extramoine, le muguet, le froment, l'ortie, &c. *(y)*.

On a observé dans le gésier des tetras que l'on a ouverts, de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire, preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles & des fleurs qu'ils prennent sur les arbres; mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre, leur chair qui est excellente, contracte un mauvais goût; & suivant la remarque de Pline, elle ne conserve pas long-temps sa bonne qualité, dans les cages & les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité *(z)*.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille &

(y) Journal Économique. *Mai 1765.*

(z) In aviariis saporem perdunt. Plin. lib. X, cap. XXII.

par le plumage, étant plus petite & moins noire; au reste elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs, ce qui n'est point l'ordinaire dans les oiseaux, ni même dans les autres animaux, comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes, & selon Willulghby : C'est faute d'avoir connu cette exception, que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tetras sous le nom de *grygallus major (a)*, formé de l'allemand *grugel-hahn;* de même qu'il a fait aussi une espèce de la femelle du petit tetras, à laquelle il a donné le nom de *grygallus minor (b);* cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces, qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, & s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées *(c):* d'un autre côté, Schwenckfeld qui étoit à portée des montagnes, &

(a) Nota. Gesner trouve que le nom de grand francolin des Alpes, conviendroit assez au *grygallus major*, vu qu'il ne diffère du francolin que par sa taille, étant trois fois plus gros, *page 495.*

(b) Nota. En effet, Gesner dit positivement que parmi tous les animaux, il n'est pas une seule espèce où les mâles ne l'emportent sur la femelle par la beauté des couleurs; à quoi Aldrovande oppose avec beaucoup de raison, l'exemple des oiseaux de proie, & sur-tout des éperviers & des faucons, parmi lesquels les femelles non-seulement ont le plumage plus beau que les mâles; mais encore surpassent ceux-ci en force & en grosseur, comme il a été remarqué ci-dessus, dans l'histoire de ces Oiseaux. *Voyez* Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 72.

(c) Gesner, *de Avibus*, lib. III, pag. 493.

qui avoit examiné ſouvent & avec beaucoup d'attention le *grygallus*, aſſure que c'eſt la femelle du tetras *(d)*; mais il faut avouer que dans cette eſpèce, & peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du plumage ſont ſujettes à de grandes variétés, ſelon le ſexe, l'âge, le climat & diverſes autres circonſtances: celui que nous avons fait deſſiner eſt un peu huppé. M. Briſſon ne parle point de huppe dans ſa deſcription; & des deux figures données par Aldrovande, l'une eſt huppée & l'autre ne l'eſt point. Quelques-uns prétendent que le tetras lorſqu'il eſt jeune, a beaucoup de blanc dans ſon plumage *(e)*, & que ce blanc ſe perd à meſure qu'il vieillit, au point que c'eſt un moyen de connoître l'âge de l'oiſeau *(f)*; il ſemble même que le nombre des pennes de la queue ne ſoit pas toujours égal; car Linnæus le fixe à dix-huit dans ſa *Fauna Suecica*, & M. Briſſon à ſeize dans ſon *Ornithologie;* & ce qu'il y a de plus ſingulier, Schwenckfeld qui avoit vu & examiné beaucoup de ces oiſeaux, prétend que ſoit dans la grande, ſoit dans la petite eſpèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue, & les mâles douze ſeulement; d'où il ſuit que toute méthode qui prendra pour caractères ſpécifiques des différences auſſi variables que le

(d) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 371.

(e) Le blanc qui eſt dans la queue, forme avec celui des ailes & du dos lorſque l'oiſeau fait la roue, un cercle de cette couleur. Journal Économique. *Avril 1753*.

(f) Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 371.

ſont les couleurs des plumes & même leur nombre; ſera ſujette au grand inconvénient de multiplier les eſpèces; je veux dire les eſpèces nominales, ou plutôt les nouvelles phraſes, de ſurcharger la mémoire des commençans, de leur donner de fauſſes idées des choſes; & par conſéquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'eſt pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tetras mâle étant perché ſur un arbre jette ſa ſemence par le bec, que ſes femelles qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avaler, la rejeter enſuite, & que leurs œufs ſoient ainſi fécondés; il n'eſt pas plus vrai que de la partie de cette ſemence qui n'eſt point recueillie par les poules, il ſe forme des ſerpens, des pierres précieuſes, des eſpèces de perles; il eſt humiliant pour l'eſprit humain qu'il ſe préſente de pareilles erreurs à réfuter. Le tetras s'accouple comme les autres oiſeaux; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignoroit pas que le coq couvroit enſuite ſes poules, & que celles qu'il n'avoit point couvertes pondoient des œufs inféconds: il ſavoit cela, & n'en perſiſta pas moins dans ſon opinion; il diſoit pour la défendre que cet accouplement n'étoit qu'un jeu, un badinage, qui mettoit bien le ſceau à la fécondation, mais qui ne l'opéroit point, vu qu'elle étoit l'effet immédiat de la déglutition de la ſemence.... En vérité c'eſt s'arrêter trop long-temps ſur de telles abſurdités.

Les tetras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, & continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq pendant sa chaleur se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas; on le voit alors soir & matin, se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, sans doute par le redressement de ses plumes, & prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues: il a un cri particulier pour appeler ses femelles qui lui répondent & accourent sous l'arbre où il se tient, & d'où il descend bientôt pour les cocher & les féconder; c'est probablement à cause de ce cri singulier qui est très-fort & se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant*: ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre & perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aiguise; cette voix cesse, & recommence alternativement, & après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première *(g)*.

Le tetras qui, dans tout autre temps est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il

(g) Journal Économique. *Avril 1753*.

eſt en amour, & ſur-tout tandis qu'il fait entendre ſon cri de rappel; il eſt alors ſi étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou ſi l'on veut tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fuſil ne le déterminent à prendre ſa volée; il ſemble qu'il ne voie ni n'entende, & qu'il ſoit dans une eſpèce d'extaſe *(h)*; c'eſt pour cela que l'on dit communément, & que l'on a même écrit que le tetras eſt alors ſourd & aveugle; cependant il ne l'eſt guère que comme le ſont en pareille circonſtance, preſque tous les animaux ſans en excepter l'homme: tous éprouvent plus ou moins cette extaſe d'amour, mais apparemment qu'elle eſt plus marquée dans le tetras; car en Allemagne on donne le nom d'*auer-hahn*, aux amoureux qui paroiſſent avoir oublié tout autre ſoin, pour s'occuper uniquement de l'objet de leur paſſion *(i)*, & même à toute perſonne qui montre une inſenſibilité ſtupide pour ſes plus grands intérêts.

On juge bien que c'eſt cette ſaiſon où les tetras ſont en amour, que l'on choiſit pour leur donner la chaſſe ou pour leur tendre des piéges. Je donnerai en parlant de la petite eſpèce à queue fourchue quelques détails ſur cette chaſſe, ſur-tout ceux qui ſeront les plus propres à faire connoître les mœurs & le naturel

(h) *In tantum aucta ut in terrâ quoque immobilis prehendatur. Nota.* Ce que Pline attribue ici à la groſſeur du tetras, n'eſt peut-être qu'un effet de ſa chaleur & de l'eſpèce d'ivreſſe qui l'accompagne.

(i) J. L. Friſch, ſur les Oiſeaux; diſcours relatif à la *figure* CVII.

de ces oiſeaux: je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriſer la multiplication de l'eſpèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne ſouffrent point d'autres coqs ſur leurs plaiſirs, & cela dans une étendue de terrein aſſez conſidérable; en ſorte que ne pouvant ſuffire à toutes les poules de leur diſtrict, pluſieurs d'entr'elles ſont privées de mâles & ne produiſent que des œufs inféconds.

Quelques Oiſeleurs prétendent qu'avant de s'accoupler, ces animaux ſe préparent une place bien nette & bien unie *(k)*, & je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places; mais je doute fort que les tetras aient eu la prévoyance de les préparer; il eſt bien plus ſimple de penſer que ces places ſont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ſes poules, leſquels endroits doivent être au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reſte du terrein.

La femelle du tetras pond ordinairement cinq ou ſix œufs au moins, & huit ou neuf au plus; Schwenckfeld prétend que la première ponte eſt de huit, & les ſuivantes de douze, quatorze & juſqu'à ſeize *(l)*: ces œufs ſont blancs, marquetés de jaune; & ſelon le

(k) Geſner, *de Avibus*, pag. 492.

(l) Aviarium Sileſiæ, pag. 372. *Nota.* Cette gradation eſt conforme à l'obſervation d'Ariſtote: *ex primo coitu aves ova edunt pauciora.* Hiſt. Animal. *lib. V, cap. XIV.* Il me paroît ſeulement que le nombre des œufs eſt trop grand.

même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires: elle les dépoſe ſur la mouſſe en un lieu ſec, où elle les couve ſeule & ſans être aidée par le mâle *(m)*; lorſqu'elle eſt obligée de les quitter, pour aller chercher ſa nourriture, elle les cache ſous les feuilles avec grand ſoin; & quoiqu'elle ſoit d'un naturel très-ſauvage, ſi on l'approche tandis qu'elle eſt ſur ſes œufs, elle reſte & ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occaſion ſur la crainte du danger.

Dès que les petits ſont éclos, ils ſe mettent à courir avec beaucoup de légèreté; ils courent même avant qu'ils ſoient tout-à-fait éclos, puiſqu'on en voit qui vont & viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps: la mère les conduit avec beaucoup de ſollicitude & d'affection; elle les promène dans les bois où ils ſe nourriſſent d'œufs de fourmis, de mûres ſauvages, &c. La famille demeure unie tout le reſte de l'année, & juſqu'à ce que la ſaiſon de l'amour leur donnant de nouveaux beſoins & de nouveaux intérêts, les diſperſe, & ſur-tout les mâles qui aiment à vivre ſéparément; car, comme nous l'avons vu, ils ne ſe ſouffrent pas les uns les autres, & ils ne vivent guère avec leurs femelles, que lorſque le beſoin les leur rend néceſſaires.

(m) Nota. Je crois avoir lû quelque part, qu'elle couvoit pendant environ vingt-huit jours, ce qui eſt aſſez probable, vu la groſſeur de l'oiſeau.

Les



LE TETRAS ou LE GRAND COQ DE BRUYÈRE.

Les tetras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes; mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés; car dans les pays très-froids, comme à la baie d'Hudson, ils préfèrent la plaine & les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes *(n)*. Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suisse, de Westphalie, de Souabe, de Moscovie, d'Écosse, sur celles de Grèce & d'Italie, en Norwège & même au nord de l'Amérique; on croit que la race s'en est perdue en Irlande *(o)*, où elle existoit autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, soit qu'ils choisissent pour les attaquer le temps où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre, soit que trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chasse par préférence.

(n) Histoire générale des Voyages, *tome XIV, page 663.*

(o) Zoologie Britannique, *page 84.*



LE PETIT TETRAS

OU

*COQ DE BRUYÈRE À QUEUE FOURCHUE**.

Planche VI de ce volume.

VOICI encore un coq & un faiſan, qui n'eſt ni coq ni faiſan ; on l'a appelé *petit coq ſauvage, coq de bruyère, coq de bouleau,* &c. *faiſan noir, faiſan de montagne;* on lui a même donné le nom de *perdrix, de gélinotte;* mais dans le vrai c'eſt le petit tetras, c'eſt le premier *tetrao* de Pline, c'eſt le *tetrao* ou *l'urogallus-minor* de la plupart des Modernes: quelques Naturaliſtes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poëte Nemeſianus; mais c'eſt ſans doute faute d'avoir remarqué que la groſſeur de ce *tetrax* eſt, ſelon Nemeſianus même, égale à celle de l'oie & de la grue *(a);* au lieu que ſelon Geſner, Schwenckfeld, Aldrovande & quelques autres Obſervateurs qui ont vu par eux-mêmes, le petit tetras n'eſt guère plus gros qu'un coq ordinaire ; mais ſeulement d'une forme un peu plus alongée, & que ſa femelle, ſelon M. Ray, n'eſt pas

* *Voyez* les planches enluminées, *n.° 172*, le mâle; & *n.° 173*, la femelle.

(a) Tarpeiæ eſt cuſtos Arcis non corpore major
Nec qui te volucres docuit, Palamede, figuras.
Vide M. *Aurelii Olympii Nemeſiani, fragmenta de Aucupio.*

tout-à-fait aussi grosse que notre poule commune.

Turner, en parlant de sa poule moresque, ainsi appelée, dit-il, non pas à cause de son plumage qui ressemble à celui de la perdrix; mais à cause de la couleur du mâle qui est noir, lui donne une crête rouge & charnue, & deux espèces de barbillons de même substance & de même couleur *(b)*; en quoi Willulghby prétend qu'il se trompe; mais cela est d'autant plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays *(apud nos est)*, & qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre: or en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête & sur ces barbillons, & d'autre part, considérant qu'il ne dit point que sa poule moresque ait la queue fourchue, je serois porté à la regarder comme une autre espèce, ou si l'on veut, comme une autre race de petit tetras, semblable à la première par la grosseur, par le différent plumage du mâle & de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, &c. mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus & par sa queue non fourchue; & ce qui me confirme dans cette idée, c'est que je trouve dans Gesner un oiseau sous le nom de *gallus sylvestris (c)*, lequel a aussi des barbillons & la queue non fourchue, du reste fort ressemblant au petit tetras; en sorte qu'on peut & qu'on doit, ce me semble, le regarder comme un

(b) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 477.

(c) Ibidem.

individu de la même eſpèce que la poule moreſque de Turner, d'autant plus que dans cette eſpèce le mâle porte en Écoſſe (d'où l'on avoit envoyé à Geſner la figure de l'oiſeau), le nom de *coq noir,* & la femelle celui de *poule griſe,* ce qui indique préciſément la différence de plumage, qui dans les eſpèces de tetras ſe trouve entre les deux ſexes.

Le petit tetras dont il s'agit ici, n'eſt petit que parce qu'on le compare avec le grand tetras; il pèſe trois à quatre livres, & il eſt encore après celui-là, le plus grand de tous les oiſeaux qu'on appelle *coqs de bois (d).*

Il a beaucoup de choſes communes avec le grand tetras, ſourcils rouges, pieds pattus & ſans éperons; doigts dentelés, tache blanche à l'aile, &c. mais il en diffère par deux caractères très-apparens; il eſt beaucoup moins gros, & il a la queue fourchue, non-ſeulement parce que les pennes ou grandes plumes du milieu ſont plus courtes que les extérieures; mais encore parce que celles-ci ſe recourbent en dehors: de plus, le mâle de cette petite eſpèce a plus de noir, & un noir plus décidé que le mâle de la grande eſpèce, & il a de plus grands ſourcils; j'appelle ainſi cette peau rouge & glanduleuſe qu'il a au-deſſus des yeux; mais la grandeur de ces ſourcils eſt ſujette à quelque variation dans les mêmes individus en différens temps, comme nous le verrons plus bas.

(d) Geſner, *de Avibus,* pag. 493.

La femelle eſt une fois plus petite que le mâle *(e)*, elle a la queue moins fourchue, & les couleurs de ſon plumage ſont ſi différentes, que Geſner s'eſt cru en droit d'en former une eſpèce ſéparée qu'il a déſignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-deſſus dans l'hiſtoire du grand tetras: au reſte, cette différence de plumage entre les deux ſexes ne ſe décide qu'au bout d'un certain temps; les jeunes mâles ſont d'abord de la couleur de leur mère, & conſervent cette couleur juſqu'à la première automne: ſur la fin de cette ſaiſon & pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées juſqu'à ce qu'ils ſoient d'un noir-bleuâtre, & ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, ſans autres changemens que ceux que je vais indiquer; 1.° ils prennent plus de bleu à meſure qu'ils avancent en âge; 2.° à trois ans & non plus tôt, ils prennent une tache blanche ſous le bec; 3.° lorſqu'ils ſont très-vieux, il paroît une autre tache d'un noir varié ſous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes blanches *(f)*: Charleton & quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blanches à la queue que l'oiſeau eſt plus vieux; en ſorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches eſt un indice pour reconnoître ſon âge *(g)*.

Les Naturaliſtes qui ont compté aſſez unanimement

(e) Britiſch Zoology.

(f) Actes de Breſlaw. *Novembre 1725*.

(g) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82.

vingt-six pennes dans l'aile du petit tetras, ne s'accordent point entr'eux sur le nombre des pennes de la queue, & l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au sujet du grand tetras. Schwenckfeld qui donne dix-huit pennes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle. Willulghby, Albin, M. Brisson en assignent seize aux mâles comme aux femelles, les deux mâles que nous conservons au Cabinet du Roi en ont tous deux dix-huit; savoir, sept grandes de chaque côté, & quatre dans le milieu beaucoup plus courtes: ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes est sujet à varier réellement? ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'assurer auparavant s'il n'en manquoit aucune dans les sujets soumis à leur observation? au reste, le tetras a les ailes courtes, & par conséquent le vol pesant, & on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles & les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation & bordés de dentelures *(h)*,

(h) Nota. Unguis medii digiti ex parte interiore in aciem tenuatus, expression un peu louche de Willulghby; car si cela signifie que l'ongle du doigt du milieu est tranchant du côté intérieur, nous avons vérifié sur l'oiseau même, que le côté extérieur & le côté intérieur de cet ongle sont également tranchans; & de plus, cet ongle ne diffère que très-peu & même point du tout des autres par ce caractère tranchant; ainsi cette observation de Willulghby nous paroît mal fondée.

la chair blanche & de facile digestion, la langue molle un peu hérissée de petites pointes & non divisée; sous la langue une substance glanduleuse, dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue, le jabot très-grand, le tube intestinal long de cinquante-un pouces, & les appendices ou *cæcum* de vingt-quatre; ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures *(i)*.

La différence qui se trouve entre les femelles & les mâles, ne se borne pas à la superficie, elle pénètre jusqu'à l'organisation intérieure. Le docteur Waygand a observé que l'os du *sternum* dans les mâles étant regardé à la lumière, paroissoit semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles se croisant & recroisant en mille manières & dans toutes sortes de directions, formoient un réseau très-curieux & très-singulier; au lieu que dans les femelles le même os n'a que peu ou point de ces ramifications; il est aussi plus petit & d'une couleur blanchâtre *(k)*.

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, & se perche sur les arbres à peu près comme le faisan *(l)*: il mue en été, & il se cache alors dans des lieux fourrés ou dans des endroits marécageux *(m)*; il se nourrit

(i) Willulghby, *page 124.* Schwenckfeld, *page 375.*

(k) *Voyez* Actes de Breslaw, *mois de Novembre 1725.*

(l) Britisch Zoology.

(m) Actes de Breslaw, *loco citato.*

principalement de feuilles & de boutons de bouleau, & de baies de bruyère, d'où lui eſt venu ſon nom françois *coq de bruyère*, & ſon nom allemand *birck-han*, qui ſignifie coq de bouleau; il vit auſſi de chatons de coudrier, de blé & d'autres graines: l'automne il ſe rabat ſur les glands, les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille (*vitis idæa*), de fuſain ou bonnet de prêtre: enfin l'hiver il ſe réfugie dans les grands bois où il eſt réduit aux baies de genièvre, ou à chercher ſous la neige celles de l'*oxycoccum* ou *canneberge*, appelée vulgairement *couſſinet de marais* (*n*); quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver; car on prétend qu'en Norwège, il paſſe cette ſaiſon rigoureuſe ſous la neige, engourdi, ſans mouvement & ſans prendre aucune nourriture (*o*), comme font dans nos pays plus tempérés les chauves-ſouris, les loirs, les lérots, les muſcardins, les hériſſons

(*n*) *Voy.* Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 375.— Rzaczynski, *auctuarium Polon.* pag. 422. — Willulghby, *page 125.* — Britiſch Zoology, *pag. 85.*

(*o*) Linnæus, *Syſt. nat. edit. X*, pag. 159. — Geſner, *de Avibus*, pag. 495. *Nota.* Les Auteurs de la Zoologie Britannique, avoient remarqué que les perdrix blanches qui paſſent l'hiver dans la neige, avoient les pieds mieux garnis de plumes que les deux eſpèces de tetras qui ſavent ſe mettre à l'abri dans les forêts épaiſſes: mais ſi les tetras paſſent auſſi l'hiver ſous la neige, que devient cette belle cauſe finale, ou plutôt que deviennent tous les raiſonnemens de ce genre lorſqu'on les examine avec les yeux de la Philoſophie!

&

& les marmottes, & (si le fait est vrai), sans doute à peu près pour les mêmes causes *(p)*.

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre & de l'Écosse, dans les parties montueuses, en Norwège & dans les provinces septentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes Suisses, dans le Bugey où ils s'appellent *grianots*, selon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, & sur-tout en Volhinie & dans l'Ukraine, qui comprend les Palatinats de Kiovie & de Braslaw, où un noble Polonois en prit un jour cent trente paires d'un seul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kusmince *(q)*. Nous verrons plus bas la manière dont la chasse du tetras se fait en Courlande: ces oiseaux ne s'accoutument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domesticité; presque tous ceux que M. le maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans sa

(p) *Voyez* l'Histoire naturelle, générale & particulière, *tome VIII, page 159*, où j'indique la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux. Celui du tetras pendant l'hiver, me rappelle ce que l'on trouve dans le livre *de Mirabilibus*, attribué à Aristote, au sujet de certains oiseaux du royaume de Pont, qui étoient en hiver dans un tel état de torpeur, qu'on pouvoit les plumer, les dresser & même les mettre à la broche sans qu'ils le sentissent, & qu'on ne pouvoit les réveiller qu'en les faisant rôtir; en retranchant de ce fait ce qu'on y a ajouté de ridicule pour le rendre merveilleux, il se réduit à un engourdissement semblable à celui des tetras & des marmottes, qui suspend toutes les fonctions des sens externes, & ne cesse que par l'action de la chaleur.

(q) *Auctuarium*. Polon. *pag. 422*.

ménagerie de Chambor, y ſont morts de langueur &
ſans ſe perpétuer *(r)*.

Le tetras entre en amour dans le temps où les saule
commencent à pouſſer, c'eſt-à-dire, ſur la fin d
l'hiver, ce que les Chaſſeurs ſavent bien reconnoître
la liquidité de ſes excrémens *(ſ)*; c'eſt alors qu'o
voit chaque jour les mâles ſe raſſembler dès le matin a
nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tra
quille, environné de marais, couvert de bruyère, &
qu'ils ont choiſi pour le lieu de leur rendez-vo
habituel, là ils s'attaquent, ils s'entrebattent avec furet
juſqu'à ce que les plus foibles aient été mis en fuit
après quoi les vainqueurs ſe promènent ſur un tron
d'arbre, ou ſur l'endroit le plus élevé du terrein, l'o
en feu, les ſourcils gonflés, les plumes hériſſées,
queue étalée en éventail, faiſant la roue, battant d
ailes, bondiſſant aſſez fréquemment *(t)*, & rappela
les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mill
ſon cri naturel par lequel il ſemble articuler le m
allemand *frau* *(u)*, monte de tierce dans cette circon
tance, & il y joint un autre cri particulier, une eſpè
de roulement de goſier très-éclatant *(x)*; les femell

(r) *Voyez* Salerne, *Ornithologie*, page 137.

(ſ) Actes de Breſlaw. *Novembre 1725*.

(t) Friſch, *planche* CIX. — Britiſch Zoology, *pag.* 85.

(u) Ornithologie de Salerne, *loco citato*.

(x) Friſch, *ibidem*.

qui sont à portée répondent à la voix des mâles, par un cri qui leur est propre, elles se rassemblent autour d'eux, & reviennent très-exactement les jours suivans au même rendez-vous; selon le docteur Waygand, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il est plus spécialement affectionné *(y)*.

Lorsque les femelles sont fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais & un peu élevés; elles pondent par terre & sans se donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid, comme font tous les oiseaux pesans: elles pondent six ou sept œufs, selon les uns *(z)*, de douze à seize, selon les autres *(a)*; & de douze à vingt, selon quelques autres *(b)*; les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques & un peu plus longuets. M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le temps de l'incubation *(c)*. Schwenckfeld semble insinuer que le temps de leur ponte est dérangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les Chasseurs, & effrayés par les coups de fusil; & il attribue aux mêmes causes la perte qu'a fait l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils

(y) Actes de Breslaw. *Novembre 1725.*

(z) British Zoology, *pag. 85.*

(a) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 373.

(b) Actes de Breslaw, *ibidem.*

(c) Syst. nat. edit. X, *pag. 159.*

commencent déjà à battre des ailes & à s'essayer à voltiger; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor, & d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères: c'est alors qu'on les attire avec un appeau *(d)*, soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à coup de fusil; la mère prenant le son contrefait de cet appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt & le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, & elle amène à sa suite le reste de la couvée qu'elle livre ainsi à la merci des Chasseurs.

Quand les jeunes tetras sont un peu plus grands & qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière; mais alors jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai temps de cette chasse est l'arrière-saison, lorsque les arbres ont quitté leurs feuilles; dans ce temps les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins, au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (sur-tout quand il doit geler ou faire beau temps), tous les autres oiseaux de leur espèce, jeunes & vieux, mâles & femelles: lorsqu'ils sont rassemblés ils volent en troupes

(d) Cet appeau se fait avec un os de l'aile de l'autour, qu'on remplit en partie de cire, en ménageant des ouvertures propres à rendre le son demandé. *Voyez* Actes de Breslaw. *Novembre 1725.*

ſur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige ſur la terre, ils ſe répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du ſeigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre; & c'eſt alors que les oiſeaux de proie dreſſés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie & en Lithuanie, une autre manière de faire cette chaſſe; on ſe ſert d'un tetras empaillé, ou bien on fait un tetras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane*: on attache cette balvane au bout d'un bâton, & l'on fixe ce bâton ſur un bouleau, à portée du lieu que ces oiſeaux ont choiſi pour leur rendez-vous d'amour; car c'eſt le mois d'avril, c'eſt-à-dire, le temps où ils ſont en amour que l'on prend pour faire cette chaſſe; dès qu'ils aperçoivent la *balvane*, ils ſe raſſemblent autour d'elle, s'attaquent & ſe défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent & s'entrebattent réellement, & avec tant de fureur qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, & que le Chaſſeur qui eſt caché près de-là dans ſa hutte, peut aiſément les prendre, même ſans coup férir: ceux qu'il a pris ainſi, il les apprivoiſe dans l'eſpace de cinq ou ſix jours, au point de venir manger dans la main *(e)*: l'année ſuivante au

(e) Nota. Le naturel des petits tetras, diffère beaucoup en ce point de celui des grands tetras, qui loin de s'apprivoiſer, lorſqu'ils ſont pris, refuſent même de prendre de la nourriture, & s'étouffent quelquefois en avalant leur langue, comme on l'a vu dans leur hiſtoire.

printemps, on ſe ſert de ces oiſeaux apprivoiſés, au lieu de *balvanes*, pour attirer les tetras ſauvages qui viennent les attaquer, & ſe battent avec eux avec tant d'acharnement qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fuſil: ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous, ils y reſtent juſqu'au lever du ſoleil, après quoi ils s'envolent & ſe diſperſent dans les bois & les bruyères pour chercher leur nourriture; ſur les trois heures après midi ils reviennent au même lieu, & y reſtent juſqu'au ſoir aſſez tard: ils ſe raſſemblent ainſi tous les jours, ſur-tout lorſqu'il fait beau, tant que dure la ſaiſon de l'amour, c'eſt-à-dire, environ trois ou quatre ſemaines; mais lorſqu'il fait mauvais temps, ils ſont un peu plus retirés.

Les jeunes tetras ont auſſi leur aſſemblée particulière & leur rendez-vous ſéparé, où ils ſe raſſemblent par troupes de quarante ou cinquante, & où ils s'exercent à peu près comme les vieux; ſeulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée & le ſon en eſt plus coupé; ils paroiſſent auſſi ſauter avec moins de liberté: le temps de leur aſſemblée ne dure guère que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorſque la ſaiſon de l'amour eſt paſſée, comme ils s'aſſemblent moins régulièrement, il faut une nouvelle induſtrie pour les diriger du côté de la hutte du Tireur de ces balvanes. Pluſieurs Chaſſeurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte eſt le centre, & en ſe rapprochant inſenſiblement, &

faisant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tetras, & les poussent d'arbre en arbre du côté du Tireur qu'ils avertissent par des coups de voix, s'ils sont loin, ou par un coup de sifflet s'ils sont plus près: mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le Tireur a disposé toutes choses, d'après la connoissance des mœurs & des habitudes de ces oiseaux: les tetras, en volant d'un arbre sur un autre, choisissent d'un coup d'œil prompt & sûr, les branches assez fortes pour les porter, sans même en excepter les branches verticales qu'ils font plier par le poids de leur corps, & ramènent en se posant dessus à une situation à peu près horizontale; en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir, quelque mobiles qu'elles soient: lorsqu'ils sont posés, leur sûreté est leur premier soin; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, alongeant le cou, pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis; & lorsqu'ils se croient bien à l'abri des oiseaux de proie & des Chasseurs, ils se mettent à manger les boutons des arbres: d'après cela un Tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps, pour faire imiter aux balvanes les mouvemens & les oscillations du tetras sur sa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que lorsqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent; mais que par un temps calme, on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres; lorsque

les tetras pouſſés par les Chaſſeurs de la manière que j'ai dit, viennent droit à la hutte du Tireur, celui-ci peut juger, par une obſervation facile, s'ils s'y poſeront ou non à portée de lui; ſi leur vol eſt inégal, s'ils s'approchent & s'éloignent alternativement en battant des ailes, il peut compter que, ſinon toute la troupe, au moins quelques-uns, s'abattront près de lui; ſi au contraire, en prenant leur eſſor non loin de ſa hutte, ils partent d'un vol rapide & ſoutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant ſans s'arrêter.

Lorſque les tetras ſe ſont poſés à portée du Tireur, il en eſt averti par leurs cris réitérés juſqu'à trois fois ou même davantage; alors il ſe gardera bien de les tirer trop bruſquement; au contraire, il ſe tiendra immobile & ſans faire le moindre bruit dans ſa hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs obſervations & la reconnoiſſance du terrein; après quoi, lorſqu'ils ſe ſeront bien établis ſur leurs branches, & qu'ils commenceront à manger, il les tirera & les choiſira à ſon aiſe; mais quelque nombreuſe que ſoit la troupe, fût-elle de cinquante & même de cent, on ne peut guère eſpérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un ſeul coup; car ces oiſeaux ſe ſéparent en ſe perchant, & chacun choiſit ordinairement ſon arbre pour ſe poſer: les arbres iſolés ſont plus avantageux qu'une forêt pleine; & cette chaſſe eſt beaucoup plus facile lorſqu'ils ſe perchent que lorſqu'ils ſe tiennent à terre: cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelquefois

quelquefois les balvanes & la hutte, dans les champs qui ont porté la même année de l'avoine, du seigle, du blé sarrasin, où on couvre la hutte de paille, & on fait d'assez bonnes chasses, pourvu toutefois que le temps soit au beau; car le mauvais temps disperse ces oiseaux, les oblige à se cacher & en rend la chasse impossible; mais le premier beau jour qui succède, la rend d'autant plus facile, & un Tireur bien posté les rassemble aisément avec ses seuls appeaux, & sans qu'il soit besoin de Chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que lorsque ces oiseaux volent en troupe, ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté, & qui leur fait éviter tous les piéges des Chasseurs; en sorte qu'il est fort difficile, dans ce cas, de les pousser vers la balvane, & que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est chaque jour, depuis le soleil levant jusqu'à dix heures; & l'après-midi, depuis une heure jusqu'à quatre: mais en automne, lorsque le temps est calme & couvert, la chasse dure toute la journée sans interruption, parce que dans ce cas les tetras ne changent guère de lieu: on peut les chasser de cette manière, c'est-à-dire, en les poussant d'arbre en arbre jusqu'aux environs du solstice d'hiver; mais après ce temps ils deviennent plus sauvages, plus défians, plus rusés; ils changent même leur demeure

accoutumée, à moins qu'ils n'y ſoient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que lorſque les tetras ſe poſent ſur la cime des arbres & ſur leurs nouvelles pouſſes, c'eſt ſigne de beau temps; mais que lorſqu'on les voit ſe rabattre ſur les branches inférieures & s'y tapir, c'eſt un ſigne de mauvais temps: je ne ferois pas mention de ces remarques des Chaſſeurs, ſi elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiſeaux, qui, ſelon ce que nous avons vu ci-deſſus, paroiſſent fort ſuſceptibles des influences du beau & du mauvais temps, & dont la grande ſenſibilité à cet égard, pourroit être ſuppoſée ſans bleſſer la vraiſemblance, au degré néceſſaire pour leur faire preſſentir la température du lendemain.

Dans les temps de grande pluie, ils ſe retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri; & comme ils ſont alors fort peſans & qu'ils volent difficilement, on peut les chaſſer avec des chiens courans, qui les forcent ſouvent & les prennent même à la courſe *(f)*.

Dans d'autres pays on prend les tetras au lacet, ſelon Aldrovande *(g)*; on les prend auſſi au filet,

(f) Actes de Breſlaw, Novembre 1725, *page 527 & ſuivantes; & page 538 & ſuivantes. Nota.* Cette peſanteur des tetras a été remarquée par Pline; il eſt vrai qu'il paroît l'attribuer à la grande eſpèce, & je ne doute pas qu'elle ne lui convienne auſſi-bien qu'à la petite.

(g) Aldrov. *de Avibus*, tom. II, pag. 69.



deli. Elis haussard Sculp.

LE PETIT TETRAS.

comme nous l'avons vu ci-dessus; mais il seroit curieux de savoir quelle étoit la forme, l'étendue & la disposition de ce filet, sous lequel le noble Polonois dont parle Rzaczynski, en prit un jour deux cents soixante à la fois.

LE PETIT TETRAS
À QUEUE PLEINE, &c.

J'AI exposé à l'article précédent, les raisons que j'avois de faire de ce petit tetras une espèce ou plutôt une race séparée: Gesner en parle sous le nom de *coq de bois (gallus sylvestris) (a)*, comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges, & une queue pleine & non fourchue; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écosse, & la femelle *poule grise (greyhen).* Il est vrai que cet Auteur prévenu de l'idée que le mâle & la femelle ne devoient pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le greyhen par *gallina fusca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de son mieux la couleur des plumages; & qu'ensuite il se prévaut de sa version infidèle pour établir que cette espèce est toute autre que celle de la poule moresque de Turner *(b)*, par la raison que le plumage de cette

(a) Gesner, *de Avibus*, pag. 477.
(b) Idem, loco citato.

poule moresque diffère tellement de celui du mâle, qu'une personne peu au fait pourroit s'y méprendre, & regarder ce mâle & cette femelle comme appartenans à deux espèces différentes. En effet, le mâle est presque tout noir, & la femelle de la même couleur à peu près que la perdrix grise; mais au fond c'est un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de cette espèce avec celle du coq noir d'Écosse, car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se ressemblent dans tout le reste. Pour moi, la seule différence que j'y trouve, c'est que le coq noir d'Écosse a de petites taches rouges sur la poitrine, les ailes & les cuisses; mais nous avons vu dans l'histoire du petit tetras à queue fourchue, que dans les six premiers mois les jeunes mâles qui doivent devenir tout noirs dans la suite, ont le plumage de leurs mères, c'est-à-dire, de la femelle; & il pourroit se faire que les petites taches rouges dont parle Gesner, ne fussent qu'un reste de cette première livrée avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur & sans mélange.

Je ne sais pourquoi M. Brisson confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus *(c)*, puisqu'un des caractères de ce *tetrao*, nommé en Suédois *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue; & que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tetras

(c) Linnæus, *Fauna Suecica*, n.° 167.

dont il s'agit ici a la queue pleine, selon la figure donnée par Gesner; & que selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Brisson confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tetras à queue fourchue, puisqu'indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement, que son tetras pointillé de blanc est plus rare, plus sauvage, & qu'il a un cri tout autre, ce qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

Il me paroîtroit plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petit tetras, dont l'une caractérisée par la queue pleine & les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Écosse & la poule moresque de Turner; & l'autre ayant pour attributs ses petites taches blanches sur la poitrine, & son cri différent, seroit formée du *racklehane* des Suédois.

Ainsi l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tetras ou coqs de bruyère; 1.° le grand tetras ou grand coq de Bruyère; 2.° le petit tetras ou coq de bruyère à queue fourchue; 3.° le *racklan* ou *racklehane* de Suède, indiqué par M. Linnæus; 4.° la poule moresque de Turner ou coq noir d'Écosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec, & la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes originaires & natu-

relles aux climats du Nord, & habitent également dans les forêts de pins & de bouleaux; il n'y a que la troisième, c'est-à-dire le *rackkelhane* de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tetras, si M. Linnæus n'assuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

LE PETIT TETRAS
À PLUMAGE VARIABLE.

Les grands tetras sont communs en Lapponie, surtout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent, ou bien l'excessive multiplication de l'espèce les oblige de quitter les forêts de la Suède & de la Scandinavie, pour se réfugier vers le Nord *(a)*: cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tetras blancs; les couleurs de leur plumage sont par leur fixité & leur consistance, à l'épreuve de la rigueur du froid; il en est de même des petits tetras noirs, qui sont aussi communs en Courlande & dans le nord de la Pologne, que les grands le sont en Lapponie; mais le docteur Weigandt *(b)*, le jésuite Rzaczynski *(c)* & M. Klein *(d)*, assurent qu'il y a en Courlande une

(a) Klein, *Hist. Avium*, pag. 173.

(b) Weigandt, *Actes de Breslaw*, mois de Novembre, année 1725.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium, Hist. nat. Poloniæ*, pag. 422.

(d) Klein, *Hist. Avium prodromus*, pag. 173.

autre espèce de petit tetras, qu'ils appellent *tetras blancs,* quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, & dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun-rougeâtre, selon le docteur Weigandt *(e);* & d'un gris-bleuâtre, selon Rzaczynski *(f):* ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles; en sorte que dans tous les temps les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs: ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tetras, & ils se plaisent, sur-tout dans les taillis épais & les bruyères, où ils ont coutume de choisir chaque année un certain espace de terrein, où ils s'assemblent ordinairement, s'ils ont été dispersés par les Chasseurs, ou par l'oiseau de proie, ou par un orage; c'est-là qu'ils se réunissent bientôt après, en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse, il faut la première fois qu'on les fait partir, remarquer soigneusement la remise; car ce sera à coup sûr le lieu de leur rendez-vous de l'année, & ils ne partiront pas si facilement une seconde fois, sur-tout s'ils aperçoivent les Chasseurs, au contraire, ils se tapiront contre terre, & se cacheront de leur mieux; mais c'est alors qu'il est facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tetras noirs, non-seulement par la couleur, & par l'uniformité de plumage du mâle & de la femelle; mais encore par leurs habitudes, puisqu'ils ne se perchent point; ils diffèrent

(e) Weigandt, *loco citato.*

(f) Rzaczynski, *loco citato.*

aussi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils se tiennent non sur les hautes montagnes, mais dans les bois & les bruyères; d'ailleurs, on ne dit point qu'ils aient les pieds velus jusque sous les doigts, comme les lagopèdes; & j'avoue que je les aurois rangé plus volontiers parmi les francolins ou attagas, que parmi les tetras, si je n'avois cru devoir soumettre mes conjectures à l'autorité de trois Écrivains instruits, & parlant d'un oiseau de leur pays.



LA GÉLINOTTE.

* LA GÉLINOTTE (a).

Planche VII de ce volume.

Nous avons vu ci-dessus, que dans toutes les espèces de tetras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs Naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld *(b)*, & d'après lui Rzaczynski *(c)*, est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant dans une seule & même espèce, la Gélinotte ou poule des coudriers, & le Francolin, ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée & mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch est tombé dans une méprise de même genre, en ne faisant qu'un seul oiseau de l'*attagen* & de l'*hasel-huhn*, qui est la poule des coudriers

* *Voyez les planches enluminées, n.° 474*, le mâle; *& 475*, la femelle.

(a) Gélinotte. En Latin, *Gallina corylorum, Gallina silvatica;* & de même en vieux François, *Gélinotte des bois;* en Allemand, *Hasel hun, Hasel-henne;* en Anglois, *Hasel-hen;* en Suédois, *Hierpe;* en Polonois, *Jarzabek.* — *Gallina corylorum seu Bonosa Alberto dicta.* Gesner, *Avi.* pag. 228. — La Gélinotte. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 191.

(b) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 279.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 366.

ou gélinotte, & en ne donnant ſous cette double dénomination que l'hiſtoire de la gélinotte, tirée preſque mot à mot de Geſner, erreur dont il auroit dû, ce me ſemble, être préſervé par une autre qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton *(d)*, le petit tetras avec la gélinotte, laquelle n'eſt autre que cette même poule des coudriers : à l'égard du francolin, nous verrons à ſon article à quelle autre eſpèce il pourroit ſe rapporter beaucoup plus naturellement.

Tout ce que dit Varron de ſa poule ruſtique ou ſauvage *(e)*, convient très-bien à la gélinotte, & Belon ne doute pas que ce ne ſoit la même eſpèce *(f)*; c'étoit, ſelon Varron, un oiſeau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiſer, & qui ne pondoit preſque jamais dans l'état de captivité; & c'eſt ce que Belon & Schwenckfeld diſent de la gélinotte : le premier donne en deux mots une idée fort juſte de cet oiſeau, & plus complette qu'on ne pourroit faire par la deſcription la plus détaillée. « Qui ſe feindra, dit-il, voir quelque eſpèce de perdrix métive entre « la rouge & la griſe, & tenir je ne ſais quoi des « plumes du faiſan, aura la perſpective de la gélinotte de bois *(g)* ».

(d) Charleton, *Exercitationes*, pag. 82, n.° 7.
(e) Varron, *de Re Ruſtica*, lib. III, cap. IX.
(f) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 253.
(g) *Idem, ibidem.*

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge, & par ses flammes ou sourcils qui sont d'un rouge beaucoup plus vif : la grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle; ils ont environ vingt-un pouces d'envergure, les ailes courtes, & par conséquent le vol pesant, & ce n'est qu'avec beaucoup d'effort & de bruit qu'ils prennent leur volée; en récompense ils courent très-vîte *(h)*. Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, & seize à la queue, Schwenckfeld dit quinze *(i)*; mais c'est une erreur d'autant plus grossière, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des pennes de la queue impair; celle de la gélinotte est traversée vers son extrémité par une large bande noirâtre, interrompue seulement par les deux pennes du milieu : je n'insiste sur cette circonstance que parce que, selon la remarque de Willulghby, dans la plupart des oiseaux, ces deux mêmes pennes du milieu n'observent point l'éloignement des pennes latérales, & sortent un peu plus haut ou un peu plus bas *(k)*; en sorte qu'ici la différente couleur de ces pennes, sembleroit dépendre de la différence de leur position: les gélinottes ont, comme les tetras, les sourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu tranchant,

(h) *Voyez* Gesner, *page 229.*
(i) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 278.
(k) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 3.

& les pieds garnis de plumes par-devant, mais ſeulement jusqu'au milieu du tarſe ; le ventricule ou géſier muſculeux ; le tube inteſtinal long de trente & quelques pouces ; les appendices ou *cæcum* de treize à quatorze, & ſillonnés par des cannelures *(l)* ; leur chair eſt blanche lorſqu'elle eſt cuite ; mais cependant plus au dedans qu'au dehors ; & ceux qui l'ont examinée de plus près, prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différens dans celle des outardes & des tetras ; quoi qu'il en ſoit, celle des gélinottes eſt exquiſe, & c'eſt de-là que lui vient, dit-on, ſon nom latin *bonaſa*, & ſon nom hongrois *tſchaſarmadar*, qui veut dire *oiſeau de Céſar*, comme ſi un ſi bon morceau devoit être réſervé excluſivement pour l'Empereur : c'eſt en effet un morceau fort eſtimé ; & Geſner remarque que c'eſt le ſeul qu'on ſe permettoit de faire reparoître deux fois ſur la table des Princes *(m)*.

Dans le royaume de Bohème, on en mange beaucoup au temps de Pâques, comme on mange de l'agneau en France, & l'on s'en envoie en préſent les uns aux autres *(n)*.

Leur nourriture, ſoit en été, ſoit en hiver, eſt à peu près la même que celle des tetras : on trouve en été dans leur ventricule des baies de ſorbier, de mirtille & de bruyère, des mûres de ronces, des graines de ſureau

(l) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 126.
(m) Geſner, *Ornithologia*, pag. 231.
(n) Schwenckfeld, *Aviarium*, pag. 279.

des Alpes, des siliques de *saltarella*, des chatons de bouleau & de coudrier, &c. & en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de genevrier & de quelques autres plantes toujours vertes *(o)*: on nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières avec du blé, de l'orge, d'autres grains; mais elles ont encore cela de commun avec les tetras, qu'elles ne survivent pas long-temps à la perte de leur liberté *(p)*, soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites & peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année, au printemps & en automne; mais elle réussit, sur-tout dans cette dernière saison: les Oiseleurs & même les Chasseurs les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, & ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'est une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces sortes d'animaux *(q)*. Autre remarque de Chasseurs; si l'on prend d'abord un mâle, la femelle qui le cherche constamment revient plusieurs fois, amenant d'autres mâles à sa suite; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première,

(o) Voyez Ray, *Sinopsis avium*, p. 55; Schwenckfeld, *page 278*; & Rzaczynski, *Auctuarium*, pag. 366.

(p) Gesner, Schwenckfeld, &c. *aux endroits cités.*

(q) Gesner, *page 230.*

le mâle s'attache tout de ſuite à une autre femelle & ne reparoît plus *(r)*: ce qu'il y a de plus certain, c'eſt que ſi on ſurprend un de ces oiſeaux mâle ou femelle, & qu'on le faſſe lever, c'eſt toujours avec grand bruit qu'il part, & ſon inſtinct le porte à ſe jeter dans un ſapin touffu, où il reſte immobile, avec une patience ſingulière, pendant tout le temps que le Chaſſeur le guette: ordinairement ces oiſeaux ne ſe poſent qu'au centre de l'arbre, c'eſt-à-dire, dans l'endroit où les branches ſortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a auſſi débité beaucoup de fables à ſon ſujet; & les plus abſurdes ſont celles qui ont rapport à la façon dont elle ſe perpétue. Encelius & quelques autres, ont avancé que ces oiſeaux s'accouploient par le bec, que les coqs eux-mêmes pondoient, lorſqu'ils étoient vieux, des œufs qui, étant couvés par des crapauds, produiſoient des baſilics ſauvages; de même que les œufs de nos coqs de baſſe-cours, couvés auſſi par des crapauds, produiſent, ſelon les mêmes Auteurs, des baſilics domeſtiques; & de peur qu'on ne doutât de ces baſilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu *(ſ)*; mais heureuſement il ne dit pas qu'il l'eût vu ſortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette eſpèce pondre cet œuf; & l'on ſait à quoi s'en

(r) Geſner, *Ornithologia,* pag. 230.

(ſ) Idem, ibidem.

tenir ſur ces prétendus œufs de coq : mais, comme les contes les plus ridicules ſont ſouvent fondés ſur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourroit ſe faire que des ignorans, toujours amis du merveilleux, ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même uſage qu'en font d'autres oiſeaux en pareil cas, & préluder au véritable accouplement par des baiſers de tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a dans l'Hiſtoire Naturelle beaucoup de faits de ce genre qui paroiſſent ridiculement abſurdes, & qui cependant renferment une vérité cachée ; il ne faut pour la dégager, que ſavoir diſtinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des Chaſſeurs, les gélinottes entrent en amour & ſe couplent dès les mois d'octobre & de novembre ; & il eſt vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une eſpèce de ſifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle ; les mâles arrivent à l'appeau en agitant les ailes d'une façon fort bruyante, & on les tire dès qu'ils ſe ſont poſés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiſeaux peſans, font leur nid à terre, & le cachent d'ordinaire ſous des coudriers ou ſous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, & même juſqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeons *(t)* ; elles les couvent pendant trois

(t) Schwenckfeld, *page 278*.

semaines, & n'amènent guère à bien que sept ou huit petits *(u)*, qui courent dès qu'ils sont éclos; comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou *à ailes courtes (x)*.

Dès que ces petits sont élevés, & qu'ils se trouvent en état de voler, les père & mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié, & ces petits s'assortissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asile où ils puissent former leur établissement *(y)*, pondre, couver & élever aussi des petits qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les gélinottes se plaisent dans les forêts où elles trouvent une nourriture convenable & leur sûreté contre les oiseaux de proie qu'elles redoutent extrêmement, & dont elles se garantissent en se perchant sur les basses branches *(z)*: quelques-uns ont dit qu'elles préféroient les forêts en montagnes; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux

(u) Léonard Frisch, *planche CXII*.

(x) M. de Bomare, qui d'ailleurs extrait & copie si fidèlement, dit que les gélinottes ne font que deux petits, l'un mâle & l'autre femelle. *Voyez le* Dictionnaire d'Histoire Naturelle, *à l'article* Gélinotte. Rien n'est moins vrai, ni même moins vraisemblable : cette erreur ne peut venir que de celle des Nomenclateurs peu instruits, qui ont confondu la gélinotte avec l'oiseau œnas d'Aristote (*vinago* de Gaza), quoique ce soient des espèces très-éloignées, l'œnas étant du genre des pigeons, & ne pondant en effet que deux œufs.

(y) Gesner, *Ornithologia*, pag. 23.

(z) *Idem*, *ibidem*, pag. 229—230.

environs



...e del. *L. Le Grand, Sculp.*

LA GÉLINOTE.

environs de Nuremberg: elles abondent aussi dans les bois qui sont aux pieds des Alpes, de l'Apennin & de la montagne des Géans en Silésie, en Pologne, &c. Autrefois elles étoient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appeloit pour cette raison l'*île aux gélinottes.*



LA GÉLINOTTE D'ÉCOSSE (a).

SI cet oiseau est le même que le *Gallus palustris* de Gesner, comme le croit M. Brisson, on peut assurer que la figure qu'en donne Gesner, n'est rien moins qu'exacte, puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds, & qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec; mais aussi ne seroit-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau ? Quoi qu'il en soit, ce *gallus palustris* ou *coq de marais*, est un excellent manger; & tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux, comme son nom de coq de marais le fait assez entendre *(b)*. Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* prétendent que la gélinotte d'Écosse de M. Brisson, n'est autre que le *ptarmigan* dans son habit d'été, & que son plumage devient presque tout blanc en hiver *(c)*; mais il faut donc qu'il perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, & le ptarmigan de la Zoologie Britannique en a jusqu'aux ongles : d'ailleurs ces deux animaux,

(a) Brisson, *tome I, page 199*, planche XXIII, figure 1.

(b) Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 23.

(c) Britisch Zoology, *pag. 86*.

tels qu'ils sont représentés dans la Zoologie & dans M. Brisson, ne se ressemblent ni par le port, ni par la physionomie, ni par la conformation totale : quoi qu'il en soit, la gélinotte d'Écosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre, & a la queue plus courte ; elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes, par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts, par la longueur du doigt du milieu, relativement aux deux latéraux, & par la brièveté du doigt de derrière ; elle en diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures, & sa queue sans ses deux plumes longues & étroites, qui sont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage ; les figures les représenteront plus exactement aux yeux que ma description ne pourroit les peindre à l'esprit : d'ailleurs, rien de plus incertain ici pour caractériser les espèces, que les couleurs du plumage, puisque ces couleurs varient considérablement d'une saison à l'autre dans le même individu.



* LE GANGA,

VULGAIREMENT

LA GÉLINOTTE DES PYRÉNÉES (a).

Planche VIII de ce volume.

QUOIQUE les noms ne ſoient pas les choſes, cependant il arrive ſi ſouvent, & ſur-tout en Hiſtoire Naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une erreur réelle, qu'on ne peut, ce me ſemble, apporter trop d'exactitude à appliquer toujours à chaque objet les noms qui lui ont été impoſés; & c'eſt par cette raiſon que nous nous ſommes fait une loi de rectifier, autant qu'il ſeroit en nous, la diſcordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Briſſon qui regarde la perdrix de Damas ou de Syrie de Belon *(b)*, comme étant de la même eſpèce que ſa gélinotte des Pyrénées, range parmi les noms donnés en différentes langues à cette eſpèce, le nom

* *Voyez les planches enluminées, n.° 105*, le mâle; *& n.° 106*, la femelle.

(a) Gélinotte des Pyrénées. En Eſpagne, *Ganga;* en Turquie, *Cata.* — Perdrix de Damas ou de Syrie. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 259; & Portraits d'Oiſeaux, *page 63, a.* — Petit Coq de Bruyère aux deux aiguilles à la queue. Edwards, *Glanures*, *planche CCXLIX*, avec une très-bonne figure coloriée.

(b) Briſſon, *tome I, page 195*. Genre V, Eſpèce 4.

grec Συεσπέρδιξ, & cite Belon, en quoi il se trompe doublement; car, 1.° Belon nous apprend lui-même que l'oiseau qu'il a nommé *perdrix de Damas*, est une espèce différente de celle que les Auteurs ont appelée *syroperdix*, laquelle a le plumage noir & le bec rouge *(c)*; 2.° en écrivant ce nom *syroperdix* en caractères grecs, M. Brisson paroît vouloir lui donner une origine grecque; & cependant Belon dit expressément que c'est un nom latin *(d)*: enfin, il est difficile de comprendre les raisons qui ont porté M. Brisson à regarder l'*œnas* d'Aristote, comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées; car Aristote met son *œnas*, qui est le *vinago* de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les Arabes); & il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois *(e)*: or, nous avons vu ci-dessus, que les gélinottes pondoient un beaucoup plus grand nombre d'œufs; par conséquent l'*œnas* d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des Pyrénées; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gélinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

Rondelet avoit prétendu qu'il y avoit erreur dans le mot grec οἰνας, & qu'il falloit lire *inas*, dont la racine signifie *fibre*, *filet*, & cela parce que cet oiseau a, dit-il,

(c) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 258.

(d) *Idem, ibidem.*

(e) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VI, cap. 1.

la chair, ou plutôt la peau si fibreuse & si dure, que pour la pouvoir manger il faut l'écorcher *(f)*; mais s'il étoit véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourroit donner au mot *inas* une explication plus heureuse & plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, & qui font son attribut caractéristique; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets qui ne lui auroient pas échappé, & Belon n'en parle pas non plus dans la description qu'il fait de sa perdrix de Damas: d'ailleurs, le nom d'*oinas* ou *vinago* convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon la remarque d'Aristote, il arrivoit tous les ans en Grèce au commencement de l'automne *(g)*, qui est le temps de la maturité des raisins, comme font en Bourgogne certaines grives, que par cette raison on appelle dans le pays des *vinettes*.

Il suit de ce que je viens de dire, que le *syroperdix* de Belon & l'*œnas* d'Aristote, ne sont point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'*alchata*, l'*alfuachat*, la *filacotona*, qui paroissent être autant de noms arabes de l'œnas, & qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons *(h)*.

(f) Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 307.

(g) Aristote, *Hist. Animal.* lib. VIII, cap. III.

(h) Voyez Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 307 & 311.

Au contraire, l'oiseau de Syrie que M. Edwards appelle *petit coq de bruyère, ayant deux filets à la queue (i)*, & que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées : cet Auteur dit que M. Shaw l'appelle *kittaviah*, & qu'il ne lui donne que trois doigts à chaque pied ; mais il excuse cette erreur, en ajoutant que le doigt postérieur avoit pu échapper à M. Shaw, à cause des plumes qui couvrent les jambes ; cependant il venoit de dire plus haut dans sa description, & on voit par sa figure, que c'est le devant des jambes seulement qui est couvert de plumes blanches, semblables à du poil : or, il est difficile de comprendre comment le doigt de derrière auroit pu se perdre dans ces plumes de devant ; il étoit plus naturel de dire qu'il s'étoit dérobé à M. Shaw par sa petitesse ; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de longueur : les deux doigts latéraux sont aussi fort courts, relativement au doigt du milieu, & tous sont bordés de petites dentelures comme dans le tetras. Le ganga ou la gélinotte des Pyrénées, paroît avoir un naturel tout différent de celui de la vraie gélinotte ; car, 1.° il a les ailes beaucoup plus longues, relativement à ses autres dimensions : il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, & conséquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiseau pesant ; car l'on sait combien les mœurs & le naturel d'un animal dépendent de ses facultés ; 2.° nous voyons par les

(i) Edwards, *Glanures*, planche XLIX.

observations du docteur Roussel, citées dans la description de M. Edwards, que cet oiseau qui vole par troupes, se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie, & ne se rapproche de la ville d'Alep, que dans les mois de mai & de juin, & lorsqu'il est contraint par la soif de chercher les lieux où il y a de l'eau: or, nous avons vu dans l'histoire de la gélinotte, que c'est un oiseau fort peureux, & qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour, que lorsqu'il est dans les bois les plus épais; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première, & qui jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures & des descriptions, pourroit faire douter avec fondement, si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses.

Le *ganga* que les Catalans appellent aussi *perdix de Garrira (k)*, est à peu près de la grosseur d'une perdrix grise; elle a le tour des yeux noir, & point de flammes ou sourcils rouges au-dessus des yeux; le bec presque droit, l'ouverture des narines à la base du bec supérieur & joignant les plumes du front, le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts, les ailes assez longues, la tige des grandes plumes des ailes noire; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, & fort étroites dans la partie excédante; les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part & d'autre jusqu'à

(k) Barrère, *Ornithol.* Class. IV, Genre XV, Espèce 5.

la

la dernière *(l)*. Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle; mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, & par les filets de sa queue qui sont moins longs: il paroît que le mâle a une tache noire sous la gorge, & que la femelle au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans le détail des couleurs du plumage, la figure enluminée les présente avec exactitude, elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Montpellier sous le nom d'*angel*, & dont Jean Culmann avoit communiqué la description à Gesner *(m)*; mais les deux longues plumes de la queue ne paroissent point dans cette description, non plus que dans la figure que Rondelet avoit envoyée à Gesner, de ce même *angel* de Montpellier, qu'il prenoit pour l'*œnas* d'Aristote *(n)*; en sorte qu'on est fondé à douter de l'identité de ces

(l) Voyez les descriptions de M.rs Edwards & Brisson, tant pour ce qui précède que pour ce qui suit.

(m) Plumis ex fusco colore in nigrum vergentibus, & luteis in ruffum, dit Gesner, en parlant de l'angel, *page 307.*

Olivaceo, flavicante nigro, & rufo varia, dit M. Brisson, en parlant de la gélinotte des Pyrénées.

(n) Voyez Gesner, *de Naturâ Avium,* pag. 307.

deux eſpèces (l'angel & le ganga), malgré la convenance du lieu & celle du plumage, à moins qu'on ne ſuppoſe que les ſujets décrits par Culmann, & deſſinés par Rondelet, étoient des femelles qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, & par conſéquent moins remarquables.

Cette eſpèce ſe trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent; en Eſpagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie & Arabie, en Barbarie & même au Sénégal; car l'oiſeau repréſenté ſous le nom de *gélinotte de Sénégal* *, n'eſt qu'une variété du ganga ou gélinotte des Pyrénées, il eſt ſeulement un peu plus petit; mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par degrés à meſure qu'elles s'éloignent de celles du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts par-devant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, & celui de derrière extrêmement court; enfin point de peau rouge au-deſſus des yeux, & il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de groſſeur & un peu plus de rougeâtre dans le plumage: ce n'eſt donc qu'une variété dans la même eſpèce, produite par l'influence du climat; & ce qui prouve que cet oiſeau eſt très-différent de la gélinotte, & doit par conſéquent porter un autre nom, c'eſt qu'indépendam-

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 130.



LE GANGA.

ment des caractères distinctifs de sa figure; il habite par-tout les pays chauds, & ne se trouve ni dans les climats froids, ni même dans les tempérés; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du kittaviah ou gélinotte de Barbarie *(o)*, & qui est tout ce qu'on en sait, afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, & juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

« Le kittaviah, dit-il, est un oiseau granivore & qui vole par troupes: il a la forme & la taille d'un « pigeon ordinaire, les pieds couverts de petites « plumes, & point de doigt postérieur; il se plaît « dans les terreins incultes & stériles; la couleur de « son corps est un brun-bleuâtre tacheté de noir; il a « le ventre noirâtre & un croissant jaune sous la gorge; « chaque plume de la queue a une tache blanche à « son extrémité, & celles du milieu sont longues & « pointues comme dans le *merops* ou *guespier*: du reste « sa chair est rouge sur la poitrine; mais celle des « cuisses est blanche, elle est bonne à manger & de « facile digestion ».

(o) Nota. M. Shaw a cru qu'on pouvoit lui donner le nom de *lagopus d'Afrique*, quoiqu'il n'ait pas les pieds velus par-dessous comme le véritable lagopède. *Travels: . . of Barbary and the Levant*, pag. 253.



L'ATTAGAS (a).

CET oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques Ornithologistes, avec le francolin qu'a décrit Olina *(b)*; ce sont deux oiseaux très-différens, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles; le dernier se tient dans les plaines & les lieux bas; il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu, qui donnent à l'autre une physionomie si distinguée, il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres garnis d'éperons & sans plumes, comme les doigts sans dentelures, c'est-à-dire; qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, & auquel pour prévenir toute équivoque; je conserverai le nom d'*Attagas,* qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, & d'après son propre cri.

Les Anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas* ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend dans Athénée *(c)*, qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, & que

(a) En Grec, Ἀτταγᾶς; en Latin, *Attagas* ou *Attagen;* en Anglois, *Redgame.* — *Attagen.* Gesner, *Avi.* pag. 225. — Francolin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 241. — Coq de marais. Albin, *tome I*, planche XXIII, *le mâle;* & planche XXIV, *la femelle.* — *Attagen.* Frisch, *planche CXII,* avec une figure bien coloriée de la femelle. — La Gélinotte huppée. Brisson, *tome I, page 209.*

(b) Olina, *Uccellaria*, pag. 33.

(c) Athénée, *lib. IX.*

son plumage dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avoit dit à peu près la même chose; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connoître un objet ignoré, par sa comparaison avec des objets communs, compare le plumage de l'attagen avec celui de la bécasse (σκόλοπαξ) *(d)*. Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes & le vol pesant; & Théophraste observe qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesans, tels que la perdrix, le coq, le faisan, &c. de naître avec des plumes, & d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclore : de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur & frugivore *(e)*, vivant de baies & de grains qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ses ongles *(f)*; & comme il coure plus qu'il ne vole, on s'est avisé de le chasser au chien courant, & on y a réussi *(g)*.

Pline, Élien & quelques autres disent que ces oiseaux perdent la voix en perdant la liberté; & que la même

(d) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. XXVI.

(e) *Nota.* Les Anciens ont appelé *pulveratrices*, les oiseaux qui ont l'instinct de gratter la terre, d'élever la poussière avec leurs ailes; & en se poudrant, pour ainsi dire avec cette poussière, de se délivrer de la piqûre des insectes qui les tourmentent; de même que les oiseaux aquatiques s'en délivrent en arrosant leurs plumes avec de l'eau.

(f) Aristote, *Hist. Animal.* lib. IX, cap. XLIX.

(g) Oppien, *in Ixenticis.* Cet auteur ajoute qu'ils aiment les cerfs, & qu'ils ont au contraire de l'antipathie pour les coqs.

roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend aussi très-difficiles à apprivoiser *(h)*. Varron donne cependant la manière de les élever, & qui est à peu près la même que celle dont on élevoit les paons; les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, &c *(i)*.

Pline assure que cet oiseau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de son temps; qu'on en trouvoit en Espagne, dans la Gaule & sur les Alpes; mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés *(k)*; il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dans l'île de Crète *(l)*. Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare, dans l'Achaïe *(m)*. Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Égypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas: il y en avoit aussi en Phrygie, selon Aulugelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix *(n)*; & Saint-Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché *(o)*.

(h) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII. Socrate & Élien, dans Athénée.

(i) Varron, *Geopon. Græc.* à l'article *du Faisan*.

(k) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLIX.

(l) *Idem*, lib. VIII, cap. LVIII.

(m) Aristophane, *in Acharnensibus*.

(n) Apicius, *VI, 3*.

(o) *Attagenem eructas & comesto ansere gloriaris*, disoit S.t Jérôme

Maintenant, pour juger si l'*attagen* des Anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau, d'après les Mémoires des Modernes, & de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'*attagen*, tantôt bien conservé, tantôt corrompu *(p)*, est le nom le plus généralement en usage parmi les Auteurs modernes, qui ont écrit en latin, pour désigner cet oiseau. Il est vrai que quelques Ornithologistes, tels que Sibbald, Ray, Willulghby, Klein, ont voulu le retrouver dans la *lagopus altera* de Pline *(q)*; mais outre que Pline n'en a parlé qu'en passant, & n'en a dit que deux mots, d'après lesquels il seroit fort difficile de déterminer précisément l'espèce qu'il avoit en vue; comment peut-on supposer que ce grand Naturaliste qui venoit de traiter assez au long de l'*attagen* dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas sous un autre nom, sans en avertir ! Cette seule réflexion démontre, ce me semble, que l'*attagen* de Pline & sa *lagopus altera*, sont deux oiseaux différens; & nous verrons plus bas quels ils sont.

à un hypocrite qui faisoit gloire de vivre simplement, & qui se rassasioit en secret des bons morceaux.

(p) ATTAGO, ACTAGO, ATAGO, ATCHEMIGI, ATACUIGI, TAGENARIOS, TAGINARI, *voces corruptæ ab* ATTAGENE, *quæ leguntur apud Sylvaticum. Voyez* Gesner, *page 226*; & les observations de Belon, *fol. II.*

(q) Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

Gesner avoit ouï dire qu'à Bologne il s'appeloit vulgairement *franguello (r)*; mais Aldrovande qui étoit de Bologne, nous assure que ce nom de *franguello* (*hinguello*, selon Olina), étoit celui qu'on y donnoit au pinçon, & qui dérive assez clairement de son nom latin *fringilla (s)*. Olina ajoute qu'en Italie son francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, se nommoit communément *franguellina*, mot corrompu de *frangolino*, & auquel on avoit donné une terminaison féminine pour le distinguer du *fringuello (t)*.

Je ne sais pourquoi Albin, qui a copié la description que Willulghby a donnée du *lagopus altera Plinii (u)*, a changé le nom de l'oiseau décrit par Willulghby en celui de coq de marais, si ce n'est parce que Tournefort a dit du francolin de Samos, qu'il fréquentoit les marais; mais il est facile de voir, en comparant les figures & les descriptions, que ce francolin de Samos est tout-à-fait différent de l'oiseau qu'il a plu à Albin, ou à son Traducteur, d'appeler *coq de marais (x)*, comme il avoit déjà donné le nom de francolin au petit tetras à queue fourchue *(y)*. L'attagas se nomme chez les Arabes *duraz* ou *alduragi*, & chez les Anglois *red*

(r) Gesner, *de Naturâ Avium*, pag. 225.

(s) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 73.

(t) Olina, *Uccelleria*, pag. 33.

(u) Albin, *Ornithologia*, pag. 128.

(x) Idem, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome I, page 22.

(y) Ibidem, pag. 21.

game,

garrie, à cauſe du rouge qu'il a, ſoit à ſes ſourcils, ſoit dans ſon plumage; on lui a encore donné le nom de *perdix aſclepica (z)*.

Cet oiſeau eſt plus gros que la bartavelle, & pèſe environ dix-neuf onces; ſes yeux ſont ſurmontés par deux ſourcils rouges fort grands, leſquels ſont formés d'une membrane charnue, arrondie & découpée par le deſſus, & qui s'élève plus haut que le ſommet de la tête; les ouvertures des narines ſont revêtues de petites plumes qui font un effet aſſez agréable; le plumage eſt mêlé de roux, de noir & de blanc; mais la femelle a moins de roux & plus de blanc que le mâle; la membrane de ſes ſourcils eſt moins ſaillante, & beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif; & en géneral les couleurs de ſon plumage ſont plus foibles *(a)*; de plus, elle eſt dénuée de ces plumes noires pointillées de blanc, qui forment au mâle une huppe ſur la tête, & ſous le bec une eſpèce de barbe *(b)*.

Le mâle & la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle eſt composée de ſeize pennes, & les deux du milieu ſont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales ſont noires; les ailes ſont fort courtes, elles ont chacune vingt-quatre pennes, & c'eſt la troiſième à compter du bout de l'aile qui eſt la plus

(z) Jonſton, Charleton, &c.
(a) Britiſch Zoology, *pag. 85*.
(b) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 76.

longue de toutes; les pieds ſont revêtus de plumes jusqu'aux doigts, ſelon M. Briſſon; & jusqu'aux ongles, ſelon Willulghby : ces ongles ſont noirâtres, ainſi que le bec; les doigts gris-bruns, & bordés d'une bande membraneuſe étroite & dentelée. Belon aſſure avoir vu dans le même temps à Veniſe, des francolins (c'eſt ainſi qu'il nomme nos *attagas*), dont le plumage étoit tel qu'il vient d'être dit, & d'autres qui étoient tout blancs, & que les Italiens appeloient du même nom de *francolins*; ceux-ci reſſembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur; & d'un autre côté ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenans à l'eſpèce que Pline a déſignée ſous le nom de *lagopus altera (c)*: ſelon cette opinion qui me paroît fondée, l'*attagen* de Pline ſeroit notre *attagas à plumage varié*; & la ſeconde eſpèce de *lagopus* ſeroit notre *attagas blanc*, qui diffère de l'autre attagas par la blancheur de ſon plumage, & de la première eſpèce de lagopus appelée vulgairement *perdrix blanche*, ſoit par ſa grandeur, ſoit par ſes pieds qui ne ſont pas velus en deſſous.

Tous ces oiſeaux, ſelon Belon, vivent de grains & d'inſectes; la Zoologie Britannique ajoute les ſommités de bruyère *(d)* & les baies des plantes qui croiſſent ſur les montagnes.

L'attagas eſt en effet un oiſeau de montagne;

(c) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 242.
(d) Britiſch Zoology, *pag.* 85.

Willulghby assure qu'il descend rarement dans les plaines & même sur le penchant des côteaux *(e)*, & qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés; on le trouve sur les Pyrénées, les Alpes, les montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suisse, du pays de Foix, d'Espagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicense, dans la Lapponie *(f)*; enfin sur l'Olympe en Phrygie où les Grecs modernes l'appellent en langue vulgaire *taginari (g)*, mot évidemment formé de τaγηνάειος que l'on trouve dans Suidas, & qui vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel est le nom primitif.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage, on a trouvé dans l'île de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de le nourrir dans des volières *(h)*, si toutefois l'oiseau dont parle Alexander Benedictus est notre attagas; ce qui m'en feroit douter, c'est que le francolin représenté *planche CCXLVI* d'Edwards, & qui venoit certainement de l'île de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, & que nous savons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever & se nourrir dans les volières *(i)*.

Ces attagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages; mais ceux-ci sont toujours préférés pour

(e) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 128.
(f) *Voyez* Klein, *Hist. Avium*, pag. 173.
(g) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 242.
(h) Gesner, *Naturâ Avium*, pag. 227.
(i) Olina, *Uccelleria*, pag. 33.

le bon goût de leur chair, on les met au-dessus de la perdrix; à Rome un *francolino* s'appelle par excellence un morceau de Cardinal *(k)*: au reste, c'est une viande qui se corrompt très-promptement, & qu'il est difficile d'envoyer au loin; aussi les Chasseurs ne manquent-ils pas dès qu'ils les ont tués de les vider, & de leur remplir le ventre de bruyère verte *(l)*. Pline dit la même chose du *lagopus (m)*, & il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapports les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent & s'accouplent au printemps: la femelle pond sur la terre comme tous les oiseaux pesans; sa ponte est de huit ou dix œufs, aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout: le temps de l'incubation est d'une vingtaine de jours; la couvée reste attachée à la mère & la suit tout l'été; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, se forment en troupes de quarante ou cinquante, & deviennent singulièrement sauvages: tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort sujets à avoir les intestins farcis de vers ou lombrils; quelquefois on les voit voltiger ayant de ces sortes de vers qui leur pendent de l'anus de la longueur d'un pied *(n)*.

(k) Gesner, *page 228.*

(l) Willulghby, *page 128.*

(m) Pline, *lib. X, cap. XLVIII.*

(n) Willulghby, *à l'endroit cité;* & Britisch Zoology, *pag. 86.* Mais ne seroit-ce pas la verge de ces oiseaux qu'on auroit prise

Présentement si l'on compare ce que les Modernes on dit de notre *attagas* avec ce que les Anciens en avoient remarqué, on s'apercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire; mais en même temps on reconnoîtra que les principaux caractères avoient été très-bien indiqués par les Anciens; & l'on conclura de la conformité de ces caractères, que l'*attagen* des Anciens & notre *attagas*, sont un seul & même oiseau.

Au reste, quelque peine que j'aie prise pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes espèces d'oiseaux auxquelles on a donné le nom de *francolin*, & pour ne donner à notre attagas que celles qui lui convenoient réellement, je dois avouer que je ne suis pas sûr d'avoir toujours également réussi à débrouiller ce cahos; & mon incertitude à cet égard ne vient que de la licence que se sont donnée plusieurs Naturalistes, d'appliquer un même nom à des espèces différentes, & plusieurs noms à la même espèce; licence tout-à-fait déraisonnable & contre laquelle on ne peut trop s'élever, puisqu'elle ne tend qu'à obscurcir les matières & à préparer des tortures infinies, à quiconque voudra lier ses propres connoissances & celles de son siècle, avec les découvertes des siècles précédens.

pour un ver, comme j'ai vu des poulets s'y méprendre à l'égard de la verge des canards!



L'ATTAGAS BLANC.

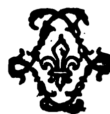
CET oiſeau ſe trouve ſur les montagnes de Suiſſe & ſur celles qui ſont autour de Vicenſe: je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'hiſtoire de l'attagas ordinaire, ſinon que l'oiſeau dont Geſner a fait la ſeconde eſpèce de *lagopus (a)*, me ſemble être un de ces attagas blancs, quoique dans ſon plumage le blanc ne ſoit pur que ſur le ventre & ſur les ailes, & qu'il ſoit mêlé plus ou moins de brun & de noir ſur le reſte du corps; mais nous avons vu ci-deſſus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles; de plus, on ſait que la couleur des jeunes oiſeaux, & ſûr-tout des oiſeaux de ce genre, ne prend guère ſa conſiſtance qu'après la première année; & comme d'ailleurs tout le reſte de la deſcription de Geſner ſemble fait pour caractériſer un attagas, ſourcils rouges, nus, arrondis & ſaillans; pieds velus juſqu'aux ongles, mais non par-deſſous; bec court & noir; queue courte auſſi; habitation ſur les montagnes de Suiſſe, &c. je penſe que l'oiſeau décrit par Geſner étoit un attagas blanc, & que c'étoit un mâle encore jeune, qui n'avoit pas pris tout ſon accroiſſement, d'autant qu'il ne peſoit que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui eſt le poids des attagas ordinaires.

(a) Geſner, *Alterum Lagopodis genus de Avibus*, pag. 579.

J'en dis autant, & pour les mêmes raiſons, de la troiſième eſpèce de *lagopus* de Geſner *(b)*, & qui paroît être le même oiſeau que celui dont le Jéſuite Rzaczynski parle ſous le nom Polonois de *Parowa (c)*. Ils ont tous deux une partie des ailes & le ventre blancs, le dos & le reſte du corps de couleur variée; tous deux ont les pieds velus, le vol peſant, la chair excellente, & ſont de la groſſeur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnoît deux eſpèces ; l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus groſſe, & qui pourroit bien être une eſpèce de gélinotte: cet Auteur ajoute qu'on trouve de ces oiſeaux parfaitement blancs dans le Palatinat de Novogrod. Je ne range pas ces oiſeaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Briſſon de la ſeconde & de la troiſième eſpèce de *lagopus* de Geſner, parce qu'ils ne ſont pas en effet lagopèdes, c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point les pieds velus par-deſſous, & que ce caractère eſt d'autant plus déciſif qu'il eſt plus anciennement reconnu, & que par conſéquent il paroît avoir plus de conſiſtance.

(b) Geſner, *Alterum Lagopodis genus de Avibus*, pag. 579.

(c) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 410 & 411.



*LE LAGOPÈDE (a).

Planche IX de ce volume.

CET oiseau est celui auquel on a donné le nom de *Perdrix blanche*, mais très-improprement, puisque ce n'est point une perdrix, & qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, & à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du Nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connoissoit point le lagopède, savoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux, les corbeaux & même les lièvres, les cerfs & les ours éprouvent dans les mêmes circonstances le même changement de couleur *(b)*. Scaliger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards *(c)*; & il feroit facile d'alonger cette liste du nom de plusieurs oiseaux & quadrupèdes,

* *Voyez les planches enluminées*, *n.° 129*, avec son plumage d'hiver; *& n.° 494*, avec son plumage d'été.

(a) Le Lagopède. — *Lagopus*. Gesner, *Avi.* pag. 576. — *Perdix alba sive Lagopus*. Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 143. — Perdrix blanche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 259. — *Lagopus*. Frisch, *planche CX & CXI*, avec des figures coloriées. — La Gélinotte blanche. Brisson, *Ornithologia*, tom. I, pag. 216.

(b) Aristote, *de Coloribus*, cap. VI; & *Hist. animal.* lib. III, cap. XII.

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum*, fol. 88 & 89.

sur

ſur leſquels le froid produit ou pourroit produire de ſemblables effets; d'où il ſuit que la couleur blanche eſt ici un attribut variable, & qui ne doit pas être employé comme un caractère diſtinctif de l'eſpèce dont il s'agit; & d'autant moins que pluſieurs eſpèces du même genre, telles que celles du petit tetras blanc, ſelon le Docteur Weygandt *(d)* & Rzaczynski *(e)*, & de l'attagas blanc ſelon Belon *(f)*, ſont ſujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage; & il eſt étonnant que Friſch ait ignoré que ſon francolin blanc de montagne, qui eſt notre lagopède, y fût auſſi ſujet; ou que l'ayant ſu, il n'en ait point parlé: il dit ſeulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été des francolins blancs; & plus bas il ajoute qu'on en avoit quelquefois tiré (ſans doute en été) qui avoient les ailes & le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu; c'étoit bien le lieu de dire que ces oiſeaux n'étoient blancs que l'hiver, &c *(g)*.

J'ai dit qu'Ariſtote ne connoiſſoit pas notre lagopède; & quoique ce ſoit un fait négatif, j'en ai la preuve poſitive dans ce paſſage de ſon hiſtoire des animaux, où il aſſure que le lièvre eſt le ſeul animal

(d) *Voyez* Actes de Breſlaw, Novembre 1725, *Claſſe IV, art. VII, page 30 & ſuiv.*

(e) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 421.

(f) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 242.

(g) Léonard Friſch, *planche CX & CXI.*

qui ait du poil ſous les pieds *(h)*; certainement s'il eût connu un oiſeau qui eût eu auſſi du poil ſous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, ſelon ſa manière, de la comparaiſon des parties correſpondantes dans les animaux, & par conſéquent des plumes des oiſeaux, ainſi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de lagopède, que je donne à cet oiſeau, n'eſt rien moins qu'un nouveau nom; c'eſt au contraire celui que Pline & les Anciens lui ont donné *(i)*, qu'on a mal-à-propos appliqué à quelques oiſeaux de nuit, leſquels ont le deſſus, & non le deſſous des pieds garnis de plumes *(k)*; mais qui doit être conſervé excluſivement à l'eſpèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raiſon qu'il exprime un attribut unique parmi les oiſeaux, qui eſt d'avoir, comme le lièvre, le deſſous des pieds velus *(l)*.

Pline ajoute à ce caractère diſtinctif du *lagopus* ou *lagopède*, ſa groſſeur, qui eſt celle d'un pigeon, ſa couleur qui eſt blanche, la qualité de ſa chair qui eſt excellente, ſon ſéjour de préférence qui eſt le ſommet

(h) Ariſtote, *lib. III, cap. XII.*

(i) Pline, *Hiſt. Nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(k) Si mens auritâ gaudet Lagope flacens. Martial. Il eſt viſible que le poëte entend parler du duc dans ce paſſage; mais le duc n'a pas le pied velu par-deſſous.

(l) Voyez Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 259; Willulghby, *page 127;* & Klein, *Prodrom. Hiſt. Avi.* pag. 173.

des Alpes; enfin, ſa nature qui eſt d'être très-ſauvage & peu ſuſceptible d'être apprivoiſé; il finit par dire que ſa chair ſe corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuſe des Modernes a complété cette deſcription à l'antique, qui ne préſente que les maſſes principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, & qui n'eût point échappé à Pline s'il eût vu l'oiſeau par lui-même, c'eſt cette peau glanduleuſe qui lui forme au-deſſus des yeux des eſpèces de ſourcils rouges; mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci eſt auſſi plus petite, & n'a point ſur la tête les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la baſe du bec aux yeux, & même au-delà des yeux en ſe dirigeant vers les oreilles: à cela près, le mâle & la femelle ſe reſſemblent dans tout le reſte, quant à la forme extérieure; & tout ce que j'en dirai dans la ſuite ſera commun à l'un & à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'eſt pas univerſelle, & ſans aucun mélange dans le temps même où ils ſont le plus blancs, c'eſt-à-dire, au milieu de l'hiver; la principale exception eſt dans les pennes de la queue, dont la plupart ſont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paroît par les deſcriptions, que ce ne ſont pas conſtamment les mêmes pennes qui ſont de cette couleur. Linnæus, dans ſa *Fauna Suecica,* dit que ce ſont les pennes du milieu qui ſont noires *(m)*; &

(m) Tetrao rectricibus albis, intermediis nigris, apice albis. Faun. Suec. *n.° 169.*

dans son *Systema Naturæ*, il dit *(n)*, avec M. Brisson & Willulghby *(o)*, que ces mêmes pennes sont blanches & les latérales noires ; tous ces Naturalistes n'y ont pas regardé d'assez près : dans le sujet que nous avons fait dessiner, & dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre ; celui de dessus blanc en entier, & celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes *(p)*. Klein parle d'un oiseau de cette espèce qu'il avoit reçu de Prusse, le 20 janvier 1747, & qui étoit entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue & la tige de six pennes de l'aile. Le Pasteur Lappon Samuel Rhéen, qu'il cite, assure que sa poule de neige qui est notre lagopède, n'avoit pas une seule plume noire, excepté la femelle qui en avoit une de cette couleur à chaque aile *(q)* ; & la perdrix blanche dont parle Gesner *(r)*, étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle

(n) Tetrao pedibus lanatis, remigibus albis, rectricibus nigris, apice albis, intermediis totis albis. Syst. nat. edit. X, pag. 159, n.° 91, art. IV.

(o) Willulghby, *page 127, n.° 5.*

(p) Nota. On ne peut compter exactement le nombre de ces plumes, qu'en déplumant, comme nous l'avons fait, le dessus & le dessous du croupion de ces oiseaux ; & c'est ainsi que nous nous sommes assuré qu'il y en a quatorze blanches en dessus & quatorze noires en dessous.

(q) Klein, *page 173.*

(r) Gesner, *page 577.*

avoit quelques marques noires; les couvertures de la queue qui ſont blanches & s'étendent par toute ſa longueur, & recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces mépriſes. M. Briſſon compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willulghby & la plupart des autres Ornithologiſtes n'en comptent que ſeize, & qu'il n'y en a réellement que quatorze; il ſemble que le plumage de cet oiſeau, tout variable qu'il eſt, eſt ſujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les deſcriptions des Naturaliſtes *(ſ)*: les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troiſième à compter de la plus extérieure, eſt la plus longue; & ces trois pennes, ainſi que les trois ſuivantes de

(ſ) Nota. Il n'eſt pas étonnant que les Auteurs diffèrent du blanc au noir ſur la couleur des plumes latérales de la queue de cet oiſeau; car en déployant & étendant cette queue avec la main, on eſt abſolument le maître de terminer les côtés par des plumes noires ou par des plumes blanches, parce qu'on peut les étendre & les placer également de côté. M. Daubenton le jeune, a très-bien remarqué qu'il y auroit encore une autre manière de ſe décider ici ſur la contradiction des Auteurs, & de reconnoître évidemment que la queue n'eſt compoſée que de quatorze plumes toutes noires, à l'exception de la plus extérieure qui eſt bordée de blanc près de ſon origine, & de la pointe qui eſt blanche dans toutes, parce que les tuyaux de ces quatorze plumes noires ſont plus gros, du double, que les tuyaux des quatorze plumes blanches, & qu'ils ſont moins avancés, ne recouvrant pas même en entier les tuyaux des plumes noires; en ſorte qu'on peut croire que ces plumes blanches ne ſervent que de couvertures, quoique les quatre du milieu ſoient auſſi grandes que les noires, leſquelles ſont à très-peu près toutes également longues.

chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles sont blanches *; le duvet qui environne les pieds & les doigts jusqu'aux ongles, est fort doux & fort épais, & l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit des espèces de gands fourrés, que la Nature avoit accordés à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés; leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière; celui du doigt du milieu est creusé par-dessous, selon sa longueur, & les bords en sont tranchans, ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willulghby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt-un à vingt-deux pouces de vol, & pèse quatorze onces; le nôtre est un peu moins gros; mais M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, & que le plus petit de tous étoit celui des Alpes *(t)*; il est vrai qu'il ajoute au même endroit, que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du Nord, & sur-tout de la Lapponie, ce qui me feroit douter que ce fût la même espèce que notre lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puisqu'il ne se plaît que sur les plus hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cime de nos Alpes, est à peu près la même que celle des vallées & des forêts

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 129.

(t) Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 169.

de Lapponie; mais ce qui achève de me perſuader qu'il y a ici confuſion d'eſpèces, c'eſt le peu d'accord des Écrivains ſur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix *(u)*; Geſner, que ſa voix a quelque choſe de celle du cerf *(x)*: Linnæus compare ſon ramage à un caquet babillard & à un rire moqueur. Enfin, Willulghby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux *(plumulis mollibus)*; & Friſch les compare à des ſoies de cochon *(y)*. Or, comment rapporter à la même eſpèce des oiſeaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix, par la qualité de leurs plumes; je pourrois encore ajouter par leurs couleurs, car nous avons vu que celle des pennes de la queue n'eſt rien moins que conſtante! mais ici les couleurs du plumage ſont ſi variables dans le même individu, qu'il ne ſeroit pas raiſonnable d'en faire le caractère de l'eſpèce: je me crois donc fondé à ſéparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées & autres montagnes ſemblables, d'avec les oiſeaux de même genre, qui ſe trouvent dans les forêts & même dans les plaines des pays ſeptentrionaux, & qui paroiſſent être plutôt des tetras, des gélinottes ou des attagas; & en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de ſon *lagopus* comme d'un oiſeau propre aux Alpes.

(u) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 259.

(x) Geſner, *page 578*.

(y) Friſch, *Nature des Oiſeaux*, planche CX.

Nous avons vu ci-dessus, que le blanc étoit sa livrée d'hiver ; celle d'été consiste en des taches brunes, semées sans ordre sur un fond blanc : on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, & qu'il est déterminé par sa singulière organisation à ne se plaire que dans une température glaciale ; car à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte & va chercher sur les sommets les plus élevés, celle qui ne fond jamais ; non-seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder *(z)* : il seroit curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le desirent, le cherchent, le saluent comme le père de la Nature, & reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde & bienfaisante ; seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière ! ou les lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux !

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser ; & Pline le dit expressément comme nous l'avons vu : cependant Redi parle de deux lagopèdes qu'il nomme *perdrix blanches*

(z) Belon, *page 259.*

des

des Pyrénées, & qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de *Boboli*, appartenant au grand Duc *(a)*.

Les lagopèdes volent par troupes, & ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesans: lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme; souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, & saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par derrière à coups de perches *(b)*; on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement, comme pour faire la première assise d'une muraille, & qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière, jusqu'aux piéges que les Chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles & des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtile & d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes *(c)*; & c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume

(a) *Voyez* Collect. Acad. Part. Étrang. *tome I, page 520.*

(b) Gesner, *page 578.*

(c) Willulghby, *page 127*; Klein, *page 116.*

qu'on reproche à leur chair *(d)*, laquelle eſt d'ailleurs un bon manger : on la regarde comme viande noire, & c'eſt un gibier très-commun, tant ſur le mont Cenis que dans toutes les villes & villages à portée des montagnes de Savoie *(e)*; j'en ai mangé, & je lui trouve beaucoup de reſſemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent & couvent leurs œufs à terre, ou plutôt ſur les rochers *(f)*; c'eſt tout ce qu'on ſait de leur façon de ſe multiplier : il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs & les habitudes des oiſeaux, & ſur-tout de ceux qui ne veulent point ſe plier au joug de la domeſticité, & qui ne ſe plaiſent que dans des lieux inhabitables.

Le lagopède a un très-gros jabot, un géſier muſculeux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les alimens; les inteſtins longs de trente-ſix à trente-ſept pouces; de gros *cœcum* cannelés & fort longs, mais de longueur inégale, ſelon Redi, & qui ſont ſouvent pleins de très-petits vers *(g)*; les tuniques de l'inteſtin grêle, préſentent un réſeau très-curieux, formé par une multitude de petits vaiſſeaux, ou plutôt de petites rides diſpoſées avec ordre & ſymétrie *(h)*: on a

(d) Geſner, *page 578*.

(e) Belon, *page 259*.

(f) Geſner, *page 578*; Rzaczynski, *page 411*.

(g) Collect. Acad. Part. Étrang. *tome I, page 520*.

(h) *Voyez* Klein, *page 117*; & Willulghby, *page 127, n.° V*.



de Seve del. C. G. Guttenberg sc.

LE LAGOPÉDE.

remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit, & la rate beaucoup plus petite que l'attagas *(i)*; & que le canal cystique & le conduit hépatique alloient se rendre dans les intestins séparément, & même à une assez grande distance l'un de l'autre *(k)*.

Je ne puis finir cet article sans remarquer, avec Aldrovande, que parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Gesner place celui d'*urblan* comme un mot Italien en usage dans la Lombardie; mais que ce mot est tout-à-fait étranger, & à la Lombardie & à toute oreille italienne: il pourroit bien en être de même de *rhoncas* & de *herbey*, autres noms que, selon le même Gesner, les Grisons qui parlent Italien donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoisine le Valais, on les nomme *arbenne*, & ce mot différemment altéré par différens patois, moitié Suisse, moitié Grisons, aura pu produire quelques-uns de ceux dont je viens de parler.

(i) Roberg. *apud Kleinum*, Hist. Avi. *pag. 117.*

(k) Redi, *Collect. Acad. Part. Étrang.* tome I, page 467.



LE LAGOPÈDE
DE LA BAIE D'HUDSON (a).

Les Auteurs de la Zoologie Britannique *(b)* font à M. Brisson un juste reproche de ce qu'il joint, dans une même liste *(c)*, le ptarmigon avec la perdrix blanche de M. Edwards, *pl. LXXII*, comme ne faisant qu'un seul & même oiseau, tandis que ce sont en effet deux espèces différentes; car la perdrix blanche de M. Edwards est plus de deux fois plus grosse que le ptarmigon, & les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes; celle-là ayant de larges taches de blanc & d'orangé-foncé, & le ptarmigon ayant des mouchetures d'un brun-obscur sur un brun-clair: du reste, ces mêmes Auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiseaux est la même, c'est-à-dire, presqu'entièrement blanche. M. Edwards dit que les pennes latérales de la queue sont noires, même en hiver, avec du blanc au bout; & cependant il ajoute plus bas, qu'un de ces oiseaux qui avoit été tué en hiver, & apporté de la

(a) Perdrix. Anderson, *Hist. d'Islande & de Groenland*, tome I, page 77; & tome II, page 49. — Perdrix blanche. Voyage de la baie d'Hudson, *tome I, page 51*, avec une figure. —Perdrix blanche. Edwards, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome II, planche LXXII, avec une figure bien coloriée.

(b) Britisch Zoology, *pag. 86.*

(c) Brisson, *Ornithologie*, tome I, pages 216 & 217.

baie d'Hudſon par M. Light, étoit parfaitement blanc, ce qui prouve de plus en plus combien, dans cette eſpèce, les couleurs du plumage ſont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici, eſt de groſſeur moyenne entre la perdrix & le faiſan, & elle auroit aſſez la forme de la perdrix, ſi elle n'avoit pas la queue un peu longue. Le ſujet repréſenté dans la *pl. LXXII* d'Edwards, eſt un coq, tel qu'il eſt au printemps lorſqu'il commence à prendre ſa livrée d'été; & lorſque éprouvant les influences de cette ſaiſon d'amour, il a ſes ſourcils membraneux plus rouges & plus ſaillans, plus élevés, tels en un mot que ceux de l'attagas; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux, & d'autres à la baſe du bec, leſquelles recouvrent les orifices des narines; les deux pennes du milieu ſont variées comme celles du cou, les deux ſuivantes ſont blanches, & toutes les autres noirâtres avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que ſur la partie ſupérieure du corps; le ventre reſte toujours blanc; les pieds & les doigts ſont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs; les ongles ſont moins courbés qu'ils ne le ſont ordinairement dans les oiſeaux *(d)*.

(d) Nous avons vu deux oiſeaux envoyés de Sibérie, ſous le nom de *lagopèdes*, qui ſont vraiſemblablement de la même eſpèce que le lagopède de la baie d'Hudſon, & qui ont en effet les ongles ſi plats, qu'ils reſſembloient plutôt à des ongles de ſinge qu'à des griffes d'oiſeaux.

Cette perdrix blanche se tient toute l'année à la baie d'Hudson, elle y passe les nuits dans des trous qu'elle sait se creuser sous la neige, dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un sable très-fin: le matin elle prend son essor & s'élève droit en haut, en secouant la neige de dessus ses ailes; elle mange le matin & le soir, & ne paroît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons, dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiseau de Norwège, qui me paroît faire la nuance entre le lagopède dont il a les pieds, & l'attagas dont il a les grands sourcils rouges.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux Coqs de bruyères, aux Gélinottes, aux Attagas, &c.

I.

* LA GÉLINOTTE DU CANADA (a).

Il me paroît que M. Brisson a fait un double emploi en donnant la gélinotte de Canada qu'il a vue, pour une espèce différente de la gélinotte de la baie d'Hudson, qu'à la vérité il n'avoit pas vue; mais il suffisoit de comparer la gélinotte de Canada, en nature, avec les planches enluminées d'Edwards de la gélinotte de la baie d'Hudson, pour reconnoître que c'étoit le même oiseau; & nos Lecteurs le verront aisément en comparant les planches enluminées, *n.os 131 & 132*, avec celles de M. Edwards, *n.os 118 & 71:* voilà donc une espèce nominale de moins, & l'on doit attribuer à la

* *Voyez les planches enluminées, n.° 131*, le mâle; *& n.° 132*, la femelle.

(a) Gélinotte de Canada. — Coq de bruyère brun & tacheté. Voyage de la baie d'Hudson, *tome I, page 50*, avec une figure. — *Francolini* brun tacheté. Edwards, *planche CXVIII*, le mâle; & *planche LXXI*, la femelle. — Gélinotte de Canada. Brisson, *tome I, page 203*. Gélinotte de la baie d'Hudson. *Idem, ibidem*, page 201.

gélinotte de Canada, tout ce que M.rs Ellis & Edwards disent de la gélinotte de la baie d'Hudson.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie d'Hudson, elle y habite par préférence les plaines & les lieux bas; au lieu que sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, & même au sommet des montagnes: en Canada elle porte le nom de perdrix.

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire; il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts & les ongles gris, le bec noir; en général il est d'une couleur fort rembrunie, & qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs & en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle, & elle a les couleurs de son plumage moins sombres & plus variées; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un & l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genevrier, &c. on les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, & on en fait des provisions aux approches de l'hiver, la gelée les saisit & les conserve; & à mesure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.

II.

II.

* LE COQ DE BRUYÈRE À FRAISE, ou LA GROSSE GÉLINOTTE DE CANADA (a).

JE ſoupçonne encore ici un double emploi, & je ſuis bien tenté de croire que cette groſſe gélinotte de Canada, que M. Briſſon donne comme une eſpèce nouvelle, & différente de ſa gélinotte huppée de Penſylvanie, eſt néanmoins la même, c'eſt-à-dire, la même auſſi que celle du coq de bruyère à fraiſe de M. Edwards : il eſt vrai qu'en comparant cet oiſeau en nature, ou même notre planche enluminée, *n.° 104*, avec celle de M. Edwards, *n.° 248*, il paroîtra au premier coup d'œil des différences très-conſidérables entre ces deux oiſeaux ; mais ſi l'on fait attention aux reſſemblances, & en même temps aux différentes vues des Deſſinateurs, dont l'un, M. Edwards, a voulu repréſenter les plumes au-deſſus des ailes & de la tête, relevées, comme ſi l'oiſeau étoit non-ſeulement vivant, mais en action d'amour ; & dont l'autre, M. Martinet, n'a deſſiné cet oiſeau que mort & ſans plumes, érigées ou redreſſées ; la diſconvenance des

* *Voyez les planches enluminées, n.° 104.*

(a) Briſſon, *tome I, page 207*..... La Gélinotte huppée de Penſylvanie. *Idem, ibidem*, pag. 214. — Coq de bruyère à fraiſe. Edwards, *Glanures*, planche CCXLVIII.

deſſins ſe réduira à peu de choſe, ou plutôt s'évanouira tout-à-fait par une préſomption bien fondée, c'eſt que notre oiſeau * eſt la femelle de celui d'Edwards: d'ailleurs, cet habile Naturaliſte dit poſitivement qu'il ne fait que ſuppoſer la huppe à ſon oiſeau, parce qu'ayant les plumes du ſommet de la tête plus longues que les autres, il préſume qu'il peut les redreſſer à ſa volonté, comme celles qui ſont au-deſſus de ſes ailes: & du reſte, la grandeur, la figure, les mœurs & le climat étant ici les mêmes; je penſe être fondé à préſumer que la groſſe gélinotte du Canada, la gélinotte huppée de Penſylvanie de M. Briſſon, & le coq de bruyère à fraiſe de M. Edwards, ne font qu'une ſeule & même eſpèce, à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit & repréſenté par Cateſby *(b)*.

Elle eſt un peu plus groſſe que la gélinotte ordinaire, & lui reſſemble par ſes ailes courtes, & en ce que les plumes qui couvrent ſes pieds ne deſcendent pas juſqu'aux doigts; mais elle n'a ni ſourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux; ce qui la caractériſe, ce ſont deux touffes de plumes plus longues que les autres & recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine, une de chaque côté: les plumes de ces touffes ſont d'un beau noir, ayant ſur leurs bords des reflets brillans qui jouent entre la couleur d'or & le

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 104.

(b) Cateſby, *Appendix*, fig. 1.

vert; l'oiseau peut relever quand il veut ces espèces de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part & d'autre, sur la partie supérieure des ailes véritables; le bec, les doigts & les ongles, sont d'un brun-rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland & la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan:* cependant il a, par son naturel & ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tetras ou coq de bruyère: il tient le milieu pour la grosseur entre le faisan & la perdrix; ses pieds sont garnis de plumes, & ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tetras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec & se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue & les ailes est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé & de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre & les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité, sur un fond blanc; il a sur la tête & autour du cou, de longues plumes, dont il peut en les redressant à son gré, se former une huppe & une sorte de fraise, ce qu'il fait, principalement, lorsqu'il est en amour; il relève en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant

les ailes, & accompagnant ſon action d'un bruit ſourd & d'un bourdonnement ſemblable à celui du coq d'Inde; & il a de plus pour rappeler ſes femelles, un battement d'ailes très-ſingulier, & aſſez fort pour ſe faire entendre à un demi-mille de diſtance par un temps calme; il ſe plaît à cet exercice au printemps & en automne, qui ſont le temps de ſa chaleur, & il le répète tous les jours à des heures réglées; ſavoir, à neuf heures du matin & ſur les quatre heures du ſoir; mais toujours étant poſé ſur un tronc ſec: lorſqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux ſecondes entre chaque battement, puis accélérant la vîteſſe par degrés, les coups ſe ſuccèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un bruit continu, ſemblable à celui d'un tambour, d'autres diſent d'un tonnerre éloigné; ce bruit dure environ une minute, & recommence par les mêmes gradations après ſept ou huit minutes de repos; tout ce bruit n'eſt qu'une invitation d'amour que le mâle adreſſe à ſes femelles, que celles-ci entendent de loin, & qui devient l'annonce d'une génération nouvelle; mais qui ne devient auſſi que trop ſouvent un ſignal de deſtruction; car les Chaſſeurs avertis par ce bruit qui n'eſt point pour eux, s'approchent de l'oiſeau ſans en être aperçus, & ſaiſiſſent le moment de cette eſpèce de convulſion pour le tirer à coup ſûr: je dis ſans en être aperçus; car dès que cet oiſeau voit un homme,

il s'arrête auſſitôt, fût-il dans la plus grande violence de ſon mouvement, & il s'envole à trois ou quatre cents pas: ce ſont bien-là les habitudes de nos tetras d'Europe & leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Penſylvanie, ſont les grains, les fruits, les raiſins, & ſur-tout les baies de lierre, ce qui eſt remarquable, parce que ces baies ſont un poiſon pour pluſieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps & en automne, qui ſont les deux ſaiſons où le mâle bat des ailes: ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc ſec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiſeau peſant: ils pondent de douze à ſeize œufs, & les couvent environ trois ſemaines; la mère a fort à cœur la conſervation de ſes petits; elle s'expoſe à tout pour les défendre, & cherche à attirer ſur elle-même les dangers qui les menacent; ſes petits de leur côté ſavent ſe cacher très-finement dans les feuilles; mais tout cela n'empêche pas que les oiſeaux de proie n'en détruiſent beaucoup: la couvée forme une compagnie qui ne ſe diviſe qu'au printemps de l'année ſuivante.

Ces oiſeaux ſont fort ſauvages, & rien ne peut les apprivoiſer; ſi on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont & s'enfuiront dans les bois, preſque auſſitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair eſt blanche & très-bonne à manger;

ſeroit-ce par cette raiſon que les oiſeaux de proie leur donnent la chaſſe avec tant d'acharnement! Nous avons eu déjà ce ſoupçon à l'occaſion des tetras d'Europe; s'il étoit confirmé par un nombre ſuffiſant d'obſervations, il s'enſuivroit non-ſeulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence; mais que l'oiſeau de proie eſt à peu près de même goût que l'homme, & ce ſeroit une analogie de plus entre les deux eſpèces.

III.

L'OISEAU d'Amérique qu'on peut appeler gélinotte à longue queue, deſſiné & décrit par M. Edwards, ſous le nom de *heath cock* ou *grous*, coq de bruyère de la baie d'Hudſon, & qui me paroît être plus voiſin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faiſans dont on lui a auſſi donné le nom: cette gélinotte à longue queue, repréſentée dans la *planche* CXVII de M. Edwards, eſt une femelle, elle a la groſſeur, la couleur & la longue queue du faiſan; le plumage du mâle eſt plus rembruni, plus luſtré, & il a des reflets à l'endroit du cou; ce mâle ſe tient auſſi très-droit, & [redacted]

les pieds étoient pattus, les doigts dentelés ſur les bords; le doigt poſtérieur fort court.

À la baie d'Hudſon, on donne à ces gélinottes le nom de *faiſan;* en effet, ils font par leur longue queue la nuance entre les gélinottes & les faiſans; les deux pennes du milieu de cette queue, excèdent d'environ deux pouces les deux ſuivantes de part & d'autre, & ainſi de ſuite: ces oiſeaux ſe trouvent auſſi en Virginie, dans les bois & lieux inhabités.



* LE PAON (a).

Planche X de ce volume.

SI l'empire appartenoit à la beauté & non à la force, le Paon feroit, sans contredit, le roi des oiseaux ; il n'en est point sur qui la Nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes & sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné ; une aigrette mobile & légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête & l'élève sans la charger ; son incomparable plumage, semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre & frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la Nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel & de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son

* *Voyez les planches enluminées, n.° 433*, le mâle ; & *434*, la femelle.

(a) Le Paon. En Grec, Ταὼς ; en Latin, *Pavo ;* en Espagnol, *Pavon ;* en Italien, *Pavone ;* en Allemand, *Pfau ;* en Anglois, *Peacock ;* en Suédois, *Paofogel ;* en Polonois, *Paw.* — Paon. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 233. — *Pavo.* Gesner, *Avi.* pag. 656. — *Pavo.* Frisch, *pl. CXVIII*, avec une figure coloriée du mâle.

inimitable

inimitable pinceau, & en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus ſombres, & de leurs oppoſitions entr'elles, un nouveau luſtre & des effets de lumière ſi ſublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorſqu'il ſe promène paiſible & ſeul dans un beau jour de printemps; mais ſi ſa femelle vient tout-à-coup à paroître, ſi les feux de l'amour ſe joignant aux ſecrettes influences de la ſaiſon, le tirent de ſon repos, lui inſpirent une nouvelle ardeur & de nouveaux deſirs; alors toutes ſes beautés ſe multiplient, ſes yeux s'animent & prennent de l'expreſſion, ſon aigrette s'agite ſur ſa tête & annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de ſa queue déploient, en ſe relevant, leurs richeſſes éblouiſſantes, ſa tête & ſon cou ſe renverſant noblement en arrière, ſe deſſinent avec grâce ſur ce fond radieux, où la lumière du ſoleil ſe joue en mille manières, ſe perd & ſe reproduit ſans ceſſe, & ſemble prendre un nouvel éclat plus doux & plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées & plus harmonieuſes; chaque mouvement de l'oiſeau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans & fugitifs, ſans ceſſe remplacés par d'autres reflets & d'autres nuances toujours diverſes, & toujours admirables.

Le paon ne ſemble alors connoître ſes avantages que pour en faire hommage à ſa compagne qui en eſt privée, ſans en être moins chérie, & la vivacité que

l'ardeur de l'amour mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles grâces à ses mouvemens qui sont naturellement nobles, fiers & majestueux, & qui, dans ces momens, sont accompagnés d'un murmure énergique & sourd qui exprime le desir *(b)*.

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, & tombent chaque année *(c)*; le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, & cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dûs à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention & des louanges; & qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement & sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors & les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-temps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topase, qui doit être

(b) Cum stridore procurrens. Palladius, DE RE RUSTICÂ, lib. I, cap. XXVIII.

(c) Amittit pennas cum primis arborum frondibus, recipit cum germine earumdem. Aristote, *Hist. Animal.* lib. VI, cap. IX.

regardé comme son pays natal; c'est de-là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où, selon le témoignage positif de Théophraste cité par Pline, il avoit été apporté d'ailleurs *(d)*; au lieu qu'il ne paroît pas avoir passé de la partie la plus orientale de l'Asie, qui est la Chine, dans les Indes: car les Voyageurs s'accordent à dire, que quoique les paons soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y transporte des autres pays *(e)*, ce qui prouve au moins qu'ils sont très-rares à la Chine.

Élien assure que ce sont les Barbares qui ont fait présent à la Grèce de ce bel oiseau *(f)*, & ces Barbares ne peuvent guère être que les Indiens; puisque c'est aux Indes qu'Alexandre, qui avoit parcouru l'Asie, & qui connoissoit bien la Grèce, en a vu pour la première fois *(g)*: d'ailleurs, il n'est point de pays où ils soient plus généralement répandus, & en aussi grande abondance que dans les Indes. Mandeslo *(h)* & Thévenot *(i)* en ont trouvé en grand nombre dans la province de Guzaratte; Tavernier dans toutes

(d) *Quippe cum Theophrastus tradat invectitias esse in Asiâ etiam Columbas & Pavones.* Plinii, *Hist. nat.* lib. X, cap. XXIX.

(e) Navarrette, *Description de la Chine*, page 40—42.

(f) *Ex Barbaris ad Græcos exportatus esse dicitur, primum autem diu rarus.* Élien, *Hist. Animal.* lib. V, cap. XXI.

(g) *Idem, ibidem.*

(h) Mandeslo, *Voyage des Indes*, tome II, livre I, page 147.

(i) Thévenot, *Voyage au Levant*, tome III, page 18.

les Indes; mais particulièrement dans les territoires de Baroche, de Cambaya & de Broudra *(k)*; François Pyrard aux environs de Calicut *(l)*; les Hollandois sur toute la côte de Malabar *(m)*; Lintscot dans l'île de Ceylan *(n)*: l'Auteur du second voyage de Siam, dans les forêts sur les frontières de ce royaume, du côté de Camboge *(o)*, & aux environs de la rivière de Meinam *(p)*; le Gentil à Java, Gemelli Carreri dans les îles Calamianes *(q)*, situées entre les Philippines & Borneo; si on ajoute à cela que dans presque toutes ces contrées, les paons vivent dans l'état de sauvage, qu'ils ne sont nulle part, ni si grands *(r)*, ni si féconds *(ſ)*, on ne pourra s'empêcher de regarder les Indes comme leur climat naturel *(t)*; & en effet, un si bel oiseau ne pouvoit guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses,

(k) Voyages de Tavernier, *tome III, livre I, page 57 & 58.*

(l) Voyages de François Pyrard, *tome I, page 426.*

(m) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, *tome IV, page 16.*

(n) J. Hugonis Lintscot, *Navigatio in Orientem*, pag. 39.

(o) Second Voyage de Siam, *page 75.*

(p) *Idem*, pag. 248.

(q) Gemelli Carreri, *Voyage autour du Monde*, tome V, page 270.

(r) *Sunt & Pavones in Indiâ maximi omnium.* Ælian, *de Naturâ Animal.* lib. XVI, cap. 11.

(ſ) Petrus Martyr, *de rebus Oceani*, dit que les paons pondent aux Indes de vingt à trente œufs.

(t) *Voyez* Seconde Relation des Hollandois, *page 370.*

où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, & qui doit être regardé comme le climat du luxe de la Nature: cette opinion est confirmée en quelque sorte par le texte sacré; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportoit tous les trois ans; & il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des Indes, que cette flotte, formée & équipée sur la mer rouge *(u)*, & qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses: or, il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique; car jamais Voyageur n'a dit avoir aperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les Isles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres & naturels à ces pays, si ce n'est dans l'île de Sainte-Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvoit prendre qu'en les tuant à coups de fusil *(x)*; mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon qui n'avoit point de boussole, se rendit tous les trois ans à l'île de Sainte-Hélène, où d'ailleurs, elle n'auroit trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchoit *(y)*: de plus, il me paroît

(u) *Voyez* le troisième Livre des Rois, *chap. IX, N. 26.*

(x) Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, *tome IV, page 161.*

(y) *Aurum, argentum, dentes Elephantorum, & simias & Pavos.* Reg. lib. III, cap. x, N. 22.

vraiſemblable que cette île, éloignée de plus de trois cents lieues du continent, n'avoit pas même de paons du temps de Salomon; mais que ceux qu'y trouvèrent les Hollandois y avoient été lâchés par les Portugais, à qui elle avoit appartenu, ou par d'autres, & qu'ils s'y étoient multipliés d'autant plus facilement, que l'île de Sainte-Hélène n'a, dit-on, ni bête vénimeuſe, ni animal vorace.

On ne peut guère douter que les paons que Kolbe a vus au cap de Bonne-eſpérance, & qu'il dit être parfaitement ſemblables à ceux d'Europe, quoique la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup *(z)*, n'euſſent la même origine que ceux de Sainte-Hélène, & qu'ils n'y euſſent été apportés par quelques-uns des vaiſſeaux Européens qui arrivent en foule ſur cette côte.

On peut dire la même choſe de ceux que les Voyageurs ont aperçus au royaume de Congo *(a)*, avec des dindons qui certainement n'étoient point des oiſeaux d'Afrique, & encore de ceux que l'on trouve ſur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le Roi du pays *(b)*: cette conjecture eſt fortifiée par le témoignage de Boſman, qui dit en termes formels qu'il n'y a point de paons

(z) *Voy.* l'Hiſtoire générale des Voyages, *tome V, planche XXIV.*

(a) Voyage de P. Van-den-Broeck, *dans le Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie des Indes*, tome IV, page 321.

(b) Relation de Pigafetta, *page 92 & ſuivantes.*

ſur la Côte-d'or, & que l'oiſeau pris par M. de Foquembrog & par d'autres, pour un paon, eſt un oiſeau tout différent appelé *kroon-vogel (c)*.

De plus, la dénomination de paon d'Afrique, donnée par la plupart des Voyageurs aux demoiſelles de Numidie *(d)*, eſt encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de paons; & ſi l'on en a vu anciennement en Lybie, comme le rapporte Euſtathe, c'en étoit ſans doute qui avoient paſſé ou qu'on avoit portés dans cette contrée de l'Afrique, l'une des plus voiſines de la Judée, où Salomon en avoit mis long-temps auparavant; mais il ne paroît pas qu'ils l'euſſent adoptée pour leur patrie, & qu'ils s'y fuſſent beaucoup multipliés, puiſqu'il y avoit des loix très-ſévères contre ceux qui en avoient tué, ou ſeulement bleſſé quelques-uns *(e)*.

Il eſt donc à préſumer que ce n'étoit point des côtes d'Afrique, que la flotte de Salomon rapportoit les paons, des côtes d'Afrique, dis-je, où ils ſont fort rares, & où l'on n'en trouve point dans l'état de ſauvage; mais bien des côtes d'Aſie où ils abondent, où ils vivent preſque par-tout en liberté, où ils ſubſiſtent & ſe multiplient ſans le ſecours de l'homme, où ils ont plus de groſſeur, plus de fécondité que par-tout

(c) Voyage de Guinée, *Lettre XV.e page 268.*

(d) Voyez Labat, *volume III, page 141;* & la Relation du Voyage de M. de Genes au détroit de Magellan, par le ſieur Froger, *page 41.*

(e) Aldrovande, *de Avibus*, tom. II, pag. 5.

ailleurs, où ils ſont en un mot, comme ſont tous les animaux dans leur climat naturel.

Des Indes ils auront facilement paſſé dans la partie occidentale de l'Aſie; auſſi voyons-nous dans Diodore de Sicile, qu'il y en avoit beaucoup dans la Babylonie: la Médie en nourriſſoit auſſi de très-beaux & en ſi grande quantité, que cet oiſeau en a eu le ſurnom d'*avis Medica (f)*. Philoſtrate parle de ceux du Phaſe, qui avoient une huppe bleue *(g)*, & les Voyageurs en ont vu en Perſe *(h)*.

De l'Aſie ils ont paſſé dans la Grèce, où ils furent d'abord ſi rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque néoménie comme un objet de curioſité, & qu'on accouroit en foule des villes voiſines pour les voir *(i)*.

On ne trouve pas l'époque certaine de cette migration du paon de l'Aſie dans la Grèce; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paroître dans ce dernier pays, que depuis le temps d'Alexandre, & que ſa première ſtation au ſortir de l'Aſie, a été l'île de Samos.

(f) Aldrovande, *Ornithol.* tom. II, pag. 12.

(g) Ibidem, pag. 6.

(h) Thévenot, *Voyage du Levant*, tome II, page 200.

(i) Tanta fuit in urbibus Pavonis prærogativa ut Athenis tam a viris quàm a mulieribus ſtatuto pretio ſpectatus fuerit; ubi ſingulis noviluniis & viros & mulieres admittentes ad hujuſmodi ſpectaculum, ex eo fecere queſtum non mediocrem, multique e Lacedemone ac Theſſaliâ videndi causâ eò confluxerint. Ælian, *Hiſt. Animal.* lib. V, cap. XXI.

Les

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre; car ce conquérant n'en vit pour la première fois que dans les Indes, comme je l'ai déjà remarqué, & il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très-févères; mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, & même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs; car nous voyons dans le poëte Antiphanes, contemporain de ce Prince, & qui lui a survécu, qu'une seule paire de paons apportée en Grèce, s'y étoit multipliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles *(k)*: & d'ailleurs, Aristote qui ne survéquit que deux ans à son Élève, parle en plusieurs endroits des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'île de Samos ait été leur première station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est probable par la position même de cette Isle, qui est très-voisine du continent de l'Asie; & de plus, cela est prouvé par un passage formel de Menodotus *(l)*; quelques-uns même forçant le sens de ce passage, & se prévalant de certaines médailles Samiennes

(k) Pavonum tantum modo par unum adduxit quispiam raram tunc avem, nunc vero plures sunt quam coturnices.

(l) Sunt ibi Pavones Junoni sacri, primi quidem in Samo editi ac educati, indeque deducti ac in alias regiones devecti, veluti Galli e Perside & quas Meleagridas vocant ex Æolia (seu Ætolia). Vide Atheneus, *lib. IV, cap. XXV.*

fort antiques, où étoit représentée Junon avec un paon à ses pieds *(m)*, ont prétendu que Samos étoit la patrie première du paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'étoit répandu dans l'Orient comme dans l'Occident; mais il est aisé de voir, en pesant les paroles de Menodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avoit vu des paons à Samos, avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avoit vu dans l'Éolie (ou l'Étholie), des méléagrides qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun autre lieu de la Grèce *(Veluti.... quas meleagridas vocant ex Ætholiâ)*: d'ailleurs, l'île de Samos offroit aux paons un climat qui leur convenoit, puisqu'ils y subsistoient dans l'état de sauvage *(n)*, & qu'Aulugelle regarde ceux de cette Isle comme les plus beaux de tous *(o)*.

Ces raisons étoient plus que suffisantes pour servir de fondement à la dénomination d'oiseau de Samos, que quelques Auteurs ont donnée au paon; mais on ne pourroit pas la lui appliquer aujourd'hui, puisque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la description de cette Isle, qu'il dit être pleine

(m) On en voit encore aujourd'hui quelques-unes, & même des médaillons qui représentent le temple de Samos avec Junon & ses paons. *Voyage du Levant* de M. de Tournefort, *tome I, page 425*.

(n) Pavonum greges agrestes transmarini esse dicuntur in insulis Sami in luco Junonis.... Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, pag. VI.

(o) Aulugelle, *Noct. Atticæ*, lib. VII, cap. XVI.

de perdrix, de bécasses, de bécassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourterelles, de bec-figues & d'une volaille excellente *(p)*; & il n'y a pas d'apparence que M. de Tournefort ait voulu comprendre sous la dénomination générique de volaille, un oiseau aussi considérable & aussi distingué.

Les paons ayant passé de l'Asie dans la Grèce, se sont ensuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, & de proche en proche, en France, en Allemagne, en Suisse & jusque dans la Suède *(q)*, où, à la vérité, ils ne subsistent qu'en petit nombre, à force de soins *(r)*, & non sans une altération considérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la suite.

Enfin les Européens qui, par l'étendue de leur commerce & de leur navigation, embrassent le globe entier, les ont répandus d'abord sur les côtes d'Afrique, & dans quelques îles adjacentes; ensuite dans le Mexique, & de-là dans le Pérou & dans quelques-unes des Antilles *(s)*, comme Saint-Domingue & la Jamaïque,

(p) M. de Tournefort, *Voyage du Levant*, tome I, page 412.

(q) Nota. Les Suisses sont la seule nation qui se soit appliquée à détruire, dans leur pays, cette belle espèce d'oiseau, avec autant de soin que toutes les autres en ont mis à la multiplier; & cela en haine des Ducs d'Autriche contre lesquels ils s'étoient révoltés, & dont l'Écu avoit une queue de Paon pour cimier.

(r) Linnæus, *Syst. Nat.* edit. X, pag. 156.

(s) Histoire des Incas, *tome II, page 329.*

où l'on en voit beaucoup aujourd'hui *(t)*, & où avant cela il n'y en avoit pas un ſeul, par une ſuite de la loi générale du climat, qui exclut du nouveau Monde tout animal terreſtre, attaché par ſa nature aux pays chauds de l'ancien continent, loi à laquelle les oiſeaux peſans ne ſont pas moins aſſujettis que les quadrupèdes: or, l'on ne peut nier que les paons ne ſoient des oiſeaux peſans, & les Anciens l'avoient fort bien remarqué *(u)*, il ne faut que jeter un coup d'œil ſur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien long-temps; la groſſeur du corps, la brièveté des ailes & la longueur embarraſſante de la queue, ſont autant d'obſtacles qui les empêchent de fendre l'air avec légèreté: d'ailleurs, les climats ſeptentrionaux ne conviennent point à leur nature, & ils n'y reſtent jamais de leur plein gré *(x)*.

Le coq paon n'a guère moins d'ardeur pour ſes femelles, ni guère moins d'acharnement à ſe battre avec les autres mâles que le coq ordinaire *(y)*; il en auroit même davantage s'il étoit vrai ce qu'on en dit, que lorſqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les

[redacted]

tourmente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, & trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes: dans ce cas les œufs sortent de l'*oviductus* avant qu'ils aient eu le temps d'acquérir leur maturité *(z)*; pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles *(a)*; au lieu que le coq ordinaire qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde encore utilement, & la rend mère d'une multitude de petits poussins.

Les paones ont aussi le tempérament fort lascif, & lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entr'elles, & en se frottant dans la poussière (car ce sont oiseaux pulvérateurs), & se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs & sans germe, dont il ne résulte rien de vivant; mais cela n'arrive guère qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce & vivifiante réveille la Nature, & ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres

(z) Quinque gallinas desiderat, nam si unam aut alteram fœtam sæpius compresserit, vixdum concepta in alvo vitiat ova, nec ad partum sinit perduci, quoniam immatura genitalibus locis excedunt. Columelle, *de Re rusticâ, loco citato.*

(a) Je donne ici l'opinion des Anciens; car des personnes intelligentes que j'ai consultées, & qui ont élevé des paons en Bourgogne, m'ont assuré, d'après leur expérience, que les mâles ne se battoient jamais, & qu'il ne falloit à chacun qu'une ou deux femelles au plus; & peut-être cela n'arrive-t-il qu'à cause de la moindre chaleur du climat.

animés à se reproduire ; & c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de zéphyriens *(ova zephyria)*, non qu'on se soit persuadé qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paones & tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle; mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement & même désignée par les zéphyrs.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piafant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue, & leur montrant toute l'expression du desir, peut les animer encore davantage & leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles; mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manège agréable, ces caresses superficielles, & si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit maître, puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime & des approches plus efficaces; & si quelques personnes ont cru que des paones avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paones avoient été couvertes réellement, sans qu'on s'en fût aperçu *(b)*.

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux, est à

(b) « L'on ne peut bonnement accorder ce que quelques pères » de famille racontent; c'est que les paons ne couvrent leurs femelles, » ains qu'ils les emplissent en faisant la roue devant elles, &c. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 234.

trois ans, selon Aristote *(c)* & Columelle *(d)*, & même selon Pline *(e)*, qui en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changemens; Varron fixe cet âge à deux ans *(f)*, & des personnes qui ont observé ces oiseaux, m'assurent que les femelles commencent déjà à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles; mais presque tous s'accordent à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leur poule, & où la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très-considérable *(g)*; celle des longues & belles plumes de leur queue, & par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant & faisant la roue *(h)*; le superflu de la nourriture n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer désormais à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent

(c) Parit maxime à trimatu. Hist. Animal. lib. VI, cap. IX.

(d) De Re Rusticâ, lib. VIII, cap. XI, *hoc genus Avium cum trimatum explevit, optime progenerat; si quidem tenerior ætas aut sterilis, aut parum fœcunda.*

(e) À trimatu parit; primo anno unum aut alterum ovum, sequenti quaterna quinave, cæteris duodena non amplius. Plin. *lib. X, cap.* LIX.

(f) Ad admissuram hæ minores bimæ non idoneæ, nec-jam majores natu. Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. VI.

(g) Voyez *le tome II* de cette Histoire Naturelle, générale & particulière, *page 314 & suivantes.*

(h) Colores incipit fundere in trimatu. Plin. *lib. X, cap.* XX.

& se joignent *(i)*; si on veut les avancer, on leur donnera le matin à jeun, tous les cinq jours, des fèves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle *(k)*.

La femelle pond ses œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un: elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote *(l)*, & cette ponte est de huit œufs la première année, & de douze les années suivantes: mais cela doit s'entendre des paones à qui on laisse le soin de couver elles-mêmes leurs œufs & de mener leurs petits; au lieu que si on leur enlève leurs œufs à mesure qu'elles pondent, pour les faire couver par des poules vulgaires *(m)*, elles feront

(i) Ab idibus februariis ante mensem martium. Columelle, *de Re rusticâ*, lib. VIII, cap. XI.

(k) Ibidem.

(l) Semel tantum modo ova parit duodecim aut paulo pauciora, nec continuatis diebus sed binis ternisve interpositis. Hist. Animal. lib. VI, cap. IX, *primiparæ octona maxime edunt.* Ibidem.

(m) Nota. Aristote dit qu'une poule ordinaire ne peut guère faire éclore que deux œufs de paon; mais Columelle lui en donnoit jusqu'à cinq, & outre cela quatre œufs de poule ordinaire, plus ou moins cependant, selon que la couveuse étoit plus ou moins grande: il recommandoit de retirer ces œufs de poule le dixième jour, & d'en substituer un pareil nombre de même espèce, récemment pondus, afin qu'ils vinssent à éclore en même temps que les œufs de paon, qui ont besoin de dix jours d'incubation de plus: enfin, il prescrivoit de retourner ceux-ci tous les jours, si la couveuse n'avoit pu le faire à cause de leur grosseur; ce qu'il est toujours aisé de reconnoître, si l'on a eu la précaution de marquer ces œufs d'un côté. *Voyez* Columelle, *de Re Rusticâ, loco citato.*

trois

trois pontes, selon Columelle *(n)*; la première de cinq œufs, la seconde de quatre, & la troisième de deux ou trois: il paroît qu'elles sont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œufs par an; & qu'au contraire, elles sont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, selon Pierre Martyr, elles en pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut: c'est qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence sur tout ce qui a rapport à la génération, & c'est la clef de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre ce que disent les Anciens, & ce qui se passe sous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles seront plus ardens, ils se battront entr'eux, il leur faudra un plus grand nombre de femelles, & celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que dans un pays plus froid, elles seront moins fécondes, & les mâles moins chauds & plus paisibles.

Si on laisse à la paone la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret & retiré: ses œufs sont blancs & tachetés comme ceux de dinde, & à peu près de la même grosseur; lorsque sa ponte est finie, elle se met à couver.

On prétend qu'elle est sujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laisser échapper ses œufs de dessus le

(n) *Feminæ Pavones quæ non incubant, ter anno partus edunt; primus est partus quinque fere ovorum, secundus quatuor, tertius trium aut duorum.* Columelle, *de Re rusticâ,* lib. VIII, cap. XI.

juchoir où elle est perchée *(o)*; c'est pourquoi on recommande d'étendre de la paille au-dessous pour empêcher qu'ils ne se brisent.

Pendant tout le temps de l'incubation, la paone évite soigneusement le mâle, & tâche sur-tout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs; car dans cette espèce, comme dans celle du coq & de bien d'autres *(p)*, le mâle plus ardent & moins fidèle au vœu de la Nature, est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce; & s'il peut surprendre la couveuse sur ses œufs, il les casse en s'approchant d'elle, & peut-être y met-il de l'intention, & cherche-t-il à se délivrer d'un obstacle qui l'empêche de jouir: quelques-uns ont cru qu'il ne les cassoit que par son empressement à les couver lui-même *(q)*, ce feroit un motif bien différent. L'Histoire Naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit pour les lui ôter, observer tout par soi-même; mais qui peut tout observer!

La paone couve de vingt-sept à trente jours, plus ou moins, selon la température du climat & de la

(o) Pluribus stramentis exagerandum est aviarium quo tutius integri fœtus excipiantur, nam pavones cum ad nocturnam requiem venerunt . . . perticis insistentes enituntur ova. . . Columelle, *lib. VIII, cap. XI.*

(p) Quam ob causam aves nonnullæ sylvestres pariunt, fugientes marem & incubant. Aristote, *Histor. Animal.* lib. VI, cap. IX.

(q) Voyez Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 14.

saison *(r)*: pendant ce temps on a soin de lui mettre à portée une quantité suffisante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller se repaître au loin, elle ne quittât ses œufs trop long-temps, & ne les laissât refroidir; il faut aussi prendre garde de la troubler dans son nid & de lui donner de l'ombrage; car, par une suite de son naturel inquiet & défiant, si elle se voit découverte, elle abandonnera ses œufs & recommencera une nouvelle ponte qui ne vaudra pas la première, à cause de la proximité de l'hiver.

On prétend que la paone ne fait jamais éclore tous ses œufs à la fois; mais que dès qu'elle voit quelques poussins éclos, elle quitte tout pour les conduire; dans ce cas il faudra prendre les œufs qui ne seront point encore ouverts, & les mettre éclore sous une autre couveuse, ou dans un four d'incubation *(s)*.

Élien nous dit que la paone ne reste pas constamment sur ses œufs, & qu'elle passe quelquefois deux jours sans y revenir, ce qui nuit à la réussite de la couvée *(t)*. Mais je soupçonne quelque méprise dans ce passage d'Élien, qui aura appliqué à l'incubation ce qu'Aristote & Pline ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de

(r) Excludit diebus triginta aut paulo tardius. Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. IX. — *Partus excluditur ter novenis aut tardius tricesimo.* Plin. *lib. X, cap. LIX.*

(s) Maison Rustique, *tome I, page 138.*

(t) Ælian, *Histor. Animal.* lib. V, cap. XXXII.

repos; au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver, paroissent contraires à l'ordre de la Nature, & à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air & du sol, approche du degré nécessaire pour l'incubation *(u)*.

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue *(x)*; Frisch veut qu'on ne les rende à la mère que quelques jours après *(y)*.

Leur première nourriture sera la farine d'orge, détrempée dans du vin; du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite & refroidie: dans la suite on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé & sans aucun petit lait, mêlé avec des poireaux hachés, & même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très-friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes *(z)*. Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre & de poiré, & même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoiqu'Athénée les appelle *graminivores*.

On a observé que les premiers jours, la mère ne

(u) Voyez ci-dessus l'*histoire de l'Autruche*.

(x) Similiter ut gallinacei primo die non amoveantur, postero die cum educatrice transferantur in caveam. Columelle, *lib. VIII, cap. XI.*

(y) Frisch, *planche CXIX.*

(z) Columelle, *de Re rusticâ*, lib. VIII, cap. XI.

revenoit jamais coucher avec sa couvée dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans un même endroit; & comme cette couvée si tendre & qui ne peut encore monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choisi pour son gîte, & mettre ses petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées, &c *(a)*.

Les paoneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes *(b)*, & ne savent pas encore s'en servir : dans ces commencemens, la mère les prend tous les soirs sur son dos, & les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit; le lendemain matin elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, & les accoutume à en faire autant pour la suivre, & à faire usage de leurs ailes *(c)*.

Une mère paone, & même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paonaux, selon Columelle; mais seulement quinze, selon Palladius; & ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont besoin de se réchauffer de temps en temps, & de se mettre à l'abri sous les ailes de la mère qui ne pourroit pas en garantir vingt-cinq à la fois.

(a) Maison Rustique, *tome I, page 138.*
(b) Belon, *Nature des Oiseaux*, page 234.
(c) Maison Rustique, *tome I, page 138.*

On dit que si une poule ordinaire qui mène ses poussins, voit une couvée de petits paoneaux, elle est tellement frappée de leur beauté qu'elle se dégoûte de ses petits, & les abandonne pour s'attacher à ces étrangers *(d)*; ce que je rapporte ici non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier; d'autant plus qu'il me paroît s'écarter du cours ordinaire de la Nature, & que dans les premiers temps, les petits paoneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les poussins.

À mesure que les jeunes paoneaux se fortifient, ils commencent à se battre (sur-tout dans les pays chauds); & c'est pour cela que les Anciens qui paroissent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiseaux *(e)*, les tenoient dans de petites cases séparées *(f)*: mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoit, selon eux, ces petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie *(g)*, telle, par exemple, que celle de Planasie appartenante aux Pisans *(h)*; ce

(d) Columelle, *lib. VIII, cap. XI. Satis convenit inter autores: non debere alias gallinas quæ pullos sui generis educant, in eodem loco pasci; nam cum conspexerunt pavoninam prolem, suos pullos diligere desinunt..... perosæ videlicet quod nec magnitudine nec specie pavoni pares sint.*

(e) Pavonis educatio magis urbani patris familiæ quam tetrici rustici curam poscit... Columelle, *lib. VIII, cap. XI.*

(f) Varro, *de Re rusticâ*, lib. III, cap. VI.

(g) Columelle, *loco citato.*

(h) Varro, *loco citato.*

ſont en effet les ſeuls endroits où l'on puiſſe les laiſſer en liberté, & preſque dans l'état de ſauvage, ſans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu & ne nagent point du tout, & ſans craindre qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis, dont la petite île doit être purgée: ils peuvent y vivre, ſelon leur naturel & leurs appétits, ſans contrainte, ſans inquiétude, ils y proſpéroient mieux, & ce qui n'étoit pas négligé par les Romains, leur chair étoit d'un meilleur goût; ſeulement pour avoir l'œil deſſus, & reconnoître ſi leur nombre augmentoit ou diminuoit, on les accoutumoit à ſe rendre tous les jours à une heure marquée & à un certain ſignal, autour de la maiſon où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer *(i)*.

Lorſque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à leur pouſſer, & alors ils ſont malades comme les dindonneaux lorſqu'ils pouſſent *le rouge*: ce n'eſt que de ce moment que le cop paon les reconnoît pour les ſiens; car tant qu'ils n'ont point d'aigrette, il les pourſuit comme étrangers *(k)*; on ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorſqu'ils ont ſept mois, & s'ils ne ſe perchoient pas d'eux-mêmes ſur le juchoir, il faut les y accoutumer, & ne point ſouffrir qu'ils dorment à terre, à cauſe du froid & de l'humidité *(l)*.

(i) Columelle, *loco citato.*

(k) Palladius, *de Re ruſticâ*, lib. I, cap. XXVIII.

(l) Columelle, *loco citato.*

L'aigrette eſt compoſée de petites plumes, dont la tige eſt garnie depuis la baſe juſqu'auprès du ſommet, non de barbes, mais de petits filets rares & détachés; le ſommet eſt formé de barbes ordinaires unies enſemble, & peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes eſt variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, & trente dans une femelle; mais je n'ai pas obſervé un aſſez grand nombre d'individus pour aſſurer qu'il ne puiſſe pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'eſt pas un cône renverſé comme on le pourroit croire, ſa baſe qui eſt en haut, forme une ellipſe fort alongée, dont le grand axe eſt poſé ſelon la longueur de la tête: toutes les plumes qui la compoſent, ont un mouvement particulier aſſez ſenſible par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres, au gré de l'oiſeau, & un mouvement général par lequel l'aigrette entière, tantôt ſe renverſe en arrière, & tantôt ſe relève ſur la tête.

Les ſommets de cette aigrette ont, ainſi que tout le reſte du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle; outre cela, le coq paon ſe diſtingue de ſa poule dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la ſuite il s'en diſtingue par la groſſeur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de ſa queue, & par la faculté de la relever & d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue*. Willulghby croit que le paon

paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté remarquable *(m)*: cependant on verra dans le cours de cette histoire, qu'elle leur est commune avec quelques tetras ou coqs de bruyère, quelques pigeons, &c.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naissent de dessus le dos auprès du croupion, sont en grand ce que celles de l'aigrette sont en petit; leur tige est pareillement garnie, depuis sa base jusque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, & elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornée de ce qu'on appelle *l'œil* ou le *miroir*: c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs; jaune doré de plusieurs nuances, vert changeant en bleu & en violet éclatant, selon les différens aspects, & tout cela empruntant encore un nouveau lustre de la couleur du centre qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds & demi, & sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure; l'aigrette ne tombe point, mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, & repousse au printemps; & pendant cet intervalle, l'oiseau est triste & se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou & de la poitrine, c'est le bleu avec différens reflets de violet, d'or & de vert éclatant; tous

(m) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 112.

ces reflets qui renaiſſent & ſe multiplient ſans ceſſe ſur ſon plumage, ſont une reſſource que la Nature ſemble s'être ménagée pour y faire paroître ſucceſſivement & ſans confuſion, un nombre de couleurs beaucoup plus grand que ſon étendue ne ſembloit le comporter: ce n'eſt qu'à la faveur de cette heureuſe induſtrie que le paon pouvoit ſuffire à recevoir tous les dons qu'elle lui deſtinoit.

De chaque côté de la tête on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les paons paroiſſent ſe careſſer réciproquement avec le bec; mais en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils ſe grattoient les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux très-vifs & très-agiles; on les voit courir ſur la peau blanche qui entoure leurs yeux, & cela ne peut manquer de leur cauſer une ſenſation incommode; auſſi ſe prêtent-ils avec beaucoup de complaiſance, lorſqu'un autre les gratte.

Ces oiſeaux ſe rendent les maîtres dans la baſſe-cour, & ſe font reſpecter de l'autre volaille qui n'oſe prendre ſa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas: leur façon de manger eſt à peu près celle des gallinacés, ils ſaiſiſſent le grain de la pointe du bec & l'avalent ſans le broyer.

Pour boire ils plongent le bec dans l'eau, où ils font cinq ou ſix mouvemens aſſez prompts de la mâchoire inférieure, puis en ſe relevant & tenant leur

tête dans une ſituation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'étoit remplie, ſans faire aucun mouvement du bec.

Les alimens ſont reçus dans l'œſophage, où l'on a obſervé un peu au-deſſus de l'orifice antérieur de l'eſtomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'eſtomac eſt revêtu à l'extérieur d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiſeaux qui a été diſſéqué par Gaſpard Bartholin, il y avoit bien deux conduits biliaires; mais il ne ſe trouva qu'un ſeul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiſeaux.

Le *cæcum* étoit double, & dirigé d'arrière en avant; il égaloit en longueur tous les autres inteſtins enſemble, & les ſurpaſſoit en capacité *(n)*.

Le croupion eſt très-gros, parce qu'il eſt chargé des muſcles qui ſervent à redreſſer la queue & à l'épanouir.

Les excrémens ſont ordinairement moulés, & chargés d'un peu de cette matière blanche qui ſe trouve ſur les excrémens de tous les gallinacés & de beaucoup d'autres oiſeaux.

On m'aſſure qu'ils dorment, tantôt en cachant la tête ſous l'aile, tantôt en faiſant rentrer leur cou en eux-mêmes, & ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, & c'eſt par cette raiſon qu'ils tâchent de recouvrir & d'enfouir leurs

(n) Voyez *Acta Hafnienſia*, année 1673, obſerv. 114.

ordures, & non, parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourroit retirer de leurs excrémens *(o)*, qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, &c. mais dont apparemment ils ne connoissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beaucoup, ils aiment à grimper; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage, & sur les arbres les plus élevés; c'est de-là qu'ils font souvent entendre leur voix qu'on s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, & d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues *(p)*.

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri qu'elle ne fait guère entendre qu'au printemps, mais que le mâle en a trois; pour moi j'ai reconnu qu'il avoit deux tons, l'un plus grave, qui tient plus du hautbois; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, & qui tient plus des sons perçans de la trompette; & j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ses pieds; & ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnemens & même nos vices, qu'on a pu

(o) Fimum suum resorbere traduntur, invidentes hominum utilitatibus. Plin. *lib. XXIX, cap. VI.* C'est sur ce fondement qu'on impute au paon d'être envieux.

(p) Volucres pleræque à suis vocibus appellatæ, ut hæ... Upupa, cuculus, ulula... Pavo. Varro, *de Linguâ Latinâ,* lib. IV.

ſuppoſer que leur cri n'étoit autre choſe qu'un gémiſſement arraché à leur vanité, toutes les fois qu'ils aperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraſte avance que leurs cris ſouvent répétés, ſont un préſage de pluie; d'autres qu'ils l'annoncent auſſi lorſqu'ils grimpent plus haut que de coutume *(q)*; d'autres que ces mêmes cris pronoſtiquoient la mort à quelque voiſin; d'autres enfin, que ces oiſeaux portoient toujours ſous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulette naturel pour ſe préſerver des faſcinations... *(r)*, tant il eſt vrai que toute choſe dont on a beaucoup parlé a fait dire beaucoup d'inepties!

Outre les différens cris dont j'ai fait mention, le mâle & la femelle produiſent encore un certain bruit ſourd, un craquement étouffé, une voix intérieure & renfermée qu'ils répètent ſouvent & quand ils ſont inquiets, & quand ils paroiſſent tranquilles ou même contens.

Pline dit qu'on a remarqué de la ſympathie entre les pigeons & les paons *(ſ)*; & Cléarque parle d'un de ces derniers qui avoit pris un tel attachement pour une jeune perſonne que l'ayant vu mourir, il ne put lui ſurvivre *(t)*. Mais une ſympathie plus naturelle & mieux fondée, c'eſt celle qui a été obſervée entre les

(q) Voyez le Livre *de Naturâ rerum.*

(r) Ælian, *Hiſtor. Animal.* lib. XI, cap. XVIII.

(ſ) Plin. *Hiſt. nat.* lib. X, cap. XX.

(t) *Voyez* Athénée, *Deipnoſoph.* lib. XIII, cap. XXX.

paons & les dindons : ces deux oiſeaux ſont du petit nombre des oiſeaux qui redreſſent leur queue & font la roue, ce qui ſuppoſe bien des qualités communes, auſſi s'accordent-ils mieux enſemble qu'avec tout le reſte de la volaille; & l'on prétend même qu'on a vu un coq-paon couvrir une poule dinde *(u)*, ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux eſpèces.

La durée de la vie du paon eſt de vingt-cinq ans, ſelon les Anciens *(x)*; & cette détermination me paroît bien fondée, puiſqu'on ſait que le paon eſt entièrement formé avant trois ans, & que les oiſeaux en général vivent plus long-temps que les quadrupèdes, parce que leurs os ſont plus ductiles; mais je ſuis ſurpris que M. Willulghby ait cru, ſur l'autorité d'Élien, que cet oiſeau vivoit juſqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Élien eſt mêlé de pluſieurs circonſtances viſiblement fabuleuſes *(y)*.

J'ai déjà dit que le paon ſe nourriſſoit de toutes ſortes de grains comme les gallinacés; les Anciens lui donnoient ordinairement par mois un boiſſeau de froment, peſant environ vingt livres *(z)*; il eſt bon de ſavoir que la fleur de ſureau leur eſt contraire *(a)*, &

(u) *Voyez* Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 234.

(x) Ariſtot. *Hiſtor. Animal.* lib. VI, cap. IX. — Plin. *lib. X, cap. XX.*

(y) *Voyez* Ælian, *de Naturâ Animal.* lib. XI, cap. XXXIII.

(z) Varro, *de Re Ruſticâ*, lib. III, cap. VI.

(a) Linnæus, *Syſt. nat.* edit. X, pag. 156.

que la feuille d'ortie eſt mortelle aux jeunes paoneaux, ſelon Franzius *(b)*.

Comme les paons vivent aux Indes dans l'état de ſauvages, c'eſt auſſi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chaſſe: on ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils ſe répandent dans les champs par troupes aſſez nombreuſes, parce que dès qu'ils découvrent le Chaſſeur, ils fuient devant lui plus vîte que la perdrix, & s'enfoncent dans des broſſailles où il n'eſt guère poſſible de les ſuivre; ce n'eſt donc que la nuit qu'on parvient à les prendre, & voici de quelle manière ſe fait cette chaſſe aux environs de Cambaie.

On s'approche de l'arbre ſur lequel ils ſont perchés, on leur préſente une eſpèce de bannière qui porte deux chandelles alumées, & où l'on a peint des paons au naturel; le paon ébloui par cette lumière, ou bien occupé à conſidérer les paons en peinture qui ſont ſur la bannière, avance le cou, le retire, l'alonge encore, & lorſqu'il ſe trouve dans un nœuf coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde & on ſe rend maître de l'oiſeau *(c)*.

Nous avons vu que les Grecs faiſoient grand cas du paon, mais ce n'étoit que pour raſſaſier leurs yeux de la beauté de ſon plumage; au lieu que les Romains qui ont pouſſé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étoient plus puiſſans, ſe ſont raſſaſiés réellement

(b) Franzius, *Hiſtor. Animal.* pag. 318.

(c) Voyage de J. B. Tavernier, *tome III, page 57.*

de sa chair; ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table *(d)*, & son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome, & les Empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale mettre leur gloire à remplir des plats immenses *(e)*, de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares *(f)*, & à en composer des mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse & un luxe excessivement destructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces oiseaux pouvoit rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le soin, que trois paons par couvée *(g)*; ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs; chez les Grecs le mâle & la femelle se vendoient mille dragmes *(h)*, ce qui revient à huit cents quatre-vingt-sept livres dix sous, selon la plus forte évaluation; & à vingt-quatre livres, selon la plus foible; mais il paroît que cette dernière est beaucoup trop foible, sans quoi le passage suivant d'Athénée ne

(d) Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. VI.

(e) Entre autres dans celui que Vitellius se plaisoit à nommer l'*Égide de Pallas*.

(f) Suétone, *dans la vie de ces Empereurs*.

(g) Varro, *de Re Rusticâ*, lib. III, cap. VI.

(h) Élien, *Histor. Animal.* lib. V, cap. XXI.

signifieroit

signifieroit rien. N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir des paons dont le prix n'est pas moindre que celui des statues *(i)!* ce prix étoit bien tombé au commencement du XVIe siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnois, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sous six deniers de ce temps-là, que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois livres quinze sous d'aujourd'hui: Mais il paroît que peu après cette époque, le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux où on avoit la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit, parce que, comme ils étoient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyoit de-là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil *(k):* au reste, il n'y a guère que les jeunes que l'on puisse manger, les vieux sont trop durs, & d'autant plus durs que leur chair est naturellement fort sèche; & c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singulière & qui paroît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années *(l);* on en sert cependant quelquefois de vieux, mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage; car on les sert revêtus

(i) An non furiosum est alere domi pavones, cum eorum pretio queant emi statuæ! Anaxandrides apud Athenæum, *lib. XIV, cap. XXV.*

(k) J. Bruyer, *de Re Cibariâ,* lib. XV, cap. XXVIII.

(l) Voyez D. August. *de Civitate Dei,* lib. XXI, cap. IV. — Aldrov. *Avi.* tom. II, pag. 27.

de leurs belles plumes; & c'eſt une recherche de luxe aſſez bien entendue, que l'élégance induſtrieuſe des Modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des Anciens: c'étoit ſur un paon, ainſi préparé, que nos anciens Chevaliers faiſoient dans les grandes occaſions leur vœu appelé le *vœu de paon (m)*.

On employoit autrefois les plumes de paon à faire des eſpèces d'éventails *(n)*, on en formoit des couronnes en guiſe de laurier, pour les Poëtes appelés *Troubadours (o)*; Geſner a vu une étoffe dont la chaîne étoit de ſoie & de fil d'or, & la trame de ces mêmes plumes *(p)*; tel étoit ſans doute le manteau tiſſu de plumes de paon, qu'envoya le pape Paul III au roi Pépin *(q)*.

Selon Aldrovande, les œufs de paon ſont regardés par tous les Modernes comme une mauvaiſe nourriture; tandis que les Anciens les mettoient au premier rang, & avant ceux d'oie & de poule commune *(r)*: il explique cette contradiction en diſant qu'ils ſont bons au goût & mauvais à la ſanté *(ſ)*; reſte à examiner ſi la température du climat n'auroit pas encore ici quelque influence.

(m) Voyez Mém. de l'Acad. des Inſcriptions, *tome XX, page 636.*

(n) Friſch, *planche CXVIII.*

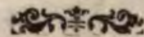
(o) Traité des Tournois, par le P. Méneſtrier, *page 40.*

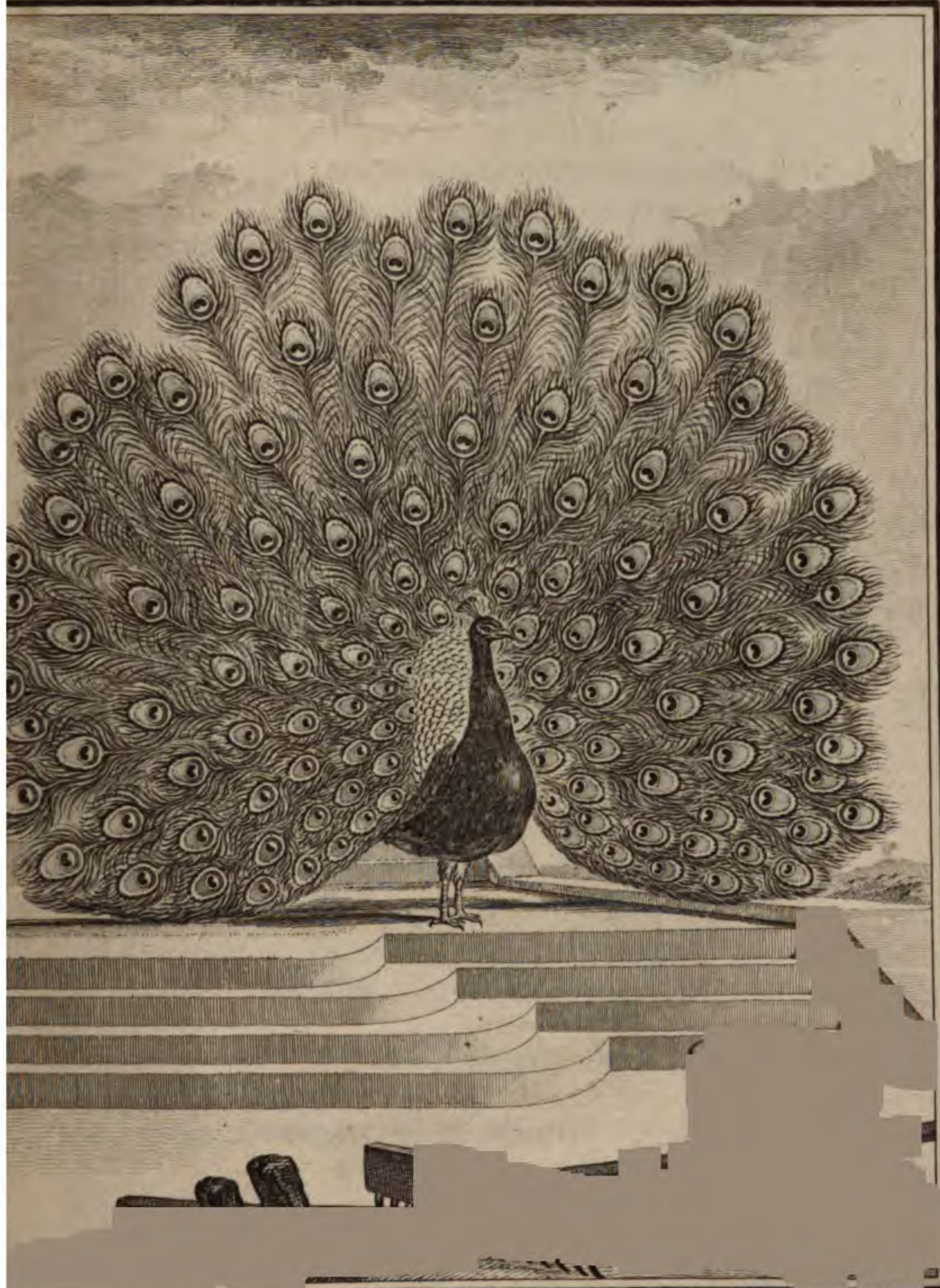
(p) Geſner, *de Avibus.*

(q) Généalogie de Montmorency, *page 29.*

(r) Athénée, *Deipnoſoph.* lib. II, cap. XVII.

(ſ) Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 29.





LE PAON.

LE PAON BLANC.

LE climat n'influe pas moins sur le plumage des oiseaux que sur le pelage des quadrupèdes: nous avons vu dans les volumes précédens, que le lièvre, l'hermine & la plupart des autres animaux, étoient sujets à devenir blancs dans les pays froids, sur-tout pendant l'hiver *(a)*; & voici une espèce de Paons, ou si l'on veut une variété qui paroît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause, & plus grands encore, puisqu'elle a produit une race constante dans cette espèce, & qu'elle semble avoir agi plus fortement sur les plumes de cet oiseau; car la blancheur des lièvres & des hermines, n'est que passagère, & n'a lieu que pendant l'hiver, ainsi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède; au lieu que le paon blanc est toujours blanc, & dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Torneo; & cette couleur nouvelle est même si fixe, que des œufs de cet oiseau pondus & éclos en Italie, donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait dessiner étoit né à Bologne, d'où il avoit pris occasion de douter que cette variété fût propre aux pays froids *(b)*: cependant la plupart des

(a) Voyez *tome VI* de cette Histoire Naturelle, *pages 259 & 260; & tome VII, page 242.*

(b) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31.

Naturalistes s'accordent à regarder la Norwège & les autres contrées du Nord, comme son pays natal *(c)*; & il paroît qu'il y vit dans l'état de sauvage; car il se répand pendant l'hiver dans l'Allemagne, où on en prend assez communément dans cette saison *(d)*; on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France & l'Italie *(e)*; mais dans l'état de domesticité seulement.

M. Linnæus assure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne restent pas même en Suède de leur plein gré, & il n'en excepte point les paons blancs *(f)*.

Ce n'est pas sans un laps de temps considérable, & sans des circonstances singulières, qu'un oiseau né dans les climats si doux de l'Inde & de l'Asie, a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays septentrionaux; s'il n'y a pas été transporté par les hommes, il a pu y passer, soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe: quoiqu'on ne sache pas précisément l'époque de cette

(c) Frisch, *planche CXX*. — Willulghby, *Ornithologia*, pag. 113.

(d) Frisch, *planche CXX*.

(e) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31. Il ajoute aussi les îles Madères, en citant Cadamosto, *de Navigatione*. Je n'ai point la Relation de ce Voyageur pour vérifier la citation; mais je vois dans l'*Histoire générale des Voyages, tome II, page 270*, qu'on trouve des paons blancs à l'île de Madère, & cela est dit d'après Nicols & Cadamosto.

(f) Habitat apud nostrates rarius præsertim in aviariis. Magnatum non vero sponte. Linnæus, *Fauna Suecica*, pag. 60 & 120.

migration, je soupçonne qu'elle n'est pas fort ancienne; car je vois d'un côté dans Aldrovande *(g)*, Longolius, Scaliger *(h)* & Schwenckfeld *(i)*, que les paons blancs n'ont cessé d'être rares que depuis fort peu de temps; & d'un autre côté je suis fondé à croire que les Grecs ne les ont point connus, puisqu'Aristote ayant parlé dans son *Traité de la génération des Animaux (k)*, des couleurs variées du paon, & ensuite des perdrix blanches, des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les Modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux; si ce n'est que leurs petits sont fort délicats à élever *(l)*: cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, & qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; & je m'étonne qu'aucun Naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès, ou du moins le résultat de ces observations plus intérieures & plus profondes; il me semble qu'une seule observation de ce genre seroit plus intéressante, seroit plus pour l'Histoire Naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des oiseaux, & décrire laborieusement

(g) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 31.

(h) *Exercitatio*, LIX; & CCXXXVIII.

(i) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 327.

(k) Aristote, *lib. V, cap. VI.*

(l) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 327.

toutes les teintes & demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du Monde.

Au reste, quoique leur plumage soit entièrement blanc, & particulièrement les longues plumes de leur queue; cependant on y distingue encore à l'extrémité des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisoient le plus bel ornement *(m)*, tant l'empreinte des couleurs primitives étoit profonde! Il seroit curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, & de déterminer par l'expérience combien de temps & quel nombre de générations il faudroit dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

(m) Frisch, *planche* CXX.



LE PAON PANACHÉ.

FRISCH croit que le Paon panaché, n'eſt autre choſe que le produit du mélange des deux précédens, je veux dire du paon ordinaire & du paon blanc; & il porte en effet ſur ſon plumage l'empreinte de cette double origine; car il a du blanc ſur le ventre, ſur les ailes & ſur les joues; & dans tout le reſte, il eſt comme le paon ordinaire, ſi ce n'eſt que les miroirs de la queue ne ſont ni ſi larges, ni ſi ronds, ni ſi bien terminés: tout ce que je trouve dans les Auteurs ſur l'hiſtoire particulière de cet oiſeau, ſe réduit à ceci, que leurs petits ne ſont pas auſſi délicats à élever que ceux du paon blanc.



* LE FAISAN (a).

IL ſuffit de nommer cet oiſeau pour ſe rappeler le lieu de ſon origine; le Faiſan, c'eſt-à-dire, l'oiſeau du Phaſe étoit, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes *(b)*; ce ſont ces Grecs qui, en remontant le Phaſe pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiſeaux répandus ſur les bords du fleuve, & qui en les rapportant dans leur patrie, lui firent un préſent plus riche que celui de la Toiſon d'or.

Encore aujourd'hui les faiſans de la Colchide ou Mingrélie, & de quelques autres contrées voiſines, ſont les plus beaux & les plus gros que l'on connoiſſe *(c)*;

* *Voyez les planches enluminées, n.° 121*, le mâle; *& n.° 122*, la femelle.

(a) En Grec, Φασιανὸς; en Latin, *Phaſianus*; en Turquie, *Surglun*; en Italien, *Faſano*; en Allemand, *Faſan*; en Anglois, *Pheaſant*. — *Faiſan*. Belon, *Hiſt. naturelle des Oiſeaux*, page 253, avec une figure aſſez bonne. — *Phaſianus*. Geſner, *Avi.* pag. 683. — *Phaiſan*. Albin, *tome I, page 23*, avec des figures du mâle & de la femelle, *planches XXV & XXVI*. — *Fagiano*. Olina, *page 49*, avec une figure. — *Phaſianus*. Friſch, avec une bonne figure coloriée, *planche CXXIII*.

(b) Argivâ primùm ſum tranſportata carinâ
Ante mihi notum nil, niſi Phaſis, erat. Martial.

(c) Marco Paolo aſſure que c'eſt dans les pays ſoumis aux Tartares qu'on trouve les plus gros faiſans, & ceux qui ont la plus longue queue.

c'eſt

c'est de-là qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'Occident, depuis la mer Baltique *(d)* jusqu'au cap de Bonne-espérance *(e)* & à Madagascar *(f)*; & de l'autre par la Médie dans l'Orient jusqu'à l'extrémité de la Chine *(g)* & au Japon *(h)*, & même dans la Tartarie; je dis par la Médie, car il paroît que cette contrée si favorable aux oiseaux, & où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, &c. a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays *(i)*; ils sont en fort grande abondance en Afrique, sur-tout sur la côte des Esclaves *(k)*, la

(d) Regnard tua dans les forêts de la Bothnie, deux faisans. *Voyez son* Voyage de Lapponie, *page 105*.

(e) On ne remarque aucune différence entre les faisans du cap de Bonne-espérance & les nôtres. *Voyez* Kolbe, *tome I, page 152*.

(f) Voyez *Description de Madagascar*, par Rennefort, *page 120*. Il y a à Madagascar quantité de gros faisans, tels que les nôtres. *Voyez* Flaccourt, *Histoire de Madagascar*, page 165.

(g) Voyez les Voyages de Gerbillon de la Chine, dans la Tartarie occidentale, à la suite de l'Empereur ou par ses ordres. *Passim.* — Dans la Corée on voit en abondance des faisans, des poules, des alouettes, &c. Hamel, *Relation de la Corée*, page 587.

(h) Il y a aussi au Japon des faisans d'une grande beauté. Kœmpfer, *Histoire du Japon*, tome I, page 112.

(i) Athenæus olim hasce volucres ex Mediâ quasi ibi copiosiores aut meliores essent accersiri solitas tradit. Aldrovand. *Ornithol.* tom. II, pag. 50.

(k) Bosman, *Description de la Guinée*, page 390.

Côte-d'or *(l)*, la Côte-d'ivoire, au pays d'Issini *(m)* & dans les royaumes de Congo & d'Angola *(n)*, où les Nègres les appellent *galignoles:* on en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, sur-tout dans la campagne de Rome, le Milanès *(o)* & quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre *(p)*, dans ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus: les Auteurs de la Zoologie Britannique assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne *(q)*, on ne trouve aucun faisan dans l'état de sauvage. Sibbald s'accorde avec les Zoologistes, en disant qu'en Écosse quelques Gentilshommes élèvent de ces oiseaux dans leurs maisons *(r)*. Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de faisans *(s)*.

(l) Villault de Bellefond, *Relation des côtes d'Afrique.* Londres, 1670, page 270.

(m) Histoire générale des Voyages, *tome III, page 422*, citant le P. Loyer.

(n) Pigafete, *page 92.*

(o) Olina, *Uccellaria*, pag. 49. — Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50 & 51. *Hieme per sylvas vagari Phasianos & sæpius. Coloniæ in horto suo inter salviam & rutam latitantem observasse se tradit; Albertus.*

(p) History of Harwich, *Append.* pag. 397.

(q) Britisch Zoology, *pag. 87.*

(r) *Prodromus Historiæ naturalis Scotiæ*, part. II, lib. III, cap. III, pag. 16.

(s) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 118.

M. Linnæus n'en fait aucune mention dans le dénombrement des oiſeaux de Suède *(t)*; ils étoient encore très-rares en Siléſie du temps de Schwenckfeld *(u)*: on ne faiſoit que commencer à en avoir en Pruſſe, il y a vingt ans *(x)*, quoique la Bohème en ait une très-grande quantité *(y)*; & s'ils ſe ſont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les ſoins du duc Frédéric qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défenſe de les prendre ou de les tuer *(z)*. Geſner qui avoit parcouru les montagnes de Suiſſe, aſſure n'y en avoir jamais vu *(a)*; il eſt vrai que Stumpfius aſſure au contraire, qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes; mais cela peut ſe concilier, car il eſt fort poſſible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Geſner n'auroit point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanès, où Olina dit qu'ils ſont fort communs *(b)*; il s'en faut bien qu'ils ſoient généralement répandus en France, on n'en voit que très-rarement dans nos provinces ſeptentrionales, &

(t) Voyez Linnæus, *Fauna Suecica.*

(u) Rariſſima avis in Sileſiâ noſtrâ, nec niſi magnatibus familiaris, qui cum magno & ſingulari ſtudio alere ſolent. Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 332.

(x) Modo & in Pruſſiâ colitur. Klein, *Ordo Avium*, pag. 114.

(y) In Bohemiâ magna eorum copia. Ibidem.

(z) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 51.

(a) Geſner, *de Avibus.*

(b) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

probablement on n'y en verroit point du tout, si un oiseau de cette distinction ne devoit être le principal ornement des plaisirs de nos Rois; mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer en leur faisant pour ainsi dire un climat artificiel convenable à leur nature, & cela est si vrai qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des Capitaineries voisines, & où même ils s'apparient quelquefois; parce qu'il est arrivé à M. le Roi, Lieutenant des chasses de Versailles *(c)*, d'en trouver le nid & les œufs dans les grands bois de cette province: cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, & néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les faisans, paroissent en mieux sentir le prix lorsque le climat est contraire: nous avons vu en Bourgogne, un homme riche faire tous ses efforts & ne rien épargner pour en peupler sa terre située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout: tout cela me donne des doutes sur les deux faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie *(d)*, ainsi que sur ceux qu'Olaus Magnus dit se trouver dans la Scandinavie, & y passer l'hiver

(c) C'est à lui que je dois la plûpart de ces faits: il est peu d'hommes qui ait si bien observé les animaux qui sont à sa disposition, & qui ait communiqué ses observations avec plus de zèle.

(d) Regnard, *Voyage de Lapponie*, page 105.

sous la neige sans prendre de nourriture *(e)*: cette façon de passer l'hiver sous la neige, a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyère & des gélinottes, qu'avec celles des faisans; de même que le nom de *gallæ sylvestres* qu'Olaus donne à ces prétendus faisans, convient beaucoup mieux aux tetras ou coqs de bruyère; & ma conjecture a d'autant plus de force, que ni M. Linnæus, ni aucun bon Observateur, n'a dit avoir vu de véritables faisans dans les pays septentrionaux; en sorte qu'on peut croire que ce nom de faisan aura été d'abord appliqué par les habitans de ces pays à des tetras ou des gélinottes, qui sont en effet très-répandus dans le Nord, & qu'ensuite ce nom aura été adopté sans beaucoup d'examen par les Voyageurs, & même par les Compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces.

Cela supposé, il suffit de remarquer que le faisan a l'aile courte, & conséquemment le vol pesant & peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent, & l'Amérique; & cette conclusion est confirmée par l'expérience, car dans tout le nouveau Monde, il ne s'est point trouvé de vrais faisans; mais seulement des oiseaux qui peuvent, à toute force, être regardés comme leurs représentans;

(e) Olaus Magnus non solum Phasianos sive gallos sylvestres in quibusdam Scandinaviæ locis reperiri scribit, at quod mirum est sub nive absque cibo latitare. Voyez Aldrovande, *Ornithologia,* tom. II, pag. 51.

car je ne parle point de ces faiſans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, & qui y ont été tranſportés par les Européens, ainſi que les paons & les peintades *(f)*.

Le faiſan eſt de la groſſeur du coq ordinaire *(g)*, & peut en quelque ſorte le diſputer au paon pour la beauté; il a le port auſſi noble, la démarche auſſi fière, & le plumage preſque auſſi diſtingué; celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes, mais il n'a pas comme le paon, la faculté d'étaler ſon beau plumage, ni de relever les longues plumes de ſa queue, faculté qui ſuppoſe un appareil particulier de muſcles moteurs dont le paon eſt pourvu, qui manquent au faiſan, & qui établiſſent une différence aſſez conſidérable entre les deux eſpèces: d'ailleurs, ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni ſa double queue, dont l'une plus courte eſt compoſée des véritables pennes directrices, & l'autre plus longue n'eſt formée que des couvertures de celles-là: en général, le faiſan paroît modelé ſur des proportions moins légères & moins élégantes, ayant le corps plus ramaſſé, le cou plus raccourci, la tête plus groſſe, &c.

(f) Hiſtoire de l'île eſpagnole de Saint-Domingue, *page 39*.

(g) Aldrovande qui a obſervé & décrit cet oiſeau avec ſoin, dit qu'il en a examiné un qui peſoit trois livres de douze onces *(libras tres duodecim unciarum)*, ce que quelques-uns ont rendu par trois livres douze onces: c'eſt une différence de vingt-quatre onces ſur trente-ſix.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, & deux bouquets de plumes d'un vert-doré qui, dans le temps des amours, s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération : ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appeloit, tantôt des oreilles *(h)*, tantôt de petites cornes *(i)*; on sent à leur base une élévation formée par leur muscle releveur *(k)*: le faisan a outre cela à chaque oreille, des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture qui est fort grande *(l)*.

Les plumes du cou & du croupion ont le bout échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon *(m)*.

Je n'entrerai point ici dans le détail des couleurs du plumage *, je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, & que dans celui-ci même, les reflets en sont

(h) Geminas ex plumâ aures submittunt subriguntque. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. XLVIII.

(i) Phasianæ corniculis. Ibid. lib. XI, cap. XXXVII.

(k) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50.

(l) Idem, au lieu cité.

(m) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome II, page 263.

* *Voyez les planches enluminées*, *n.° 121*, où les couleurs du plumage sont représentées avec assez d'exactitude.

encore plus fugitifs que dans le paon, & qu'ils dépendent non-seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion & de la position respective de ces plumes; car si on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, & l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir *(n)*: les tiges des plumes du cou & du dos sont d'un beau jaune-doré, & font l'effet d'autant de lames d'or *(o)*; les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, & finissent en espèces de filets: la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que seize *(p)*; les deux du milieu sont les plus longues de toutes, & ensuite les plus voisines de celles-là: chaque pied est muni d'un éperon court & pointu, qui a échappé à quelques Descripteurs, & même au Dessinateur de nos planches enluminées, *n.° 121*; les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs *(q)*, cette membrane interdigitale plus grande, semble être une première nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de rivière; & en effet, Aldrovande remarque que le faisan se plaît dans les lieux marécageux; & il ajoute qu'on en prend quelquefois

(n) *Voyez* Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 50.

(o) *Ibidem.*

(p) Schwenckfeld, *Aviarium Silesiæ*, pag. 332.

(q) Aldrovande, *Ornithologia*, loco citato.

dans

dans les marais qui ſont aux environs de Bologne *(r)*: Olina autre Italien *(ſ)*, & M. le Roi, Lieutenant des chaſſes de Verſailles ont fait la même obſervation; ce dernier aſſure que c'eſt toujours dans les lieux les plus humides & le long des mares qui ſe trouvent dans les grands bois de la Brie, que ſe tiennent les faiſans échappés des capitaineries voiſines; quoiqu'accoutumés à la ſociété de l'homme, quoique comblés de ſes bienfaits, ces faiſans s'éloignent le plus qu'il eſt poſſible de toute habitation humaine; car ce ſont des oiſeaux très-ſauvages, & qu'il eſt extrêmement difficile d'apprivoiſer: on prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de ſifflet *(t)*, c'eſt-à-dire, qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de ſifflet leur annonce toujours; mais dès que leur beſoin eſt ſatisfait, ils reviennent à leur naturel & ne connoiſſent plus la main qui les a nourris; ce ſont des eſclaves indomptables qui ne peuvent ſe plier à la ſervitude, qui ne connoiſſent aucun bien qui puiſſe entrer en comparaiſon avec la liberté, qui cherchent continuellement à la recouvrer, & qui n'en manquent jamais l'occaſion *(u)*; les ſauvages qui viennent de la

(r) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 51.

(ſ) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

(t) *Voyez le* Journal Économique, *mois de Septembre 1753*. Il y a grande apparence que c'étoit-là tout le ſavoir-faire de ces faiſans apprivoiſés qu'on nourriſſoit, ſelon Élien, dans la ménagerie du roi des Indes. *De Naturâ Animalium*, lib. XIII, cap. XVIII.

(u) *Non oſtante che venghin' allevati nella caſa, & che ſiino nati*

perdre, font furieux; ils fondent à grands coups de bec fur les compagnons de leur captivité, & n'épargnent pas même le paon *(x)*.

Ces oifeaux fe plaifent dans les bois en plaine; différant en cela des tetras ou coqs de bruyère, qui fe plaifent dans les bois en montagne; pendant la nuit ils fe perchent au haut des arbres *(y)*, où ils dorment la tête fous l'aile: leur cri, c'eft-à-dire, le cri du mâle, car la femelle n'en a prefque point, eft entre celui du paon & celui de la peintade; mais plus près de celui-ci; & par conféquent très-peu agréable.

Leur naturel eft fi farouche, que non-feulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, fi ce n'eft au mois de mars ou d'avril, qui eft le temps où le mâle recherche fa femelle; & il eft facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils fe trahiffent eux-mêmes par un battement d'ailes qui fe fait entendre de fort loin *(z)*: les coq-faifans font moins ardens que les coqs ordinaires: Frifch prétend que dans l'état de fauvage ils n'ont chacun qu'une feule femelle; mais l'homme qui fait gloire de foumettre l'ordre de la

fotto la gallina, non s'addomefticano mai, anzi ritengono la falvatichezza loro. Olina, *Uccellaria,* pag. 49. Cela eft conforme à ce que j'ai vu moi-même.

(x) Voyez Longolius *apud Aldrovandum,* Ornithologia, *tom. II, pag. 52.*

(y) Voyez Frifch, *planche CXXIII.*

(z) Olina, *Uccellaria,* pag. 49.

Nature à ſon intérêt ou à ſes fantaiſies, a changé, pour ainſi dire, le naturel de cet oiſeau, en accoutumant chaque coq à avoir juſqu'à ſept poules, & ces ſept poules à ſe contenter d'un ſeul mâle pour elles toutes; car on a eu la patience de faire toutes les obſervations néceſſaires pour déterminer cette combinaiſon, comme la plus avantageuſe pour tirer parti de la fécondité de cet oiſeau *(a)*: cependant, quelques économiſtes ne donnent que deux femelles à chaque mâle *(b)*, & j'avoue que c'eſt la méthode qui a le mieux réuſſi dans la conduite d'une petite faiſanderie que j'ai eu quelque temps ſous les yeux. Mais ces différentes combinaiſons peuvent être toutes bonnes ſelon les circonſtances, la température du climat, la nature du ſol, la qualité & la quantité de la nourriture, l'étendue & l'expoſition de la faiſanderie, les ſoins du Faiſandier, comme ſeroit celui de retirer chaque poule auſſitôt après qu'elle eſt fécondée par le coq, de ne les lui préſenter qu'une à une, en obſervant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce temps du blé ſarraſin & autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne ſur la fin de l'hiver, lorſqu'on veut avancer la ſaiſon de l'amour.

La faiſane fait ſon nid à elle ſeule; elle choiſit pour

(a) *Voyez* Journal Économique, *Septembre 1753.* — Le mot *Faiſanderie* dans l'Encyclopédie.

(b) *Voyez* Friſch, *planche CXXIII.* — Maiſon Ruſtique, *tome I, page 135.*

cela le recoin le plus obſcur de ſon habitation; elle y emploie la paille, les feuilles & autres choſes ſemblables; & quoiqu'elle le faſſe fort groſſièrement en apparence, elle le préfère, ainſi fait, à tout autre mieux conſtruit, mais qui ne le feroit point par elle-même; cela eſt au point que ſi on lui en prépare un tout fait & bien fait, elle commence par le détruire & en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange enſuite à ſa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats; cette ponte eſt de vingt œufs ſelon les uns *(c)*, & de quarante à cinquante ſelon les autres, ſur-tout quand on exempte la faiſane du ſoin de couver *(d)*; mais celles que j'ai eu occaſion de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, & quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couver leurs œufs par des poules communes: elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un; ſes œufs ſont beaucoup moins gros que ceux de poule, & la coquille en eſt plus mince que ceux même de pigeons; leur couleur eſt un gris-verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Ariſtote *(e)*,

[redacted]

arrangées en zones circulaires autour de l'œuf; chaque faisane en peut couver jusqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans, il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné & en partie semé de buissons, où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie & la trop grande chaleur, & même contre l'oiseau de proie: une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles; on les retient dans ces parquets, soit en les éjointant, c'est-à-dire, en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet: on se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte; car ils se battroient certainement, & finiroient peut-être par se tuer *(f)*; il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre, autrement les mouvemens d'inquiétude ou de jalousie que s'inspireroient les uns les autres, ces mâles si peu ardens pour leurs femelles, & cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvemens plus doux, & sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le degré de la jalousie n'est pas toujours proportionné au besoin de jouir.

(f) Voyez le Journal Économique, *Septembre 1753.*

Palladius veut que les coqs ſoient de l'année précédente *(g)*; & tous les Naturaliſtes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois dans les endroits qui ſont bien peuplés de faiſans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, & on laiſſe aux coqs ſauvages le ſoin de les féconder.

Ces oiſeaux vivent de toutes ſortes de grains & d'herbages, & l'on conſeille même de mettre une partie du parc en jardin potager, & de cultiver dans ce jardin des féves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues & des panais, ſur-tout des deux dernières, dont ils ſont très-friands; on dit qu'ils aiment auſſi beaucoup le gland, les baies d'aubépine & la graine d'abſinthe *(h)*; mais le froment eſt la meilleure nourriture qu'on puiſſe leur donner, en y joignant les œufs de fourmis; quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faiſans ne ſe dégoûtent des œufs; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis même, & prétend que c'eſt pour eux une nourriture très-ſalutaire, & ſeule capable de les rétablir lorſqu'ils ſont foibles & abattus; dans la diſette on y ſubſtitue avec ſuccès des ſauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds: l'auteur Anglois que je viens de

(g) Journal Économique, *Septembre 1753.*

(h) Gerbillon, *Voyage de la Chine & de la Tartarie.*

citer, aſſure qu'il avoit perdu beaucoup de faiſans avant qu'il connût la propriété de ces inſectes; & que depuis qu'il avoit appris à en faire uſage, il ne lui en étoit pas mort un ſeul de ceux qu'il avoit élevés *(i)*. Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur meſurer avec prudence, & ne point trop les engraiſſer, car les coqs trop gras ſont moins chauds, & les poules trop graſſes ſont moins fécondes, & pondent des œufs à coquille molle & faciles à écraſer.

La durée de l'incubation eſt de vingt à vingt-cinq jours, ſuivant la plupart des auteurs *(k)* & ma propre obſervation: Palladius la fixe à trente *(l)*, mais c'eſt une erreur qui n'auroit pas dû reparoître dans la Maiſon Ruſtique *(m)*; car le pays où Palladius écrivoit étant plus chaud que le nôtre, les œufs de faiſans n'y devoient pas être plus de temps à éclore que dans le nôtre, où ils écloſent au bout d'environ trois ſemaines; d'où il ſuit que le mot *trigeſimus* a été ſubſtitué par les copiſtes au mot *vigeſimus*.

Il faut tenir la couveuſe dans un endroit éloigné du bruit & un peu enterré, afin qu'elle y ſoit plus à l'abri des inégalités de la température & des impreſſions du tonnerre.

(i) Voyez les Tranſactions Philoſophiques. *n.° 23, art. VI.*

(k) Geſner. — Schwenckfeld. — Journal Économique. — M. le Roi, &c. *aux endroits cités.*

(l) Palladius, *de Re Ruſticâ*, lib. I, cap. XXIX.

(m) Voyez tome I, page 135.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les gallinacés ; on les laisse ordinairement vingt-quatre heures, sans leur rien donner; au bout de ce temps, on met la mère & les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, & sur-tout abondant en œufs de fourmis : cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit, fermé de planches légères, qu'on puisse ôter & remettre à volonté, selon les circonstances; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage aux faisandeaux : du reste, on leur laisse toute liberté de sortir de la boîte & d'y rentrer à leur gré; les gloussemens de la mère prisonnière & le besoin de se réchauffer de temps en temps sous ses aile, les rappelleront sans cesse & les empêcheront de s'écarter beaucoup : on a coutume de réunir trois ou quatre couvées à peu près de même âge pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mère, & à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord, comme on nourrit tous les jeunes poussins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain & de feuilles de laitue, hachés ensemble, & avec des œufs de fourmis de prés; mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps, la première est de ne les point laisser boire du tout, & de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée,

évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur eſt contraire; & c'eſt, pour le dire en paſſant, une des raiſons pourquoi les couvées des faiſans ſauvages ne réuſſiſſent guère dans notre pays; car ces faiſans, comme je l'ai remarqué plus haut, ſe tenant par préférence dans les lieux les plus frais & les plus humides, il eſt difficile que les jeunes faiſandeaux n'y périſſent: la ſeconde attention qu'il faut avoir, c'eſt de leur donner peu & ſouvent, & dès le matin, en entre-mêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres alimens.

Le ſecond mois on peut déjà leur donner une nourriture plus ſubſtancielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des féves moulues, en augmentant inſenſiblement la diſtance des repas.

Ce temps eſt celui où ils commencent à être ſujets à la vermine; la plupart des Modernes recommandent pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, & même de la ſupprimer entièrement, à l'exception de ſon petit toit que l'on conſerve pour leur ſervir d'abri; mais Olina donne un conſeil qui avoit été indiqué par Ariſtote, & qui me paroît mieux réfléchi & plus conforme à la nature de ces oiſeaux; ils ſont du nombre des pulvérateurs, & ils périſſent lorſqu'ils ne ſe poudrent point *(n)*. Olina veut donc qu'on mette à leur portée des petits tas de terre sèche ou de ſablon très-fin,

(n) Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. V, cap. XXXI.

dans lesquels ils puissent se vautrer & se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes *(o)*.

Il faut aussi être très-exact à leur donner de l'eau nette, & à la leur renouveler souvent, autrement ils courroient risque de la pépie, à laquelle il y auroit peu de remède suivant les Modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, & de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers: les plumes de leur queue tombent alors, & il leur en pousse de nouvelles, c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons; mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource, car ils hâtent le moment critique, & en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en feroit pernicieux.

À mesure que les jeunes faisandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux, & dès la fin du troisième mois on peut les lâcher dans l'endroit que l'on veut peupler; mais tel est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même qui, comme les faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup & sans observer des gradations; de même qu'un bon estomac affoibli par des alimens trop légers, ne peut

(o) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.

s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée, dans l'endroit où l'on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, & en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient, & à faire connoissance avec la campagne; lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté & de les rendre à la Nature; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une sorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme ayant réussi à forcer le naturel du faisan en l'accoutumant à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence, en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangère, & ses tentatives ont eu quelques succès, mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins & de précautions *(p)*: on a pris un jeune coq-faisan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune faisane; on l'a renfermé dans un lieu

(p) Jamais les faisans libres ne cochent les poules qu'ils rencontrent; ce n'est pas que le coq ne fasse quelquefois des avances, mais la poule ne les souffre point. *C'est à M. le Roi, Lieutenant des Chasses de Versailles, que je dois cette observation, & beaucoup d'autres que j'ai insérées dans cet article: il seroit à souhaiter que sur l'histoire de chaque oiseau, on eût à consulter quelqu'un qui eût autant de connoissances, de lumières & d'empressement à les communiquer.*

étroit & foiblement éclairé par en haut; on lui a choisi de jeunes poules, dont le plumage approchoit de celui de la faisane ; on a mis ces jeunes poules dans une case, attenant à celle du coq-faisan, & qui n'en étoit séparée que par une espèce de grille dont les mailles étoient assez grandes pour laisser passer la tête & le cou, mais non le corps de ces oiseaux; on a ainsi accoutumé le coq-faisan à voir ces poules & même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case, joignant la grille de séparation; lorsque la connoissance a été faite & qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq & ses poules de la manière la plus propre à les échauffer & à leur faire éprouver le besoin de se joindre; & quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication : il est arrivé quelquefois que le faisan fidèle à la Nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité & même mis à mort les premières poules qu'on lui avoit données; s'il ne s'adoucissoit point, on le domptoit en lui touchant le bec avec un fer rouge d'une part, & de l'autre en excitant son tempérament par des fomentations appropriées ; enfin, le besoin de s'unir augmentant tous les jours, & la Nature travaillant sans cesse contre elle-même, le faisan s'est accouplé avec les poules ordinaires, & il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards

qui participoient des deux eſpèces, & qui étoient mêmes, ſelon quelques-uns, plus délicats & meilleurs au goût que les légitimes; mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur race, quoique ſelon Longolius les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faiſans. On a encore obſervé de ne donner au coq-faiſan que des poules qui n'avoient jamais été cochées, & même de les renouveler à chaque couvée, ſoit pour exciter davantage le faiſan (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), ſoit parce qu'on a prétendu remarquer que lorſque les mêmes poules étoient fécondées une ſeconde fois par le même faiſan, il en résultoit une race dégénérée *(q)*.

On dit que le faiſan eſt un oiſeau ſtupide, qui ſe croit bien en ſûreté lorſque ſa tête eſt cachée, comme on l'a dit de tant d'autres, & qui ſe laiſſe prendre à tous les piéges; lorſqu'on le chaſſe au chien courant, & qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il eſt en arrêt, & donne tout le temps au Chaſſeur de le tirer à ſon aiſe *(r)*: il ſuffit de lui préſenter ſa propre image, ou ſeulement un morceau d'étoffe rouge ſur une toile blanche, pour l'attirer dans le piége: on le prend encore en tendant des lacets ou des filets ſur les chemins où il paſſe le ſoir

(q) *Voyez* Longolius, *Dialog. de Avibus.* — Journal Économique, *Septembre 1753.* — Maiſon Ruſtique, *tome I, page 135.*

(r) Olina, *Uccellaria*, pag. 77.

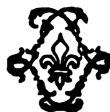
& le matin pour aller boire ; enfin, on le chasse à l'oiseau de proie, & l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres & de meilleur goût *(s)*. L'automne est le temps de l'année où ils sont le plus gras : on peut engraisser les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme toute autre volaille; mais il faut bien prendre garde en leur introduisant la petite boulette dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourroient sur le champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, & en même-temps une nourriture très-saine; aussi ce mets a-t-il été de tout temps réservé pour la table des riches; & l'on a regardé comme une prodigalité insensée, la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina & M. le Roi, cet oiseau vit comme les poules communes, environ six à sept ans *(t)*; & c'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connoître son âge par le nombre des bandes transversales de sa queue.

(s) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 57.

(t) Olina, *Uccellaria*, pag. 49.





De Seve delin.   Blanchon Sculp. 1771

LE FAISAN.

LE FAISAN BLANC.

ON ne connoît point aſſez l'hiſtoire de cette variété de l'eſpèce du faiſan, pour ſavoir à quelle cauſe on doit rapporter la blancheur de ſon plumage: l'analogie nous conduiroit à croire qu'elle eſt un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il eſt vrai que le faiſan ne s'eſt point enfoncé dans les pays ſeptentrionaux autant que le paon; mais auſſi ſa blancheur n'eſt point parfaite, puiſqu'il a, ſelon M. Briſſon *(a)*, des taches d'un violet foncé ſur le cou, & d'autres taches rouſſâtres ſur le dos; & que, ſelon Olina, les mâles montrent quelquefois les couleurs franches des faiſans ordinaires ſur la tête & ſur le cou: ce dernier Auteur dit que les Faiſans blancs viennent de Flandre; mais ſans doute qu'en Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du Nord: il ajoute que les femelles ſont d'une blancheur plus parfaite que les mâles *(b)*; & je remarque que la femelle du faiſan ordinaire a auſſi plus de blanc dans ſon plumage que n'en a le mâle.

(a) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 268.

(b) Voyez Olina, *Uccellaria*, pag. 49.



LE FAISAN VARIÉ.

COMME le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainsi l'on peut croire que le faisan blanc se mêlant avec le faisan ordinaire, a produit le Faisan varié dont il s'agit ici, d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme & la même grosseur que l'espèce ordinaire, & que son plumage dont le fond est blanc, se trouve semé de taches qui réunissent toutes les couleurs de notre faisan *(a)*.

Frisch remarque que le faisan varié n'est point bon pour la propagation *(b)*.

(a) *Voyez* Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 267.

(b) Frisch, *article de la* planche CXXIV.



LE COCQUARD

LE COCQUAR
OU
LE FAISAN BÂTARD.

Planche XIII de ce volume.

LE nom de *faisan-huneru* que Frisch donne à cette variété du faisan, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faisan avec la poule ordinaire; & en effet, le Faisan bâtard représente l'espèce du faisan par son cercle rouge autour des yeux & par sa longue queue; & il se rapproche du coq ordinaire par les couleurs communes & obscures de son plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé: le faisan bâtard est aussi plus petit que le faisan ordinaire, & il ne vaut rien pour perpétuer l'espèce, ce qui convient assez à un métis, ou si l'on veut à un mulet.

Frisch nous apprend qu'on en élève beaucoup en Allemagne à cause du profit qu'on en retire, & c'est en effet un très-bon manger *(a)*.

(a) Voyez Frisch, *planche CXXV.*

* *Nota.* Ce seroit ici le lieu de parler du faisan-dindon qui a été vu en Angleterre, & dont M. Edwards a donné la description & la figure, *planche CCCXXXVII;* mais j'en ai dit mon avis ci-dessus à l'article du *Dindon.*



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au Faiſan.

JE ne placerai point ſous ce titre pluſieurs oiſeaux auxquels la plupart des Voyageurs & des Naturaliſtes ont donné le nom de *Faiſans*, & qui ſe trouvent même ſous ce nom dans nos planches enluminées; mais que nous avons reconnu après un plus mûr examen pour des oiſeaux d'eſpèces fort différentes.

De ce nombre ſont, 1.° le faiſan des Antilles de M. Briſſon *(a)*, qui eſt le faiſan de l'île Kayriouacou du P. du Tertre *(b)*, lequel a les jambes plus longues & la queue plus courte que le faiſan:

2.° Le faiſan couronné des Indes de M. Briſſon *(c)* qui eſt repréſenté ſous le même nom *, & qui diffère du faiſan par ſa conformation totale, par la forme particulière du bec, par ſes mœurs, par ſes habitudes, par ſes ailes qui ſont plus longues, par ſa queue plus courte & qui, à ſa groſſeur près, paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le genre du pigeon:

(a) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 269.

(b) *Voyez* le P. du Tertre, *Hiſtoire générale des Antilles*, tome I, page 255.

(c) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 279.

* *Voyez les planches enluminées, n.° 118.*



De Seve Del. L. Legrand Sculp.

LE COCQUAR.

3.° L'oiseau d'Amérique * que nous avons fait représenter sous le nom de *faisan huppé de Cayenne*, parce qu'il nous avoit été envoyé sous ce nom; mais qui nous paroît différer du faisan par sa grosseur, par le port de son corps, par son cou long & menu, sa tête petite, ses longues ailes, &c.

4.° Le hocco-faisan de la Guiane **, qui n'est rien moins qu'un faisan, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des figures:

5.° Tous les autres hoccos d'Amérique que M.rs Brisson & Barrère, & plusieurs autres entraînés par leurs méthodes, ont rapportés au genre du faisan, quoiqu'ils en diffèrent par un grand nombre d'attributs, & par quelques-uns même de ceux qui avoient été choisis pour en faire les caractères de ce genre.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 337.

** *Voyez les planches enluminées*, n.° 86.

I.

LE FAISAN DORÉ *ou LE TRICOLOR* HUPPÉ *de la Chine.*

QUELQUES Auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faisan rouge (a)*, on eût été presque aussi-bien fondé à lui donner celui de *faisan bleu*, & ces deux dénominations auroient été aussi imparfaites que celle de

(a) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114. — Albin, *tome III*, *page 15*.

Faiſan doré; puiſque toutes les trois n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent ſur ſon plumage, ſemblent exclure les deux autres: c'eſt ce qui m'a donné l'idée de lui impoſer un nouveau nom, & j'ai cru que celui de Tricolor huppé de la Chine le caractériſeroit mieux, puiſqu'il préſente à l'eſprit ſes attributs les plus apparens.

On peut regarder ce faiſan comme une variété du faiſan ordinaire, qui s'eſt embelli ſous un ciel plus beau; ce ſont deux branches d'une même famille qui ſe ſont ſéparées depuis long-temps, qui même ont formé deux races diſtinctes, & qui cependant ſe reconnoiſſent encore; car elles s'allient, ſe mêlent & produiſent enſemble; mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la ſtérilité des mulets, comme nous le verrons plus bas; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la ſéparation des deux races.

Le tricolor huppé de la Chine eſt plus petit que notre faiſan; & je dois avertir à cette occaſion que dans notre planche enluminée, *n.° 217*, on a omis le module qui doit être de deux pouces neuf lignes.

La beauté frappante de cet oiſeau lui a valu d'être cultivé & multiplié dans nos faiſanderies, où il eſt aſſez commun aujourd'hui: ſon nom de tricolor huppé indique le rouge, le jaune-doré & le bleu qui dominent dans ſon plumage, & les longues & belles plumes qu'il a ſur la tête, & qu'il relève quand il veut en manière de huppe; il a l'iris, le bec, les pieds & les

ongles jaunes, la queue plus longue à proportion que notre faiſan, plus émaillée, & en général le plumage plus brillant: au-deſſus des plumes de la queue ſortent d'autres plumes longues & étroites, de couleur écarlate, dont la tige eſt jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge comme le faiſan d'Europe; en un mot, il paroît avoir ſubi fortement l'influence du climat.

La femelle du faiſan doré eſt un peu plus petite que le mâle, elle a la queue moins longue; les couleurs de ſon plumage ſont fort ordinaires, & encore moins agréables que celles de notre faiſane; mais quelquefois elle devient avec le temps auſſi belle que le mâle: on en a vu une Angleterre, chez Miladi Eſſex qui, dans l'eſpace de ſix ans, avoit graduellement changé ſa couleur ignoble de bécaſſe en la belle couleur du mâle, duquel elle ne ſe diſtinguoit plus que par les yeux & par la longueur de la queue *(b)*: des perſonnes intelligentes qui ont été à portée d'obſerver ces oiſeaux, m'ont auſſi aſſuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles, qu'il commençoit lorſqu'elles avoient quatre ans, temps où le mâle commençoit auſſi à prendre du dégoût pour elles & à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues & étroites, qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançoient en âge, plus elles devenoient ſemblables aux mâles,

(b) Voyez Edwards, *planche LXVII.*

comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

M. Edwards assure qu'on a vu pareillement chez le duc de Leeds, une faisane commune, dont le plumage étoit devenu semblable à celui du faisan mâle; & il ajoute que de tels changemens de couleurs n'ont guère lieu que parmi les oiseaux qui vivent dans la domesticité *(c)*.

Les œufs de la faisane dorée ressemblent beaucoup à ceux de la peintade, & sont plus petits à proportion que ceux de la poule domestique, & plus rougeâtres que ceux de nos faisans.

Le docteur Hans Sloane a conservé un mâle environ quinze ans; il paroît que c'est un oiseau robuste, puisqu'il vit si long-temps hors de son pays; il s'accoutume fort bien au nôtre *(d)*, & y multiplie assez facilement; il multiplie même avec notre faisane d'Europe. M. le Roi, Lieutenant des chasses de Versailles, ayant mis une de ces faisanes de la Chine avec un coq-faisan de ce pays-ci, il en a résulté deux faisans mâles fort ressemblans aux nôtres, cependant avec le plumage mal teint, & n'ayant que quelques plumes jaunes sur la tête comme le faisan de la Chine: ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec les faisanes d'Europe, l'un deux féconda la sienne la seconde année, & il en a résulté une poule faisane qui n'a jamais pu devenir féconde; & les deux

(c) Edwards, *Glanures*, Partie III.[e] page 268.
(d) *Ibidem*, planche LXVIII.

coqs métis n'ont rien produit de plus jufqu'à la quatrième année, temps où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets.

Il y a grande apparence que le tricolor huppé dont il s'agit dans cet article, eft ce beau faifan dont on dit que les plumes fe vendent à la Chine plus cher que l'oifeau même *(e)*; & que c'eft auffi celui que *Marco-Paolo* admira dans un de fes voyages de la Chine, & dont la queue avoit deux à trois pieds de long.

(e) Hiftoire générale des Voyages, *tome VI, page 487.*

II.

LE FAISAN NOIR ET BLANC *de la Chine **.

LA figure de nos planches enluminées n'a été deffinée que d'après l'oifeau empaillé, & je ne doute pas que celle de M. Edwards *(a)* qui a été faite & retouchée à loifir d'après le vivant, & recherchée pour les plus petits détails d'après l'oifeau mort, ne repréfente plus exactement ce faifan, & ne donne une idée plus jufte de fon port, de fon air, &c.

Il eft aifé de juger par la feule infpection de la figure, que c'eft une variété du faifan, modelée pour la forme

* *Voyez les planches enluminées, n.° 123,* le mâle; *& n.° 124,* la femelle.

(a) Voyez Edwards *Hift. nat. des Oifeaux,* planche LXVI.

totale ſur les proportions du tricolor huppé de la Chine; mais beaucoup plus gros, puiſqu'il ſurpaſſe même le faiſan d'Europe: il a avec ce dernier un trait de reſſemblance bien remarquable, c'eſt la bordure rouge des yeux qu'il a même plus large & plus étendue; car elle lui tombe de chaque côté au-deſſous du bec inférieur en forme de barbillons, & d'autre part elle s'élève comme une double crête au-deſſus du bec ſupérieur.

La femelle eſt un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le deſſus du corps blanc comme lui, ni le deſſous d'un beau noir avec des reflets de pourpre; on n'aperçoit dans tout ſon plumage qu'une échappée de blanc au-deſſous des yeux; le reſte eſt d'un rouge-brun plus ou moins foncé, excepté ſous le ventre & dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires tranſverſales ſur un fond gris: à tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle dans cette race que dans toutes les autres races de faiſan; elle a comme lui une huppe ſur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, & les pieds de même couleur.

Comme aucun Naturaliſte, ni même aucun Voyageur, ne nous a donné le plus léger indice ſur l'origine du Faiſan noir & blanc, nous ſommes réduits ſur cela aux ſeules conjectures; la mienne ſeroit, que de même que le faiſan de Géorgie s'étant avancé vers l'Orient, & ayant fixé ſon ſéjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, eſt devenu le tricolor huppé; ainſi

ainſi le faiſan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant paſſé dans les provinces ſeptentrionales de la Chine, eſt devenu le faiſan noir & blanc de cet article, lequel aura pris plus de groſſeur que le faiſan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou plus analogue à ſon tempérament; mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans ſon port, ſon air, ſa forme extérieure, ſemblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, & qui a conſervé du faiſan primitif la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue & de volume, ſans doute par les mêmes cauſes qui l'ont rendu lui-même plus gros & plus grand que le faiſan ordinaire.

II.

L'ARGUS ou LE *LUEN*.

On trouve au nord de la Chine une eſpèce de faiſan, dont les ailes & la queue ſont ſemées d'un très-grand nombre de taches rondes ſemblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'*Argus;* les deux plumes du milieu de la queue ſont très-longues, & excèdent de beaucoup toutes les autres: cet oiſeau eſt de la groſſeur du dindon; il a ſur la tête une double huppe qui ſe couche en arrière *(a)*.

(a) Voyez les Tranſactions Philoſophiques, *tome LV, page 88, planche III.*

I V.

LE NAPAUL ou FAISAN cornu (a).

M. Edwards à qui nous devons la connoiſſance de cet oiſeau rare, le range parmi les dindons, comme ayant autour de la tête des excroiſſances charnues *(b)*, & cependant il lui donne le nom de *Faiſan cornu ;* je crois en effet qu'il approche plus du faiſan que du dindon ; car les excroiſſances charnues ne ſont rien moins que propres à ce dernier ; le coq, la peintade, l'oiſeau royal, le caſoar & bien d'autres oiſeaux des deux continens en ont auſſi ; elles ne ſont pas même étrangères au faiſan, puiſqu'on peut regarder ce large cercle de peau rouge dont ſes yeux ſont entourés, comme étant à peu près de même nature, & que dans le faiſan noir & blanc de la Chine, cette peau forme réellement une double crête ſur le bec & des barbillons au-deſſous ; ajoutez à cela que le napaul eſt du climat des faiſans, puiſqu'il a été envoyé de Bengale à M. Mead ; qu'il a le bec, les pieds, les éperons, les aîles & la forme totale du faiſan ; & l'on conviendra qu'il eſt plus naturel de le rapporter au faiſan, qu'à un oiſeau d'Amérique, tel que le dindon.

Le napaul ou faiſan cornu eſt ainſi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes ſur la tête ; ces cornes ſont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuſes

(a) Voyez Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* planche CXVI.
(b) Voyez Gleanings, &c. *tom. III, pag.* 331.

à leur extrémité, couchées en arrière, & d'une ſubſtance analogue à de la chair calleuſe: il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillée de noir, qu'ont les faiſans; mais il a tout cet eſpace garni de poils noirs en guiſe de plumes; au-deſſous de cet eſpace & de la baſe du bec inférieur, prend naiſſance une ſorte de gorgerette formée d'une peau lâche, laquelle tombe & flotte librement ſur la gorge & la partie ſupérieure du cou: cette gorgerette eſt noire dans ſon milieu, ſemée de quelques poils de même couleur, & ſillonnée par des rides plus ou moins profondes; en ſorte qu'elle paroît capable d'extenſion dans l'oiſeau vivant, & l'on peut croire qu'il ſait la gonfler ou la reſſerrer à ſa volonté: les parties latérales en ſont bleues avec quelques taches orangées, & ſans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique ſur le cou, eſt garnie de petites plumes noires, ainſi que la partie du cou qu'elle recouvre; le ſommet de la tête eſt rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie poſtérieure plus rembrunie; ſur le tout, y compris la queue & les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, ſemées près à près aſſez régulièrement: ces taches ſont rondes ſur l'avant, oblongues ou en forme de larmes ſur l'arrière, & celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête; les ailes ne paſſent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'eſt un oiſeau peſant; la longueur de la queue n'a pu être déterminée par

M. Edwards, vu qu'elle y eſt repréſentée dans le deſſin original, comme ayant été uſée par quelque frottement.

V.

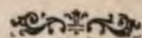
LE KATRACA.

QUOIQU'À vrai dire il ne ſe ſoit point trouvé de véritables faiſans dans l'Amérique, comme nous l'avons établi ci-deſſus, néanmoins parmi la multitude d'oiſeaux différens qui peuplent ces vaſtes contrées, on en voit qui ont plus ou moins de rapports avec le faiſan; & celui dont il s'agit dans cet article, en approche plus qu'aucun autre, & doit être regardé comme ſon repréſentant dans le nouveau Monde; il le repréſente en effet par ſa forme totale, par ſon bec un peu crochu, par ſes yeux bordés de rouge & par ſa longue queue; néanmoins comme il appartient à un climat & même à un monde différent, & qu'il eſt incertain s'il ſe mêle avec nos faiſans d'Europe, je le place ici après ceux de la Chine qui s'accouplent certainement & produiſent avec les nôtres.

L'hiſtoire du Katraca nous eſt totalement inconnue; tout ce que je puis dire d'après l'inſpection de ſa forme extérieure, c'eſt que le ſujet repréſenté * nous paroît être le mâle, à cauſe de ſa longue queue & de la forme de ſon corps moins arrondie qu'alongée.

Nous lui conſerverons le nom de *katraca* qu'il porte au Mexique, ſuivant le P. Feuillée.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 146.



OISEAUX ÉTRANGERS,
Qui paroissent avoir rapport avec le PAON *& avec le* FAISAN.

Je range sous ce titre indécis quelques Oiseaux étrangers, trop peu connus pour qu'on puisse leur assigner une place plus fixe.

I.
LE CHINQUIS.

DANS l'incertitude où je suis, si cet oiseau est un véritable paon ou non, je lui donne, ou plutôt je lui conserve le nom de *Chinquis*, formé de son nom Chinois *chin-tchien-khi*, c'est la dixième espèce du genre des faisans de M. Brisson *(a)*; il se trouve au Tibet, d'où cet Auteur a pris occasion de le nommer *paon du Tibet:* sa grosseur est celle de la peintade; il a l'iris des yeux jaune, le bec cendré, les pieds gris, le fond du plumage cendré, varié de lignes noires & de points blancs; mais ce qui en fait l'ornement principal & distinctif, ce sont de belles & grandes taches rondes d'un bleu éclatant, changeant en violet & en or, répandues une à une sur les plumes du dos & les

(a) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 294.

couvertures des ailes, deux à deux ſur les pennes des ailes, & quatre à quatre ſur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu ſont les plus longues de toutes ; les latérales allant toujours en ſe raccourciſſant de chaque côté.

On ne ſait, ou plutôt on ne dit rien de ſon hiſtoire, pas même s'il fait la roue en relevant en éventail ſes belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il eſt parlé dans les relations de Navarette, Trigault, du Halde, & qui autant qu'on en peut juger par des deſcriptions imparfaites, n'eſt autre choſe que notre tricolor huppé *(b)*.

(b) Voyez M. l'abbé Prévôt, *Hiſt. générale des Voyages*, tome VI, page 487.

II.

LE SPICIFÈRE.

J'APPELLE ainſi le huitième faiſan de M. Briſſon *(a)*, qu'Aldrovande a nommé *paon du Japon*, tout en avouant qu'il ne reſſembloit à notre paon que par les pieds & la queue *(b)*.

Je lui ai donné le nom de *Spicifère*, à cauſe de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève ſur ſa tête : cette aigrette eſt haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu ; le bec eſt de couleur cendrée,

(a) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 289.
(b) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 35.

plus long & plus menu que celui du paon; l'iris eſt jaune, & le tour des yeux rouge comme dans le faiſan: les plumes de la queue ſont en plus petit nombre, le fond en eſt plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe; la diſtribution des couleurs forme ſur la poitrine, le dos & la partie des ailes la plus proche du dos, des eſpèces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus ſur la partie des ailes la plus proche du dos, bleus & verts ſur le dos, bleus, verts & dorés ſur la poitrine; les autres pennes de l'aile ſont vertes dans le milieu de leur longueur, enſuite jaunâtres & finiſſent par être noires à leur extrémité: le ſommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc ſur un fond verdâtre.

Telle eſt à peu près la deſcription qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'Empereur du Japon avoit envoyée au Pape; il ne dit point s'il étale ſa queue comme notre paon; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, & qu'il y eſt même repréſenté ſans éperons aux pieds, quoiqu'Aldrovande n'ait pas oublié d'en faire paroître dans la figure du paon ordinaire, qu'il a placée vis-à-vis pour ſervir d'objet de comparaiſon.

Selon cet Auteur, la femelle eſt plus petite que le mâle, elle a les mêmes couleurs que lui ſur la tête, le cou, la poitrine, le dos & les ailes; mais elle en diffère en ce qu'elle a le deſſous du corps noir, & en

ce que les couvertures du croupion qui sont beaucoup plus courtes que les pennes de la queue, sont ornées de quatre ou cinq miroirs assez larges, relativement à la grandeur des plumes : le vert est la couleur dominante de la queue, les pennes en sont bordées de bleu, & les tiges de ces pennes sont blanches.

Cet oiseau paroît avoir beaucoup de rapport avec celui dont parle Kœmpfer, dans son histoire du Japon, sous le nom de *faisan (c)*; ce que j'en ai dit suffit pour faire voir qu'il a plusieurs traits de conformité & plusieurs traits de dissemblance, soit avec le paon, soit avec le faisan; & que par conséquent, il ne devoit point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

(c) « Il y a au Japon une espèce de faisans qui se distinguent » par la diversité de leurs couleurs, par l'éclat de leurs plumes, & » par la beauté de leur queue, qui égale en longueur la moitié de la » hauteur d'un homme, & qui par ce mélange & par une variété » charmante des plus belles couleurs, particulièrement de l'or & de l'azur, ne cède en rien à celle du paon. » Kœmpfer, *Histoire du Japon*, tome I, page 112.

III.

L'ÉPERONNIER*.

Cet oiseau n'est guère connu que par la figure & la description que M. Edwards a publiées du mâle & de la femelle *(a)*, & qu'il avoit faites sur le vivant.

* Voyez *les planches enluminées*, n.os 492 & 493.

(a) Edwards, *Hist. nat. of Birds*, planches LXVII & LXIX.

Au

Au premier coup d'œil, le mâle paroît avoir quelque rapport avec le faisan & le paon; comme eux il a la queue longue, il l'a semée de miroirs comme le paon, & quelques Naturalistes s'en tenant à ce premier coup d'œil, l'ont admis dans le genre du faisan *(b)*; mais, quoique, d'après ces rapports superficiels, M. Edwards ait cru pouvoir lui donner ou lui conserver le nom de faisan-paon, néanmoins, en y regardant de plus près, il a bien jugé qu'il ne pouvoit appartenir au genre du faisan, 1.° parce que les longues plumes de sa queue sont arrondies & non pointues par le bout; 2.° parce qu'elles sont droites dans toute leur longueur, & non recourbées en en bas; 3.° parce qu'elles ne font pas la gouttière renversée par le renversement de leurs barbes, comme dans le faisan; 4.° enfin, parce qu'en marchant, il ne recourbe point sa queue en en haut comme cet oiseau.

Mais il appartient encore bien moins à l'espèce du paon, dont il diffère non-seulement par le port de la queue, par la configuration & le nombre des pennes dont elle est composée; mais encore par les proportions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête & du cou, & en ce qu'il ne redresse & n'épanouit point sa queue comme le paon *(c)*, qu'il n'a au lieu d'aigrette

(b) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114. — Brisson, *Ornitholog.* tom. I, pag. 291, Genre VII, Espèce IX.

(c) M. Edwards ne dit point que cet oiseau fasse la roue; & de cela seul je me crois en droit de conclure qu'il ne la fait point: un

qu'une eſpèce de huppe plate, formée par les plumes du ſommet de la tête qui ſe relèvent, & dont la pointe revient un peu en avant: enfin, le mâle diffère du coq-paon & du coq-faiſan, par un double éperon qu'il a à chaque pied; caractère preſque unique d'après lequel je lui ai donné le nom d'*Éperonnier.*

Ces différences extérieures qui certainement en ſuppoſent beaucoup d'autres plus cachées, paroîtront aſſez conſidérables à tout homme de ſens, & qui ne ſera préoccupé d'aucune méthode, pour exclure l'éperonnier du nombre des paons & des faiſans, encore qu'il ait comme eux les doigts ſéparés, les pieds nus, les jambes revêtues de plumes juſqu'au talon, le bec en cône courbé, la queue longue & la tête ſans crête ni membrane: à la vérité, je ſais tel Méthodiſte qui ne pourroit ſans inconſéquence ne pas le reconnoître pour un paon ou pour un faiſan, puiſqu'il a tous les attributs par lequel ce genre eſt caractériſé dans ſa méthode; mais auſſi un Naturaliſte ſans méthode & ſans préjugé, ne pourra le reconnoître pour le paon de la Nature; & que s'enſuivra-t-il de-là, ſinon que l'ordre de la Nature eſt bien loin de la méthode du Naturaliſte!

En vain me dira-t-on que puiſque l'oiſeau dont il s'agit ici a les principaux caractères du genre du faiſan, les petites variétés par leſquelles il en diffère, ne doivent

fait auſſi conſidérable n'auroit pu échapper à M. Edwards; & s'il l'eût obſervé, il ne l'auroit point omis.

point empêcher qu'on ne le rapporte à ce genre; car je demanderai toujours, qui donc ose se croire en droit de déterminer ces caractères principaux; de décider, par exemple, que l'attribut négatif de n'avoir ni crête ni membrane, soit plus essentiel que celui d'avoir la tête de telle ou telle forme, de telle ou telle grosseur; & de prononcer que tous les oiseaux qui se ressemblent par des caractères choisis arbitrairement, doivent aussi se ressembler dans leurs véritables propriétés!

Au reste, en refusant à l'éperonnier le nom de paon de la Chine, je ne fais que me conformer aux témoignages des Voyageurs qui assurent que dans ce vaste pays, on ne voit de paons que ceux qu'on y apporte des autres contrées *(d)*.

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil & le bec supérieur rouge, l'inférieur brun-foncé & les pieds d'un brun-sale: son plumage est d'une beauté admirable; la queue est, comme je l'ai dit, semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale, & d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verts & or; ces miroirs sont d'autant plus d'effet qu'ils sont terminés & détachés du fond par un double cercle, l'un noir & l'autre orangé-obscur: chaque penne de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux; & malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celles du paon, elle est beaucoup moins

(d) Navarette, *Description de la Chine*, pages 40 & 42.

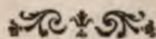
chargée de miroirs; mais en récompenſe, l'éperonnier en a une très-grande quantité ſur le dos & ſur les ailes, où le paon n'en a point du tout; ces miroirs des ailes ſont ronds, & comme le fond du plumage eſt brun, on croiroit voir une belle peau de martre zibeline enrichie de ſaphirs, d'opales, d'émeraudes & de topaſes.

Les plus grandes pennes de l'aile n'ont point de miroirs, toutes les autres en ont chacune un, & quelqu'en ſoit l'éclat, leurs couleurs, ſoit dans les ailes, ſoit dans la queue, ne pénètrent point juſqu'à l'autre ſurface de la penne, dont le deſſous eſt d'un ſombre uniforme.

Le mâle ſurpaſſe en groſſeur le faiſan ordinaire; la femelle eſt d'un tiers plus petite que le mâle, & paroît plus leſte & plus éveillée; elle a, comme lui, l'iris jaune, mais point de rouge dans le bec, & la queue beaucoup plus petite: quoique ſes couleurs approchent plus de celles du mâle que dans l'eſpèce des paons & des faiſans, cependant elles ſont plus mattes, plus éteintes, & n'ont point ce luſtre, ce jeu, ces ondulations de lumière qui font un ſi bel effet dans les miroirs du mâle *(e)*.

Cet oiſeau étoit vivant à Londres, l'année dernière, d'où M. le chevalier Codrington en a envoyé des deſſins coloriés à M. Daubenton le jeune, d'après leſquels nous avons fait graver & enluminer les planches *n.os 492 & 493*, dont le premier repréſente le mâle, & le ſecond la femelle de cet oiſeau.

(e) Voyez Edwards, *planches* LXVII *&* LXIX.



LES HOCCOS.

Tous les Oiseaux que l'on désigne ordinairement sous cette dénomination prise dans une acception générique, sont étrangers à l'Europe, & appartiennent aux pays chauds de l'Amérique; les divers noms que les différentes tribus de Sauvages leur ont donnés, chacune en son jargon, n'ont pas moins contribué à en enfler la liste, que les phrases multipliées de nos Nomenclateurs; & je vais tâcher, autant que la disette d'observations me le permettra, de réduire ces espèces nominales aux espèces réelles.

I.

LE HOCCO proprement dit *.

Planches XIII & XIV de ce volume.

Je comprends sous cette espèce, non-seulement le mitou & le mitou-poranga de Marcgrave que cet auteur regarde en effet comme étant de la même espèce *(a)*; le coq-indien de M.rs de l'Académie *(b)*, & de plusieurs

* Voyez *les planches enluminées*, n.os 86 & 125.

(a) Marcgrave, *Historia naturalis Brasiliensis*, lib. V, cap. III, pag. 195.

(b) Mémoires de l'Académie royale des Sciences, *tome III, partie I, page 221.*

autres *(c)*, le mutou ou moytou de Laët *(d)* & de Léry *(e)*, le temocholli des Mexicains, & leur tepetototl ou oiseau de montagne *(f)*, le quirizao ou curasso de la Jamaïque *(g)*, le pocs de Frisch *(h)*, le hocco de Cayenne de M. Barrère *(i)*, le hocco de la Guiane ou douzième faisan de M. Brisson *(k)*; mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Bresil ou onzième faisan de M. Brisson *(l)*, son hocco de Curassou qui est son treizième faisan *(m)*, le hocco du Pérou * & même la poule rouge du Pérou d'Albin *(n)*, le coxolissi

(c) Longolius, *Dialogus de Avibus*. — Gesner, *de Avibus*, lib. III. — Aldrovande, *Ornitholog.* lib. XIV, cap. XL, &c.

(d) Laët, *Novus orbis*, pag. 615.

(e) Léry, *Voyage au Bresil*, page 173.

(f) *Voyez* Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hisp.* cap. CI, pag. 35.

(g) *Histoire naturelle de la Jamaïque*, par le Chevalier Hans Sloane, page 302.

(h) Frisch, *planche CXXI.*

(i) Barrère, *Ornithologiæ specimen*, pag. 82 & 83; *&* France Équinoxiale, *page 140.*

(k) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 298.

(l) *Ibidem*, pag. 296.

(m) *Ibidem*, pag. 300.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 125.

(n) Albin, *Hist. nat. des Oiseaux*, tome III, *planche XL*. « Elle » est de la même grandeur & figure que la poule de Carasou » *(tome II, planches XXXI & XXXII)*, & paroît être de la même espèce: » c'est ainsi que parle Albin, qui a eu l'avantage de dessiner ces deux oiseaux vivans.

de Fernandez *(o)*, & le seizième faisan de M. Brisson *(p)*. Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, & qui ne diffèrent entr'eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme & les accessoires du bec, & par d'autres accidens qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, & sur-tout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, & qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets *(q)*.

M.rs de l'Académie avoient ouï dire que leur coq indien avoit été apporté d'Afrique, où il s'appeloit *ano (r)*: mais comme Marcgrave & plusieurs autres Observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Bresil, & que d'ailleurs on voit clairement en comparant les descriptions & les figures les plus exactes, qu'il a les ailes courtes & le vol pesant; il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Bresil, & il paroît beaucoup plus naturel

(o) Fernandez, *Hist. Avium*, cap. XL, pag. 23.

(p) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 305.

(q) Le Chevalier Hans Sloane dit précisément que leur plumage varie de différentes manières, comme celui de notre volaille ordinaire, *tome II, page 302*, planche CCLX.

(r) Mémoires de l'Académie, *tome III, partie 1, page 223*.

de ſuppoſer que les ſujets obſervés par M.rs de l'Académie, s'ils étoient réellement venus d'Afrique, y avoient été portés précédemment du Breſil ou de quelqu'autre contrée du nouveau monde. On peut juger d'après les mêmes raiſons, ſi la dénomination de coq de Perſe, employée par Jonſton, eſt applicable à l'oiſeau dont il s'agit ici *(ſ)*.

Le hocco approche de la groſſeur du dindon; l'un de ſes plus remarquables attributs, c'eſt une huppe noire, & quelquefois noire & blanche, haute de deux à trois pouces, qui s'étend depuis l'origine du bec juſque derrière la tête, & que l'oiſeau peut coucher en arrière & relever à ſon gré, ſelon qu'il eſt affecté différemment : cette huppe eſt compoſée de plumes étroites & comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient & ſe courbe en avant. Parmi ces plumes M.rs de l'Académie en ont remarqué pluſieurs dont les barbes étoient renfermées juſqu'à la moitié de la longueur de la côte, dans une eſpèce d'étui membraneux *(t)*.

La couleur dominante du plumage eſt le noir, qui, le plus ſouvent eſt pur & comme velouté ſur la tête & ſur le cou, & quelquefois ſemé de mouchetures blanches; ſur le reſte du corps il a des reflets verdâtres, & dans quelques ſujets il ſe change en marron-

(ſ) Jonſton l'appelle *Coq de Perſe*, diſent M.rs de l'Académie, *tome III, partie 1, page 223*.

(t) Mémoires de l'Académie, *tome III, partie 1, page 221*.

foncé,

foncé, comme celui de la planche enluminée *n.° 125.* L'oiſeau repréſenté dans cette planche n'a point du tout de blanc ſous le ventre ni dans la queue, au lieu que celui de la planche *n.° 86*, en a ſous le ventre & au bout de la queue; enfin d'autres en ont ſous le ventre & point à la queue, & d'autres en ont à la queue & point ſous le ventre, & il faut ſe ſouvenir que ces couleurs ſont ſujettes à varier, ſoit dans leurs teintes, ſoit dans leur diſtribution ſelon la différence du ſexe.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il eſt un peu plus fort; dans les uns il eſt couleur de chair & blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Breſil de M. Briſſon; dans les autres le bout du bec ſupérieur eſt échancré des deux côtés, ce qui le fait paroître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, & les deux latérales formées par les deux échancrures un peu reculées en arrière, comme dans l'un des coqs indiens de M.[rs] de l'Académie *(u)*; dans d'autres il eſt recouvert à ſa baſe d'une peau jaune, où ſont placées les ouvertures des narines comme dans le hocco de la Guiane de M. Briſſon *(x)*; dans d'autres cette peau jaune ſe prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un cercle de même couleur, comme dans le mitou-poranga de Marcgrave *(y)*;

(u) Mémoires de l'Académie, *tome III, partie 1, page 225*; & dans la figure *(c)* de la planche XXXIV.

(x) Briſſon, *Ornithologie*, page 298.

(y) Marcgrave, *Hiſtoria Avium Braſil.* pag. 195.

dans d'autres cette peau ſe renfle ſur la baſe du bec ſupérieur en une eſpèce de tubercule ou de bouton arrondi aſſez dur, & gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, & M. Edwards ajoute qu'il ne vient aux mâles qu'après la première année *(z)*, ce qui me paroît d'autant plus vraiſemblable que Fernandez a obſervé dans ſon tepetototl une eſpèce de tumeur ſur le bec, laquelle n'étoit ſans doute autre choſe que ce même tubercule qui commençoit à ſe former *(a)*; quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derrière l'oreille comme les poules communes; les pieds reſſembleroient pour la forme à ceux des gallinacés s'ils avoient l'éperon, & s'ils n'étoient pas un peu plus gros à proportion : du reſte ils varient pour la couleur depuis le brun-noirâtre juſqu'au couleur de chair *(b)*.

Quelques Naturaliſtes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon, mais il eſt facile, d'après la deſcription ci-deſſus, & d'après nos planches enluminées, de recueillir les différences nombreuſes & tranchées qui ſéparent ces deux eſpèces *; le dindon a la tête petite & ſans plumes ainſi que le haut du cou,

(z) Voyez Edwards, *Hiſtoire naturelle des Oiſeaux rares*, planche CCXCV.

(a) Fernandez, *Hiſt. Avi. nov. Hiſpaniæ*, cap. CI, pag. 35.

(b) Voyez *la planche CCXCV* d'Edwards.

* Voyez *les planches enluminées*, n.ºs 86 & 125.

le bec surmonté d'une caroncule conique & mufculeufe, capable d'extenfion & de contraction, les pieds armés d'éperons, & il relève les plumes de fa queue en faifant la roue, &c. au lieu que le hocco a la tête groffe, le cou renfoncé, l'un & l'autre garnis de plumes, fur le bec un tubercule rond, dur & prefque offeux, & fur le fommet de la tête une huppe mobile qui paroît propre à cet oifeau, qu'il baiffe & redreffe à fon gré; mais perfonne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faifant la roue.

Ajoutez à ces différences qui font toutes extérieures, les différences plus profondes & tout auffi nombreufes que nous découvre la diffection.

Le canal inteftinal du hocco eft beaucoup plus long, & les deux *cæcum* beaucoup plus courts que dans le dindon, fon jabot eft auffi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour; au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon qui ne paroiffoit avoir rien de fingulier dans fa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris: outre cela, dans le hocco, la fubftance charnue du géfier eft le plus fouvent fort mince, & fa membrane interne au contraire, fort épaiffe & dure au point d'être caffante; enfin la trachée-artère fe dilate & fe replie fur elle-même, plus ou moins, vers le milieu de la fourchette *(c)*, comme dans quelques oifeaux aquatiques, toutes chofes fort différentes de ce qui fe voit dans le dindon.

(c) Voyez Mém. de l'Acad. *tome III, pag. 226 & fuivantes.*

Mais, ſi le hocco n'eſt point un dindon, les Nomenclateurs modernes étoient encore moins fondés à en faire un faiſan; car outre les différences qu'il eſt facile de remarquer, tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une déciſive dans le naturel de ces animaux: le faiſan eſt toujours ſauvage, & quoiqu'élevé de jeuneſſe, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais ſe faire à la domeſticité; ce n'eſt point un domeſtique, c'eſt un priſonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, & qui maltraite même ſes compagnons d'eſclavage, ſans jamais faire aucune ſociété avec eux; que s'il recouvre ſa liberté, & qu'il ſoit rendu à l'état de ſauvage pour lequel il ſemble être fait, rien n'eſt encore plus défiant & plus ombrageux, tout objet nouveau lui eſt ſuſpect, le moindre bruit l'effraie, le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée ſuffit pour lui faire prendre ſa volée, tant il eſt attentif à ſa conſervation: au contraire, le hocco eſt un oiſeau paiſible, ſans défiance, & même ſtupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter; il ſemble s'oublier lui-même, & s'intéreſſer à peine à ſa propre exiſtence. M. Aublet en a tué juſqu'à neuf de la même bande, avec le même fuſil qu'il rechargea autant de fois qu'il fut néceſſaire; ils eurent cette patience: on conçoit bien qu'un pareil oiſeau eſt ſociable, qu'il s'accommode ſans peine avec les autres oiſeaux domeſtiques, &

qu'il s'apprivoiſe aiſément; quoiqu'apprivoiſé il s'écarte pendant le jour, & va même fort loin; mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'aſſure le même M. Aublet; il devient même familier au point de heurter à la porte avec ſon bec pour ſe faire ouvrir, de tirer les domeſtiques par l'habit lorſqu'ils l'oublient, de ſuivre ſon maître par-tout, & s'il en eſt empêché, de l'attendre avec inquiétude, & de lui donner à ſon retour des marques de la joie la plus vive *(d)*.

Il eſt difficile d'imaginer des mœurs plus oppoſées; & je doute qu'aucun Naturaliſte, & même qu'aucun Nomenclateur s'il les eût connus, eût entrepris de ranger ces deux oiſeaux ſous un même genre.

Le hocco ſe tient volontiers ſur les montagnes, ſi l'on s'en rapporte à la ſignification de ſon nom Mexicain *tepetotolt*, qui veut dire oiſeau de montagne *(e)*: on le nourrit dans la volière, de pain, de pâtée & autres choſes ſemblables *(f)*; dans l'état de ſauvage, les fruits ſont le fonds de ſa ſubſiſtance: il aime à ſe percher ſur les arbres, ſur-tout pour y paſſer la nuit; il vole peſamment, comme je l'ai remarqué plus haut, mais il a la démarche fière *(g)*: ſa chair eſt blanche, un

(d) Fernandez, *Hiſt. Avi. nov. Hiſpaniæ*, cap. CI.

(e) Idem, ibidem.

(f) Ibidem.

(g) Voyez Barrère, *France Équinoxiale*, page 139.



LE HOCCO MALE.

peu sèche, cependant lorſqu'elle eſt gardée ſuffiſamment, c'eſt un fort bon manger *(h)*.

Le chevalier Hans Sloane dit en parlant de cet oiſeau, que ſa queue n'a que deux pouces de long *(i)*; ſur quoi M. Edwards le relève, & prétend qu'en diſant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai *(k)*: mais je crois cette cenſure trop générale & trop abſolue; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiſeau de cette eſpèce, aſſure qu'il n'a point de queue *(l)*; & de l'autre, M. Barrère qui rapporte d'après ſes propres obſervations faites ſur les lieux, que la femelle de ſon hocco des Amazones, qui eſt le hocco de curaſſou de M. Briſſon, a la queue très-peu longue *(m)*; d'où il s'enſuivroit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco, doit être reſtreint à la ſeule femelle, du moins dans certaines races.

(h) Fernandez, Marcgrave, *& les autres.*
(i) Hans Sloane, *Hiſt. nat. de la Jamaïque*, tome II, page 302.
(k) Edwards, *Glanures*, page 182.
(l) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 332.
(m) Barrère, *Novum Ornithol. ſpecimen*, pag. 82.

II.

LE PAUXI ou LE PIERRE *.

NOUS avons fait repréſenter cet oiſeau dans nos planches enluminées ſous le nom de *Pierre de Cayenne;*

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 78.



De Seve del. F Hubert Sculp

LE HOCCO MALE.



De Seve del. C. Baron Sculp.

LE HOCCO. FEMELLE.

& c'eſt en effet le nom qu'il portoit à la ménagerie du Roi, où nous l'avons fait deſſiner d'après le vivant: mais comme il porte dans ſon pays, qui eſt le Mexique, le nom de *pauxi,* ſelon Fernandez *(a),* nous avons cru devoir l'indiquer ſous ces deux noms; c'eſt le quatorzième faiſan de M. Briſſon, qu'il appelle *hocco du Mexique.*

Cet oiſeau reſſemble à pluſieurs égards au hocco précédent, mais il en diffère auſſi en pluſieurs points; il n'a point, comme lui, la tête ſurmontée d'une huppe, le tubercule qu'il a ſur le bec eſt plus gros, fait en forme de poire & de couleur bleue. Fernandez dit que ce tubercule a la dureté de la pierre, & je ſoupçonne que c'eſt de-là qu'eſt venu au pauxi le nom d'oiſeau à pierre, enſuite celui de pierre, comme il a pris le nom de *cuſco* ou de *cushew bird,* & celui de *poule Numidique* de ce même tubercule, à qui les uns ont trouvé de la reſſemblance avec la noix d'Amérique appelée *cuſco* ou *cushew (b),* & d'autres avec le caſque de la peintade *(c).*

Quoi qu'il en ſoit, ce ne ſont pas-là les ſeules différences qui diſtinguent le pauxi des hoccos précédens; il eſt plus petit de taille, ſon bec eſt plus fort, plus courbé & preſque autant que celui d'un perroquet; d'ailleurs, il nous eſt beaucoup plus rarement apporté

(a) Fernandez, *Hiſt. Avi. nov. Hiſpaniæ,* cap. CCXXII.

(b) Voyez Edwards, *planche CCXCV.*

(c) Voyez Aldrovande, *Ornithologia,* tom. II, pag. 234.

que le hocco; M. Edvards qui a vu ce dernier dans presque toutes les ménageries, n'a jamais rencontré qu'un seul cusco ou pauxi dans le cours de ses recherches *(d)*.

Le beau noir de son plumage a des reflets bleus & couleur de pourpre, qui ne paroissent ni ne pourroient guère paroître dans la figure.

Cet oiseau se perche sur les arbres; mais il pond à terre comme les faisans, mène ses petits & les rappelle de même: les petits vivent d'abord d'insectes, & ensuite, quand ils sont grands, de fruits, de grains & de tout ce qui convient à la volaille *(e)*.

Le pauxi est aussi doux, & si l'on veut aussi stupide que les autres hoccos; car il se laissera tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver, avec cela, il ne se laisse ni prendre ni toucher, selon Fernandez *(f)*; & M. Aublet m'assure qu'il ne se trouve que dans les lieux inhabités, c'est probablement l'une des causes de sa rareté en Europe.

M. Brisson dit que la femelle ne diffère du mâle que par les couleurs, ayant du brun par-tout où celui-ci a du noir, & qu'elle lui est semblable dans tout le reste *(g)*: mais Aldrovande en reconnoissant que le

(d) *Voyez* Edwards, *Histoire naturelle des Oiseaux rares*, planche CCXCV.

(e) M. Aublet. — Fernandez, *page 56*.

(f) Fernandez, *ibidem*.

(g) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 303.

fond

fond de son plumage est brun, remarque qu'elle a du cendré aux ailes & au cou, le bec moins crochu & point de queue *(h)*, ce qui seroit un trait de conformité avec le hocco des Amazones de Barrère, dont la femelle, comme nous l'avons vu, a la queue beaucoup moins longue que le mâle *(i)*, & ce ne sont pas les seuls oiseaux d'Amérique qui n'aient point de queue, il y a même tel canton de ce continent, où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue & même leur croupion, comme nous l'avons vu dans l'histoire du coq.

(h) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 334.

(i) Barrère, *Novum Ornithologiæ specimen*, pag. 82.

III.

L'HOAZIN.*

CET oiseau est représenté dans nos planches enluminées, sous le nom de *Faisan huppé de Cayenne*, du moins il n'en diffère que très-peu, comme on peut en juger en comparant notre *planche 337* à la description de Hernandez.

Selon cet auteur, l'hoazin n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une poule d'Inde; il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc-jaunâtre, les ailes & la queue marquées de taches ou raies blanches à un pouce de distance les unes des autres, le dos, le dessus du cou,

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 337.

les côtés de la tête d'un fauve-brun; les pieds de couleur obſcure: il porte une huppe compoſée de plumes blanchâtres d'un côté, & noires de l'autre; cette huppe eſt plus haute & d'une autre forme que celle des hoccos, & il ne paroît pas qu'il puiſſe la baiſſer & la relever à ſon gré; il a auſſi la tête plus petite & le cou plus grêle.

Sa voix eſt très-forte, & c'eſt moins un cri qu'un hurlement: on dit qu'il prononce ſon nom, apparemment d'un ton lugubre & effrayant; il n'en falloit pas davantage pour le faire paſſer chez des peuples groſſiers pour un oiſeau de mauvais augure; & comme par-tout on ſuppoſe beaucoup de puiſſance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves; mais on ne dit pas qu'ils s'en nourriſſent; ils s'en abſtiennent en effet peut-être par une ſuite de cette même crainte, ou par répugnance, fondée ſur ce qu'il fait ſa pâture ordinaire de ſerpens: il ſe tient communément dans les grandes forêts perché ſur les arbres le long des eaux, pour guetter & ſurprendre ces reptiles. Il ſe trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique; Hernandez ajoute qu'il paroît en automne, ce qui feroit ſoupçonner que c'eſt un oiſeau de paſſage *(a)*.

(a) Voyez Hernandez, *lib. IX, cap. X, pag. 320.*

Fernandez parle d'un autre oiſeau auquel il donne le nom d'*hoazin*, quoique par ſon récit même il ſoit très-différent de celui dont nous venons de parler; car outre qu'il eſt plus petit, ſon chant eſt fort

M. Aublet m'assure que cet oiseau qu'il a reconnu facilement sur notre planche enluminée, *n.° 337,* s'apprivoise; qu'on en voit par fois de domestiques chez les Indiens, & que les François les appellent des paons: ils nourrissent leurs petits de fourmis, de vers & d'autres insectes.

agréable, & ressemble quelquefois à l'éclat de rire d'un homme, & même à un rire moqueur; & l'on mange sa chair, quoiqu'elle ne soit ni tendre ni de bon goût: au reste, c'est un oiseau qui ne s'apprivoise point. *Voyez* Hist. Avi. nov. Hisp. *cap. LXI, pag. 27.*

Je retrouverois bien plutôt l'hoazin dans un autre oiseau dont parle le même auteur au *chapitre CCXXIII, page 57,* à la suite du pauxi; voici ses termes: *Alia avis Pauxi annectenda..... Ciconiæ magnitudine, colore cinereo, cristâ octo uncias longâ e multis aggeratâ plumis... in amplitudinem orbicularum præcipuè circa summum dilatatis.* Voilà bien la huppe de l'hoazin, & sa taille.

IV.

L'YACOU.

Cet oiseau s'est nommé lui-même; car son cri, selon Marcgrave, est *yacou,* d'où lui est venu le nom d'*iacupema:* pour moi j'ai préféré celui d'Yacou, comme plus propre à le faire reconnoître toutes les fois qu'on pourra le voir & l'entendre.

Marcgrave est le premier qui ait parlé de cet oiseau *(a),* quelques Naturalistes, d'après lui, l'ont

(a) Voyez Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* lib. V, cap. V, pag. 198.

mis au nombre des faiſans *(b)*; & d'autres, tels que M.[rs] Briſſon *(c)* & Edwards *(d)*, l'ont rangé parmi les dindons; mais il n'eſt ni l'un ni l'autre: il n'eſt point un dindon, quoiqu'il ait une peau rouge ſous le cou; car il en diffère à beaucoup d'autres égards, & par ſa taille qui eſt à peine égale à celle d'une poule ordinaire, & par ſa tête qui eſt en partie revêtue de plumes, & par ſa huppe qui approche beaucoup plus de celle des hoccos que de celle du dindon huppé, & par ſes pieds qui n'ont point d'éperons; d'ailleurs, on ne lui voit pas au bas du cou ce bouquet de crins durs, ni ſur le bec cette caroncule muſculeuſe qu'a le coq-d'inde, & il ne fait point la roue en relevant les plumes de ſa queue: d'autre part, il n'eſt point un faiſan; car il a le bec grêle & alongé, la huppe des hoccos, le cou menu, une membrane charnue ſous la gorge, les pennes de la queue toutes égales, & le naturel doux & tranquille, tous attributs par leſquels il diffère des faiſans; & il diffère par ſon cri du faiſan & du dindon: Mais que ſera-t-il donc? il ſera un yacou, qui aura quelques rapports avec le dindon (la membrane charnue ſous la gorge, & la queue compoſée de pennes toutes égales); avec les faiſans (l'œil entouré d'une peau noire, les ailes courtes & la queue longue); avec les

(b) Klein, *Ordo Avium*, pag. 114, n.° 2. — Ray, *Synopſ. Avi.* pag. 56, &c.

(c) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 162.

(d) Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux rares*, planche XIII.

hoccos (cette longue queue, la huppe & le naturel doux); mais qui s'éloignera de tous par des différences assez caractérisées, & en assez grand nombre pour constituer une espèce à part, & empêcher qu'on ne puisse le confondre avec aucun autre oiseau.

On ne peut douter que le *guan* ou le *quan* de M. Edwards *(planche XIII)*, ainsi appelé, selon lui, dans les Indes occidentales, apparemment par quelqu'autre tribu de Sauvages, ne soit au moins une variété dans l'espèce de notre yacou, dont il ne diffère que par ce qu'il est moins haut monté *(e)*, & que ses yeux sont d'une autre couleur *(f)*; mais on sait que ces petites différences peuvent avoir lieu dans la même espèce, & sur-tout parmi les races diverses d'une espèce apprivoisée.

Le noir mêlé de brun est la couleur principale du plumage, avec différens reflets & quelques mouchetures blanches sur le cou, la poitrine, le ventre, &c; les pieds sont d'un rouge assez vif.

La chair de l'yacou est bonne à manger; tout ce que l'on sait de ses autres propriétés se trouve indiqué dans l'exposé que j'ai fait au commencement de cet article, des différences qui le distinguent des oiseaux auxquels on a voulu le comparer.

M. Ray le regarde comme étant de la même espèce

(e) Marcgrave dit positivement *crura longa*, à l'endroit cité.

(f) Oculi nigrescentes, dit Marcgrave; *Of a dark dirty orange colour*, dit M. Edwards.

que le coxolitli de Fernandez *(g)*; cependant celui-ci eſt beaucoup plus gros, & il n'a point ſous la gorge cette membrane charnue qui caractériſe l'yacou; c'eſt pourquoi je l'ai laiſſé avec les hoccos proprement dits.

(g) Voyez Ray, *Synopſis Avium*, pag. 57.

V.

LE MARAIL.

LES Auteurs ne nous diſent rien de la femelle de l'yacou, excepté M. Edwards qui conjecture qu'elle n'a point de huppe *(a)*: d'après cette indication unique, & d'après la comparaiſon des figures les plus exactes, & des oiſeaux eux-mêmes conſervés, je ſoupçonne que celui que nous avons fait repréſenter * ſous le nom de *Faiſan verdâtre de Cayenne*, & qu'on appelle communément *Marail* dans cette Iſle, pourroit être la femelle, ou du moins une variété de l'eſpèce de l'yacou; car j'y retrouve pluſieurs rapports marqués avec le guan de M. Edwards *(planche XIII)*, dans la groſſeur, la couleur du plumage, la forme totale, à la huppe près que la femelle ne doit point avoir; dans le port du corps, la longueur de la queue, le cercle de peau rouſſe autour des yeux *(b)*, l'eſpace rouge &

(a) Edwards, *Hiſt. nat. des Oiſeaux rares*, page 13.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 338.

(b) Cette peau nue eſt bleue dans l'yacou, & rouge dans le

nu sous la gorge, la conformation des pieds & du bec, &c. j'avoue que j'y ai aussi aperçu quelques différences; les pennes de la queue sont en tuyaux d'orgue comme dans le faisan, & non point toutes égales comme dans le guan d'Edwards, & les ouvertures des narines ne sont pas si près de l'origine du bec: mais on ne seroit pas embarrassé de citer nombre d'espèces où la femelle diffère encore plus du mâle, & où il y a des variétés encore plus éloignées les unes des autres.

M. Aublet qui a vu cet oiseau dans son pays natal, m'assure qu'il s'apprivoise très-aisément, & que sa chair est délicate & meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente: il ajoute que c'est un véritable dindon; mais seulement plus petit que celui qui s'est naturalisé en Europe, & c'est un trait de conformité de plus qu'il a avec l'yacou, d'avoir été pris pour un dindon.

Cet oiseau se trouve non-seulement à Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la rivière des Amazones, du moins à en juger par l'identité de nom; car M. Barrère parle d'un marail des Amazones, comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec vert & qui n'a point de queue *(c)*: nous avons déjà

marail; mais nous avons déjà observé la même variation de couleur d'un sexe à l'autre dans les membranes charnues de la peintade.

(c) Phasianus, niger, aburus, viridi rostro. France Équin. *page 139.* *Nota.* Je crois que cet auteur a entendu par le mot latin barbare, *aburus*, sans queue; ou qu'il aura écrit *aburus* au lieu de *abrutus*, qui, comme *erutus*, pourroit signifier arraché, tronqué.

vu dans l'hiſtoire du hocco proprement dit, & du pierre de Cayenne, qu'il y avoit dans ces eſpèces des individus ſans queue qu'on avoit pris pour des femelles; cela ſeroit-il vrai auſſi des marails! Sur la plupart de ces oiſeaux étrangers & ſi peu connus, on ne peut, ſi l'on eſt de bonne foi, parler qu'en héſitant & par conjecture.

V I.

LE CARACARA.

J'APPELLE ainſi, d'après ſon propre cri, ce bel oiſeau des Antilles, dont le P. du Tertre a donné la deſcription *(a)*; ſi tous les oiſeaux d'Amérique qui ont été pris pour des faiſans, doivent ſe rapporter aux hoccos, le Caracara doit avoir place parmi ces derniers; car les François des Antilles, & d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de *faiſan*, « ce faiſan, » dit-il, eſt un fort bel oiſeau, gros comme un cha- » pon *(b)*, plus haut monté, ſur des pieds de paon: » il a le cou beaucoup plus long que celui d'un coq, » & le bec & la tête approchant de ceux du corbeau; » il a toutes les plumes du cou & du poitrail d'un » beau bleu luiſant, & auſſi agréable que les plumes

(a) Le P. du Tertre, *Hiſtoire générale des Antilles*, tome II, traité V, ſ. VIII.

(b) Comment le P. du Tertre, en parlant des oiſeaux de cette groſſeur, a-t-il pu les déſigner ſous le nom de certains petits oiſeaux, comme il le fait à l'*endroit cité, page 255!*

» des

des paons, tout le dos eſt d'un gris-brun, & les « ailes & la queue qu'il a aſſez courtes, ſont noires. «

Quand cet oiſeau eſt apprivoiſé, il fait le maître « dans la maiſon, & en chaſſe à coups de bec les « poules-d'inde & les poules communes, & les tue « quelquefois; il en veut même aux chiens qu'il becque « en traître..... J'en ai vu un..... qui étoit ennemi « mortel des Nègres, & n'en pouvoit ſouffrir un ſeul « dans la caſe qu'il ne becquât par les jambes ou par « les pieds juſqu'à en faire ſortir le ſang ». Ceux qui en ont mangé m'ont aſſuré que ſa chair eſt auſſi bonne que celle des faiſans de France.

Comment M. Ray a-t-il pu ſoupçonner qu'un tel oiſeau fût l'oiſeau de proie dont parle Marcgrave ſous le même nom de caracara *(c)*; il eſt vrai qu'il fait la guerre aux poules, mais c'eſt ſeulement lorſqu'il eſt apprivoiſé & pour les chaſſer, en un mot, comme il fait aux chiens & aux Nègres: on reconnoît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domeſtique qui ne ſouffre point ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiſeau de proie qui ſe jette ſur les autres oiſeaux pour les déchirer & s'en nourrir: d'ailleurs, il n'eſt point ordinaire que la chair d'un oiſeau de proie ſoit bonne à manger, comme l'eſt celle de notre caracara: enfin, il paroît que le caracara de Marcgrave a la queue &

(c) Marcgrave, *Hiſtoria Avium Braſil.* pag. 211.

les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre.

VII.

LE CHACAMEL.

FERNANDEZ parle d'un oiseau qui eſt du même pays, & à peu près de la même groſſeur que les précédens, & qui ſe nomme en langue Mexicaine *Chachalacamelt*, d'où j'ai formé le nom de Chacamel, afin que du moins on puiſſe le prononcer : ſa principale propriété eſt d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme pluſieurs poules ; car il eſt, dit-on, ſi fort & ſi continuel, qu'un ſeul de ces oiſeaux fait autant de bruit qu'une baſſe-cour entière ; & c'eſt de-là que lui vient ſon nom Mexicain, qui ſignifie *oiſeau criard* : il eſt brun ſur le dos, blanc tirant au brun ſous le ventre, & le bec & les pieds ſont bleuâtres.

Le chacamel ſe tient ordinairement ſur les montagnes, comme la plupart des hoccos, & y élève ſes petits *(a)*.

(a) Voyez Fernandez, *Hiſt. Avi. nov. Hiſpaniæ*, cap. XLI.

VIII.

LE PARRAKA ET L'HOITLALLOTL.

AUTANT qu'on peut en juger par les indications incomplètes de Fernandez & de Barrère, on peut, ce me ſemble, rapporter ici, 1.° le Parraka du dernier

qu'il appelle *faisan*, & dont il dit que les plumes de la tête sont de couleur fauve, & lui forment une espèce de huppe *(a)*; 2.° l'hoitlallotl ou oiseau long du premier *(b)*, lequel habite les plus chaudes contrées du Mexique; cet oiseau a la queue longue, les ailes courtes & le vol pesant, comme la plupart des précédens; mais il devance à la course les chevaux les plus vîtes: il est moins grand que les hoccos, n'ayant que dix-huit pouces de longueur du bout du bec au bout de la queue; sa couleur générale est le blanc tirant au fauve; les environs de la queue ont du noir mêlé de quelques taches blanches; mais la queue elle-même est d'un vert changeant, & qui a des reflets à peu près comme les plumes du paon.

Au fond, ces oiseaux sont trop peu connus pour qu'on puisse les rapporter sûrement à leur véritable espèce; je ne les place ici que parce que le peu que l'on sait de leurs qualités les rapproche plus des oiseaux dont nous venons de parler que de tous autres, c'est à l'observation à fixer leur véritable place: en attendant, je croirai avoir assez fait, si ce que j'en dis ici peut inspirer aux personnes qui se trouveront à portée, l'envie de les connoître mieux, & d'en donner une histoire plus complète.

(a) Barrère, *Phasianus vertice fulvo, cirrato.* France Équinoxiale, *page 140.*

(b) Fernandez, *Hist. Avi. nov. Hispaniæ*, cap. LII, pag. 25.



LES PERDRIX.

LES espèces les plus généralement connues sont souvent celles dont l'histoire est le plus difficile à débrouiller, parce que ce sont celles auxquelles chacun rapporte naturellement les espèces inconnues qui se présentent la première fois, pour peu qu'on y aperçoive quelques traits de conformité, & sans faire beaucoup d'attention aux traits de dissemblance souvent plus nombreux; en sorte que de ce bizarre assemblage d'êtres qui se rapprochent par quelques rapports superficiels, mais qui se repoussent par des différences plus considérables, il ne peut résulter qu'un cahos de contradictions d'autant plus révoltantes, que l'on citera plus de faits particuliers de l'histoire de chacun; la plupart de ces faits étant contraires entr'eux, & d'une absurde incompatibilité lorsqu'on veut les appliquer à une seule espèce, ou même à un seul genre; nous avons vu plus d'un exemple de cet inconvénient dans les articles que nous avons traités ci-dessus, & il y a grande apparence que celui que va nous fournir l'article de la Perdrix ne sera pas le dernier.

Je prends pour base de ce que j'ai à dire des perdrix, & pour première espèce de ce genre, celle de notre perdrix grise, comme étant la plus connue, & par conséquent la plus propre à servir d'objet de

comparaiſon pour bien juger de tous les autres oiſeaux dont on a voulu faire des perdrix; j'y reconnois une variété & trois races conſtantes.

Je regarde comme races conſtantes, 1.° la perdrix griſe ordinaire *, & comme variété de cette race celle que M. Briſſon appelle *perdrix griſe-blanche (a);* 2.° la perdrix de Damas, non celle de Belon *(b),* qui eſt une gélinotte; mais celle d'Aldrovande *(c)* qui eſt plus petite que notre perdrix griſe, & qui me paroît être la même que la petite perdrix de paſſage qui eſt bien connue de nos Chaſſeurs; 3.° la perdrix de Montagne que nous avons fait repréſenter **, & qui ſemble faire la nuance entre les perdrix griſes & les rouges.

J'admets pour ſeconde eſpèce celle de la perdrix rouge, dans laquelle je reconnois deux races conſtantes répandues en France, une variété & deux races étrangères.

Les deux races conſtantes de perdrix rouges du pays ſont, 1.° celle de la planche enluminée, *n.° 150:*

2.° La bartavelle de la planche enluminée, *n.° 231.*

Et les deux races ou eſpèces étrangères ſont, 1.° la perdrix rouge de Barbarie d'Edwards, *planche LXX.*

* Voyez *les planches enluminées,* n.° 27.

(a) Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 223.

(b) Belon, *Nature des Oiſeaux,* page 258.

(c) Aldrovande, *Ornithologia,* tom. II, pag. 143.

** Voyez *les planches enluminées,* n.° 136.

2.° La perdrix de roche qu'on trouve ſur les bords de la Gambra.

Et comme le plumage de la perdrix rouge eſt ſujet à prendre du blanc de même que celui de la perdrix griſe, il en réſulte dans cette eſpèce une variété parfaitement analogue à celle que j'ai reconnue dans l'eſpèce griſe ordinaire.

J'exclus de ce genre pluſieurs eſpèces qui y ont été rapportées mal-à-propos:

1.° Le francolin que nous avons fait repréſenter *, & que nous avons cru devoir ſéparer de la perdrix, parce qu'il en diffère non-ſeulement par la forme totale, mais encore par quelques caractères particuliers, tels que les éperons, &c.

2.° L'oiſeau appelé par M. Briſſon, *perdrix du Sénégal*, & dont il a fait ſa huitième perdrix *(d)*; cet oiſeau qui eſt repréſenté ſous le même nom de perdrix du Sénégal, nous paroît avoir plus de rapport avec les francolins qu'avec les perdrix, & comme c'eſt une eſpèce particulière qui a deux ergots à chaque jambe, nous lui donnerons le nom de *bis ergot*.

3.° La perdrix rouge d'Afrique **.

4.° La troiſième eſpèce étrangère donnée par M. Briſſon ſous le nom de *groſſe perdrix du Breſil (e)*, qu'il

* Voyez *les planches enluminées*, n.os 147 & 148.

** Voyez *les planches enluminées*, n.° 180.

(d) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 231.

(e) Idem, *ibidem*, pag. 227, *eſpèce V*.

croit être le *macucagua* de Marcgrave *(f)*, puisqu'il en copie la description, & qu'il confond mal-à-propos avec l'agamie de Cayenne *, lequel est un oiseau tout différent, & du macucagua & de la perdrix.

5.° L'yambou de Marcgrave *(g)*, qui est la perdrix du Bresil de M. Brisson, & qui n'a ni la forme, ni les habitudes, ni les propriétés des perdrix, puisque, selon M. Brisson lui-même *(h)*, il a le bec alongé, qu'il se perche sur les arbres, & que ses œufs sont bleus.

6.° La perdrix d'Amérique de Catesby *(i)* & de M. Brisson *(k)*, laquelle se perche aussi & fréquente les bois plus que les pays découverts, ce qui ne convient guère aux perdrix que nous connoissons.

7.° Une multitude d'oiseaux d'Amérique que le peuple ou les voyageurs ont jugé à propos d'appeler *perdrix*, d'après des ressemblances très-légères, & encore plus légèrement observées; tels font les oiseaux qu'on appelle à la Guadeloupe, *perdrix rousses, perdrix noires & perdrix grises*, quoique, selon le témoignage des personnes plus instruites, ce soient des pigeons ou des tourterelles, puisqu'ils n'ont ni le bec, ni la

(f) Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* pag. 213.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 169.

(g) Marcgrave, *Historia Avium Brasil.* pag. 192.

(h) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 227.

(i) Catesby, *Appendix*, planche XII, *avec une figure coloriée*.

(k) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 230.

chair des perdrix, qu'ils se perchent sur les arbres, qu'ils y font leur nid, qu'ils ne pondent que deux œufs, que leurs petits ne courent point dès qu'ils sont éclos; mais que les père & mère les nourrissent dans le nid comme font les tourterelles *(l)*; tels sont encore, selon toute apparence, ces perdrix à tête bleue que Carreri a vues dans les montagnes de la Havane *(m)*; tels sont les *manbouris*, les *pégassous*, les *pégacans* de Léry, & peut-être quelques-unes des perdrix d'Amérique que j'ai rapportées au genre des perdrix sur la foi des Auteurs, lorsque leur témoignage n'étoit point contredit par les faits, quoiqu'il le soit à mon avis par la loi du climat, à laquelle un oiseau aussi pesant que la perdrix ne peut guère manquer d'être assujetti.

(l) Voyez le P. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, tome II, page 254.

(m) Gemelli Carreri, *Voyages*, ... tome VI, page 326.



LA

* LA PERDRIX GRISE (a).

QUOIQU'ALDROVANDE, jugeant des autres pays par celui qu'il habitoit, dise que les Perdrix grises sont communes par-tout, il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'île de Crète *(b)*; & il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisqu'Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient en Grèce *(c)*; elles ne sont pas même également communes dans toutes les parties de l'Europe; & il paroît en général, qu'elles fuient la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 27. Comme le mâle & la femelle se ressemblent presqu'en tout, nous ne donnons que l'un des deux, afin de ne pas trop multiplier les planches enluminées.

(a) En Latin, *Perdix;* en Espagnol, *Perdiz;* en Italien, *Perdice;* en Allemand, *Wild-hun* ou *Feld-hun;* en Suédois, *Rapp-hoena;* en Anglois, *Partridge;* en Polonois, *Kuroptwa.* — Perdrix grise ou gouache, Perdrix gringette, Perdrix griesche, Perdrix grise, Perdrix goache, Perdrix des champs. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 257; & Portraits d'Oiseaux, *page 62, b.* — *Perdix minor sive cinerea.* Aldrovande, *Ornithologie*, tome II, page 140. — *Perdix.* Frisch, *planche CXIV*, avec une figure coloriée. — La Perdrix grise. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 219.

(b) Voyez *les Observations de* Belon, *liv. I, chap. X.*

(c) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 680.

Afrique ni en Lapponie *(d)*; & les provinces les plus tempérées de la France & de l'Allemagne, font celles où elles abondent le plus: il est vrai que Boterius a dit qu'il n'y avoit point de perdrix en Irlande *(e)*; mais cela doit s'entendre des perdrix rouges qui ne se trouvent pas même en Angleterre (selon les meilleurs Auteurs de cette nation), & qui ne se font pas encore avancées de ce côté-là au-delà des îles de Jersey & de Guernesey: la perdrix grise est assez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle passe l'hiver sous la neige dans des espèces de clapiers qui ont deux ouvertures *(f)*; cette manière d'hiverner sous la neige, ressemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'histoire sous le nom de *lagopède;* & si ce fait n'étoit point attesté par un homme de la réputation de M. Linnæus, j'y soupçonnerois quelque méprise, d'autant plus qu'en France, les longs hivers & sur-tout ceux où il tombe beaucoup de neige, détruisent une grande quantité de perdrix: enfin, comme c'est un oiseau fort pesant, je doute qu'il ait passé en Amérique; & je soupçonne que les oiseaux du nouveau Monde, qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en seront séparés dès qu'ils seront mieux connus.

(d) La Barbinais le Gentil nous apprend qu'on a tenté inutilement de peupler l'île Bourbon de perdrix. *Voyage autour du Monde,* tome II, page 104.

(e) Voyez Aldrovande, *Ornithologia,* tom. II, pag. 110.

(f) Voyez Linnæus, *Systema Naturæ,* edit. X, pag. 160.

La perdrix grise diffère à bien des égards de la rouge; mais ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes, c'est que selon la remarque du petit nombre des Chasseurs qui savent observer, quoiqu'elles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, & que si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces, s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre & donner des marques d'empressement & même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée, & le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant de la Nature & aux influences du printemps.

La perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la rouge *(g)*, & n'est point difficile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme; cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui sussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Olina nous avertit que c'est de cette dernière espèce qu'on doit entendre ce que les Voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques

(g) M. Ray dit le contraire, *page 57* de sa *Synopsis;* mais comme il avoue qu'il n'y a point de perdrix rouges en Angleterre, il n'a pas été à portée de faire la comparaison par lui-même, comme l'ont faite les Observateurs d'après qui je parle.

mâle cherche alors à s'assortir avec une femelle; mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, & quelquefois entre les femelles des combats fort vifs: faire la guerre & l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, & sur-tout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix; aussi les femelles de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorsque les perdrix sont une fois appariées elles ne se quittent plus, & vivent dans une union & une fidélité à toute épreuve: quelquefois, lorsqu'après la pariade, il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent & se reforment en compagnie.

Les perdrix grises ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, & elles ne se mettent à pondre que dans les mois de mai & même de juin, lorsque l'hiver a été long: en général, elles font leur nid sans beaucoup de soins & d'apprêts; un peu d'herbe & de paille grossièrement arrangées dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage: cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées & déjà instruites par l'expérience des pontes précédentes, apportoient plus de précaution que les toutes jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourroient le submerger, soit pour le mettre en

ſûreté contre leurs ennemis, en choiſiſſant un endroit un peu élevé, & défendu naturellement par des broſſailles: elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, & quelquefois juſqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes & celles des vieilles, ſont beaucoup moins nombreuſes, ainſi que les ſecondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorſque la première n'a pas réuſſi, & qu'on appelle en certains pays des *recoquées:* ces œufs ſont à peu près de la couleur de ceux de pigeon; Pline dit qu'ils ſont blancs (i); la durée de l'incubation eſt d'environ trois ſemaines, un peu plus, un peu moins, ſuivant les degrés de chaleur.

La femelle ſe charge ſeule de couver, & pendant ce temps elle éprouve une mue conſidérable; car preſque toutes les plumes du ventre lui tombent: elle couve avec beaucoup d'aſſiduité, & on prétend qu'elle ne quitte jamais ſes œufs ſans les couvrir de feuilles; le mâle ſe tient ordinairement à portée du nid, attentif à ſa femelle, & toujours prêt à l'accompagner lorſqu'elle ſe lève pour aller chercher de la nourriture, & ſon attachement eſt ſi fidèle & ſi pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaiſirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner ſa femelle pour ſuivre l'étrangère: au bout du temps marqué, lorſque la ſaiſon eſt favorable & que la couvée va bien, les petits percent leur coque aſſez facilement,

(i) Pline, *lib. X, cap. LII.*

courent au moment même qu'ils éclosent, & souvent emportent avec eux une partie de leur coquille: mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, & qu'ils meurent à la peine: dans ce cas, on trouve les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf, & cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte: pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes, l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus tenues de l'eau, & l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille à s'en détacher plus facilement; peut-être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, & lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec: il en est de même des pigeons, & probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelqu'autre procédé analogue.

Le mâle qui n'a point pris de part au soin de couver les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, & leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles; il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, & couvrant de leurs ailes leurs petits poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs: dans ce cas, le père & la mère

ſe déterminent difficilement à partir, & un Chaſſeur qui aime la conſervation du gibier ſe détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonction ſi intéreſſante; mais enfin, ſi un chien s'emporte & qu'il les approche de trop près, c'eſt toujours le mâle qui part le premier en pouſſant des cris particuliers, réſervés pour cette ſeule circonſtance; il ne manque guère de ſe poſer à trente ou quarante pas, & on en a vu pluſieurs fois revenir ſur le chien en battant des ailes, tant l'amour paternel inſpire de courage aux animaux les plus timides! mais quelquefois il inſpire encore à ceux-ci une ſorte de prudence, & des moyens combinés pour ſauver leur couvée: on a vu le mâle après s'être préſenté, prendre la fuite; mais fuir peſamment & en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'eſpérance d'une proie facile, & fuyant toujours aſſez pour n'être point pris, mais pas aſſez pour décourager le Chaſſeur, il l'écarte de plus en plus de la couvée: d'autre côté, la femelle qui part un inſtant après le mâle s'éloigne beaucoup plus & toujours dans une autre direction: à peine s'eſt-elle abattue qu'elle revient ſur le champ en courant le long des ſillons, & s'approche de ſes petits qui ſe ſont blottis chacun de ſon côté dans les herbes & dans les feuilles; elle les raſſemble promptement; & avant que le chien qui s'eſt emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, ſans que le Chaſſeur ait entendu le moindre bruit: c'eſt une remarque aſſez généralement

vraie



vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte: tout est conséquent dans la Nature, & la perdrix en est un exemple; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue & plus courageuse: cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères que la mère poursuit souvent & maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naïssant; cette couleur s'éclaircit ensuite & devient blanchâtre, puis elle brunit; & enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans: c'est un moyen de connoître toujours leur âge; on le connoît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle est pointue après la première mue, & qui l'année suivante est entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux, ce sont les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre & les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maisons refusent la graine assez long-temps, & il y a apparence que c'est leur dernière nourriture; à tout âge, ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouron, le laitron, le seneçon & même la pointe des blés verts, dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, & pendant l'hiver ils savent bien l'aller chercher sous la neige; lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils

forme de fer à cheval qu'il a ſous le ventre & que la femelle n'a pas.

Dans cette eſpèce, comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles *(l)*, & il importe pour la réuſſite des couvées de détruire les mâles ſurnuméraires, qui ne font que troubler les paires aſſorties & nuire à la propagation: la manière la plus uſitée de les prendre, c'eſt de les faire rappeler au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonſtance, on donne le nom de *chanterelle*: la meilleure pour cet uſage eſt celle qui a été priſe vieille; les mâles accourent à ſa voix & ſe livrent aux Chaſſeurs, ou donnent dans les piéges qu'on leur a tendus; cet appeau naturel les attire ſi puiſſamment, qu'on en a vu venir ſur le toit des maiſons & juſque ſur l'épaule de l'Oiſeleur: parmi les piéges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus ſûr & le moins ſujet à inconvéniens, c'eſt la tonnelle, eſpèce de grande naſſe où ſont pouſſées les perdrix par un homme déguiſé à peu près en vache, & pour que l'illuſion ſoit plus complète, tenant en ſa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail *(m)*; lorſqu'elles ſont engagées dans les filets, on choiſit à la main les mâles ſuperflus, quelquefois même tous les mâles, & on donne la liberté aux femelles.

Les perdrix griſes ſont oiſeaux ſédentaires, qui non-

(l) Cela va à environ un tiers de plus, ſelon M. le Roy.

(m) Voyez Olina, *page 57.*

douzaines, & mener pareil nombre de petits, après qu'ils sont éclos: ils suivront cette étrangère comme ils auroient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix: ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, & une perdrix ainsi élevée, en conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, & moins sujets aux maladies, au moins dans notre pays, ce qui feroit croire que c'est leur climat naturel. Il n'est pas même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, & l'on peut les nourrir comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain, les œufs durs, &c. Lorsqu'ils sont assez forts & qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, & dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix grise est connue depuis très-long-temps pour être une nourriture exquise & salutaire; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. Ces oiseaux ont vingt-deux pennes à chaque aile, & dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu sont de la couleur du dos *(n)*.

Les ouvertures des narines qui se trouvent à la base du bec, sont plus qu'à demi recouvertes par un opercule

(n) Willulghby, *page 120.*

de même couleur que le bec, mais d'une substance plus molle, comme dans les poules. L'espace sans plume qui est entre l'œil & l'oreille, est d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube intestinal a environ deux pieds & demi de long, les deux *cœcum* cinq à six pouces chacun. Le jabot est fort petit *(o)*, & le gésier se trouve plein de graviers mêlés avec la nourriture, comme c'est l'ordinaire dans les granivores.

(o) Ingluvies ampla, dit Willulghby, *pag. 120 ;* mais les perdrix que j'ai fait ouvrir l'avoient fort petit.



LA PERDRIX GRISE-BLANCHE *(a)*.

CETTE perdrix a été connue d'Ariſtote *(b)*, & obſervée par Scaliger *(c)*, puiſque tous deux parlent de perdrix blanche, & on ne peut point ſoupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède appelé mal-à-propos *perdrix blanche* par quelques-uns; car pour ce qui regarde Ariſtote, il ne pouvoit avoir en vue le lagopède qui eſt étranger à la Grèce, à l'Aſie & à tous les pays où il avoit des correſpondances, & ce qui le prouve, c'eſt qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractériſtique de cet oiſeau, qui eſt d'avoir les pieds velus juſque ſous les doigts; & à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux eſpèces, puiſque dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas & fort au long du *Lagopus* de Pline, qui a les pieds couverts de plumes & qui eſt notre vrai lagopède *(d)*.

(a) *Voyez* Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 223.

(b) *Jam enim Perdix viſa eſt alba, & Corvus, & Paſſer.* Ariſtote, *de Generatione Animalium*, lib. V, cap. VI.

(c) Scaliger, *Exercitationes in Cardanum*, Exercit. 59. *Perdices albas & Lepores citavimus.*

(d) Scaliger, *ibidem.*

LA
PETITE PERDRIX GRISE.

J'APPELLE ainsi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui est probablement la même que la petite perdrix de passage qui se montre de temps en temps en différentes provinces de France.

Elle ne diffère pas seulement de la perdrix grise par sa taille, qui est constamment plus petite, mais encore par son bec qui est plus alongé, par la couleur jaune de ses pieds, & sur-tout par l'habitude qu'elle a de changer de lieu & de voyager. On en voit quelquefois dans la Brie & ailleurs, passer par bandes très-nombreuses, & poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Un Chasseur des environs de Montbard, qui chassoit à la chanterelle au mois de mars dernier (1770), en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut se détourner, attirée par le cri de la chanterelle; mais qui, dès le lendemain, avoit entièrement disparu: ce seul fait qui est très-certain, annonce & les rapports & les différences qu'il y a entre ces deux perdrix; les rapports, puisque ces perdrix étrangères furent attirées par le chant d'une perdrix grise; les différences, puisque ces étrangères traversèrent si rapidement un pays qui convient aux perdrix grises & même aux rouges, les unes & les autres y demeurant toute l'année; & ces différences

suppofent un autre instinct, & par conféquent une autre organisation, & au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie, avec la *syroperdix* d'Élien *(a)*, que l'on trouvoit aux environs d'Antioche, qui avoit le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus compacte & de meilleur goût, & le naturel plus sauvage que les autres perdrix; car les couleurs, comme l'on voit, ne se rapportent point; & Élien ne dit pas que sa *syroperdix* soit un oiseau de passage; il ajoute, comme une singularité, qu'elle mangeoit des pierres, ce qui, cependant, est assez ordinaire dans les granivores. Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier, qui a rapport à celui-ci; c'est que dans un canton de la Gascogne où le terrein est fort sablonneux, la chair des perdrix étoit remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommodes *(b)*.

(a) Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. XVI, cap. VII.

(b) Scaliger, *Comm. in P. L. ari. de Plant.*



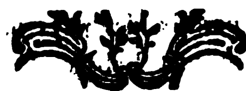
LA

PERDRIX DE MONTAGNE *.

JE fais une race distincte de cette Perdrix, parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge; mais il seroit difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter; car si d'un côté l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises *(a)*, d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, & la couleur rouge de son bec & de ses pieds, la rapproche aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises; & par ces raisons, je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales: elle est à peu près de la grosseur de la perdrix grise, & elle a vingt pennes à la queue.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 136.

(a) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 226.



LES PERDRIX ROUGES.

LA BARTAVELLE ou PERDRIX GRECQUE *.

C'EST aux Perdrix rouges, & principalement à la Bartavelle, que doit se rapporter tout ce que les Anciens ont dit de la perdrix. Aristote devoit mieux connoître la perdrix grecque qu'aucune autre, & ne pouvoit guère connoître que des perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée *(a)*; & selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à peu près située sous le même climat que la Grèce & la Méditerranée *(b)*, & qui étoit probablement celle où Aristote avoit ses principales correspondances: à l'égard des Naturalistes qui sont venus depuis, tels que Pline, Athénée, &c. on voit assez clairement que quoiqu'ils connussent en Italie des perdrix autres que des rouges *(c)*, ils se sont contentés de copier ce

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 231.

(a) Voyez Belon, *Nature des Oiseaux*, page 257.

(b) Il paroît que la perdrix des pays habités ou connus par les Juifs (depuis l'Égypte jusqu'à Babylone), étoit la perdrix rouge, ou du moins n'étoit pas la grise, puisqu'elle se tenoit sur les montagnes. *(Sicut persequitur Perdix in montibus)*. Reg. *lib. I, cap. XXVI.*

(c) Perdicum in Italiâ genus alterum est corpore minus, colore obscurius, rostro non cinnabarino. Athen.

qu'Ariſtote avoit dit des perdrix rouges : il eſt vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des perdrix *(d)*; mais on ne peut en conclure légitimement une différence dans l'eſpèce; car la diverſité du chant dépend ſouvent de celle de l'âge & du ſexe, elle a lieu quelquefois dans le même individu, & elle peut être l'effet de quelque cauſe particulière, & même de l'influence du climat, ſelon les Anciens eux-mêmes, puiſqu'Athénée prétend que les perdrix qui paſſoient de l'Attique dans la Béotie ſe reconnoiſſoient à ce qu'elles avoient changé de cri *(e)*: d'ailleurs, Théophraſte qui remarque auſſi quelques variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, ſuppoſe expreſſément que toutes ces perdrix ne ſont point d'eſpèces différentes, puiſqu'il parle de leurs différentes voix dans ſon livre *de variâ voce Avium ejuſdem generis* *(f)*.

En examinant ce que les Anciens ont dit ou répété de cet oiſeau, j'y ai trouvé un aſſez grand nombre de faits vrais & d'obſervations exactes, mêlés d'exagérations & de fables, dont quelques Modernes ſe ſont moqués *(g)*, ce qui n'étoit pas difficile; mais dont je

(d) Aliæ Κακκαβίζουσι, *aliæ* Τρίζουσι. Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. IV, cap. IX.

(e) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 671.

(f) Il eſt aiſé de voir que ces mots, *ejuſdem generis*, ſignifient ici de la même eſpèce.

(g) Voyez Willulghby, *Ornithologia*, pag. 120.

ordinaire est de douze ou quinze œufs; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre que leurs œufs leur échappent par-tout où elles se trouvent *(o)*; Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses qui sont incontestables & confirmées par le témoignage de nos Observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, & qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité, pure de tout mélange.

Il dit donc, 1.° que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché pour les garantir de la pétulance du mâle qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs *(p)*, ce qui a été traité de fable par Willulghby *(q)*; mais à mon avis un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, & séparant le fait observé de l'intention supposée; ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre & se réduit à ceci, que la perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, & que les mâles, sur-tout les surnuméraires, cherchant à s'accoupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée, sans autre intention que celle de jouir de la couveuse; c'est par cette

de dire que les perdrix se préparoient par des baisers à des caresses plus intimes, comme les pigeons; mais c'est une erreur.

(o) Aristote, *Historia Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(p) *Idem*, *ibidem*.

(q) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 120.

& l'on a mis cette assertion au rang des absurdités: cependant j'ai eu occasion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de nature, par lequel un mâle se sert d'un autre mâle & même de tout autre meuble *(t)*, comme d'une femelle; & ce désordre doit avoir lieu (à plus forte raison) parmi des oiseaux aussi lascifs que les perdrix, dont les mâles lorsqu'ils sont bien animés ne peuvent entendre le cri de leurs femelles sans répandre leur liqueur séminale *(u)*, & qui sont tellement transportés, & comme enivrés dans cette saison d'amour, que malgré leur naturel sauvage, ils viennent quelquefois se poser jusque sur l'Oiseleur; & combien leur ardeur n'est-elle pas plus vive dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce, & lorsqu'ils ont été privés long-temps de femelles comme cela arrive au temps de l'incubation *(x)*!

Aristote dit en quatrième lieu, que les perdrix femelles conçoivent & produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, & même lorsqu'elles entendent leur voix *(y)*; & on a répandu du ridicule sur les paroles du Philosophe grec, comme

(t) Voyez ci-dessus l'histoire du coq, celle du lapin, & les Glanures d'Edwards, *partie II, page 21.*

(u) Eustath apud Gesner, *de Avibus*, pag. 673.

(x) Voyez Aristote, *Historia Animalium*, loco citato.

(y) Ibidem, lib. V, cap. v.

si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondans du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle; tandis qu'elles ne veulent dire autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs d'elles-mêmes, & sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; & l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse & ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne (z), ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, & que dans certaines circonstances, elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits; il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même, ce sera lorsque voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui le rappelle, & prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses desirs pour prévenir une inconstance qui seroit nuisible

(z) *Sed idem faciunt (nempe ova hypenemia seu zephiria pariunt) si digito genitale palpetur.* Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. II.

à la famille, elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux *(a)*.

Élien a dit encore que lorſqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en préſence de leurs femelles; parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de montrer de la lâcheté en préſence de ſa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu *(b)*; mais c'eſt encore ici le cas de ſéparer le fait de l'intention: il eſt certain que la préſence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inſpirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalouſie toujours proportionnée dans les animaux au beſoin de jouir; & nous venons de voir combien ce beſoin eſt preſſant dans les perdrix.

C'eſt ainſi qu'en diſtinguant le phyſique du moral, & les faits réels des ſuppoſitions précaires, on retrouve la vérité trop ſouvent défigurée dans l'hiſtoire des animaux, par les fictions de l'homme & par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres ſa nature propre, & ſa manière de voir & de ſentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choſes

(a) *Sæpe & femina incubans exurgit, cum marem feminæ venatrici attendere ſenſerit, occurrenſque ſe ipſam præbet libidini maris ut ſatiatus negligat venatricem.* Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. IX, cap. VIII. *Adeoque vincit libido etiam fœtûs caritatem*, ajoute Pline, *lib. X, cap. XXXIII.*

(b) Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. IV, cap. 1.

ſi le peuple qui impoſe les noms n'avoit pu ſe méprendre, ou même diſtinguer par deux dénominations différentes deux races diſtinctes, appartenantes à une ſeule & même eſpèce! enfin il conjecture, & non ſans fondement, que c'eſt cette groſſe perdrix qui, ſuivant Ariſtote, s'eſt mêlée avec la poule ordinaire, & a produit avec elle des individus féconds, ce qui n'arrive que rarement ſelon le philoſophe Grec, & n'a lieu que dans les eſpèces les plus laſcives, telles que celles du coq & de la perdrix *(d)*, ou de la bartavelle, qui eſt la perdrix d'Ariſtote: celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'eſt de couver des œufs étrangers à défaut des ſiens; & il y a long-temps que cette remarque a été faite, puiſqu'il en eſt queſtion dans les livres ſacrés *(e)*.

Ariſtote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou crioient principalement dans la ſaiſon de l'amour, lorſqu'ils ſe battent entre eux, & même avant

(d) Je rapporte en entier le paſſage d'Ariſtote, parce qu'il préſente des vues très-ſaines & très-philoſophiques. *Et ideo quæ non unigena coeunt (quod ea faciunt, quorum tempus par, & uteri geſtatio proxima, & corporis magnitudo non multò diſcrepans), hæc primos partus ſimiles ſibi edunt, communi generis utriuſque ſpecie: quales. . . . . (ex Perdice & Gallinaceo) ſed tempore procedente diverſi ex diverſis provenientes, demum formâ feminæ inſtituti evadunt, quomodo ſemina peregrina ad poſtremum pro terræ naturâ redduntur: hæc enim materiam corpuſque ſeminibus præſtat.* De Generatione Animalium, *lib. II, cap. IV.*

(e) Perdix fovit ova quæ non peperit. Jerem. Proph. *cap. XVII, V. II.*

LA PERDRIX ROUGE D'EUROPE *.

Planche XV de ce volume.

CETTE Perdrix tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle & la perdrix grise; elle n'est pas aussi répandue que cette dernière, & tout climat ne lui est pas bon: on la trouve dans la plupart des pays montagneux & tempérés de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique; mais elle est rare dans les pays bas *(a)*, dans plusieurs parties de l'Allemagne & de la Bohème, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi *(b)*: on n'en voit point du tout en Angleterre *(c)* ni dans certaines îles des environs de Lemnos *(d)*; tandis qu'une seule paire portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio), y pullula tellement que les habitans furent sur le point de leur céder la place *(e)*; ce séjour leur est si favorable qu'encore aujourd'hui l'on est obligé d'y détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de Pâques, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 150.

(a) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 110.

(b) Idem, ibidem, pag. 106.

(c) Voyez Ray, *Synopsis Avium*, pag. 57. — *Histoire naturelle des Oiseaux* d'Edwards, *planche LXX*.

(d) Anton. Liberalis apud Aldrov. tom. II, pag. 110.

(e) Athénée, *Deipnosoph.* lib. IX.

Elles volent pesamment & avec effort, comme font les grises, & on peut les reconnoître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée: leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, & de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise: dans les plaines elles filent droit & avec roideur; lorsqu'elles sont suivies de près & poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, & se terrent quelquefois, ce que ne font point les perdrix grises.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel & les mœurs, elles sont moins sociales: à la vérité, elles vont par compagnies; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite; quoique nées, quoiqu'élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres, elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, & ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au temps de l'amour, & alors même chaque paire se réunit séparément; enfin, lorsque cette saison est passée & que la femelle est occupée à couver, le mâle la quitte & la laisse seule chargée du soin de la famille; en quoi nos perdrix rouges paroissent aussi différer des perdrix rouges de l'Égypte, puisque les Prêtres Égyptiens avoient choisi pour l'emblême d'un bon ménage deux perdrix,

même de Provence où on en a vu des troupes nombreuses *(m)*, qui obéissoient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphire parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accouroit à la voix de son maître, le caressoit, & exprimoit son attachement par des inflexions de voix que le sentiment sembloit produire, & qui étoient toutes différentes de son cri ordinaire *(n)*. Mundella & Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très-familières *(o)*; il paroît même par plusieurs passages des Anciens qu'on en étoit venu jusqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel qui, du moins dans certaines races, passoit pour un ramage agréable *(p)*.

Mais tout cela peut se concilier en disant que cet oiseau est moins ennemi de l'homme que de l'esclavage, qu'il est des moyens d'apprivoiser & de subjuguer

campagne chercher leur nourriture comme des troupeaux de moutons : chaque famille confie les siennes au gardien commun, qui les ramène le soir ; & on les rappelle chez soi avec un coup de sifflet, même pendant la journée. *Voyez le* Voyage au Levant de M. de Tournefort, *tome I, page 386*.

(m) J'ai vu un homme en Provence, du côté de Grasse, qui conduisoit des compagnies de perdrix à la campagne, & qui les faisoit venir à lui quand il vouloit ; il les prenoit avec la main, les mettoit dans son sein, & les renvoyoit ensuite.... avec les autres. *Ibidem*.

(n) Porphire, *de Abstinentiâ a carnibus*, lib. III.

(o) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 682.

(p) Athénée, *Deipnosoph.* — Plutarque, *Utra Animalium*, *&c.* Élien, *de Naturâ Animalium*, lib. IV, cap. XIII.

l'animal le plus ſauvage, c'eſt-à-dire, le plus amoureux de ſa liberté, & que ce moyen eſt de le traiter ſelon ſa nature, en lui laiſſant autant de liberté qu'il eſt poſſible : ſous ce point de vue, la ſociété de la perdrix apprivoiſée avec l'homme qui ſait s'en faire obéir, eſt du genre le plus intéreſſant & le plus noble; elle n'eſt fondée ni ſur le beſoin, ni ſur l'intérêt, ni ſur une douceur ſtupide, mais ſur la ſympathie, le goût réciproque, le choix volontaire; il faut même pour bien réuſſir qu'elle ſoit abſolument volontaire & libre: la perdrix ne s'attache à l'homme, ne ſe ſoumet à ſes volontés qu'autant que l'homme lui laiſſe perpétuellement le pouvoir de le quitter: & lorſqu'on veut lui impoſer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute ſociété; en un mot, lorſqu'on veut la réduire à l'eſclavage domeſtique, ſon naturel ſi doux ſe révolte, & le regret profond de ſa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchans de la nature; celui de ſe conſerver, on l'a vu ſouvent ſe tourmenter dans ſa priſon juſqu'à ſe caſſer la tête & mourir; celui de ſe reproduire, elle y montre une répugnance invincible; & ſi quelquefois on la vit cédant à l'ardeur du tempérament & à l'influence de la ſaiſon, s'accoupler & pondre en cage, jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement, dans la volière la plus commode & la plus ſpacieuſe, à perpétuer une race eſclave.



De Seve Delin. Blanchon Sculp. 1771

LA PERDRIX ROUGE.

LA PERDRIX ROUGE-BLANCHE (a).

DANS la race de la Perdrix rouge, la blancheur du plumage eſt comme dans la race de la perdrix griſe, un effet accidentel de quelque cauſe particulière, & qui prouve l'analogie des deux races: cette blancheur n'eſt cependant point univerſelle, car la tête conſerve ordinairement ſa couleur; le bec & les pieds reſtent rouges; & comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on eſt fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

(a) *Voyez* Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 238.



mais il n'eſt pas plus gros qu'une alouette *(d)*. Le francolin dont Olina donne la deſcription & la figure *(e)*, eſt celui dont il s'agit ici : celui de M. Edwards en diffère en quelques points *(f)*, & paroît être exactement le même oiſeau que le francolin de M. de Tournefort *(g)*, qui ſe rapproche auſſi de celui de Ferrare, en ce qu'il ſe plaît ſur les côtes de la mer & dans les lieux marécageux.

Enfin le nôtre paroît différer de ces trois derniers, & même de celui de M. Briſſon *(h)*, ſoit par la couleur du plumage & même du bec, ſoit par les dimenſions & le port de la queue, qui eſt plus longue dans la figure de M. Briſſon, plus épanouie dans la nôtre, & tombante dans celles de M. Edwards & d'Olina; mais malgré cela, je crois que le francolin d'Olina, celui de M. de Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Briſſon & le mien ſont tous de la même eſpèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choſes communes, & que les petites différences qu'on a obſervées entr'eux ne ſont pas aſſez caractériſées pour conſtituer des eſpèces diverſes, & peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au ſexe, au climat, ou à d'autres cauſes particulières.

Il eſt certain que le francolin a beaucoup de rapports

(d) *Voyages* de M. l'abbé Prevôt, *tome XV, page 276*.

(e) Olina, *page 33*.

(f) Edwards, *planche CCXLVI*.

(g) Tournefort, *tome I, page 412; & tome II, page 103*.

(h) Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 245.

avec la perdrix; & c'eſt ce qui a porté Olina, Linnæus & Briſſon à les ranger parmi les perdrix. Pour moi, après avoir examiné de près & comparé ces deux ſortes d'oiſeaux, j'ai cru avoir obſervé entr'eux aſſez de différences pour les ſéparer; en effet, le francolin diffère des perdrix, non-ſeulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue & par ſon cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe *(i);* tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin eſt auſſi beaucoup moins répandu que la perdrix: il paroît qu'il ne peut guère ſubſiſter que dans les pays chauds; l'Eſpagne, l'Italie & la Sicile, ſont preſque les ſeuls pays de l'Europe où il ſe trouve; on en voit auſſi à Rhodes *(k),* dans l'île de Chypre *(l),* à Samos *(m),* dans la Barbarie, & ſur-tout aux environs

(i) Celui d'Olina n'en a point; mais il y a apparence qu'il a fait deſſiner la femelle.

(k) Olina.

(l) Tournefort.

(m) Edwards..... M. Edwards dit qu'il n'eſt pas queſtion du francolin dans le texte du Voyage au Levant de M. de Tournefort, quoiqu'il y ait une figure de cet oiſeau, ſous le nom de *Francolin, ſorte d'oiſeau qui fréquente les marais.* Cette aſſertion eſt fautive; voici ce que je trouve, *tome I* de ce Voyage, *page 412,* édition du Louvre: « Les francolins n'y ſont pas communs (dans » l'île de Samos), & ne quittent pas la marine, entre le petit Boghas » & Cora, auprès d'un étang marécageux...... on les appelle *Perdrix des prairies.* » La figure de l'oiſeau porte ſimplement en tête le nom de francolin.

de

de Tunis *(n)*, en Égypte, ſur les côtes d'Aſie *(o)* & à Bengale *(p)*. Dans tous ces pays, on trouve des francolins & des perdrix, qui ont chacun leurs noms diſtincts & leur eſpèce ſéparée.

La rareté de ces oiſeaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenſes rigoureuſes qui ont été faites en pluſieurs pays de les tuer; & de-là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouiſſant d'une ſorte de franchiſe ſous la ſauvegarde de ces défenſes.

On ſait peu de choſe de cet oiſeau au-delà de ce que montre la figure: ſon plumage eſt fort beau; il a un collier très-remarquable de couleur orangée; ſa groſſeur ſurpaſſe un peu celle de la perdrix griſe: la femelle eſt un peu plus petite que le mâle, & les couleurs de ſon plumage ſont plus foibles & moins variées.

Ces oiſeaux vivent de grains: on peut les élever dans des volières; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puiſſent ſe tapir & ſe cacher, & de répandre dans la volière du ſable & quelques pierres de tuf.

Leur cri eſt moins un chant qu'un ſifflement très-fort qui ſe fait entendre de fort loin *(q)*.

(n) Olina, *page 33*.

(o) Tournefort, *Voyage au Levant*, tome II, page 103.

(p) Edwards.

(q) Olina.

apparens, ses éperons plus longs & plus pointus, & sa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix : le défaut d'observations nous met hors d'état de juger si elle en diffère aussi par ses mœurs ou par ses habitudes.

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux PERDRIX.

I.

LA Perdrix rouge de Barbarie, donnée par M. Edwards *planche LXX*, nous paroît être une espèce différente de notre perdrix rouge d'Europe, elle est plus petite que notre perdrix grise; elle a le bec, le tour des yeux & les pieds rouges comme la bartavelle; mais elle a sur le haut des ailes, des plumes d'un beau bleu bordé de rouge-brun; & autour du cou une espèce de collier formé par des taches blanches, répandues sur un fond brun, ce qui, joint à sa petitesse, distingue cette espèce des deux races de perdrix rouges qui sont connues en Europe.

tournure de la perdrix; elle a de notre rouge ordinaire *(n.° 150)*, la gorge blanche; & de celle d'Afrique *(n.° 180)*, les éperons plus longs & plus pointus; mais elle n'a pas, comme elle, le bec & les pieds rouges; ceux-ci sont roux, & le bec est noirâtre ainsi que les ongles: le fond de son plumage est de couleur obscure égayée sur la poitrine & les côtés par une quantité de petites taches rondes de couleur plus claire; d'où j'ai pris occasion de la nommer *perdrix perlée:* elle a outre cela, quatre bandes remarquables qui partent de la base du bec & se prolongent sur les côtés de la tête; ces bandes sont alternativement de couleur claire & rembrunie.

IV.

LA PERDRIX DE LA NOUVELLE ANGLETERRE (a).

Je mets cet Oiseau d'Amérique & les suivans à la suite des perdrix, non que je les regarde comme de véritables perdrix, mais tout au plus comme leurs représentans, parce que ce sont ceux des oiseaux du nouveau Monde qui ont le plus de rapport avec les perdrix, lesquelles certainement n'ont pas l'aile assez forte ni le vol assez élevé, pour avoir pu traverser les mers qui séparent le vieux continent du nouveau.

L'oiseau dont il s'agit ici est plus petit que la perdrix

(a) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 229.

* LA CAILLE (a).

Planche XVI de ce volume.

THÉOPHRASTE trouvoit une si grande ressemblance entre les Perdrix & les Cailles, qu'il donnoit à ces dernières le nom de *Perdrix naines ;* & c'est sans doute par une suite de cette méprise, ou par une erreur semblable, que les Portugais ont appelé la perdrix *codornix,* & que les Italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les perdrix & les cailles ont beaucoup de rapports entr'elles ; les unes & les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes & queue courtes & courant fort vîte *(b),* à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun & quelquefois tout blanc *(c);* du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs,

* Voyez *les planches enluminées,* n.° 170. — *Nota.* Frisch prétend *(planche CXVII)* que du temps de Charlemagne on lui donnoit le nom de *Quacara;* quelques-uns lui ont aussi donné celui de *Currelius,* & j'en dirai plus bas la raison : quoi qu'il en soit, ces deux noms ont été omis par M. Brisson.

(a) Ὄρτυξ, en Grec; en Latin, *Coturnix;* en Espagnol, *Cuaderniz;* en Italien, *Quaglia;* en Allemand, *Wachtel;* en Anglois, *Quail;* en Polonois, *Przepiorka.* — *Coturnix.* Gesner, *Avium,* pag. 352... Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 150.... Frisch, *planche CXVII,* avec une figure coloriée du mâle & une de la femelle.

(b) Currit satis velociter unde Currelium vulgo dicimus, Comestos & alii.

(c) Aristote, lib. *de Coloribus,* cap. VI.

voix étant renfermées de jeunesse dans une cage; elle a les inclinations moins sociales, car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée encore jeune demeure attachée à la mère dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsqu'une même cause agissant sur toute l'espèce à la fois & dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers & aborder dans le même pays; mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite, car dès que les cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, & qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent solitairement. Le besoin de l'amour est le seul lien qui les réunit, encore ces sortes d'unions sont-elles sans consistance pendant leur courte durée; car les mâles qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement de préférence pour aucune en particulier. Dans cette espèce les accouplemens sont fréquens, mais l'on ne voit pas un seul couple; lorsque le desir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes, le mâle alors non-seulement quitte & semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec & ne s'occupe en aucune façon du soin de la famille; de leur côté les petits sont à peine adultes qu'ils se séparent, & si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, & ils finissent par se détruire *(e)*.

(e) Les Anciens savoient bien cela, puisqu'ils disoient des enfans

L'inclination de voyager & de changer de climat dans certaines ſaiſons de l'année, eſt, comme je l'ai dit ailleurs *(f)*, l'une des affections les plus fortes de l'inſtinct des cailles.

La cauſe de ce deſir ne peut être qu'une cauſe très-générale, puiſqu'elle agit non-ſeulement ſur toute l'eſpèce, mais ſur les individus même ſéparés, pour ainſi dire, de leur eſpèce, & à qui une étroite captivité ne laiſſe aucune communication avec leurs ſemblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages, preſque depuis leur naiſſance, & qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an pendant quatre années, une inquiétude & des agitations ſingulières dans les temps ordinaires de la paſſe; ſavoir, au mois d'avril & au mois de ſeptembre; cette inquiétude duroit environ trente jours à chaque fois, & recommençoit tous les jours une heure avant le coucher du ſoleil : on voyoit alors ces cailles priſonnières aller & venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élancer contre le filet qui lui ſervoit de couvercle, & ſouvent avec une telle violence qu'elles retomboient tout étourdies : la nuit ſe paſſoit preſqu'entièrement dans ces agitations, & le jour ſuivant elles paroiſſoient triſtes, abattues, fatiguées & endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté dorment

querelleurs & mutins, qu'ils étoient querelleurs comme des cailles tenues en cage. *Ariſtophane.*

(f) Tome I de cette Hiſtoire naturelle des Oiſeaux, *page 12.*

aussi une grande partie de la journée ; & si l'on ajoute à tous ces faits qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent *(g)*, & que ce desir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, & des méridionales pendant l'hiver ; ou ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différens pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites dans ceux où elles sont encore à faire, & qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles & pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable ; car d'un côté, il est acquis par l'observation que les cailles peuvent très-bien résister au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow *(h)*, & qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, & qui même étoit tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux aient paru les incommoder, ni même apporter le moindre change-

(g) Les cailles prennent leur volée plutôt de nuit que de jour. Belon, *Nature des Oiseaux*, page 265. *Et hoc semper noctu*, dit Pline en parlant des volées de cailles qui fondant toutes à la fois sur un navire pour se reposer, le faisoient couler à fond par leur poids.

(h) *Voyez* Horrebow, *Histoire générale des Voyages*, tome V, page 203.

encore plus dur de ſuppoſer avec Cateſby *(k)*, Belon *(l)* & quelques autres, que lorſqu'elles changent de climat, elles paſſent ſans s'arrêter dans les lieux qui pourroient leur convenir en-deçà de la Ligne, pour aller chercher aux Antipodes préciſément le même degré de latitude, auquel elles étoient accoutumées de l'autre côté de l'Équateur, ce qui ſuppoſeroit des connoiſſances, ou plutôt des erreurs ſcientifiques auxquelles l'inſtinct brute eſt beaucoup moins ſujet que la raiſon cultivée.

Quoi qu'il en ſoit, lorſque les cailles ſont libres, elles ont un temps pour arriver, & un temps pour repartir : elles quittoient la Grèce, ſuivant Ariſtote, au mois *boedromion (m)*, lequel comprenoit la fin d'août & le commencement de ſeptembre. En Siléſie, elles arrivent au mois de mai & s'en vont ſur la fin d'août *(n)*; nos Chaſſeurs diſent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloyſius Mundella dit qu'on les voit paroître dans les environs de Veniſe vers le milieu d'avril. Olina fixe leur arrivée dans la campagne de Rome aux premiers jours d'avril; mais preſque tous conviennent qu'elles s'en vont à la pre-

(k) *Voyez* Cateſby, *Tranſactions Philoſophiques*, n.° 486, art. VI, page 161.

(l) Belon, *Nature des Oiſeaux*, page 265.

(m) *Voyez* Ariſtote, *Hiſtoria Animalium*, lib. VIII, cap. XII.

(n) *Voyez* Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 249.

mière gelée d'automne *(o)*, dont l'effet eſt d'altérer la qualité des herbes, & de faire diſparoître les inſectes; & ſi les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le ſud, c'eſt une nouvelle preuve que ce n'eſt point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne ſont point privées par les gelées du mois de mai. Au reſte, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les Obſervateurs comme des époques fixes auxquelles la Nature daigne s'aſſujettir, ce ſont au contraire, des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, ſuivant la température du climat, & même d'une année à l'autre, dans le même pays, ſuivant que le chaud & le froid commencent plus tôt ou plus tard; & que par conſéquent la maturité des récoltes & la génération des inſectes qui ſervent de nourriture aux cailles eſt plus ou moins avancée.

Les Anciens & les Modernes ſe ſont beaucoup occupés de ce paſſage des cailles & des autres oiſeaux voyageurs: les uns l'ont chargé de circonſtances plus ou moins merveilleuſes, les autres conſidérant combien ce petit oiſeau vole difficilement & peſamment l'ont révoqué en doute, & ont eu recours pour expliquer la diſparition régulière des cailles en certaines ſaiſons de l'année, à des ſuppoſitions beaucoup plus révoltantes: mais il faut avouer qu'aucun des Anciens n'avoit élevé ce doute; cependant ils ſavoient bien que les

(o) Voyez Geſner, *de Avibus*, pag. 354.

cailles

cailles font des oiseaux lourds, qui volent très-peu & presque malgré eux *(p)*, que quoique très-ardens pour leurs femelles, les mâles ne se servent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font souvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus serrée pour les venir trouver; enfin qu'ils ne prennent l'essor que lorsqu'ils sont tout-à-fait pressés par les chiens ou par les Chasseurs: les Anciens savoient tout cela, & néanmoins il ne leur est pas venu dans l'esprit que les cailles se retirassent aux approches des froids dans des trous pour y passer l'hiver, dans un état de torpeur & d'engourdissement, comme font les loirs, les hérissons, les marmottes, les chauve-souris, &c. C'étoit une absurdité réservée à quelques Modernes *(q)*, qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, & à plus forte raison dans les oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs *(r)*; & que lorsque ce secours vient à leur

(p) Βαρεῖς καὶ μὴ πτητικοί, dit Aristote, *Hist. Animalium*, lib. IX, cap. VIII.

(q) Coturnicem multi credunt trans mare avolare, quod falsum esse convincitur quoniam trans mare per hiemen non invenitur, latet ergo sicut aves ceteræ quibus superflui lentique humores concoquendi sunt. Albert *apud* Gesnerum, *de Avibus*, pag. 354.

(r) Voyez ci-dessus *tome VIII* de cette Histoire naturelle, générale & particulière, *pages 159 & 160*.

grand nombre qui alloient du Midi au Septentrion *(u)*; & il dit qu'en Europe comme en Asie, les cailles sont généralement oiseaux de passage.

M. le commandeur Godeheu les a vus constamment passer à Malte, au mois de mai, par certains vents & repasser au mois de septembre *(x)*: plusieurs Chasseurs m'ont assuré que pendant les belles nuits du printemps on les entend arriver, & que l'on distingue très-bien leur cri, quoiqu'elles soient à une très-grande hauteur; ajoutez à cela, qu'on ne fait nulle part une chasse aussi abondante de ce gibier que sur celles de nos côtes, qui sont opposées à celles d'Afrique ou d'Asie, & dans les îles qui se trouvent entre deux: presque toutes celles de l'Archipel & jusqu'aux écueils en sont couverts, selon M. de Tournefort, dans certaines saisons de l'année *(y)*; & plus d'une de ces îles en a pris le nom d'*Ortygia* *(z)*. Dès le siècle de Varron,

(u) Voyez les Observations de Belon, *fol. 90, verso;* & la *Nature des Oiseaux*, du même auteur, *page 264 & suivantes.*

(x) Voyez les Mémoires de Mathématique & de Physique, présentés à l'Académie royale des Sciences par divers Savans, &c. *tome III, pages 91 & 92.*

(y) Voyez Tournefort, *Voyage au Levant*, tome I, pages 169, 281, 313, &c.

(z) Ce nom d'*Ortygia*, formé du mot grec Ὄρτυξ, qui signifie *Caille*, a été donné aux deux Délos, selon Phanodémus dans Athénée: on l'a encore appliqué à une autre petite île vis-à-vis Siracuse, & même à la ville d'Éphèse, selon Étienne de Byzance & Eustathe.

traversée que les premiers jours on les prend à la main.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiseau si petit, si foible, & qui a le vol si pesant & si bas, peut-il, quoique pressé par la faim, traverser de grandes étendues de mer! J'avoue que quoique ces grandes étendues de mer soient interrompues de distance en distance par plusieurs îles où les cailles peuvent se reposer, telles que Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel, j'avoue, dis-je, que malgré cela il leur faut encore du secours; & Aristote l'avoit fort bien senti, il savoit même quel étoit celui dont elles usoient le plus communément; mais il s'étoit trompé, ce me semble, sur la manière dont elles s'en aidoient: « lorsque le vent du nord souffle, dit-il, les cailles voyagent « heureusement; mais si c'est le vent du midi, comme « son effet est d'appésantir & d'humecter, elles volent « alors plus difficilement, & elles expriment la peine & « l'effort par les cris qu'elles font entendre en volant » *(d)*. Je crois en effet que c'est le vent qui aide les cailles à faire leur voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'est point le vent de sud qui retarde leur course, mais le vent contraire; & cela est vrai dans tous les pays où ces oiseaux ont un trajet considérable à faire par-dessus les mers *(e)*.

(d) Aristote, *Historia Animalium*, lib. VIII, cap. XII.

(e) Aurâ tamen vehi volunt propter pondus corporum viresque parvas. Pline, *Histor. nat.* lib. X, cap. XXIII.

mer, & qu'alors on les voyoit flotter & se débattre sur les vagues une aile en l'air, comme pour prendre le vent; d'où quelques Naturalistes ont pris occasion de dire qu'en partant elles se munissoient d'un petit morceau de bois, qui pût leur servir d'une espèce de point d'appui ou de radeau, sur lequel elles se délassoient de temps en temps, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air *(k)*: on leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline *(l)*, pour se soutenir contre le vent; & selon Oppien *(m)*, pour reconnoître, en les laissant tomber une à une, si elles avoient dépassé la mer; & tout cela se réduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture comme tous les granivores: en général, on leur a prêté des vues, une sagacité, un discernement, qui feroient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en aient fait beaucoup d'usage eux-mêmes. On a observé que d'autres oiseaux voyageurs, tels que le Râle terrestre, accompagnoient les cailles, & que l'oiseau de proie ne manquoit pas d'en attraper quelqu'une à leur arrivée; de-là on a prétendu qu'elles avoient de bonnes raisons pour se

(k) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 156.

(l) Quod si ventus agmen adverso flatu, cœperit inhibere, pondusculis apprehensis, aut gutture arenâ repleto stabilitæ volant. Lib. X, cap. XXIII. On voit à travers cette erreur de Pline, qu'il savoit mieux qu'Aristote comment les cailles tiroient parti du vent pour passer les mers.

(m) Oppian. *in Ixeut.*

choisir un guide ou chef d'une autre espèce, que l'on a appelé *roi de cailles (ortygometra)*; & cela, parce que la première arrivante devant être la proie de l'oiseau carnassier, elles tâchoient de détourner ce malheur sur une tête étrangère *(n)*.

Au reste, quoiqu'il soit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reste toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles aient été blessées à l'aile, soit qu'elles soient surchargées de graisse, soit que provenant d'une seconde ponte, elles soient trop jeunes & trop foibles au temps du départ; & ces cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositions du pays où elles sont contraintes de rester *(o)*. Le nombre en est fort petit dans nos provinces; mais les Auteurs de la *Zoologie Britannique* assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entièrement l'île, & que l'autre partie se contente de changer de quartier, passant vers le mois d'octobre de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, & principalement dans celle d'Essex où elles restent tout l'hiver: lorsque la gelée ou la neige les obligent de quitter les jachères & les terres cultivées, elles gagnent les côtes

(n) Primam earum terræ appropinquantem accipiter rapit. Pline, loco citato. *Ac propterea opera est universis ut sollicitent avem generis externi per quem frustrentur prima discrimina.* Solinus, *cap. XVIII.*

(o) Coturnices quoque discedunt, nisi paucæ in locis apricis remanserint. Aristot. *Histor. Animal.* lib. VIII, cap. XII.

de

de la mer, où elles se tiennent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, & vivant de ce qu'elles peuvent attraper sur les algues, entre les limites de la haute & basse mer: ces mêmes Auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Essex, se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres *(p)*. On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne & dans le sud de l'Italie, où l'hiver n'est presque jamais assez rude pour faire périr ou disparoître entièrement les insectes ou les graines qui leur servent de nourriture.

À l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont secondées par un vent favorable qui arrivent heureusement; & si ce vent favorable souffle rarement au temps de la passe, il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer l'été: dans tous les cas on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent par la direction du vent qui les apporte.

Aussitôt que les cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre; elles ne s'appairent point comme je l'ai déjà remarqué, & cela seroit difficile si le nombre des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles; la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seroient des qualités estimables dans les individus seroient nuisibles à l'espèce; la foule des mâles célibataires troubleroit

(p) *Voyez* Britisch Zoology, *page 87*.

tous les mariages, & finiroit par les rendre ſtériles; au lieu que n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un ſeul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalouſie, moins de rivalité, & ſi l'on veut moins de moral dans leurs amours: mais auſſi il y a beaucoup de phyſique; on a vu un mâle réitérer dans un jour juſqu'à douze fois ſes approches avec pluſieurs femelles indiſtinctement; ce n'eſt que dans ce ſens qu'on a pu dire que chaque mâle ſuffiſoit à pluſieurs femelles *(q);* & la Nature qui leur inſpire cette eſpèce de libertinage en tire parti pour la multiplication de l'eſpèce; chaque femelle dépoſe de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle fait creuſer dans la terre avec ſes ongles, qu'elle garnit d'herbes & de feuilles, & qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiſeau de proie; ces œufs ſont mouchetés de brun ſur un fond griſâtre; elle les couve pendant environ trois ſemaines: l'ardeur des mâles eſt un bon garant qu'ils ſont tous fécondés, & il eſt rare qu'il s'en trouve de ſtériles.

Les Auteurs de la *Zoologie Britannique* diſent que les cailles en Angleterre, pondent rarement plus de ſix ou ſept œufs *(r);* ſi ce fait eſt général & conſtant, il faut en conclure qu'elles y ſont moins fécondes qu'en France, en Italie, &c; reſte à obſerver ſi cette moindre

(q) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 159; & Schwenckfeld, *Aviarium Sileſiæ*, pag. 248.

(r) Voyez Britiſch Zoology, *page* 87.

fécondité tient à la température plus froide ou à quelqu'autre qualité du climat.

Les cailletaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque dans l'état de liberté ils quittent la mère beaucoup plus tôt, & que même dès le huitième jour on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisoient deux couvées par été *(f)*; mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être celles qui ont été troublées & dérangées dans leur première ponte: il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit beaucoup plus vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régulières, elles ignorent l'automne & l'hiver, & que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps & de deux étés, comme si elles ne changeoient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour & de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver & à la fin de l'été; chaque mue dure un mois, & lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour

(f) Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 159, prétend que les cailles de l'année se mettent à pondre dès le mois d'août, & que cette première couvée est de dix œufs au moins.

pagne avec lui; la femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle, & quoique ce cri soit foible, & que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue; elle a aussi un petit son tremblotant *cri, cri*. Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, & souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur *(x)*.

La caille, ainsi que la perdrix & beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté: on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages, tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de leurs nids, elles ne nichent jamais, & ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent & qu'elles semblent pondre malgré elles.

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles; on a dit d'elles comme des perdrix, qu'elles étoient fécondées par le vent, cela veut dire qu'elles pondent quelquefois sans le secours du mâle *(y)*; on a dit qu'elles s'engendroient des thons que la mer agitée rejette quelquefois sur les côtes de Lybie; qu'elles paroissoient d'abord sous la forme de vers, ensuite sous celle de mouches, & que grossissant par degrés, elles

(x) Aristote, *Histor. Animal.* lib. VIII, cap. XII.
(y) *Ibidem.*

devenoient bientôt des sauterelles & enfin des cailles *(z)*, c'est-à-dire, que des gens grossiers ont vu des couvées de cailles chercher dans les cadavres de ces thons laissés par la mer, quelques insectes qui y étoient éclos, & qu'ayant quelque notion vague des métamorphoses des insectes, ils ont cru qu'une sauterelle pouvoit se changer en caille comme un ver se change en un insecte aîlé; enfin on a dit que le mâle s'accouploit avec le crapaud femelle *(a)*, ce qui n'a pas même d'apparence de fondement.

Les cailles se nourrissent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celle d'ellébore, ce qui avoit donné aux Anciens de la répugnance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyoient que c'étoit le seul animal avec l'homme qui fût sujet au mal caduc *(b)*: mais l'expérience a détruit ce préjugé.

En Hollande où il y a beaucoup de ces oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de brione ou couleuvrée, *baies aux cailles (c)*, ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

(z) Voyez Gesner, *de Avibus*, pag. 355.

(a) Phanodemus apud Gesnerum, pag. 355.

(b) Coturnicibus veratri (alias veneni) semen gratissimus cibus, quam ob causam eam damnavere mensæ, &c. Pline, *Hist. nat.* lib. X, cap. XXIII.

(c) Apud Hollandos brioniæ acini quartels beyen dicuntur. Hadrian. Jun. *Nomenclat.*

Il semble que le boire ne leur soit pas absolument nécessaire; car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau, & d'autres, qu'ils en avoient nourri pendant une année entière avec des graines sèches & sans aucune sorte de boisson, quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité; ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau*, c'est-à-dire, lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troubloient l'eau avant que de boire, & l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie, car on ne finit pas sur les motifs des bêtes; elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, & elles ne se perchent jamais sur les arbres; quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix: on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement; elles se cachent alors dans l'herbe la plus serrée, & on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté & les jambes étendues: il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au-delà de quatre ou cinq ans, & Olina regarde la brièveté de leur vie

comme une ſuite de leur diſpoſition à s'engraiſſer *(d)*: Artémidore l'attribue à leur caractère triſte & querelleur *(e)*; & tel eſt en effet leur caractère, auſſi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuſer la multitude: Solon vouloit même que les enfans & les jeunes gens viſſent ces ſortes de combats pour y prendre des leçons de courage; & il falloit bien que cette ſorte de gymnaſtique qui nous ſemble puérile, fût en honneur parmi les Romains & qu'elle tînt à leur politique, puiſque nous voyons qu'Auguſte punit de mort un Préfet d'Égypte pour avoir acheté & fait ſervir ſur ſa table un de ces oiſeaux qui avoit acquis de la célébrité par ſes victoires: encore aujourd'hui on voit de ces eſpèces de tournois dans quelques villes d'Italie; on prend deux cailles à qui on donne à manger largement; on les met enſuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout oppoſé d'une longue table, & l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un ſujet réel pour ſe battre); d'abord elles ſe lancent des regards menaçans, puis partant comme un éclair elles ſe joignent, s'attaquent à coups de bec, & ne ceſſent de ſe battre, en dreſſant la tête & s'élevant ſur leurs ergots, juſqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille *(f)*: autrefois on a vu ces eſpèces de duels ſe paſſer entre une caille & un homme; la caille

(d) Olina, *Uccellaria*, pag. 58.

(e) Artemidore, *lib. III, cap. V.*

(f) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 161.

étant

étant mise dans une grande caisse au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond, l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachoit quelques plumes; si la caille en se défendant ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne adversaire antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, & les cailles qui avoient été souvent victorieuses se vendoient fort cher *(g)*. Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix & plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce, ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, & de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu; & en effet, on la trouve au cap de Bonne-espérance *(h)* & dans toute l'Afrique habitable *(i)*, en Espagne, en Italie *(k)*, en France, en Suisse *(l)*, dans les Pays-bas *(m)* & en Allemagne *(n)*, en Angleterre *(o)*, en Écosse *(p)*, en

(g) *Voyez* Jul. Pollux, *de Ludis*, lib. IX.

(h) *Voyez* Kolbe, *tome I, page 152.*

(i) *Voyez* Fl. Joseph, *lib. III, cap. 1.* Comestor, &c.

(k) *Voyez* Aldrovande.

(l) Stumpfius Aldrovandi, *Ornithologia*, tom. II, pag. 157.

(m) Aldrovande, *Ibidem.*

(n) Frisch, *planche CXVII.*

(o) Britisch Zoology, *page 87.*

(p) Sibbaldus, *Historia Animalium in Scotiâ*, pag. 16.

Suède *(q)*, & jusqu'en Islande *(r)* & du côté de l'Est, en Pologne *(s)*, en Russie *(t)*, en Tartarie *(u)*, & jusqu'à la Chine *(x)*; il est même très-probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des Cercles polaires, qui sont les points où les deux continens se rapprochent le plus, & en effet, on en trouve dans les îles Malouines comme nous le dirons plus bas; en général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer & aux environs que dans l'intérieur des terres.

La caille se trouve donc par-tout, & par-tout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût & aussi saine que peut l'être une chair aussi grasse; Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graisse à part & qu'on la garde pour servir d'assaisonnement *(y)*; & nous avons vu plus haut que les

(q) *Fauna Suecica*, pag. 64.

(r) Horrebow, *Nouvelle Description de l'Islande*.

(s) Rzaczynski, *Auctuarium Poloniæ*, pag. 376.

(t) *In campis Russicis & Podolicis reperiuntur coturnices*... Martin Cramer, *de Polonia*; & Rzaczynski, *loco citato*.

(u) Gerbillon, *Voyages faits en Tartarie à la suite ou par ordre de l'empereur de la Chine*. Voyez l'*Histoire générale des Voyages*, tome VII, pages 465 & 505.

(x) Voyez *Glanures* d'Edwards, *tome I, page 78*. Les Chinois, dit-il, ont aussi notre caille commune dans leur pays, comme il paroît visiblement par leurs tableaux, où l'on retrouve son portrait d'après nature.

(y) Voyez Aldrovande, *Ornithologia*, tom. II, pag. 172.



De Seve del. Baron sculp.

LA CAILLE.

Chinois se servoient de l'oiseau vivant pour s'échauffer les mains.

On se sert aussi de la femelle ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piége : on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au-devant, où ils se prennent en accourant à leur image qu'ils prennent pour un autre oiseau de leur espèce ; à la Chine on les prend au vol avec des troubles légères que les Chinois manient fort adroitement *(z)*; en général, tous les piéges qui réussissent pour les autres oiseaux, sont bons pour les cailles, sur-tout pour les mâles qui sont moins défians & plus ardens que leurs femelles, & que l'on mène par-tout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Cette ardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs *(a)*, à leur graisse, &c. la propriété de relever les forces abattues & d'exciter les tempéramens fatigués ; on a même été jusqu'à dire que la seule présence d'un de ces oiseaux dans une chambre, procuroit aux personnes qui y couchoient, des songes vénériens *(b)*; il faut citer les erreurs afin qu'elles se détruisent elles-mêmes.

(z) Gemelli Carreri.

(a) Ova coturnicis inuncta testibus voluptatem inducunt & pota libidinem augent. Kiranides.

(b) Frisch, *planche CXVII.*

LE CHROKIEL ou GRANDE CAILLE DE POLOGNE.

NOUS ne connoiſſons cette Caille que par le Jéſuite Rzaczynski, auteur Polonois, & qui mérite d'autant plus de confiance ſur cet article, qu'il parle d'un oiſeau de ſon pays: elle paroît avoir la même forme, le même inſtinct que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par ſa grandeur *(a)*; c'eſt pourquoi je la conſidère ſimplement comme une variété de cette eſpèce.

Jobſon dit que les cailles de la Gambra ſont auſſi groſſes que nos bécaſſes *(b)*: ſi le climat n'étoit pas auſſi différent, je croirois que ce ſeroit le même oiſeau que celui de cet article.

(a) Voyez Rzaczynski, *Hiſt. nat. Poloniæ*, pag. 277.

(b) Voyez Collection de Purchaſſ, *tome II, page 1567.*

LA CAILLE BLANCHE.

ARISTOTE eſt le ſeul qui ait parlé de cette Caille *(a)*, qui doit faire variété dans l'eſpèce des cailles, comme la perdrix griſe-blanche & la perdrix rouge-blanche

(a) Voyez Ariſtote, *de Coloribus*, cap. VI.

ſont variété dans ces deux eſpèces de perdrix; l'alouette blanche dans celle des alouettes, &c.

Martin Cramer parle de cailles aux pieds verdâtres (*virentibus pedibus*) (b): eſt-ce une variété de l'eſpèce, ou ſimplement un accident individuel!

(b) Martin Cramer, *de Poloniâ*, lib. I, pag. 474.

LA CAILLE
DES ÎLES MALOUINES*.

On pourroit encore regarder cette eſpèce comme une variété de l'eſpèce commune qui eſt répandue en Afrique & en Europe, ou du moins comme une eſpèce très-voiſine; car elle n'en paroît différer que par la couleur plus brune de ſon plumage, & par ſon bec qui eſt un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppoſe à cette idée, c'eſt le grand intervalle de mer qui ſépare les continens vers le Midi; & il faudroit que nos cailles euſſent fait un très-grand voyage, ſi l'on ſuppoſoit qu'ayant paſſé par le nord de l'Europe en Amérique, elles ſe retrouvent juſqu'au détroit de Magellan; je ne décide donc pas ſi cette caille des îles Malouines eſt de la même eſpèce que notre caille, ni ſi elle en provient originairement, ou ſi ce n'eſt pas plutôt une eſpèce propre & particulière au climat des îles Malouines.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 222.

qu'elles ne ſoient du même genre de nos cailles, mais c'eſt probablement une eſpèce différente de l'eſpèce commune; & c'eſt par cette raiſon que j'ai cru devoir lui donner un nom propre & particulier.

LE TURNIX ou CAILLE DE MADAGASCAR *.

Nous avons donné à cette caille le nom de *Turnix*, par contraction de celui de *Coturnix*, pour la diſtinguer de la caille ordinaire dont elle diffère à bien des égards; car premièrement, elle eſt plus petite; en ſecond lieu, elle a le plumage différent, tant pour le fond des couleurs que pour l'ordre de leur diſtribution; enfin, elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied, comme les outardes, & n'en a point de poſtérieur.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 171.

LE RÉVEIL-MATIN ou LA CAILLE DE JAVA (a).

Cet Oiſeau qui n'eſt pas beaucoup plus gros que notre caille, lui reſſemble parfaitement par les couleurs du plumage, & chante auſſi par intervalles; mais

(a) *Voyez* Bontius, *Hiſtoria naturalis & medica Indiæ Orientalis*, pag. 64.

il s'en diſtingue par des différences nombreuſes & conſidérables, 1.° par le ſon de ſa voix qui eſt très-grave, très-fort, & aſſez ſemblable à cette eſpèce de mugiſſement que pouſſent les butors en enfonçant leur bec dans la vaſe des marais *(b)*:

2.° Par la douceur de ſon naturel qui la rend ſuſceptible d'être apprivoiſée au même degré que nos poules domeſtiques.

3.° Par les impreſſions ſingulières que le froid fait ſur ſon tempérament, elle ne chante, elle ne vit que lorſqu'elle voit le ſoleil; dès qu'il eſt couché, elle ſe retire à l'écart dans quelque trou où elle s'enveloppe, pour ainſi dire, de ſes ailes pour y paſſer la nuit; & dès qu'il ſe lève, elle ſort de ſa léthargie pour célébrer ſon retour par des cris d'allégreſſe qui réveillent toute la maiſon *(c)*: enfin, lorſqu'on la tient en cage, ſi elle n'a pas continuellement le ſoleil, & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir ſa cage avec une couche de ſable ſur du linge, pour conſerver la chaleur, elle languit, dépérit & meurt bientôt.

4.° Par ſon inſtinct; car il paroît par la relation de Bontius, qu'elle l'a fort ſocial, & qu'elle va par compagnies; Bontius ajoute qu'elle ſe trouve dans les forêts

(b) Les Hollandois appellent ce mugiſſement, *Pittoor*, ſelon Bontius.

(c) Bontius dit qu'il tenoit de ces oiſeaux en cage exprès pour ſervir de réveil-matin; & en effet leurs premiers cris annoncent toujours le lever du ſoleil.

de

de l'île de Java; or nos cailles vivent isolées & ne se trouvent jamais dans les bois.

5.° Enfin par la forme de son bec qui est un peu plus alongé.

Au reste, cette espèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, & avec beaucoup d'autres espèces; c'est que les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & jusqu'à ce que mort s'ensuive; mais on ne peut pas douter qu'elle ne soit très-différente de l'espèce commune; & c'est par cette raison que je lui ai donné un nom particulier.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui paroiſſent avoir du rapport avec les PERDRIX *&* *avec les* CAILLES.

I.

LES COLINS.

LES Colins ſont des oiſeaux du Mexique, qui ont été indiqués plutôt que décrits par Fernandez *(a)*, & au ſujet deſquels il a échappé à ceux qui ont copié cet Écrivain plus d'une mépriſe qu'il eſt à propos de rectifier avant tout.

Premièrement, Nieremberg qui fait profeſſion de ne parler que d'après les autres, & qui ne parle ici des colins que d'après Fernandez *(b)*, ne fait aucune mention du cacacolin du *chapitre CXXXIV*, quoique ce ſoit un oiſeau de même eſpèce que les colins.

En ſecond lieu, Fernandez parle de deux acolins ou cailles d'eau, aux *chapitres X & CXXXI*; Nieremberg fait mention du premier, & fort mal-à-propos, à la ſuite des colins, puiſque c'eſt un oiſeau aquatique, ainſi que celui du *chapitre CXXXI* dont il ne dit rien.

(a) *Voyez* Fernandez, *Hiſtoria Avium novæ Hiſpaniæ*, cap. XXIV, XXV, XXXIX, LXXXV & CXXXIV.

(b) Voyez *Joann. Euſeb. Nierembergi Hiſtoria naturæ maximè peregrinæ*. Lib. X, cap. LXXII, pag. 232.

Troisièmement, il ne parle point de l'ococolin du *chapitre LXXXV* de Fernandez, lequel est une perdrix du Mexique, & par conséquent fort approchant des colins, qui sont aussi des perdrix, suivant Fernandez, comme nous l'allons voir.

En quatrième lieu, M. Ray copiant Nieremberg copiste de Fernandez, au sujet du *coyolcozque*, change son expression, & altère à mon avis le sens de la phrase; car Nieremberg dit que ce coyolcozque est semblable aux cailles ainsi appelées par nos Espagnols *(c)* (lesquels sont certainement les colins), & finit par dire qu'il est une espèce de perdrix d'Espagne *(d)*; & M. Ray lui fait dire qu'il est semblable aux cailles d'Europe, & supprime ces mots, *est enim species perdicis Hispanicæ (e)*: cependant ces derniers mots sont essentiels, & renferment la véritable opinion de Fernandez sur l'espèce à laquelle ces oiseaux doivent se rapporter, puisqu'au *chapitre XXXIX*, qui roule tout entier sur les colins, il dit que les Espagnols les appellent des *cailles*, parce qu'ils ont de la ressemblance avec les cailles d'Europe, quoique cependant ils appartiennent très-certainement au genre des perdrix: il est vrai qu'il répète encore dans ce même chapitre que tous les colins sont rapportés aux cailles; mais il est aisé de voir au milieu de

(c) *Coturnicibus vocatis a nostris similis.* À l'endroit cité, page 233.

(d) *Est enim ejus (perdicis Hispaniæ) species.* Ibidem.

(e) *Synopsis methodica avium appendix.* Pag. 158.

toutes ces incertitudes que lorſque cet Auteur donne aux colins le nom de *cailles*, c'eſt d'après le vulgaire *(f)*, qui dans l'impoſition des noms ſe détermine ſouvent par des rapports ſuperficiels, & que ſon opinion réfléchie eſt que ce ſont des eſpèces de perdrix. J'aurois donc pu, m'en rapportant à Fernandez, le ſeul obſervateur qui ait vu ces oiſeaux, placer les colins à la ſuite des perdrix; mais j'ai mieux aimé me prêter autant qu'il étoit poſſible à l'opinion vulgaire qui n'eſt pas dénuée de tout fondement, & mettre ces oiſeaux à la ſuite des cailles, comme ayant rapport aux cailles & aux perdrix.

Suivant Fernandez, les colins ſont fort communs dans la nouvelle Eſpagne; leur chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair eſt un manger très-bon & très-ſain, même pour les malades, lorſqu'elle eſt gardée quelques jours: ils ſe nourriſſent de grain, & on les tient communément en cage *(g)*, ce qui me feroit croire qu'ils ſont d'un naturel différent de nos cailles & même de nos perdrix

[redacted]

Nous allons donner les indications particulières de ces oiseaux dans les articles suivans.

II.

LE ZONÉCOLIN (a).

Ce nom abrégé du mot Mexicain *Quauhtzonecolin*, désigne un oiseau de grandeur médiocre, & dont le plumage est de couleur obscure; mais ce qui le distingue, c'est son cri, qui est assez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, & la huppe dont sa tête est ornée.

Fernandez reconnoît dans le même chapitre un autre colin de même plumage, mais moins gros & sans huppe; ce pourroit bien être la femelle du précédent, dont il ne se distingue que par des caractères accidentels, qui sont sujets à varier d'un sexe à l'autre.

(a) *Voyez* Fernandez, *Historia Avium*, cap. XXXIX.

III.

LE GRAND COLIN (a).

C'est ici la plus grande espèce de tous ces Colins: Fernandez ne nous apprend point son nom; il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée de blanc & de noir, & qu'il y a aussi du blanc sur le dos & au bout des ailes, ce qui doit

(a) *Voyez* Fernandez, *cap.* XXXIX; & Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 257.

contraster agréablement avec la couleur noire des pieds & du bec.

IV.

LE CACOLIN.

CET oiseau appelé *Cacacolin* par Fernandez, est selon lui une espèce de caille *(a)*, c'est-à-dire de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, & ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que ces cailles Mexicaines. Nieremberg, Ray, ni M. Brisson n'en parlent point.

(a) Coturnicis vocatæ species. Voyez Fernandez, *cap.* CXXXIV.

V.

LE COYOLCOS.

C'EST ainsi que j'adoucis le nom Mexicain *Coyolcozque:* cet oiseau ressemble par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa manière de vivre & de voler, aux autres colins; mais il en diffère par son plumage: le fauve mêlé de blanc est la couleur dominante du dessus du corps, & le fauve seul celle du dessous & des pieds: le sommet de la tête est noir & blanc, & deux bandes de la même couleur descendent des yeux sur le cou: il se tient dans les terres cultivées; voilà ce que dit Fernandez, & c'est faute de l'avoir lû avec assez d'attention, ou plutôt c'est pour avoir suivi M. Ray, que M. Brisson

dit que le coyolcos ressemble à notre caille par son chant, son vol, &c. *(a)*; tandis que Fernandez assure positivement qu'il ressemble aux cailles, ainsi appelées par le vulgaire, c'est-à-dire aux colins, & que c'est en effet une espèce de perdrix *(b)*.

(a) Voyez Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 256.

(b) Perdicis Hispanicæ... species est... Historia animalium novæ Hispaniæ. Pag. 19, cap. XXIV.

VI.

LE COLENICUI.

FRISCH donne *(planche CXIII)*, la figure d'un oiseau qu'il appelle *petite poule de bois d'Amérique*, & qui ressemble, selon lui, aux gélinottes par le bec & les pieds, & par sa forme totale; quoique cependant elle n'ait ni les pieds garnis de plumes, ni les doigts bordés de dentelures, ni les yeux ornés de sourcils rouges, ainsi qu'il paroît par sa figure. M. Brisson qui regarde cet oiseau comme le même que le *Colenicuiltic* de Fernandez *(a)*, l'a rangé parmi les cailles sous le nom de *caille de la Louisiane*, & en a donné la figure *(b)*; mais en comparant les figures ou les descriptions de M. Brisson, de Frisch & de Fernandez, j'y trouve de trop grandes différences pour convenir qu'elles puissent se rapporter toutes au même oiseau: car sans m'arrêter

(a) Fernandez, *Hist. Avium novæ Hispaniæ*, cap. XXV, pag. 19.

(b) Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 258; *&* planche XXIII.

aux couleurs du plumage, si difficiles à bien peindre dans une description, & encore moins à l'attitude qui n'est que trop arbitraire; je remarque que le bec & les pieds sont gros & jaunâtres selon M. Frisch, rouges & de médiocre grosseur selon M. Brisson, & que les pieds sont bleus selon Fernandez *(c)*.

Que si je m'arrête à l'idée que l'aspect de cet oiseau a fait naître chez ces trois Naturalistes, l'embarras ne fait qu'augmenter; car M. Frisch n'y a vu qu'une poule de bois, M. Brisson qu'une caille, & Fernandez qu'une perdrix; car quoique celui-ci dise au commencement du *chapitre XXV*, que c'est une espèce de caille, il est visible qu'il se conforme en cet endroit au langage vulgaire; car il finit ce même chapitre en assurant que le *colenicuiltic* ressemble par sa grosseur, son chant, ses mœurs & par tout le reste *(ceteris cunctis)*, à l'oiseau du *chapitre XXIV*: or cet oiseau du *chapitre XXIV* est le coyolcozque, espèce de *colin;* & Fernandez, comme nous l'avons vu, met les colins au nombre des perdrix *(d)*.

Je n'insiste sur tout ceci que pour faire sentir & éviter s'il est possible un grand inconvénient de nomenclature. Un Méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelque anomale qu'elle soit, échappe à sa

(c) Fernandez, *à l'endroit cité*, page 20.

(d) Colin genera (quas Coturnices vocant Hispani, quoniam nostratibus sunt similes, etsi ad perdicum species sint citra dubium referendæ). Cap. XXXIX.

méthode;

méthode: il lui assigne donc parmi ses classes & ses genres la place qu'il croit lui convenir le mieux; un autre qui a imaginé un autre système en fait autant avec le même droit; & pour peu que l'on connoisse le procédé des méthodes & la marche de la Nature, on comprendra facilement qu'un même oiseau pourra très-bien être placé par trois Méthodistes dans trois classes différentes, & n'être nulle part à sa place.

Lorsque nous aurons vu l'oiseau ou les oiseaux dont il s'agit ici, & sur-tout lorsque nous aurons l'occasion de les voir vivans, nous les rapprocherons des espèces avec lesquelles ils nous paroîtront avoir le plus de rapport, soit par la forme extérieure, soit par les mœurs & les habitudes naturelles.

Au reste, le colenicui est de la grosseur de notre caille, selon M. Brisson; mais il paroît avoir les ailes un peu plus longues: il est brun sur le corps, gris-sale & noir par-dessous; il a la gorge blanche & des espèces de sourcils blancs.

VII.

L'OCOCOLIN ou PERDRIX DE MONTAGNE DU MEXIQUE (a).

CETTE espèce que M. Seba a pris pour le rollier huppé du Mexique *(b)*, s'éloigne encore plus de la caille

(a) Voyez Fernandez, *chap. LXXXV.* Brisson, *tome I, page 226.*

(b) Voyez l'*Ornithologie* de Brisson, *tome II, page 84.* En

LE PIGEON.

Planche XVII & suivantes de ce volume.

IL étoit aisé de rendre domestiques des oiseaux pesans, tels que les coqs, les dindons & les paons; mais ceux qui sont légers & dont le vol est rapide, demandoient plus d'art pour être subjugués; une chaumière basse dans un terrein clos, suffit pour contenir, élever & faire multiplier nos volailles; il faut des tours, des bâtimens élevés faits exprès, bien enduits en dehors & garnis en dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir & loger les Pigeons; ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens & les chevaux, ni prisonniers comme les poules, ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs, qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable & toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires à la vie: pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaise, ils quittent & se dispersent pour aller ailleurs; il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieilles murailles aux boulins les plus propres de nos colombiers; d'autres qui se gîtent dans des fentes & des creux d'arbres; d'autres qui semblent fuir nos habitations & que rien ne peut y attirer; tandis qu'on en

de colombier, c'eſt-à-dire, les grands & les petits pigeons domeſtiques, comme deux eſpèces différentes; & il faut ſe borner à dire que ce ſont deux races dans une ſeule eſpèce, dont l'une eſt plus domeſtique & plus perfectionnée que l'autre: de même, le pigeon biſet, le pigeon de roche & le pigeon ſauvage, ſont trois eſpèces nominales qu'on doit réduire à une ſeule, qui eſt celle du biſet, dans laquelle le pigeon de roche & le pigeon ſauvage ne ſont que des variétés très-légères; puiſque de l'aveu même de nos Nomenclateurs, ces trois oiſeaux ſont à peu près de la même grandeur; que tous trois ſont de paſſage, ſe perchent, ont en tout les mêmes habitudes naturelles, & ne diffèrent entr'eux que par quelques teintes de couleurs.

Voilà donc nos cinq eſpèces nominales déjà réduites à deux; ſavoir, le biſet & le pigeon; entre leſquelles deux, il n'y a de différence réelle, ſinon que le premier eſt ſauvage & le ſecond eſt domeſtique: je regarde le biſet comme la ſouche première de laquelle tous les autres pigeons tirent leur origine, & duquel ils diffèrent plus ou moins, ſelon qu'ils ont été plus ou moins maniés par les hommes; quoique je n'aie pas été à portée d'en faire l'épreuve, je ſuis perſuadé que le biſet & le pigeon de nos colombiers produiroient enſemble s'ils étoient unis; car il y a moins loin de notre petit pigeon domeſtique au biſet, qu'aux gros pigeons pattus ou romains avec leſquels néanmoins il s'unit & produit: d'ailleurs, nous voyons dans cette eſpèce toutes les nuances du ſauvage au domeſtique,

ſe préſenter ſucceſſivement & comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération. Le biſet nous eſt repréſenté d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui déſertent nos colombiers, & prennent l'habitude de ſe percher ſur les arbres, c'eſt la première & la plus forte nuance de leur retour à l'état de nature: ces pigeons, quoique élevés dans l'état de domeſticité, quoiqu'en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute ſociété & vont s'établir dans les bois, ils retournent donc à leur état de nature pouſſés par leur ſeul inſtinct. D'autres apparemment moins courageux, moins hardis, quoiqu'également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter ſolitairement quelques trous de muraille, ou bien en petit nombre ſe réfugient dans une tour peu fréquentée; & malgré les dangers, la diſette & la ſolitude de ces lieux où ils manquent de tout, où ils ſont expoſés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette, & où ils ſont forcés de ſubvenir en tout temps à leurs beſoins par leur ſeule induſtrie; ils reſtent néanmoins conſtamment dans ces habitations incommodes, & les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils ſont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la ſociété auroient dû les retenir; voilà la ſeconde nuance: ces pigeons de murailles ne retournent pas en entier à l'état de nature, ils ne ſe perchent pas comme les premiers, & ſont néanmoins

beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domeſtique. La troiſième nuance eſt celle de nos pigeons de colombier, dont tout le monde connoît les mœurs, & qui, lorſque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux, & ils n'en ſortent que pour aller s'égaier ou ſe pourvoir dans les champs voiſins: or, comme c'eſt parmi ces pigeons même que ſe trouvent les fuiards & les déſerteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur inſtinct d'origine, & que l'habitude de la libre domeſticité dans laquelle ils vivent n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature à laquelle ils pourroient encore remonter: mais il n'en eſt pas de même de la quatrième & dernière nuance dans l'ordre de dégénération; ce ſont les gros & petits pigeons de volière dont les races, les variétés, les mélanges ſont preſque innumérables, parce que depuis un temps immémorial ils ſont abſolument domeſtiques; & l'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, & détruit juſqu'au germe du ſentiment de la liberté; ces oiſeaux, la plupart plus grands, plus beaux que les pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gras, de meilleur goût; & c'eſt par toutes ces raiſons qu'on les a ſoignés de plus près, & qu'on a cherché à les multiplier malgré toutes les peines qu'il faut ſe donner pour leur éducation & pour le ſuccès de leur nombreux produit & de

des ſoins plus aſſidus & dans une captivité plus étroite, les deſcendans de ces eſclaves choiſis auront encore préſenté de nouvelles variétés qu'on aura diſtinguées, ſéparées des autres, uniſſant conſtamment & mettant enſemble ceux qui ont paru les plus beaux ou les plus utiles. Le produit en grand nombre eſt la première ſource des variétés dans les eſpèces; mais le maintien de ces variétés & même leur multiplication dépend de la main de l'homme; il faut recueillir de celle de la Nature les individus qui ſe reſſemblent le plus, les ſéparer des autres, les unir enſemble, prendre les mêmes ſoins pour les variétés qui ſe trouvent dans les nombreux produits de leurs deſcendans, & par ces attentions ſuivies on peut avec le temps créer à nos yeux, c'eſt-à-dire, amener à la lumière une infinité d'êtres nouveaux que la Nature ſeule n'auroit jamais produits: les ſemences de toute matière vivante lui appartiennent, elle en compoſe tous les germes des êtres organiſés; mais la combinaiſon, la ſucceſſion, l'aſſortiſſement, la réunion ou la ſéparation de chacun de ces êtres, dépendent ſouvent de la volonté de l'homme; dès-lors il eſt le maître de forcer la Nature par ſes combinaiſons & de la fixer par ſon induſtrie; de deux individus ſinguliers qu'elle aura produits comme par haſard, il en fera une race conſtante & perpétuelle, & de laquelle il tirera pluſieurs autres races qui, ſans ſes ſoins, n'auroient jamais vu le jour.

Si quelqu'un vouloit donc faire l'hiſtoire complète & la deſcription détaillée des pigeons de volière, ce feroit moins l'hiſtoire de la Nature que celle de l'art de l'homme; & c'eſt par cette raiſon que nous croyons devoir nous borner ici à une ſimple énumération, qui contiendra l'expoſition des principales variétés de cette eſpèce, dont le type eſt moins fixe & la forme plus variable que dans aucun autre animal.

LE BISET *(b)* ou pigeon ſauvage * eſt la tige primitive de tous les autres pigeons; communément il eſt de la même grandeur & de la même forme, mais d'une couleur plus biſe que le pigeon domeſtique, & c'eſt de cette couleur que lui vient ſon nom; cependant il varie quelquefois pour les couleurs & la groſſeur, car le pigeon dont Friſch a donné la figure ſous le nom de *Columba agreſtis (c)*, n'eſt qu'un biſet blanc à tête & queue rouſſes; & celui que le même Auteur a donné ſous la dénomination de *Vinago, ſive Columba*

(b) Biſet. Belon, *Hiſt. des Oiſeaux*, page 311. . . . . Biſet, Croiſeau. *Idem,* Portraits d'oiſeaux, *page 77,* b. *Nota.* Le nom *Croiſeau* vient peut-être de croiſé; les ailes & la queue du biſet étant croiſées de bandes noires ou brunes. — *Columba livia.* Geſner, *Avi.* pag. 307. . . . . *Palumbus vel palumbes minor.* Idem. *Icon. Avi.* pag. 66. — *Columba fera ſaxatilis.* Schwenckfeld, *Theriot. Sil.* pag. 240. — *Columba ſaxatilis M. Varronis.* Aldrov. *Avi.* tom. II, pag. 483. — Biſet. Albin, *tome III, page 18*, avec une figure, *planche XLIV.* — Le Biſet. Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 82.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 510.

(c) Friſch, *planche CXLIII*, avec une bonne figure coloriée.



montana (d), n'eſt encore qu'un biſet noir-bleu; c'eſt le même qu'Albin a décrit ſous le nom de *pigeon ramier (e)*, qui ne lui convient pas; & le même encore dont Belon parle ſous le nom de *pigeon fuyard*, qui lui convient mieux *(f)*; car on peut préſumer que l'origine de cette variété dans les biſets vient de ces pigeons dont j'ai parlé, qui fuient & déſertent nos colombiers pour ſe rendre ſauvages, d'autant que ces biſets noirs-bleus nichent non-ſeulement dans les arbres creux, mais auſſi dans les trous des bâtimens ruinés & les rochers qui ſont dans les forêts, ce qui leur a fait donner par quelques Naturaliſtes le nom de *pigeons de roche* ou *rocheraies;* & comme ils aiment auſſi les terres élevées & les montagnes, d'autres les ont appelés *pigeons de montagne.* Nous remarquerons même que les Anciens ne connoiſſoient que cette eſpèce de pigeon ſauvage, qu'ils appeloient Οἰνάς ou *Vinago*, & qu'ils ne font nulle mention de notre biſet, qui néanmoins eſt le ſeul pigeon vraiment ſauvage & qui n'a pas paſſé par l'état de domeſticité. Un fait qui vient à l'appui de mon opinion ſur ce point, c'eſt que dans tous les pays où il y a des pigeons domeſtiques, on trouve auſſi des *oenas*, depuis la Suède *(g)*

(d) Friſch, *planche* CXXXIX, avec une bonne figure coloriée.

(e) Albin, *tome II*, *page 31*, avec une figure, *planche* XLVI.

(f) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 312.

(g) Columba cœruleſcens, collo nitido, maculâ duplici alarum nigricante. Linn. *Faun. Suecica*, n.° 174.

jusque dans les climats chauds *(h)*, au lieu que les bisets ne se trouvent pas dans les pays froids & ne restent que pendant l'été dans nos pays tempérés; ils arrivent par troupes en Bourgogne, en Champagne & dans les autres provinces septentrionales de la France vers la fin de février & au commencement de mars; ils s'établissent dans les bois, y nichent dans des creux d'arbres, pondent deux ou trois œufs au printemps, & vraisemblablement font une seconde ponte en été; & à chaque ponte ils n'élèvent que deux petits, & s'en retournent dans le mois de novembre: ils prennent leur route du côté du midi, & se rendent probablement en Afrique par l'Espagne pour y passer l'hiver.

(h) On trouve par-tout dans la Perse des pigeons sauvages & domestiques, mais les sauvages sont en bien plus grande quantité; & comme la fiente de pigeon est le meilleur fumier pour les melons, on élève grand nombre de pigeons, & avec soin, dans tout le royaume; c'est je crois le pays de tout le monde où l'on fait les plus beaux colombiers..... on compte plus de trois mille colombiers autour d'Hispaham: c'est un plaisir du peuple de prendre des pigeons à la campagne..... par le moyen des pigeons apprivoisés & élevés à cet usage, qu'ils font voler en troupes tout le long du jour après les pigeons sauvages; ils les mettent parmi eux dans leur troupe, & les amènent ainsi au colombier. *Voyage de Chardin*, tome II, pages 29 & 30; *Voyez aussi Tavernier*, tome II, pages 22 & 23. — Les pigeons de l'île Rodrigue sont un peu plus petits que les nôtres, tous de couleur d'ardoise, & toujours fort gras & fort bons; ils perchent & nichent sur les arbres, & on les prend très-aisément. *Voyage de Leguat*, tome I, page 106.

Le biſet ou pigeon ſauvage, & l'oenas ou le pigeon déſerteur qui retourne à l'état de ſauvage, ſe perchent; & par cette habitude ſe diſtinguent du pigeon de muraille qui déſerte auſſi nos colombiers; mais qui ſemble craindre de retourner dans les bois, & ne ſe perche jamais ſur les arbres: après ces trois pigeons dont les deux derniers ſont plus ou moins prêts de l'état de nature, vient le pigeon *(i)* de nos colombiers * qui, comme nous l'avons dit, n'eſt qu'à demi domeſtique, & retient encore de ſon premier inſtinct l'habitude de voler en troupe: s'il a perdu le courage intérieur d'où dépend le ſentiment de l'indépendance, il a acquis d'autres qualités qui, quoique moins nobles, paroiſſent plus agréables par leurs effets. Ils produiſent ſouvent trois fois l'année, & les pigeons de volière produiſent juſqu'à dix & douze fois, au lieu que le biſet ne produit qu'une ou deux fois tout au plus; combien

(i) En Grec, Περιστερά; en Latin, *Columba;* en Eſpagnol, *Colont* ou *Paloma;* en Italien, *Columbo, Columba;* en Allemand, *Taube* ou *Tauben;* en Saxon, *Duve;* en Suédois, *Duwa;* en Anglois, *Dove, common dove houſe pigeon;* en Polonois, *Golab.* — Pigeon. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 313... Coulon, Colombe, Pigeon, Pigeon privé. *Idem,* Portraits d'oiſeaux, *page 78, a.* — *Columba vulgaris.* Geſner, *de Avibus,* pag. 279. — *Columba.* Proſper. Alpin. *Ægypt.* vol. I, pag. 198. — *Columba vulgaris.* Sloane, *Jamaïc.* pag. 302. — Pigeon. Du Tertre, *Hiſt. des Antilles,* tome II, page 266. — Pigeon ſauvage ordinaire. Albin, *tome III, page 17,* avec une figure, *planche XLII.* — Le Pigeon domeſtique. Briſſon, *Ornithol.* tom. I, pag. 68.

* Voyez *les planches enluminées,* n.° 466.

de plaiſirs de plus ſuppoſe cette différence, ſur-tout dans une eſpèce qui ſemble les goûter dans toutes leurs nuances & en jouir plus pleinement qu'aucune autre! ils pondent à deux jours de diſtance, preſque toujours deux œufs, rarement trois, & n'élèvent preſque jamais que deux petits, dont ordinairement l'un ſe trouve mâle & l'autre femelle; il y en a même pluſieurs, & ce ſont les plus jeunes qui ne pondent qu'une fois; car le produit du printemps eſt toujours plus nombreux, c'eſt-à-dire, la quantité de pigeonneaux dans le même colombier plus abondante qu'en automne, du moins dans ces climats. Les meilleurs colombiers où les pigeons ſe plaiſent & multiplient le plus, ne ſont pas ceux qui ſont trop voiſins de nos habitations; placez-les à quatre ou cinq cents pas de diſtance de la ferme, ſur la partie la plus élevée de votre terrein, & ne craignez pas que cet éloignement nuiſe à leur multiplication; ils aiment les lieux paiſibles, la belle vue, l'expoſition au levant, la ſituation élevée où ils puiſſent jouir des premiers rayons du ſoleil; j'ai ſouvent vu les pigeons de pluſieurs colombiers, ſitués dans le bas d'un vallon, en ſortir avant le lever du ſoleil pour gagner un colombier ſitué au-deſſus de la colline, & s'y rendre en ſi grand nombre que le toit étoit entièrement couvert de ces pigeons étrangers, auxquels les domiciliés étoient obligés de faire place, & quelquefois même forcés de la céder: c'eſt ſur-tout au printemps & en automne qu'ils ſemblent rechercher les premières

influences du soleil, la pureté de l'air & les lieux élevés. Je puis ajouter à cette remarque une autre observation, c'est que le peuplement de ces colombiers isolés, élevés & situés haut, est plus facile, & le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai vu tirer quatre cents paires de pigeonneaux d'un de mes colombiers, qui par sa situation & la hauteur de sa bâtisse, étoit élevé d'environ deux cents pieds au-dessus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produisoient que le quart ou le tiers tout au plus, c'est-à-dire, cent ou cent trente paires: il faut seulement avoir soin de veiller à l'oiseau de proie qui fréquente de préférence ces colombiers élevés & isolés, & qui ne laisse pas d'inquiéter les pigeons sans néanmoins en détruire beaucoup, car il ne peut saisir que ceux qui se séparent de la troupe.

Après le pigeon de nos colombiers qui n'est qu'à demi domestique, se présentent les pigeons de volière qui le sont entièrement, & dont nous avons si fort favorisé la propagation des variétés, les mélanges & la multiplication des races, qu'elles demanderoient un volume d'écriture & un autre de planches, si nous voulions les décrire & les représenter toutes; mais, comme je l'ai déjà fait sentir, ceci est plutôt un objet de curiosité & d'art qu'un sujet d'Histoire Naturelle; & nous nous bornerons à indiquer les principales branches de cette famille immense, auxquelles on pourra rapporter les rameaux & les rejetons des variétés secondaires.

Les Curieux en ce genre donnent le nom de *biſet* à tous les pigeons qui vont prendre leur vie à la campagne, & qu'on met dans de grands colombiers: ceux qu'ils appellent *pigeons domeſtiques* ne ſe tiennent que dans de petits colombiers ou volières, & ne ſe répandent pas à la campagne; il y en a de plus grands & de plus petits; par exemple, les pigeons culbutans & les pigeons tournans, qui ſont les plus petits de tous les pigeons de volière, le ſont plus que le pigeon de colombier: ils ſont auſſi plus légers de vol & plus dégagés de corps, & quand ils ſe mêlent avec les pigeons de colombier, ils perdent l'habitude de tourner & de culbuter; il ſemble que ce ſoit l'état de captivité forcée qui leur fait tourner la tête, & qu'elle reprend ſon aſſiette dès qu'ils recouvrent leur liberté.

Les races pures, c'eſt-à-dire, les variétés principales de pigeons domeſtiques avec leſquelles on peut faire toutes les variétés ſecondaires de chacune de ces races, ſont, 1.° les pigeons appelés *groſſes gorges (k),* parce qu'ils ont la faculté d'enfler prodigieuſement leur jabot en aſpirant & retenant l'air; 2.° les pigeons mondains qui ſont les plus recommandables par leur fécondité, ainſi que les pigeons romains, les pigeons pattus & les nonains *(l);* 3.° les pigeons-paons *(m)* qui élèvent & étalent leur large queue comme le dindon ou le paon;

(k) *Voyez* les planches XVII & XVIII *de ce volume.*

(l) *Voyez* la planche XIX *de ce volume.*

(m) *Voyez* la planche XXII *de ce volume.*

4.° le

4.° le pigeon-cravate ou à gorge frisée *(n)*; 5.° le pigeon-coquille Hollandois; 6.° le pigeon-hirondelle; 7.° le pigeon-carme; 8.° le pigeon-heurté; 9.° les pigeons Suisses; 10.° le pigeon culbutant; 11.° le pigeon tournant.

La race du pigeon grosse-gorge est composée des variétés suivantes.

1.° Le pigeon grosse-gorge soupe-en-vin, dont les mâles sont très-beaux, parce qu'ils sont panachés, & dont les femelles ne panachent point.

2.° Le pigeon grosse-gorge chamois panaché: la femelle ne panache point; c'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la *planche CXLVI* de Frisch, que les Allemands appellent *Kropf-taube* ou *Kroüper*, & que cet auteur a indiqué sous la dénomination de *columba strumosa seu columba œsophago inflato.*

3.° Le pigeon grosse-gorge, blanc comme un cigne.

4.° Le pigeon grosse-gorge blanc, pattu & à longues ailes qui se croisent sur la queue, dans lequel la boule de la gorge paroît fort détachée.

5.° Le pigeon grosse-gorge gris panaché, & le gris doux, dont la couleur est douce & uniforme par tout le corps.

6.° Le pigeon grosse-gorge gris-de-fer, gris barré & à rubans.

7.° Le pigeon grosse-gorge gris piqué comme argenté.

(n) Voyez la planche XXIII *de ce volume.*

8.° Le pigeon grosse-gorge-jacinte d'une couleur bleue ouvragée en blanc.

9.° Le pigeon grosse-gorge couleur de feu ; il y a sur toutes ses plumes une barre bleue & une barre rouge, & la plume est terminée par une barre noire.

10.° Le pigeon grosse-gorge couleur de bois de noyer.

11.° Le pigeon grosse-gorge couleur de marron avec les pennes de l'aile toutes blanches.

12.° Le pigeon grosse-gorge maurin d'un beau noir velouté avec les dix plumes de l'aile blanches comme dans le grosse-gorge marron ; ils ont tous deux la bavette ou le mouchoir blanc sous le cou, & dans ces dernières races à vol blanc & à grosse gorge, la femelle est semblable au mâle ; au reste, dans toutes les races de grosses-gorges d'origine pure, c'est-à-dire de couleur uniforme, les dix pennes sont toutes blanches jusqu'à la moitié de l'aile, & on peut regarder ce caractère comme général.

13.° Le pigeon grosse-gorge ardoisé avec le vol blanc & la cravate blanche ; la femelle est semblable au mâle. Voilà les races principales des pigeons à grosse gorge : mais il y en a encore plusieurs autres moins belles, comme les rouges, les olives, les couleurs de nuit, &c.

Tous les pigeons en général ont plus ou moins la faculté d'enfler leur jabot en inspirant l'air ; on peut de même le faire enfler en soufflant de l'air dans leur

gosier: mais cette race de pigeons grosse-gorge, ont cette même faculté d'enfler leur jabot si supérieurement qu'elle doit dépendre d'une conformation particulière dans les organes; ce jabot presqu'aussi gros que tout le reste de leur corps, & qu'ils tiennent continuellement enflé, les oblige à retirer leur tête, & les empêche de voir devant eux: aussi pendant qu'ils se rengorgent, l'oiseau de proie les saisit sans qu'ils l'aperçoivent; on les élève donc plutôt par curiosité que pour l'utilité.

Une autre race est celle des pigeons mondains: c'est la plus commune & en même temps la plus estimée à cause de sa grande fécondité.

Le mondain est à peu-près d'une moitié plus fort que le biset; la femelle ressemble assez au mâle; ils produisent presque tous les mois de l'année, pourvu qu'ils soient en petit nombre dans la même volière, & il leur faut au moins à chacun trois ou quatre paniers ou plutôt des trous un peu profonds formés comme des cases, avec des planches, afin qu'ils ne se voient pas lorsqu'ils couvent; car chacun de ces pigeons défend non-seulement son panier & se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les paniers qui sont de son côté.

Par exemple, il ne faut que huit paires de ces pigeons mondains dans un espace carré de huit pieds de côté: & les personnes qui en ont élevé assurent qu'avec six paires on pourroit avoir tout autant de produit; plus on augmente leur nombre dans un espace donné, plus il

à la tremie, le mâle qu'elle a appelé auparavant par un petit roucoulement, prend sa place, couve ses œufs, & cette incubation du mâle dure deux ou trois heures chaque fois, & se renouvelle ordinairement deux fois en vingt-quatre heures.

On peut réduire les variétés de la race des pigeons mondains à trois pour la grandeur, qui toutes ont pour caractère commun un filet rouge autour des yeux :

1.° Les premiers mondains sont des oiseaux lourds, & à peu près gros comme de petites poules, on ne les recherche qu'à cause de leur grandeur ; car ils ne sont pas bons pour la multiplication :

2.° Les bagadais sont de gros mondains avec un tubercule au-dessus du bec en forme d'une petite morille, & un ruban rouge beaucoup plus large autour des yeux, c'est-à-dire, une seconde paupière charnue rougeâtre, qui leur tombe même sur les yeux lorsqu'ils sont vieux, & les empêche alors de voir : ces pigeons ne produisent que difficilement & en petit nombre.

Les bagadais ont le bec courbé & crochu, & ils présentent plusieurs variétés : il y en a de blancs, de noirs, de rouges, de minimes, &c.

3.° Le pigeon Espagnol qui est encore un pigeon mondain, aussi gros qu'une poule & qui est très-beau ; il diffère du bagadais en ce qu'il n'a point de morille au-dessus du bec, que la seconde paupière charnue est moins saillante, & que le bec est droit au lieu d'être courbé : on le mêle avec le bagadais, & le produit est un très-gros & très-grand pigeon.

4.° Le pigeon turc qui a, comme le bagadais, une groſſe excroiſſance au-deſſus du bec avec un ruban rouge qui s'étend depuis le bec autour des yeux: ce pigeon turc eſt très-gros, huppé, bas de cuiſſes, large de corps & de vol; il y en a de minimes ou bruns preſque noirs, tels que celui qui eſt repréſenté dans la *planche CXLIX* de Friſch; d'autres dont la couleur eſt gris-de-fer, gris-de-lin, chamois & ſoupe-en-vin: ces pigeons ſont très-lourds & ne s'écartent pas de leur volière.

5.° Les pigeons romains, qui ne ſont pas tout-à-fait ſi grands que les turcs, mais qui ont le vol auſſi étendu, n'ont point de huppe; il y en a de noirs, de minimes & de tachetés *.

Ce ſont-là les plus gros pigeons domeſtiques; il y en a d'autres de moyenne grandeur & d'autres plus petits. Dans les pigeons pattus qui ont les pieds couverts de plumes juſque ſur les ongles, on diſtingue le pattu ſans huppe dont Friſch a donné la figure, *planche CXLV*, ſous la dénomination de *trummel taube* en allemand, & de *columba tympaniſans* en latin, *pigeon tambour* en françois; & le pattu huppé dont le même Auteur a donné la figure, *planche CXLIV*, ſous le nom de *mon taube* en allemand, & ſous la dénomination latine *columba menſtrua ſeu criſtata pedibus plumoſis:* ce pigeon pattu que l'on appelle *pigeon tambour*, ſe nomme auſſi *pigeon glou glou*, parce qu'il répète continuellement ce ſon, &

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 110.

que sa voix imite le bruit du tambour entendu de loin; le pigeon pattu huppé est aussi appelé *pigeon de mois*, parce qu'il produit tous les mois & qu'il n'attend pas que ses petits soient en état de manger seuls pour couver de nouveau; c'est une race recommandable par son utilité, c'est-à-dire, par sa grande fécondité, qui cependant ne doit pas se compter de douze fois par an, mais communément de huit & neuf pontes, ce qui est encore un très-grand produit.

Dans les races moyennes & petites de pigeons domestiques, on distingue le pigeon nonain dont il y a plusieurs variétés; savoir, le soupe-en-vin, le rouge panaché, le chamois panaché; mais dont les femelles de tous trois ne sont jamais panachées: il y a aussi dans la race des nonains, une variété qu'on appelle *pigeon maurin*, qui est tout noir avec la tête blanche & le bout des ailes aussi blanc; & c'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la *planche* CL de Frisch, auquel il donne en allemand le nom de *schleyer* ou *parruquen taube;* & en latin, *columba galerita;* & qu'il traduit en françois par pigeon coiffé; mais en général, tous les nonains, soit maurins ou autres, sont coiffés, ou plutôt ils ont comme un demi capuchon sur la tête qui descend le long du cou & s'étend sur la poitrine, en forme de cravate composée de plumes redressées: cette variété est voisine de la race du pigeon grosse-gorge; car ce pigeon coiffé est de la même grandeur, & fait aussi enfler un peu son jabot, il ne

faut rapporter le pigeon de la *planche CLI* de Frisch, qu'il appelle en allemand *pfau-taube* ou *hunerschwantz*, & en latin *columba caudata*: cet Auteur remarque que dans le même temps que le pigeon-paon étale sa queue, il agite fièrement & constamment sa tête & son cou, à peu près comme l'oiseau appelé *torcol:* ces pigeons ne volent pas aussi-bien que les autres, leur large queue est cause qu'ils sont souvent emportés par le vent & qu'ils tombent à terre; ainsi on les élève plutôt par curiosité que pour l'utilité. Au reste, ces pigeons qui par eux-mêmes ne peuvent faire de longs voyages, ont été transportés fort loin par les hommes; il y a aux Philippines, dit Gemelli Careri, des pigeons qui relèvent & étalent leur queue comme le paon.

Les pigeons-polonois *(p)* sont plus gros que les pigeons-paons: ils ont pour caractère d'avoir le bec très-gros & très-court, les yeux bordés d'un large cercle rouge, les jambes très-basses: il y en a de différentes couleurs, beaucoup de noirs, des roux, des chamois, des gris piqués & de tout blancs.

Le pigeon-cravate est l'un des plus petits pigeons; il n'est guère plus gros qu'une tourterelle, & en les appariant ensemble, ils produisent des mulets ou métis. On distingue le pigeon-cravate du pigeon-nonain, en ce que le pigeon-cravate n'a point de demi-capuchon sur la tête & sur le cou, & qu'il n'a précisément qu'un bouquet de plumes qui semblent se rebrousser sur la

(p) Voyez la planche XX *de ce volume.*

poitrine & ſous la gorge; ce ſont de très-jolis pigeons, bien faits, qui ont l'air très-propre, & dont il y en a de ſoupe-en-vin, de chamois, de panachés, de roux & de gris, de tout blancs & de tout noirs, & d'autres blancs avec des manteaux noirs; c'eſt à cette dernière variété qu'on peut rapporter le pigeon repréſenté dans la *planche CXLVII* de Friſch, ſous le nom allemand *Mowchen*, & la dénomination latine, *Columba collo hirſuto.* Ce pigeon ne s'apparie pas volontiers avec les autres pigeons, & n'eſt pas d'un grand produit: d'ailleurs il eſt petit, & ſe laiſſe aiſément prendre par l'oiſeau de proie; c'eſt par toutes ces raiſons qu'on n'en élève guère.

Les pigeons qu'on appelle coquille-hollandois, parce qu'ils ont derrière la tête, des plumes à rebours qui forment comme une eſpèce de coquille, ſont auſſi de petite taille; ils ont la tête noire, le bout de la queue & le bout des ailes auſſi noirs, tout le reſte du corps blanc. Il y en a auſſi à tête rouge, à tête bleue & à tête & queue jaunes, & ordinairement la queue eſt de la même couleur que la tête, mais le vol eſt toujours tout blanc. La première variété qui a la tête noire, reſſemble ſi fort à l'hirondelle de mer, que quelques-uns lui ont donné ce nom avec d'autant plus d'analogie, que ce pigeon n'a pas le corps rond comme la plupart des autres, mais alongé & fort dégagé.

Il y a indépendamment des têtes & queues bleues qui ont la coquille, dont nous venons de parler, d'autres pigeons qui ont ſimplement le nom de tête & queue

bleues, d'autres de tête & queue noires, d'autres de tête & queue rouges, & d'autres encore, tête & queue jaunes, & qui tous quatre ont l'extrémité des ailes de la même couleur que la tête; ils sont à peu près gros comme les pigeons-paons, leur plumage est très-propre & bien arrangé.

Il y en a qu'on appelle aussi pigeons-hirondelles, qui ne sont pas plus gros que des tourterelles, ayant le corps alongé de même, & le vol très-léger; tout le dessous de leur corps est blanc, & ils ont toutes les parties supérieures du corps ainsi que le cou, la tête & la queue noirs, ou rouges, ou bleus, ou jaunes, avec un petit casque de ces mêmes couleurs sur la tête, mais le dessous de la tête est toujours blanc comme le dessous du cou. C'est à cette variété qu'il faut rapporter le pigeon cuirassé de Jonston *(q)* & de Willughby *(r)*, qui a pour caractère particulier d'avoir les plumes de la tête, celles de la queue & les pennes des ailes toujours de la même couleur, & le corps d'une couleur différente, par exemple le corps blanc, & la tête, la queue & les ailes noires, ou de quelqu'autre couleur que ce soit.

Le pigeon-carme, qui fait une autre race, est peut-être le plus bas & le plus petit de tous nos pigeons; il paroît accroupi comme l'oiseau que l'on appelle le *crapaud-volant:* il est aussi très-pattu, ayant les pieds

(q) Columba galeata. Jonston, *Avi.* pag. 63.

(r) Columba galeata. Willulghby, *Ornithol.* pag. 132, n.° 11.

plusieurs sortes, savoir, des panachés de rouge, de bleu, de jaune sur un fond blanc satiné avec un collier qui vient former un plastron sur la poitrine, & qui est d'un rouge rembruni; ils ont souvent deux rubans sur les ailes de la même couleur que celle du plastron.

Il y a d'autres pigeons-suisses qui ne sont point panachés, & qui sont ardoisés de couleur uniforme sur tout le corps, sans collier ni plastron; d'autres qu'on appelle *colliers jaunes-jaspés, colliers jaunes maillés;* d'autres *colliers jaunes fort maillés,* &c. parce qu'ils portent des colliers de cette couleur.

Il y a encore dans cette race de pigeons-suisses, une autre variété qu'on appelle *pigeon azuré,* parce qu'il est d'une couleur plus bleue que les ardoisés.

Le pigeon culbutant est encore un des plus petits pigeons; celui que M. Frisch a fait représenter, *planche* CXLVIII, sous les noms de *tummel taube, tumler, columba gestuosa seu gesticularia,* est d'un roux brun, mais il y en a de gris & de variés de roux & de gris: il tourne sur lui-même en volant, comme un corps qu'on jetteroit en l'air, & c'est par cette raison qu'on l'a nommé *pigeon culbutant;* il semble que tous ses mouvemens supposent des vertiges qui, comme je l'ai dit, peuvent être attribués à la captivité. Il vole très-vîte, s'élève le plus haut de tous, & ses mouvemens sont très-précipités & fort irréguliers. Frisch dit que comme par ses mouvemens, il imite en quelque façon, les gestes & les sauts des danseurs de corde &

2.° Le pigeon de Crète, suivant Aldrovande *(u)*, ou de Barbarie, selon Willulghby *(x)*, qui a le bec très-court & les yeux entourés d'une large bande de peau nue, le plumage bleuâtre & marqué de deux taches noirâtres sur chaque aile.

3.° Le pigeon-frisé de Schwenckfeld *(y)* & d'Aldrovande *(z)*, qui est tout blanc & frisé sur tout le corps.

4.° Le pigeon-messager de Willulghby *(a)*, qui ressemble beaucoup au pigeon turc, tant par son plumage brun que par ses yeux entourés d'une peau nue, & ses narines couvertes d'une membrane épaisse: on s'est, dit-on, servi de ces pigeons pour porter promptement des lettres au loin, ce qui leur a fait donner le nom de *messagers*.

5.° Le pigeon-cavalier de Willulghby *(b)* & d'Albin *(c)*, qui provient, dit-on, du pigeon grosse-gorge

(u) Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 478.

(x) *Columba Barbarica seu Numidica.* Willulgh. *Ornithol.* pag. 132, n.° 8, *planche XXXIV*, sous la dénomination de *Columba Numidica seu Cypria.*

(y) *Columba crispa.* Schwenckfeld, *Theriot. Sil.* pag. 239.

(z) *Columba crispis pennis.* Aldrovande, *Avi.* tom. II, pag. 470, *avec une figure.*

(a) *Columba tabellaria.* Willulghby, *Ornitholog.* pag. 132, n.° 5, *avec une figure*, planche XXXIV.

(b) *Columba eques.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 132, n.° 12.

(c) Pigeon-cavalier. Albin, *tome II, page 30*, avec une figure, *planche XLV.*

& du pigeon-messager participant de l'un & de l'autre; car il a la faculté d'enfler beaucoup son jabot comme le pigeon grosse-gorge, & il porte sur ses narines des membranes épaisses comme le pigeon-messager; mais il y a apparence qu'on pourroit également se servir de tout autre pigeon pour porter de petites choses, ou plutôt les rapporter de loin; il suffit pour cela de les séparer de leur femelle & de les transporter dans le lieu d'où l'on veut recevoir des nouvelles, ils ne manqueront pas de revenir auprès de leur femelle dès qu'ils seront mis en liberté *(d)*.

On voit que ces cinq races de pigeons ne sont que des variétés secondaires des premières que nous avons indiquées, d'après les observations de quelques Curieux qui ont passé leur vie à élever des pigeons, & particulièrement du sieur Fournier qui en fait commerce, & qui a été chargé pendant quelques années du soin des volières & des basse-cours de S. A. S. Monseigneur le Comte

(d) Dans les colombiers du Caire on sépare quelques mâles dont on retient les femelles, & on envoie ces mâles dans les villes dont on veut avoir des nouvelles; on écrit sur un petit morceau de papier qu'on recouvre de cire après l'avoir plié; on l'ajuste & l'attache sous l'aile du pigeon mâle, & on le lâche de grand matin après lui avoir bien donné à manger, de peur qu'il ne s'arrête; il s'en va droit au colombier où est sa femelle... il fait en un jour le trajet qu'un homme de pied ne sauroit faire en six. *Voyage de* Pietro della Valle, *tome I, pages 416 & 417.* — On se sert à Alep de pigeons qui portent en moins de six heures des lettres d'Alexandrette à Alep, quoiqu'il y ait vingt-deux bonnes lieues. *Voyage de* Thévenot, *tome II, page 73.*

le Comte de Clermont; ce Prince, qui de très-bonne heure s'est déclaré protecteur des Arts, toujours animé du goût des belles connoissances, a voulu savoir jusqu'où s'étendoient en ce genre les forces de la Nature; on a rassemblé par ses ordres toutes les espèces, toutes les races connues des oiseaux domestiques, on les a multipliées & variées à l'infini; l'intelligence, les soins & la culture ont ici, comme en tout, perfectionné ce qui étoit connu, & développé ce qui ne l'étoit pas; on a fait éclore jusqu'aux arrière-germes de la Nature; on a tiré de son sein toutes les productions ultérieures qu'elle seule & sans aide n'auroit pu amener à la lumière; en cherchant à épuiser les trésors de sa fécondité, on a reconnu qu'ils étoient inépuisables, & qu'avec un seul de ses modèles, c'est-à-dire, avec une seule espèce, telle que celle du pigeon ou de la poule, on pouvoit faire un peuple composé de mille familles différentes, toutes reconnoissables, toutes nouvelles, toutes plus belles que l'espèce dont elles tirent leur première origine.

Dès le temps des Grecs on connoissoit les pigeons de volière, puisqu'Aristote dit qu'ils produisent dix & onze fois l'année, & que ceux d'Égypte produisent jusqu'à douze fois *(z)*; l'on pourroit croire néanmoins que les grands colombiers où les pigeons ne produisent que deux ou trois fois par an, n'étoient pas fort en usage du temps de ce Philosophe: il compose le genre

(z) Aristote, *Historia Animalium*, lib. VI, cap. IV.



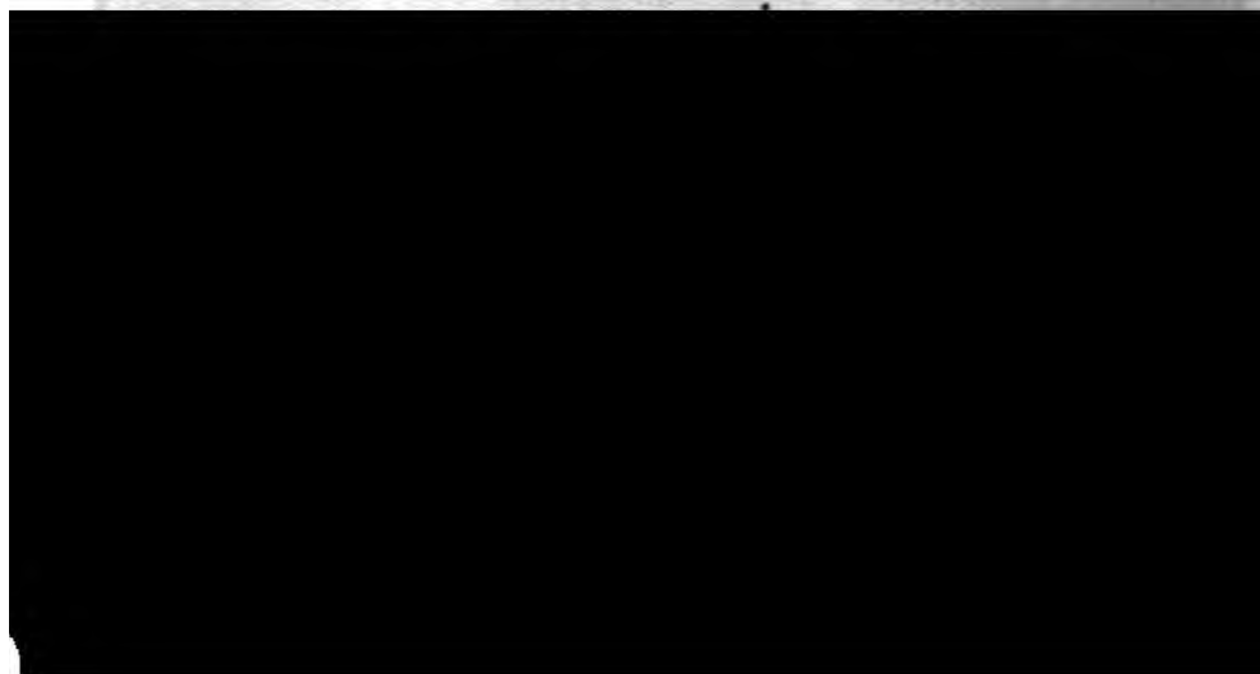
De Seve del. Menil Sc.

LE PIGEON GROSSE GORGE.



De Seve del. F.th Haussard Sculp.

LE PIGEON GROSSE-GORGE ENFLÉE.





De Seve del. C. Guttenberg sculp.

LE PIGEON NONAIN.

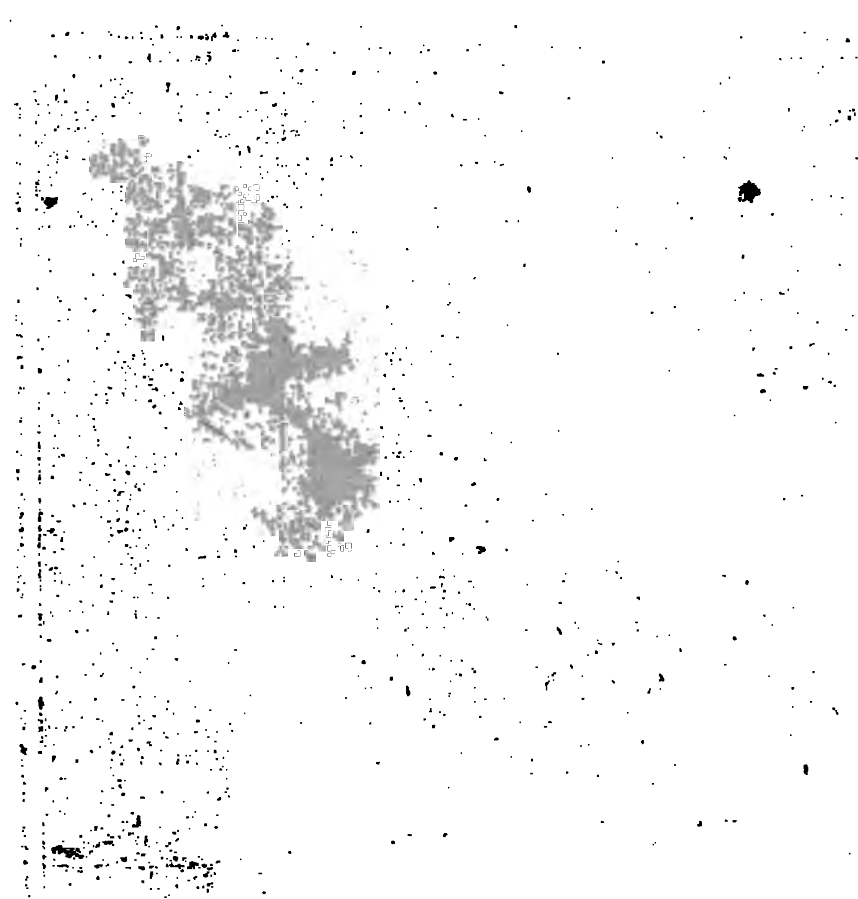


de Seve del. C. G. Guttenberg sc.

LE PIGEON-POLONOIS.



De Seve deli. LE PIGEON DE LA JAMAÏQUE. Duhamel Sculp.







De Seve del. Menil Sculp.

LE PIGEON-PAON.



LE PIGEON-CRAVATE.

qu'on doit regarder comme une eſpèce moyenne entre les pigeons domeſtiques & les pigeons ſauvages, & qui participent en effet des mœurs des uns & des autres.

Tous ont de certaines qualités qui leur ſont communes, l'amour de la ſociété, l'attachement à leurs ſemblables, la douceur de mœurs, la chaſteté, c'eſt-à-dire, la fidélité réciproque, & l'amour ſans partage du mâle & de la femelle; la propreté, le ſoin de ſoi-même qui ſuppoſent l'envie de plaire; l'art de ſe donner des grâces qui le ſuppoſe encore plus; les careſſes tendres, les mouvemens doux, les baiſers timides qui ne deviennent intimes & preſſans qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques inſtans après par de nouveaux deſirs, de nouvelles approches également nuancées, également ſenties; un feu toujours durable, un goût toujours conſtant, & pour plus grand bien encore la puiſſance d'y ſatisfaire ſans ceſſe; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle; tout le temps de la vie employé au ſervice de l'amour & au ſoin de ſes fruits; toutes les fonctions pénibles également réparties; le mâle aimant aſſez pour les partager & même ſe charger des ſoins maternels, couvant régulièrement à ſon tour, & les œufs & les petits, pour en épargner la peine à ſa compagne, pour mettre entr'elle & lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable: quels modèles pour l'homme s'il pouvoit ou ſavoit les imiter!



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au PIGEON.

IL y a peu d'eſpèces qui ſoient auſſi généralement répandues que celle du pigeon; comme il a l'aile très-forte, & le vol ſoutenu, il peut faire aiſément de longs voyages: auſſi la plupart des races ſauvages ou domeſtiques, ſe trouvent dans tous les climats; de l'Égypte juſqu'en Norwège, on élève des pigeons de volière, & quoiqu'ils proſpèrent mieux dans les climats chauds, ils ne laiſſent pas de réuſſir dans les pays froids, tout dépendant des ſoins qu'on leur donne, & ce qui prouve que l'eſpèce en général, ne craint ni le chaud ni le froid, c'eſt que le Pigeon-ſauvage ou Biſet, ſe trouve également dans preſque toutes les contrées des deux continens *(a)*.

Le pigeon-brun de la nouvelle Eſpagne, indiqué par

(a) Les oiſeaux que les habitans de nos îles de l'Amérique appellent *ramiers*, ſont les vrais biſets de l'Europe; ils ſont paſſagers & ne s'arrêtent jamais long-temps en un lieu; ils ſuivent les graines qui ne mûriſſent pas en même-temps dans tous les endroits des îles; ils branchent & nichent ſur les plus hauts arbres deux ou trois fois l'année.... il n'eſt pas croyable combien les Chaſſeurs en tuent. Lorſqu'ils mangent de bonnes graines, ils ſont gras & d'auſſi bon goût que les pigeons d'Europe; mais ceux qui ſe nourriſſent de graines amères, comme de celles de l'acomas, ſont amers comme de la ſuie. *Du Tertre*, Hiſt. des Antilles, *tome II, page 256*. — Il y a des pigeons ſur la côte de Guinée, qui ſont des plus communs,



Fernandez, ſous le nom Mexicain *Cehoilotl (b),* qui eſt brun par-tout, excepté la poitrine & les extrémités des ailes qui ſont blanches, ne nous paroît être qu'une variété du biſet : cet oiſeau du Mexique a le tour des yeux d'un rouge vif, l'iris noire, & les pieds rouges; celui que le même Auteur *(c)* indique ſous le nom de *Hoilotl,* qui eſt brun, marqué de taches noires, n'eſt vraiſemblablement qu'une variété d'âge ou de ſexe du précédent; & un autre du même pays appelé *Kacahoilotl,* qui eſt bleu ſur toutes les parties ſupérieures, & rouge ſur la poitrine & le ventre, n'eſt peut-être encore qu'une variété de notre pigeon-ſauvage *(d),* & tous trois me paroiſſent appartenir à l'eſpèce de notre pigeon d'Europe.

Le pigeon indiqué par M. Briſſon *(e),* ſous le nom de *pigeon-violet de la Martinique,* & qui eſt repréſenté*

tels que nos pigeons des champs, & qui ne laiſſent pas d'être un fort bon manger. *Boſman,* Voyage de Guinée, *page 242.*—Il y a aux îles Maldives quantité de pigeons . . . . . Il y a à Calécut des pigeons fort gros & des paons ſauvages. *Voyage de* Pyrard, *pages 131 & 426.*

(b) Fernandez, *Hiſt. nov. Hiſp.* cap. CXXXII, pag. 42.

(c) Ibidem, cap. LVI, pag. 26; *&* cap. LX, pag. 57.

(d) Ibidem, cap. CLIX, pag. 46.

(e) Columba caſtaneo violacea; ventre rufeſcente; remigibus interius rufis . . . . . *Columba violacea Martinicana.* Le pigeon violet de la Martinique. Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 129, *planche XII, fig. 1.*— Perdrix rouſſe. Du Tertre, *Hiſt. des Antilles,* tome II, page 254.

* Voyez *les planches enluminées,* n.° 162.

fous ce même nom de pigeon de la Martinique, ne nous paroît être qu'une très-légère variété de notre pigeon commun. Celui que ce même Auteur *(f)* appelle fimplement pigeon de la Martinique, & qui eft repréfenté * fous la dénomination de *pigeon-roux de Cayenne*, ne forment ni l'un ni l'autre, des efpèces différentes de celle de notre pigeon; il y a même toute apparence que le dernier n'eft que la femelle du premier, & qu'ils tirent leur origine de nos pigeons fuyards. On les appelle improprement *perdrix* à la Martinique où il n'y a point de vraies perdrix, mais ce font des pigeons qui ne reffemblent à la perdrix, que par la couleur du plumage, & qui ne diffèrent pas affez de nos pigeons, pour qu'on doive leur donner un autre nom; & comme l'un nous eft venu de Cayenne, & l'autre de la Martinique, on peut en inférer que l'efpèce eft répandue dans tous les climats chauds du nouveau continent.

Le pigeon décrit & deffiné par M. Edwards *(planche CLXXVI)*, fous la dénomination de *pigeon-brun des Indes orientales*, eft de la même groffeur que notre pigeon-bifet; & comme il n'en diffère que par les couleurs, on

(f) Columba fuperne fufco-rufefcens, inferne dilute fulvo-vinacea; torque violaceo aureo; maculis in utrâque alâ nigris; rectricibus lateralibus tæniâ tranfverfâ nigrâ donatis, apice albis.... Columba Martinicana. Le pigeon de la Martinique. On l'appelle à la Martinique *perdrix*. Briffon, *Ornithologie*, tome I, pages 103 & 104.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 141.

peut le regarder comme une variété produite par l'influence du climat. Il eſt remarquable en ce que ſes yeux ſont entourés d'une peau d'un beau bleu, dénuée de plumes, & qu'il relève ſouvent & ſubitement ſa queue, ſans cependant l'étaler comme le pigeon-paon.

Il en eſt de même du pigeon d'Amérique, donné par Cateſby *(g)*, ſous le nom de *pigeon de paſſage*, & par Friſch, ſous celui de *columba Americana (h)*, qui ne diffère de nos pigeons fuyards & devenus ſauvages, que par les couleurs & par les plumes de la queue qu'il a plus longues, ce qui ſemble le rapprocher de la tourterelle; mais ces différences ne nous paroiſſent pas ſuffiſantes pour en faire une eſpèce diſtincte & ſéparée de celle de nos pigeons.

Il en eſt encore de même du pigeon indiqué par Ray *(i)*, appelé par les Anglois *pigeon-perroquet*, décrit enſuite par M. Briſſon *(k)*, & que nous avons fait repréſenter * ſous la dénomination de *pigeon-vert des Philippines :* comme il eſt de la même grandeur que notre pigeon-ſauvage ou fuyard, & qu'il n'en diffère

(g) Cateſby, *Hiſt. nat. de la Caroline*, tome I, *planche XXIII*, avec une figure coloriée.

(h) Friſch, *planche CXLII*, avec une figure coloriée.

(i) *Columba Maderas-patana variis coloribus eleganter depicta.* Ray, *Syſt. Avi.* pag. 196, *n.° 15.*

(k) Le pigeon vert des Philippines. Briſſon, *Ornitholog.* tome I, page 143, *avec une figure*, planche XI, fig. 2.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 138.

que par la force des couleurs, ce qu'on peut attribuer au climat chaud, nous ne le regarderons que comme une variété dans l'eſpèce de notre pigeon.

Il s'eſt trouvé dans le cabinet du Roi, un oiſeau ſous le nom de *pigeon vert d'Amboine,* qui n'eſt pas celui que M. Briſſon a donné ſous ce nom *(l),* & que nous avons fait repréſenter * : cet oiſeau eſt d'une race très-voiſine de la précédente, & pourroit bien même n'en être qu'une variété de ſexe ou d'âge.

Le pigeon vert d'Amboine, décrit par M. Briſſon *(m),* eſt de la groſſeur d'une tourterelle ; & quoique différent par la diſtribution des couleurs de celui auquel nous avons donné le même nom, il ne peut cependant être regardé que comme une autre variété de l'eſpèce de notre pigeon d'Europe, & il y a toute apparence que le pigeon vert de l'île Saint-Thomas indiqué par Marcgrave *(n),* qui eſt de la même grandeur & figure de notre pigeon d'Europe, mais qui en diffère ainſi que de tous les autres pigeons, par ſes pieds couleur de ſafran, eſt cependant encore une variété du pigeon

(l) Briſſon, *Ornithologie,* tome I, page 145.

* Voyez *les planches enluminées,* n.° 163.

(m) Columba viridi-olivacea; dorſo caſtaneo; remigibus ſupra nigris infra cinereis, oris exterioribus flavis; pedibus nudis... Columba viridis Amboinenſis. Le pigeon vert d'Amboine. *Idem, ibidem,* avec une figure, *planche X, fig. 2.*

(n) Columbæ ſylveſtris ſpecies ex inſulâ Sancti Thomæ. Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 213.

ſauvage.

ſauvage. En général, les pigeons ont tous les pieds rouges, il n'y a de différence que dans l'intenſité ou la vivacité de cette couleur, & c'eſt peut-être par maladie ou par quelqu'autre cauſe accidentelle, que ce pigeon de Marcgrave les avoit jaunes; du reſte il reſſemble beaucoup aux pigeons verts des Philippines & d'Amboine, de nos planches enluminées. Thévenot fait mention de ces pigeons verts dans les termes ſuivans : « il ſe trouve aux Indes, à Agra, des pigeons tout verts, & qui ne diffèrent des nôtres, que par « cette couleur. Les chaſſeurs les prennent aiſément « avec de la glue » *(o)*.

Le pigeon de la Jamaïque, indiqué par Hans Sloane *(p)*, qui eſt d'un brun-pourpré ſur le corps, & blanc ſous le ventre, & dont la grandeur eſt à peu près la même que celle de notre pigeon ſauvage, doit être regardé comme une ſimple variété de cette eſpèce, d'autant plus qu'on ne le trouve pas à la Jamaïque en toutes ſaiſons, & qu'il n'y eſt que comme oiſeau de paſſage.

Un autre qui ſe trouve dans le même pays de la Jamaïque, & qui n'eſt encore qu'une variété de notre pigeon ſauvage; c'eſt celui qui a été indiqué par Hans

(o) Voyages de Thévenot, *tome III, page 73.*

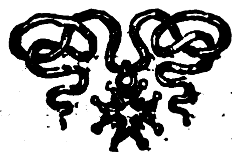
(p) Columba minor ventre candido. Sloane, *Jamaïc.* pag. 303, *planche CCLXII, fig. 1. — Columba media ventre candido.* Browne, *Nat. Hiſt. of Jamaïc.* pag. 469.

Sloane *(q)*, & enſuite par Cateſby *(r)*, ſous la dénomination de pigeon à la couronne blanche : comme il eſt de la même groſſeur que notre pigeon ſauvage, & qu'il niche & multiplie de même dans les trous des rochers, on ne peut guère douter qu'il ne ſoit de la même eſpèce.

On voit par cette énumération, que notre pigeon ſauvage d'Europe ſe trouve au Mexique, à la nouvelle Eſpagne, à la Martinique, à Cayenne, à la Caroline, à la Jamaïque, c'eſt-à-dire, dans toutes les contrées chaudes & tempérées des Indes occidentales; & qu'on le retrouve aux Indes orientales, à Amboine & juſqu'aux Philippines.

(q) Columba minor, capite albo. Goritas, *de Oviedo.* Sloane, *Jamaïc.* pag. 303, *planche CCLXI, fig. 2.*

(r) Pigeon à la couronne blanche. Cateſby, *Hiſt. de la Caroline,* tome I, page 25, *planche XXV,* avec une bonne figure coloriée.



LE RAMIER (a).

Planche XXIV de ce volume.

COMME cet Oiseau * est beaucoup plus gros que le biset, & que tous deux tiennent de très-près au pigeon domestique, on pourroit croire que les petites races de nos pigeons de volière sont issues des bisets, & que les plus grandes viennent des Ramiers, d'autant plus que les Anciens étoient dans l'usage d'élever des ramiers *(b)*, de les engraisser & de les faire multiplier; il se peut donc que nos grands pigeons de volière, &

(a) Pigeon-ramier; en Grec, Φάσσα ou Φάττα; en Latin, *Palumbes;* en Italien, *Colombo torquato;* en Espagnol, *Paloma torcatz;* en Allemand, *Ringel-taube;* en Suisse, *Schlag-tub;* en Hollandois, *Ring-duve;* en Flamand, *Kriess-duve*, & dans le Brabant, *Manseau;* en Anglois, *Ring-dove*, & dans le nord de l'Angleterre *Cushat;* en Suédois, *Ring-dufwa*, & dans le Oeland *Siutut;* en Polonois, *Grzywacz;* en Périgord, *Palombe;* en Picardie, *Mausard* & *Phavier* selon Salerne, pag. 162. — *Ramier*, Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, pag. 307. . . . *Ramier, Mansart, Coulon* ou *Pigeon-ramier*. Idem, *Portraits d'Oiseaux*, page 76, *b*. — *Palumbus*. Gesner, *Avi.* pag. 310. . . . . . *Palumbus major vel torquatus*, id. *Icon. Avi.* pag. 66. — *Palumbus*, Prosp. Alpin. Ægypt. vol. I, pag. 198. — *Columba collo utrinque albo, pone maculâ fuscâ.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 175. — *Palumbus sive Palumbes major; Columba torquatâ*, Frisch, *planche CXXXVIII*, avec une figure coloriée. Le Pigeon-ramier. Brisson, *Ornithologie*, tome I, page 89.

* Voyez *nos planches enluminées*, n.° 316.

(b) Palumbes antiqui cellares habebant quas pascendo saginabant. Perrottus apud Gesnerum, de Avibus, pag. 310.

particulièrement les gros pattus, viennent originairement des ramiers; la ſeule choſe qui paroîtroit s'oppoſer à cette idée, c'eſt que nos petits pigeons domeſtiques produiſent avec les grands, au lieu qu'il ne paroît pas que le ramier produiſe avec le biſet, puiſque tous deux fréquentent les mêmes lieux ſans ſe mêler enſemble: la tourterelle qui s'apprivoiſe encore plus aiſément que le ramier, & que l'on peut facilement élever & nourrir dans les maiſons, pourroit à égal titre, être regardée comme la tige de quelques-unes de nos races de pigeons domeſtiques, ſi elle n'étoit pas ainſi que le ramier d'une eſpèce particulière & qui ne ſe mêle pas avec les pigeons ſauvages: mais on peut concevoir que des animaux qui ne ſe mêlent pas dans l'état de nature, parce que chaque mâle trouve une femelle de ſon eſpèce, doivent ſe mêler dans l'état de captivité s'ils ſont privés de leur femelle propre & quand on ne leur offre qu'une femelle étrangère; le biſet, le ramier & la tourterelle ne ſe mêlent pas dans les bois, parce que chacun y trouve la femelle qui lui convient le mieux, c'eſt-à-dire, celle de ſon eſpèce propre; mais il eſt poſſible qu'étant privés de leur liberté & de leur femelle, ils s'uniſſent avec celles qu'on leur préſentent; & comme ces trois eſpèces ſont fort voiſines, les individus qui réſultent de leur mélange, doivent ſe trouver féconds & produire par conſéquent des races ou variétés conſtantes; ce ne ſeront pas des mulets ſtériles, comme ceux qui proviennent de l'âneſſe &

du cheval, mais des métis féconds, comme ceux que produit le bouc avec la brebis : à juger du genre *columbacé* par toutes les analogies, il paroît que dans l'état de nature il y a, comme nous l'avons dit, trois espèces principales, & deux autres qu'on peut regarder comme intermédiaires; les Grecs avoient donné à chacune de ces cinq espèces des noms différens, ce qu'ils ne faisoient jamais que dans l'idée qu'il y avoit en effet diversité d'espèce; la première & la plus grande, est le *phassa* ou *phatta* qui est notre ramier; la seconde, est le *péléias* qui est notre biset; la troisième, le *trugon* ou la *tourterelle;* la quatrième, qui fait la première des intermédiaires, est l'*oenas* qui étant un peu plus grand que le biset, doit être regardé comme une variété dont l'origine peut se rapporter aux pigeons fuyards ou déserteurs de nos colombiers; enfin la cinquième, est le *phaps* qui est un ramier plus petit que le *phassa;* & qu'on a par cette raison appelé *palumbus minor,* mais qui ne nous paroît faire qu'une variété dans l'espèce du ramier; car on a observé que suivant les climats, les ramiers sont plus ou moins grands; ainsi toutes les espèces nominales, anciennes & modernes se réduisent toujours à trois, c'est-à-dire, à celles du biset, du ramier & de la tourterelle, qui peut-être ont contribué toutes trois à la variété presqu'infinie qui se trouve dans nos pigeons domestiques.

Les ramiers arrivent dans nos provinces au printemps, un peu plus tôt que les bisets, & partent en automne

un peu plus tard; c'est au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité, & il paroît qu'ils viennent d'une seconde ponte qui se fait sur la fin de l'été; car la première ponte qui se fait de très-bonne heure au printemps est souvent détruite, parce que le nid n'étant pas encore couvert par les feuilles est trop exposé. Il reste des ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces; ils perchent comme les bisets, mais ils n'établissent pas, comme eux, leurs nids dans des trous d'arbres, ils les placent à leur sommet & les construisent assez légèrement avec des bûchettes, ce nid est plat & assez large pour recevoir le mâle & la femelle; je suis assuré qu'elle pond de très-bonne heure au printemps, deux & souvent trois œufs; car on m'a apporté plusieurs nids où il y avoit deux & quelquefois trois ramereaux *(c)* déjà forts

« *(c)* M. Salerne dit que les *Poulailliers* d'Orléans achettent en » Berri & en Sologne, dans la saison des nids, une quantité considérable de tourtereaux qu'ils soufflent eux-mêmes avec la bouche, » les engraissent de millet en moins de quinze jours pour les porter » ensuite à Paris; qu'ils engraissent de même les ramereaux; qu'ils y » portent aussi des pigeons bisets & d'autres pigeons qu'ils appellent » des *postes*; que ces derniers sont selon eux, des pigeons de colombiers devenus fuyards ou vagabonds, qui nichent tantôt dans » un endroit & tantôt dans un autre, dans les églises, dans des tours, » dans des murailles de vieux châteaux ou dans des rochers. *Ornith. pag. 162.* » *Nota.* Ce fait prouve que les Ramiers, ainsi que tous les pigeons & tourterelles, peuvent être élevés comme les autres oiseaux domestiques, & que par conséquent ils peuvent avoir donné naissance aux plus belles variétés & aux plus grandes races de nos pigeons de

au commencement d'avril; quelques gens ont prétendu que dans notre climat, ils ne produisent qu'une fois l'année, à moins qu'on ne prenne leurs petits ou leurs œufs, ce qui, comme l'on sait, force tous les oiseaux à une seconde ponte. Cependant Frisch assure qu'ils couvent deux fois par an *(d)*, ce qui nous paroît très-vrai; comme il y a constance & fidélité dans l'union du mâle & de la femelle, cela suppose que le sentiment d'amour & le soin des petits dure toute l'année. Or la femelle pond quatorze jours après les approches du mâle *(e)*, elle ne couve que pendant quatorze autres jours, & il ne faut qu'autant de temps pour que les petits puissent voler & se pourvoir d'eux-mêmes: ainsi il y a toute apparence qu'ils produisent plutôt deux fois qu'une par an; la première, comme je l'ai dit, au commencement du printemps; & la seconde, au solstice d'été, comme l'ont remarqué les Anciens: il est très-certain que cela est ainsi dans tous les climats chauds & tempérés, & très-probable qu'il en est à peu près de même dans les pays froids. Ils ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons,

volière. M. le Roy, Lieutenant des chasses & Inspecteur du parc de Versailles m'a aussi assuré que les ramereaux pris au nid, s'apprivoisent & s'engraissent très-bien, & que même des vieux ramiers pris au filet s'accoutument aisément à vivre dans des volières, où l'on peut, en les soufflant, leur faire prendre graisse en fort peu de temps.

(d) *Voyez* Frisch, *à l'article du* Ringel-taube, *planche CXXXVIII.*

(e) Aristote, *hist. animal.* lib. VI, cap. IV.

mais qui ne ſe fait entendre que dans la ſaiſon des amours & dans les jours ſereins; car dès qu'il pleut, ces oiſeaux ſe taiſent, & on ne les entend que très-rarement en hiver: ils ſe nourriſſent de fruits ſauvages, de glands, de faine, de fraiſes dont ils ſont très-avides, & auſſi de féves & de grains de toute eſpèce; ils font un grand dégât dans les blés lorſqu'ils ſont verſés; & quand ces alimens leur manquent, ils mangent de l'herbe: ils boivent à la manière des pigeons, c'eſt-à-dire, de ſuite & ſans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau dont ils ont beſoin; comme leur chair, & ſur-tout celle des jeunes, eſt excellente à manger, on recherche ſoigneuſement leurs nids, & on en détruit ainſi une grande quantité: cette dévaſtation, jointe au petit produit, qui n'eſt que de deux ou trois œufs à chaque ponte, fait que l'eſpèce n'eſt nombreuſe nulle part; on en prend à la vérité beaucoup avec des filets dans les lieux de leur paſſage, ſur-tout dans nos provinces voiſines des Pyrénées: mais ce n'eſt que dans une ſaiſon, & pendant peu de jours.

Il paroît que quoique le ramier préfère les climats chauds & tempérés *(f)*, il habite quelquefois dans les pays ſeptentrionaux, puiſque M. Linnæus le met dans

(f) Les rochers des deux îles de la Madeleine ſervent de retraite à un nombre infini de pigeons ramiers naturels au pays, & qui ne diffèrent de ceux d'Europe, qu'en ce qu'ils ſont d'une délicateſſe & d'un goût plus exquis. *Voyage au Sénégal par M. Adanſon*, page 165.

la liſte



De Sève del. *C. Baron Sculp.*

LE RAMIER.

la liste des oiseaux qui se trouvent en Suède *(g)*; & il paroît aussi qu'ils ont passé d'un continent à l'autre *(h)*, car il nous est arrivé des provinces méridionales de l'Amérique, ainsi que des contrées les plus chaudes de notre continent, plusieurs oiseaux qu'on doit regarder comme des variétés ou des espèces très-voisines de celle du ramier, & dont nous allons faire mention dans l'article suivant.

(g) Linn. *Faun. Suec.* n.° 175.

(h) A la Guadeloupe, les graines de bois d'Inde qui étoient mûres avoient attiré une infinité de ramiers; car ces oiseaux aiment passionnément ces graines; ils s'en engraissent à merveille, & leur chair en contracte une odeur de gérofle & de muscade tout-à-fait agréable..... Quand ces oiseaux sont gras, ils sont extrêmement paresseux..... plusieurs coups de fusil ne les obligent point de s'envoler, ils se contentent de sauter d'une branche à l'autre en criant & regardant tomber leurs compagnons. *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique, tome V, page 486.* — A la baie de Tous-les-Saints il y a de deux sortes de pigeons-ramiers, les uns de la grosseur de nos pigeons ramiers (d'Europe) sont d'un gris-obscur, les autres plus petits sont d'un gris-clair; les uns & les autres sont un très-bon manger, & il y en a de si grandes troupes depuis le mois de Mai jusqu'en Septembre, qu'un seul homme en peut tuer neuf ou dix douzaines dans une matinée, lorsque le ciel est couvert de brouillards & qu'ils viennent manger les baies qui croissent dans les forêts. *Voyage de* Dampier, *tome IV, page 66.*



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au RAMIER.

I.

LE Pigeon-ramier des Moluques, indiqué ſous ce nom par M. Briſſon *(a)*, & que nous avons fait repréſenter * avec une noix muſcade dans le bec, parce qu'il ſe nourrit de ce fruit; quelqu'éloigné que ſoit le climat des Moluques de celui de l'Europe, cet oiſeau reſſemble ſi fort à notre Ramier par la grandeur & la figure, que nous ne pouvons le regarder que comme une variété produite par l'influence du climat.

Il en eſt de même de l'oiſeau indiqué & décrit par M. Edwards *(b)*, & qu'il dit ſe trouver dans les provinces méridionales de la Guinée: comme il eſt à demi-pattu & à peu près de la grandeur du ramier d'Europe, nous le rapporterons à cette eſpèce comme ſimple variété, quoiqu'il en diffère par les couleurs étant marqué de taches triangulaires ſur les ailes, & qu'il ait tout le deſſous du corps gris, les yeux entourés

(a) Ornithol. tom. I, pag. 148, *avec une figure,* planche XIII, fig. 2.

* Voyez *les planches enluminées,* n.° 164.

(b) The *triangular Spotted* pigeon. *Hiſt. of Birds.* pl. LXXV.

d'une peau rouge & nue, l'iris d'un beau jaune, le bec noirâtre : mais toutes ces différences de couleur dans le plumage, le bec & les yeux peuvent être regardées comme des variétés produites par le climat.

Une troisième variété du ramier qui se trouve dans l'autre continent, c'est le pigeon à queue annelée de la Jamaïque, indiqué par Hans Sloane *(c)* & Brown, qui étant de la grandeur à peu près du ramier d'Europe, peut y être rapporté plutôt qu'à aucune autre espèce : il est remarquable par la bande noire qui traverse sa queue bleue, par l'iris des yeux qui est d'un rouge plus vif que celui de l'œil du ramier, & par deux tubercules qu'il a près de la base du bec.

II.

LE FOUNINGO.

L'OISEAU appelé à Madagascar *Founingo-mena-rabou*, & auquel nous conserverons partie de ce nom, parce qu'il nous paroît être d'une espèce particulière, & qui, quoique voisine de celle du ramier, en diffère trop par la grandeur pour qu'on puisse le regarder comme une simple variété *(d)*. M. Brisson a indiqué

(c) Columba caudâ torquatâ, seu fasciâ fuscâ notata. Sloane, *Jamaïc.* pag. 302.—*Columba major, nigro cærulescens, caudâ fasciatâ.* Browne, *pag. 468.*

(d) Nota. Ce qui nous fait présumer que le founingo est d'une autre espèce que celle de notre ramier, c'est que ce dernier se trouve dans ce même climat. « Nous vimes (dit Bontekoe) dans l'île de

III.

LE RAMIRET.

L'OISEAU représenté * sous la dénomination de *pigeon-ramier de Cayenne*, dont l'espèce est nouvelle, & n'a été indiquée par aucun des Naturalistes qui nous ont précédés; comme elle nous a paru différente de celle du ramier d'Europe & de celle du *founingo* d'Afrique, nous avons cru devoir lui donner un nom propre, & nous l'avons appelé *Ramiret*, parce qu'il est plus petit que notre ramier; c'est un des plus jolis oiseaux de ce genre, & qui tient un peu à celui de la tourterelle par la forme de son cou & l'ordonnance des couleurs, mais qui en diffère par la grandeur & par plusieurs caractères qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espèce d'oiseau.

IV.

LE Pigeon des îles Nincombar ou plutôt Nicobar, décrit & dessiné par Albin *(h)*, qui, selon lui, est de la grandeur de notre ramier d'Europe, dont la tête & la gorge sont d'un noir-bleuâtre, le ventre d'un brun-noirâtre, & les parties supérieures du corps & des

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 213.

(h) Pigeon de Nincombar. Albin, *tom. III*, *pag. 20*, avec des figures, *planche XLVII*, le mâle; & *planche XLVIII*, la femelle. *Nota.* Cette différence de sexe donnée par Albin n'est pas certaine; voyez ci-après ce qu'en dit M. Edwards.

ailes variées de bleu, de rouge, de pourpre, de jaune & de vert. Selon M. Edwards qui a donné depuis Albin une très-bonne defcription & une excellente figure de cet oifeau *(i)*, il ne paroiffoit que de la groffeur d'un pigeon ordinaire.... Les plumes fur le cou font longues & pointues comme celles d'un coq de baffe-cour, elles ont de très-beaux reflets de couleurs variées de bleu, de rouge, d'or & de couleur de cuivre; le dos & le deffus des ailes font verts avec des reflets d'or & cuivre... J'ai, ajoute M. Edwards, trouvé dans Albin des figures qu'il appelle le *coq* & la *poule de cette efpèce;* je les ai examinées enfuite chez le Chevalier Sloane, & je n'ai pu y trouver aucune différence de laquelle on pouvoit conclure que ces oifeaux étoient le mâle & la femelle... Albin l'appelle *pigeon Ninkcombar;* le vrai nom de l'île, d'où cet oifeau a été apporté, eft Nicobar... il y a plufieurs petites îles qui portent ce nom & qui font fituées au nord de Sumatra.

V.

L'OISEAU nommé par les Hollandois *Crown-vogel,* donné par M. Edwards, *pl. CCCXXXVIII,* fous le nom de *gros pigeon-couronné des Indes;* & par M. Briffon *(k),* fous celui de *faifan-couronné des Indes* *.

(i) Edwards, *Glanures*, pag. 271 & fuiv. *pl. CCCXXXIX.*

(k) Briffon, *Ornith.* tome I, page 278, *pl. VI, fig. 1.*

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 118.

Quoique cet oiſeau ſoit auſſi gros qu'un dindon, il paroît certain qu'il appartient au genre du pigeon; il en a le bec, la tête, le cou, toute la forme du corps; les jambes, les pieds, les ongles, la voix, le roucoulement, les mœurs, &c; c'eſt parce qu'on a été trompé par ſa groſſeur qu'on n'a pas ſongé à le comparer au pigeon, & que M. Briſſon & enſuite notre Deſſinateur, l'ont appelé *faiſan;* le dernier volume des Oiſeaux de M. Edwards n'avoit pas encore paru, mais voici ce qu'en dit cet habile Ornithologiſte. « Il eſt de la famille des pigeons, quoiqu'auſſi gros qu'un dindon « de médiocre grandeur....... M. Loten a rapporté « des Indes pluſieurs de ces oiſeaux vivans....... « Il eſt natif de l'île de Banda....... M. Loten m'a « aſſuré que c'eſt proprement un pigeon, & qu'il en « a tous les geſtes & tous les tons ou roucoulemens « en careſſant ſa femelle : j'avoue que je n'aurois « jamais ſongé à trouver un pigeon dans un oiſeau « de cette groſſeur ſans une telle information » *(l)*.

Il eſt arrivé à Paris tout nouvellement, à M. le Prince de Soubiſe, cinq de ces oiſeaux vivans; ils ſont tous cinq ſi reſſemblans les uns aux autres par la groſſeur & la couleur qu'on ne peut diſtinguer les mâles & les femelles; d'ailleurs, ils ne pondent pas, & M. Mauduit, très-habile Naturaliſte, nous a aſſuré

(l) Edwards, *Glanures*, pag. 269 & ſuiv.

LA TOURTERELLE (a).

LA Tourterelle aime peut-être plus qu'aucun autre oiſeau, la fraîcheur en été & la chaleur en hiver; elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, & le quitte dès la fin du mois d'août; au lieu que les biſets & les ramiers arrivent un mois plus tôt, & ne partent qu'un mois plus tard, pluſieurs même reſtent pendant l'hiver: toutes les tourterelles, ſans en excepter une, ſe réuniſſent en troupes, arrivent, partent & voyagent enſemble; elles ne ſéjournent ici que quatre ou cinq mois; pendant ce court eſpace de temps, elles s'apparient, nichent, pondent & élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce ſont les bois les plus ſombres & les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir, elles placent leur nid, qui eſt preſque tout plat ſur les plus hauts arbres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède *(b)*, en

(a) La Tourterelle, en Grec, Τρύγων; en Latin, *Turtur;* en Eſpagnol, *Tortota* ou *Tortora;* en Italien, *Tortora, Tortorella;* en Allemand, *Turtel, Turtel-taube;* en Anglois, *Turhe, Turhe-dove;* en Suédois, *Turtur-duſwa;* en Polonois, *Trakawke.* — Turterelle. Belon, *Hiſt. des Oiſeaux,* pag. 309 . . . . . Tourte, Turterelle, Torterelle, Tourterelle. Idem, *Portraits d'Oiſeaux,* pag. 77. *a.* — *Turtur.* Geſner, *Avi.* pag. 316. — *Tortora noſtrate.* Olina, *pag. 34, avec une figure.* — Tourterelle. Albin, *tome II, pag. 31, avec une figure.* — Turtur. Friſch, *planche XIV,* avec une figure coloriée.

(b) Linnæus, *Faun. Suec.* n.° 175.

Allemagne, en France, en Italie, en Grèce *(c)*, & peut-être encore dans des pays plus froids & plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été & quittent également avant l'automne : seulement Aristote nous apprend qu'il en reste quelques-unes en Grèce, dans les endroits les plus abrités : cela semble prouver qu'elles cherchent les climats très-chauds pour y passer l'hiver. On les trouve presque par-tout *(d)* dans l'ancien continent, on les retrouve dans le nouveau *(e)* &

(c) Nec hibernare apud nos patiuntur Turtures...... volant gregatim Turtures cum accedunt & abeunt ..... coturnices quoque discedunt nisi paucæ locis apricis remanserint : quod & turtures faciunt. Arist. *hist. anim.* lib. VIII, pag. 12.

« *(d)* Nous vîmes dans le royaume de Siam, deux sortes de » tourterelles ; la première est semblable aux nôtres & la chair en est » bonne ; la seconde a le plumage plus beau, mais la chair en est » jaunâtre & de mauvais goût. Les campagnes sont pleines de ces » tourterelles ». *Second voyage* de Siam, *page 248 ;* & Geronier, *Hist. nat. & polit.* de Siam, *page 35.* — Les pigeons-ramiers & les tourterelles viennent aux îles Canaries des côtes de Barbarie. *Hist. gén. des Voyag.* tom. II, pag. 241. — A Fida, en Afrique, il y a une si grande quantité de tourterelles, qu'un homme, qui tiroit assez bien, vouloit s'engager à en tuer cent en six heures de temps. Bosman, *Voyage* de Guinée, *page 416.* — Il y a des tourterelles aux Philippines, aux îles de Pulo-condor, à Sumatra. Dampier, *tome I, page 406, tome II, page 82 ; & tome III, page 155.* — Il y a ici (à la Nouvelle Hollande) quantité de tourterelles dodues & grasses, qui sont un très-bon manger. *Idem,* tome IV, page 139.

(e) Les campagnes du Chili sont peuplées d'une infinité d'oiseaux, particulièrement de pigeons-ramiers & de beaucoup de tourterelles. *Voyage de* Frésier, *page 74.....* Les pigeons-ramiers y sont amers,

jusque dans les îles de la mer du Sud *(f)*; elles sont

& les tourterelles n'y sont pas un grand régal. *Idem, page* 111. — A la Nouvelle Espagne il y a plusieurs oiseaux d'Europe, comme des pigeons, des tourterelles grandes comme celles d'Europe, & de petites comme des grives. Gemelli Careri, *tome VI, page 212.* — Je n'ai vu en aucun endroit du monde, une aussi grande quantité de tourterelles & de pigeons-ramiers qu'à Areca, au Pérou. Le Gentil, *tome I, page 94.* — Il y a dans les terres de la baie de Campêche trois sortes de tourterelles; les unes ont le jabot blanc, le reste du plumage d'un gris tirant sur le bleu; ce sont les plus grosses, & elles sont bonnes à manger. Les autres sont de couleur brune par-tout le corps, moins grasses & plus petites que les premières : ces deux espèces volent par paires, & vivent des baies qu'elles cueillent sur les arbres. Les troisièmes sont d'un gris fort sombre, on les appelle *tourterelles de terre,* elles sont beaucoup plus grosses qu'une alouette, rondes & dodues; elles vont par couple sur la terre. *Voyage de* Dampier, *tome III, page 310.* — On croit communément qu'il y a à Saint-Domingue des perdrix rouges & des ortolans; on se trompe, ce sont différentes espèces de tourterelles; les nôtres y sont sur-tout fort communes. Charlevoix, *Histoire de* Saint-Domingue, *tome I, pages 28 & 29.* — A la Martinique & aux Antilles, les tourterelles ne se trouvent guère que dans les endroits écartés, où elles sont peu chassées; celles de l'Amérique m'ont paru un peu plus grosses que celles de France...... Dans le temps qu'elles font leurs petits on en prend beaucoup de jeunes avec des filets, on les nourrit dans des volières, elles s'y engraissent parfaitement bien, mais elles n'ont pas le goût si fin que les sauvages; il est presqu'impossible de les apprivoiser. Celles qui vivent en liberté, se nourrissent de *prunes de monbin* & *d'olives sauvages,* dont les noyaux leur restent assez long-temps dans le jabot, ce qui a fait croire à quelques-uns, qu'elles mangeoient de petites pierres: elles sont ordinairement fort grasses & de bon goût. *Nouv. voy. aux îles de l'Amérique,* tome II, page 237.

(f) Dans les îles enchantées de la mer du Sud, nous vîmes des

ſans mélange dans l'état de nature, ſe ſoient néanmoins ſouvent unies dans celui de domeſticité; & que de leur mélange, ſoient iſſues la plupart des races de nos pigeons domeſtiques, dont quelques-uns ſont de la grandeur du ramier, & d'autres reſſemblent à la tourterelle par la petiteſſe, par la figure, &c. & dont pluſieurs enfin tiennent du biſet ou participent de tous trois.

Et ce qui ſemble confirmer la vérité de notre opinion, ſur ces unions qu'on peut regarder comme illégitimes, puiſqu'elles ne ſont pas dans le cours ordinaire de la Nature, c'eſt l'ardeur exceſſive que ces oiſeaux reſſentent dans la ſaiſon de l'amour: la tourterelle eſt encore plus tendre, diſons plus laſcive que le pigeon, & met auſſi dans ſes amours, des préludes plus ſinguliers. Le pigeon mâle ſe contente de tourner en rond autour de ſa femelle en piaffant & ſe donnant des grâces. Le mâle tourterelle, ſoit dans les bois, ſoit dans une volière, commence par ſaluer la ſienne en ſe proſternant devant elle dix-huit ou vingt fois de ſuite, il s'incline avec vivacité & ſi bas, que ſon bec touche à chaque fois la terre ou la branche ſur laquelle il eſt poſé, il ſe relève de même; les gémiſſemens les plus tendres accompagnent ces ſalutations, d'abord la femelle y paroît inſenſible, mais bientôt l'émotion intérieure ſe déclare par quelques ſons doux, quelques accens plaintifs qu'elle laiſſe échapper, & lorſqu'une fois elle a ſenti le feu des premières approches, elle



De Seve del. Cath.ne Haussard Sculp.

LA TOURTERELLE COMMUNE.



De Seve del. *C. Baron Sculps.*

LA TOURTERELLE A COLLIER.



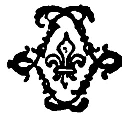
De Seve Delin. Blanchon Sculp 1770.

LA TOURTERELLE BLANCHE.



turtur mixtus (i), provenoit d'un mâle de tourterelle commune & d'une femelle de tourterelle à collier, & tenoit plus de la mère que du père: je ne doute pas que ces métis ne ſoient féconds, & qu'ils ne remontent à la race de la mère dans la ſuite des générations. Au reſte la tourterelle à collier eſt un peu plus groſſe que la tourterelle commune, & ne diffère en rien pour le naturel & les mœurs; on peut même dire qu'en général les pigeons, les ramiers & les tourterelles ſe reſſemblent encore plus par l'inſtinct & les habitudes naturelles, que par la figure: ils mangent & boivent de même ſans relever la tête, qu'après avoir avalé toute l'eau qui leur eſt néceſſaire; ils volent de même en troupes; dans tous la voix eſt plutôt un gros murmure ou un gémiſſement plaintif, qu'un chant articulé: tous ne produiſent que deux œufs, quelquefois trois, & tous peuvent produire pluſieurs fois l'année, dans des pays chauds ou dans des volières.

(i) Theriotrop. Sil. *pag. 365.*



I I.

La tourterelle du Sénégal & la tourterelle à collier du Sénégal *, toutes deux indiquées par M. Brisson *(c)*, & dont la seconde n'est qu'une variété de la première, comme la tourterelle à collier d'Europe, n'est qu'une variété de l'espèce commune, & ne nous paroissent pas être d'une espèce réellement différente de celle de nos tourterelles, étant à peu près de la même grandeur, & n'en différant guère que par les couleurs, ce qui doit être attribué à l'influence du climat.

Nous présumons même que la tourterelle à gorge tachetée du Sénégal *(d)*, étant de la même grandeur & du même climat que les précédentes, n'en est encore qu'une variété.

I I I.

LE TOUROCCO.

Mais il y a dans cette même contrée du Sénégal, un oiseau qui n'a été indiqué par aucun des Naturalistes qui nous ont précédé, que nous avons fait représenter ** sous la dénomination de *tourterelle à large queue*

* Voyez *les planches enluminées*, n.os 160 & 161.

(c) La Tourterelle du Sénégal, *pl. X*, *fig. 1*. — La Tourterelle à collier du Sénégal, *pl. XI*, *fig. 1*. Ornithol. *tome I*, *pages 122 & 124*.

(d) La Tourterelle à gorge tachetée du Sénégal. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 125, *pl. VIII*, *fig. 3*.

** Voyez *les planches enluminées*, n.° 329.

une espèce de cravate d'un noir brillant sous le cou & sur la gorge, au lieu que la femelle n'a que du gris mêlé de brun sur ces mêmes parties: cet oiseau se trouve au Sénégal comme au cap de Bonne-espérance, & probablement dans toutes les contrées méridionales de l'Afrique.

V.

LE TURVERT.

Nous donnons le nom *Turvert* à un oiseau vert qui a du rapport avec la tourterelle, mais qui nous paroît être d'une espèce distincte & séparée de toutes les autres; nous comprenons sous cette espèce du turvert les trois oiseaux représentés *; le premier de ces oiseaux a été indiqué par M. Brisson *(f)*, sous la dénomination de *tourterelle verte d'Amboine*, & dans nos planches enluminées sous celle de *tourterelle à gorge pourprée d'Amboine*, parce que cette couleur de la gorge est le caractère le plus frappant de cet oiseau *(g)*; le

* Voyez *les planches enluminées, le premier*, n.° 142; *le second*, n.° 214; *le troisième*, n.° 117.

(f) Brisson, *Ornith.* tome I, page 152, *avec une figure*, pl. XV, figure 2.

(g) C'est vraisemblablement à cette espèce qu'il faut rapporter les passages suivans. « Il y a dans l'île de Java, un nombre infini de tourterelles de couleurs différentes, de vertes avec des taches noires « & blanches; de jaunes & blanches, de blanches & noires, & une « espèce dont la couleur est cendrée: leur grosseur est aussi différente « que leurs couleurs sont variées; les unes sont de la grosseur d'un «

fecond fous le nom de *tourterelle de Batavia*, n'a été indiqué par aucun Naturalifte, nous ne le regardons pas comme formant une efpèce différente du turvert; on peut préfumer qu'étant du même climat & peu différent par la grandeur, la forme & les couleurs, ce n'eft qu'une variété peut-être de fexe ou d'âge: le troifième, fous la dénomination de *tourterelle de Java*, parce qu'on nous a dit qu'il venoit de cette île ainfi que le précédent, ne nous paroît encore être qu'une fimple variété du turvert, mais plus caractérifée que la première par la différence de la couleur fous les parties inférieures du corps.

V I.

Ce ne font pas-là les feules efpèces ou variétés du genre des tourterelles; car fans fortir de l'ancien continent, on trouve la *Tourterelle de Portugal (h)*, qui eft brune avec des taches noires & blanches de chaque côté & vers le milieu du cou; la *tourterelle rayée de la Chine (i)*, qui eft un bel oifeau dont la tête & le cou

pigeon, & les autres font plus petites qu'une grive. » Le Gentil, *Voyage autour du Monde*, tome III, page 74.

« Il y a aux Philippines une forte de tourterelle qui a les plumes » grifes fur le dos & blanches fur l'eftomac, au milieu duquel on voit une tache rouge comme une plaie fraîche dont le fang fortiroit ». Gemelli Careri, *tome V, page 266*.

(h) Colombe de Portugal. Albin, *tome II, page 32*, avec une figure, *planche XLVIII*. — Briffon, *Ornithol.* tome I, page 98.

(i) Colombe de la Chine. Albin, *tome III, page 19*, avec une figure, *planche XLVI*. — Briffon, *Ornithologie*, tome I, page 107.

ſont rayés de jaune, de rouge & de blanc ; *la tourterelle rayée des Indes (k),* qui n'eſt pas rayée longitudinalement ſur le cou comme la précédente, mais tranſverſalement ſur le corps & les ailes ; la *tourterelle d'Amboine (l),* auſſi rayée tranſverſalement de lignes noires ſur le cou & la poitrine, avec la queue très-longue : mais comme nous n'avons vu aucun de ces quatre oiſeaux en nature, & que les Auteurs qui les ont décrits, les nomment *colombes* ou *pigeons ;* nous ne devons pas décider ſi tous appartiennent plus à la tourterelle qu'au pigeon.

VII.

LA TOURTE.

DANS le nouveau continent, on trouve d'abord la tourterelle de Canada qui, comme je l'ai dit, eſt de la même eſpèce que notre tourterelle d'Europe.

Un autre oiſeau qu'avec les voyageurs nous appellerons *tourte,* eſt celui qui a été donné par Cateſby *(m),* ſous le nom de *tourterelle de la Caroline.* Il nous paroît être le même * ; la ſeule différence qu'il y ait

(k) Pigeon-barré. Edwards, *Hiſt. of Birds,* tom. I, *pl. XVI.* — Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 109.

(l) Columba rufa ; caudâ longiſſimâ ; pennis collum & pectus tegentibus nigricante tranſverſim ſtriatis ; remigibus fuſcis, rectricibus fuſco-rufeſcentibus. . . . Turtur Amboinenſis. La tourterelle d'Amboine. *Ornith.* pag. 127, *avec une figure ;* pl. IX, fig. 3.

(m) Hiſt. nat. de la Caroline, *tome I, page 24,* avec une figure coloriée.

* Voyez *les planches enluminées,* n.° 175.

entre ces deux oiſeaux, eſt une tache couleur d'or, mêlée de vert & de cramoiſi, qui dans l'oiſeau de Cateſby, ſe trouve au-deſſous des yeux, ſur les côtés du cou, & qui ne ſe voit pas dans le nôtre, ce qui nous fait croire que le premier eſt le mâle, & le ſecond la femelle : on peut avec quelque fondement rapporter à cette eſpèce, le *picacuroba* du Breſil, indiqué par Marcgrave *(n)*.

Je préſume auſſi que la tourterelle de la Jamaïque, indiquée par Albin *(o)*, & enſuite par M. Briſſon *(p)*, étant du même climat que la précédente *, & n'en différant pas aſſez pour faire une eſpèce à part, doit être regardée comme une variété dans l'eſpèce de la tourte, & c'eſt par cette raiſon que nous ne lui avons pas donné de nom propre & particulier.

Au reſte, nous obſerverons que cet oiſeau a beaucoup de rapport avec celui donné par M. Edwards, & que le ſien pourroit bien être la femelle du nôtre *(q)*. La ſeule choſe qui s'oppoſe à cette préſomption fondée ſur les reſſemblances, c'eſt la différence des climats ; on a dit à M. Edwards que ſon oiſeau venoit des Indes orientales, & le nôtre ſe trouve en Amérique ; ne ſe

(n) Picacuroba Braſilienſibus. Hiſt. nat. Braſ. *pag. 204.*

(o) Albin, *tome II, page 32*, avec une figure, *pl. XLIX.*

(p) Ornithol. tome I, page 135, *avec une figure*, planche XIII, fig. 1.

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 174.

(q) Edwards, *Hiſt. Nat. of Birds*, tom. I, pl. XIV.



pourroit-il pas qu'il y eût erreur sur le climat dans M. Edwards ? ces oiseaux se ressemblent trop entre eux, & ne sont pas assez différens de la tourte, pour qu'on puisse se persuader qu'ils sont de climats si éloignés ; car nous sommes assurés que celui dont nous donnons la représentation, a été envoyé de la Jamaïque au cabinet du Roi.

VIII.

LE COCOTZIN.

L'OISEAU d'Amérique indiqué par Fernandez *(r)*, sous le nom de *Cocotzin*, que nous lui conserverons, parce qu'il est d'une espèce différente de tous les autres ; & comme il est aussi plus petit qu'aucune des tourterelles, plusieurs Naturalistes l'ont désigné par ce caractère en l'appelant *petite tourterelle (s)* ; d'autres l'ont appelé *ortolan (t)*, parce que n'étant guère plus

(r) Cocotzin. *Hist. nat. nov. Hisp.* pag. 24, cap. XLIV. — Cocotti. *Idem, ibidem*, pag. 23, cap. XLII. — *Cocotzin aliud genus.* Idem, ibidem, pag. 24, cap. XLIV. *Nota.* Ces trois oiseaux ne nous paroissent être que de légères variétés dans la même espèce.

(s) *Turtur minimus, alis maculosis.* Ray, Syn. Avi. *pag. 184, n.° 25.* — *Turtur minimus, guttatus.* Sloane, *Jamaïc.* pag. 305. — *Columba subfusca minima, &c.* Browne, *Nat. hist. of Jamaïc. pag. 469.* — Petite tourterelle tachetée. Catesby, *tome I, page 26*, avec une figure coloriée de la femelle, *planche XXVI.*

(t) Ortolan de la Martinique. Du Tertre, *Hist. des Antilles, tome II, page 254.* — Les oiseaux à qui nos Insulaires donnent le nom d'*ortolan*, ne sont que des tourterelles beaucoup plus petites

gros que cet oiseau, il est de même très-bon à manger. On l'a représenté * sous les dénominations de *petite tourterelle de Saint-Domingue*, figure 1, & *petite tourterelle de la Martinique*, figure 2. Mais après les avoir examinés & comparés en nature, nous présumons que tous deux ne font que la même espèce d'oiseau, dont celui représenté *figure 2*, est le mâle; & celui *figure 1*, la femelle. Il paroît aussi qu'on doit y rapporter le *picuipinima* de Pison & de Marcgrave *(u)*, & la petite tourterelle d'Acapulco, dont parle Gemelli Carreri *(x)*. Ainsi cet oiseau se trouve dans toutes les parties méridionales du nouveau continent.

que celles d'Europe . . . . . Leur plumage est d'un gris-cendré, le dessous de la gorge tire un peu sur le roux; elles vont toujours par couple, & on en trouve beaucoup dans les bois. Ces oiseaux aiment à voir le monde, se promenant dans les chemins sans s'effaroucher, & quand on les prend jeunes, ils deviennent très-privés; ce sont des pelotons d'une graisse qui a un goût excellent. *Nouveau voyage aux îles de l'*Amérique, *tome II, page 237.*

* Voyez *les planches enluminées*, n.° 243.

(u) Picuipinima. Pison, *Hist. nat.* pag. 86. — *Picuipinima Brasiliensibus.* Marcgrave, *hist. nat. Brasil.* pag. 204.

(x) Aux environs d'Acapulco, on voit des tourterelles plus petites que les nôtres avec la pointe des ailes coloriée, qui volent jusque dans les maisons. Gemelli Careri, *tome VI, page 9.*

FIN du Tome second des Oiseaux.



